

**Alfred Kuen**

**COMMENT  
INTERPRETER LA BIBLE**

"Comprends-tu vraiment ce que tu lis ?  
- Et comment le pourrais-je si je n'ai pas de guide ?"  
(Actes 8.30, T.O.B.)

Editions Emmaüs  
1806 Saint-Légier  
Suisse

Copyright © 1991 Editions Emmaüs  
CH-1806 Saint-Légier  
Tous droits réservés pour tous pays  
ISBN 2-28287-0042-9

## Du même auteur

### *Introductions au Nouveau Testament*

- Les Lettres de Paul Emmaüs
- Evangiles et Actes (avec F. Bassin et F. Horton) Emmaüs

### *Autres sujets*

- Je bâtirai mon Eglise Emmaüs
- Pourquoi l'Eglise Emmaüs
- Dons pour le Service Emmaüs
- Ministères dans l'Eglise Emmaüs
- Oui à la Musique Emmaüs
- Soixante-six en Un Emmaüs
- L'Audace de la Foi Emmaüs
- L'Art de vivre selon Dieu (Proverbes classés) Emmaüs
- Comment étudier Emmaüs
- Il vous faut naître du nouveau Ligue pour la lecture de la Bible
- Comment lire la Bible Ligue pour la lecture de la Bible
- Comment étudier la Bible Ligue pour la lecture de la Bible
- Le Baptême (fin 1991) Sator-Emmaüs

### *Transcriptions et traductions bibliques*

- Parole vivante (N.T.) Editeurs de littérature biblique
- Louanges pour notre Temps (Psaumes) Editeurs de littérature biblique
- Sagesse et Poésie pour notre Temps Editeurs de littérature biblique
- Prophètes pour notre Temps Editeurs de littérature biblique
- Le Nouveau Testament (Bible du Semeur) Sator-Emmaüs
- La Bible du Semeur (fin 1991) Sator-Emmaüs

# COMMENT INTERPRETER LA BIBLE

## TABLE DES MATIERES

<b>Introduction</b> .....	
<b>Chap.1 Nature et nécessité de l'interprétation</b> .....	
Qu'est-ce que l'interprétation ? Est-elle nécessaire ? .....	
Raisons d'être. Nous sommes tous des interprètes .....	
Difficultés inhérentes à la nature de l'Ecriture .....	
L'herméneutique dans la Bible .....	
Herméneutique et exégèse .....	
<b>Chap.2 Les conditions d'une bonne interprétation</b> .....	
Conditions spirituelles .....	
Conditions intellectuelles .....	
Nous ne sommes pas seuls .....	
Saint-Esprit et méthode .....	
Les outils de l'interprète .....	
Les fruits d'une bonne interprétation .....	
Le processus herméneutique complet .....	
<b>A. REGLES GENERALES</b>	
<b>Chap.3 1<sup>ère</sup> étape : S'assurer un texte fiable</b> .....	
Des versets difficiles .....	
D'où proviennent les différences entre les versions ? .....	
<b>Chap.4 2<sup>e</sup> étape : Observer le texte</b> .....	
L'aide des six fidèles serviteurs .....	
Un exemple d'observation du texte .....	
<b>Chap.5 3<sup>e</sup> étape : Poser des questions d'interprétation</b> .....	
Trois séries de questions .....	
<b>Chap.6 4<sup>e</sup> étape : Préciser le sens des mots</b> .....	
Sens étymologique .....	
Sens historique .....	
Etude comparative .....	
Ce qu'apportent des dictionnaires théologiques .....	
Sens propre ou sens figuré des mots ? .....	
Une multiplicité d'images .....	
Application à l'exemple de Rom. 6.1-3 .....	
<b>Chap.7 5<sup>e</sup> étape : Comprendre la phrase</b> .....	
Approches grammaticales et logiques .....	
Les particularités du langage biblique .....	
Sens de la phrase : propre ou figuré ? .....	
Le langage imagé dans la Bible .....	
Différentes figures de langage utilisées dans la Bible .....	

Chap.8 <b>6<sup>e</sup> étape : Replacer la phrase dans son contexte littéraire</b> .....	
Dispenser avec droiture la parole de vérité .....	
Le contexte immédiat .....	
La marche de la pensée .....	
Le contexte du livre entier .....	
A qui s'adressent ces paroles ? .....	
Interpréter à la lumière du but du livre .....	
Le contexte de l'enseignement biblique .....	

Chap.9 <b>7<sup>e</sup> étape : Le contexte historique, géographique et culturel</b> .....	
Le contexte historique .....	
L'aide de l'archéologie .....	
Histoire sainte et histoire profane .....	
Le contexte géographique .....	
Le contexte culturel .....	
La forme de pensée .....	

## B. REGLES PARTICULIERES

Chap.10 <b>1<sup>ère</sup> règle : Interpréter la Bible, Parole de Dieu</b> .....	
Les limites de la Révélation .....	
Herméneutique et inspiration de la Bible .....	
Herméneutique et canon des Ecritures .....	
Autorité de la Bible et herméneutique .....	
Unité de la Bible et herméneutique .....	
Diversité de la Bible et herméneutique .....	
Parole de Dieu et parole humaine .....	

Chap.11 <b>2<sup>e</sup> règle : Interpréter l'Ecriture par l'Ecriture</b> .....	
La Révélation forme un tout .....	
Deux corollaires importants : .....	
Et s'il y a contradiction ? .....	

Chap.12 <b>3<sup>e</sup> règle : Interpréter l'A.T. à la lumière du N.T. et inversement</b> .....	
L'unité des deux Testaments .....	
Les citations de l'A.T. dans le N.T. ....	
Lire les prophéties à la lumière de leur accomplissement .....	
L'interprétation de Jésus et de Jean-Baptiste .....	
L'interprétation des apôtres .....	

Chap.13 <b>4<sup>e</sup> règle : Interpréter correctement types et symboles</b> .....	
Types - symboles - allégories .....	
La typologie dans la Bible .....	
Les limites de l'interprétation typologique .....	
L'interprétation symbolique .....	

Chap.14 <b>5<sup>e</sup> règle : Respecter le caractère progressif de la révélation</b> .....	
Les trois étapes de l'histoire spirituelle de l'humanité .....	
Comment distinguer le transitoire du permanent ? .....	

Chap.15 <b>6<sup>e</sup> règle : Interpréter de manière christocentrique</b> .....	
Christ dans toutes les Ecritures .....	

Prédictions concernant Christ dans l'A.T. ....  
Christ dans toutes les parties de la Bible .....

Chap.16 **7<sup>e</sup> règle : Interpréter dans la communion de l'Eglise** .....  
Quand les avis divergent .....  
L'analogie de la foi .....  
La Bible : cause de divisions ? .....  
Clartés et obscurités dans la Parole .....

### C. REGLES RELATIVES AUX DIFFERENTS GENRES LITTERAIRES

Chap.17 **La variété des genres littéraires** .....  
Différentes approches de la Bible .....  
Reconnaître les différents genres littéraires .....  
Quels genres littéraires trouvons-nous dans la Bible ? .....

Chap.18 **L'interprétation d'un texte narratif** .....  
Trois niveaux d'interprétation .....  
Le cadre de l'histoire .....  
L'interprétation des récits des évangiles .....  
Quelques précautions .....  
Exemple d'interprétation d'un récit .....

Chap.19 **L'interprétation d'un discours** .....  
L'analyse d'un discours .....  
L'interprétation d'un discours .....

Chap.20 **L'interprétation d'un texte poétique** .....  
Pourquoi la poésie ? .....  
Les composantes de la poésie hébraïque .....  
L'interprétation des Proverbes, de Job et de l'Ecclésiaste .....  
La poésie dans le Nouveau Testament .....

Chap.21 **L'interprétation des psaumes** .....  
Jésus et les psaumes .....  
Comment interpréter un psaume .....  
Que faire des psaumes imprécatoires ? .....  
Trois perspectives pour prier les psaumes .....  
Exemple d'interprétation : Le Psaume 1 .....

Chap.22 **L'interprétation d'un texte de la Loi** .....  
La Loi dans l'Ancien Testament .....  
Les lois morales, religieuses, sociales .....  
Lois apodictiques, alimentaires et hygiéniques .....  
Des lois qui nous intriguent .....

Chap.23 **L'interprétation des prophéties** .....  
Les prophètes dans la Bible .....  
Qu'est-ce que la prophétie ? .....  
Des messages pour leur temps .....  
Les prophéties réalisées .....  
Le langage prophétique .....

Les principes d'interprétation des apôtres .....	
Caractère progressif de la révélation prophétique .....	
Prophétie et eschatologie .....	

<b>Chap.24 L'interprétation des paraboles .....</b>	
Qu'est-ce qu'une parabole ? .....	
Les paraboles dans l'A.T. ....	
Pourquoi Jésus parlait-il en paraboles ? .....	
L'interprétation des paraboles au cours des siècles .....	
Paraboles et allégories .....	
Diverses sortes de paraboles .....	
Comment "fonctionne" une parabole ? .....	
Le parallélisme dans les paraboles .....	
La christologie des paraboles .....	
Règles d'interprétation des paraboles .....	
Etapas de l'interprétation d'une parabole .....	

<b>Chap.25 L'interprétation d'un texte tiré d'une épître .....</b>	
Les épîtres sont des lettres .....	
Quatre caractéristiques des épîtres .....	
Un exemple d'interprétation : Col. 1.3-14 .....	
Les passages difficiles dans les épîtres .....	

<b>Chap.26 De l'interprétation à l'application .....</b>	
L'application : but de l'interprétation .....	
Les conditions d'une bonne application .....	
Dégager les principes .....	
Applications de Rom. 6.1-4 .....	

<b>Chap.27 Contextualisation et corrélation .....</b>	
Nécessité et limites de la contextualisation .....	
La corrélation .....	

<b>Chap.28 En bref .....</b>	
------------------------------	--

<b>Conclusion .....</b>	
-------------------------	--

<b>Appendice : Face aux nouvelles herméneutiques .....</b>	
De l'exégèse à l'herméneutique .....	
Le processus herméneutique total .....	
Les nouveaux accents de l'herméneutique .....	
La nouvelle herméneutique .....	
Les nouvelles approches .....	
L'important, c'est le texte .....	
L'important, c'est le lecteur .....	
Faut-il une nouvelle herméneutique ? .....	
Vers une herméneutique globale .....	

<b>Bibliographie .....</b>	
----------------------------	--

# Sommaire

Introduction

Chapitre 1 Nature et nécessité de l'interprétation  
Chapitre 2 Les conditions d'une bonne interprétation

## A. REGLES GENERALES

Chapitre 3 1. S'assurer un texte fiable  
Chapitre 4 2. Observer le texte  
Chapitre 5 3. Poser des questions d'interprétation  
Chapitre 6 4. Préciser le sens des mots  
Chapitre 7 5. Comprendre la phrase  
Chapitre 8 6. Replacer la phrase dans son contexte littéraire  
Chapitre 9 7. Replacer le texte dans son contexte historique,  
géographique et culturel

## B. REGLES PARTICULIERS A LA BIBLE

Chapitre 10 1. Interpréter la Bible comme étant la Parole de Dieu  
Chapitre 11 2. Interpréter l'Écriture par l'Écriture  
Chapitre 12 3. Interpréter l'A.T. à la lumière du N.T. et inversement  
Chapitre 13 4. Interpréter correctement types et symboles  
Chapitre 14 5. Tenir compte du caractère progressif de la révélation  
Chapitre 15 6. Interpréter de manière christocentrique  
Chapitre 16 7. Interpréter dans la communion de l'Église

## C. REGLES RELATIVES AUX DIFFERENTS GENRES LITTERAIRES

Chapitre 17 La variété des genres littéraires dans la Bible  
Chapitre 18 L'interprétation d'un texte narratif  
Chapitre 19 Les discours dans la Bible  
Chapitre 20 L'interprétation d'un texte poétique  
Chapitre 21 L'interprétation des psaumes  
Chapitre 22 L'interprétation d'un texte de la Loi  
Chapitre 23 L'interprétation des prophéties  
Chapitre 24 L'interprétation des paraboles  
Chapitre 25 L'interprétation d'un texte tiré d'une épître  
Chapitre 26 De l'interprétation à l'application  
Chapitre 27 La contextualisation  
Chapitre 28 En bref  
Appendice Face aux nouvelles herméneutiques

# Introduction

Depuis des siècles, la Bible reste le livre le plus répandu dans le monde : traduite, toute ou en partie, en quelque 2000 langues, diffusée à des centaines de millions d'exemplaires chaque année, on l'achète, on la donne et on la lit parce qu'on est convaincu qu'elle contient un message d'une importance capitale pour chaque être humain. Jésus-Christ a clairement formulé la raison pour laquelle ses contemporains l'étudiaient : "Vous étudiez avec soin les Ecritures parce que vous êtes convaincus d'en obtenir la vie éternelle" (Jn. 5.39). C'est le but que l'auteur d'un des livres bibliques a assigné à son ouvrage : "Ceci a été écrit afin que... vous ayez la Vie" (Jn. 20.31). L'apôtre Pierre compare "la Parole vivante et éternelle de Dieu" à une "semence de vie incorruptible" capable de régénérer l'homme (1 Pi. 1.23). L'apôtre Paul dit qu'elle nous permet de mener une vie juste et disciplinée et nous prépare à accomplir toute œuvre bonne (2 Tim. 3.16-17).

"Très beau, disait quelqu'un, la Bible est le livre le plus répandu mais... le moins lu". Pourquoi ? Beaucoup de ceux qui en ont commencé la lecture l'abandonnent après quelques essais décevants, déclarant : "Je n'y comprends rien !" Ou alors, ils se confinent dans quelques passages sécurisants des évangiles, des Actes, peut-être de la Genèse ou des Psaumes. Le reste ? On le laisse aux théologiens. D'ailleurs, en entendant ce qu'ils tirent de certains passages dans leurs prédications, on se trouve conforté dans l'idée qu'il faut vraiment avoir fait des études spécialisées, connaître le grec et l'hébreu, l'histoire et la philosophie anciennes, pour tirer des autres textes des enseignements valables.

Cette perspective correspond-elle à l'intention divine ? Certainement pas ! "Toute l'Ecriture *est* inspirée de Dieu et *utile* pour enseigner, pour convaincre, pour redresser, pour éduquer dans la justice afin que l'homme de Dieu soit adapté et préparé à toute bonne œuvre" (2 Tim. 3.16-17).

Dieu voudrait que nous lisions et que nous comprenions toute la Bible. Mais, avouons-le : beaucoup de textes sont difficiles et, à la question que Philippe a posée à l'eunuque éthiopien : "Comprends-tu vraiment ce que tu lis ?", nous répondrions souvent comme cet Africain : "Comment le pourrais-je si personne ne me guide ?" (Act. 8.30-31).

Cette difficulté a été reconnue dès les temps anciens. Le premier effort d'interprétation a été fourni par Moïse dans le Deutéronome. Il a interprété ses propres écrits en reformulant les lois pour les rendre plus claires, pour éviter les malentendus et pour les appliquer au contexte nouveau dans lequel le peuple était sur le point d'entrer.

Lors de la lecture solennelle de la Loi au temps de Néhémie, les Lévites "faisaient comprendre la Loi au peuple... ils lisaient distinctement dans le livre et ils en donnaient le sens pour faire comprendre ce qu'ils avaient lu" (Néh. 8.7-8). Il se forma, dès cette époque, un corps d'hommes spécialisés dans l'interprétation de la Loi : les *scribes* (*grammateis*, *nomikoi* : docteurs ou maîtres de la Loi, ou *nomodidaskaloi* : enseignants de la Loi. Certaines traductions rendent ces mots par "interprètes de la Loi", car ils étaient aussi chargés d'établir des règles pour la compréhension des Ecritures). Au temps de Jésus, ils constituaient une sorte de caste ayant le monopole de l'interprétation de la Parole de Dieu. Tout au long des siècles s'est développée une science appelée herméneutique, dont l'objet est précisément l'interprétation des Saintes Ecritures. Seulement, il n'y a pas *une* herméneutique, mais des traditions herméneutiques très différentes : l'herméneutique rabbinique, celle des Pères de l'Eglise, du Moyen-Age, des Réformateurs, les différentes herméneutiques modernes.

Beaucoup de traités d'herméneutique commencent par une histoire des méthodes et des principes employés à telle ou telle époque. Nous n'entrerons pas dans ce labyrinthe. Notre propos est

beaucoup plus modeste et plus pratique : donner au chrétien qui veut lire *toute* l'Écriture quelques règles lui permettant de la comprendre, même s'il s'agit de textes plus difficiles que Jn. 3.16 ou l'histoire de la tempête apaisée.

Les premiers éléments de ce livre ont été rassemblés, il y a une trentaine d'années pour un camp de jeunes ayant précisément pour thème l'interprétation de la Bible. Après avoir vainement cherché des documents dans les différents livres accessibles, je me suis adressé au doyen de la Faculté de théologie de notre ville pour lui demander quelques références. Quelques jours plus tard, il vint me trouver, assez déçu de ses recherches : à part deux ou trois ouvrages du 19<sup>e</sup> siècle, il n'y avait rien dans la bibliothèque de leur faculté qui, pourtant, comptait des dizaines de milliers de volumes. En 1956, Wilbur Smith constatait qu'il n'existait pratiquement pas d'ouvrage d'herméneutique écrit au 20<sup>e</sup> siècle.

Depuis une trentaine d'années, le débat herméneutique est à l'ordre du jour dans tous les milieux littéraires et théologiques.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> M. T Huser signale à ce sujet les principales étapes de ce débat dans les différents milieux : des études existaient, datant de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, cf. du côté catholique, l'article de J. Cruveilhier dans le *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, (1938); Pierre Cheminant, *Précis d'Introduction aux Saintes Écritures* (1940) dont la dernière partie est consacrée à l'herméneutique. Etape importante : L'*Encyclique Divino Afflato Spiritu* (1943), qui reconnaît l'importance des genres littéraires. Voir l'article "Genres littéraires" de H. Höpfl dans le *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, t. II, 1934, col. 202-212; Henry Cazelles : *Écriture, Parole et Esprit* (Desclée, Paris, pp. 16-20). P. Lapointe : *Les trois dimensions de l'herméneutique* (Paris, 1967).

Parallèlement, du côté protestant libéral, la réflexion sur le "problème herméneutique" était en cours, partant de la réflexion herméneutique de Bultmann (problème de la "démithologisation"), résumée dans sa conférence de 1941, "Nouveau Testament et mythologie". Ses idées furent introduites en France par le Père R. Marlé et son *Bultmann et l'Interprétation du Nouveau Testament* (Paris, 1956). Les premières traductions françaises des écrits bultmanniens datent de 1969 : *Foi et Compréhension I et II : Eschatologie et démythologisation* (Paris, Seuil, 1969). Dans la même ligne, G. Egeling ébauche dès 1949 sa réflexion herméneutique, avant de la développer dans son ouvrage *Wort und Glaube*, en 1960. Gadamer aborde les questions d'un point de vue philosophique dès 1960 (références in Cazelles, p. 47). James Barr écrit son incisiv "Semantics of Biblical Language" en 1961 (où il attaque les méthodes philologico-théologiques du *Theologisches Wörterbuch* de Kittel). En France, la question vient à l'ordre du jour à partir du 1967/8. Débat dans un numéro de la revue *Esprit* en octobre 1967. Ouvrage de P Marlé sur *Le problème théologique de l'herméneutique* (Paris, 1968). Ouvrages de Ricoeur à partir de 1969, précédés par la réflexion sur *La symbolique du mal* (Paris, Aubier-Montaigne, 1960); *Le conflit des interprétations*, 1969; *Exégèse et Herméneutique* (travaux présentés lors du Congrès de l'Association Catholique Française pour l'étude de la Bible, Chantilly, 1969 – publication de l'ouvrage, 1971). *La métaphore vive*, 1975, *Exegesis, problèmes de méthode et exercices de lecture* (ouvrage collectif), Delachaux et Niestlé, 1975.

Du côté évangélique, on est entré dans le débat autour des années 1970 :

- au plan exégétique, par des exégètes appelés à définir leurs méthodes; cf. G.E. Ladd, *The New Testament and Criticism* (Grand Rapids, Eerdmans, 1967), ou sur des sujets ponctuels (par exemple, travaux sur le genre littéraire "Évangile", avec des introductions : *Luke : Historian and Theologian* (H. Marshall, 1970), *Mark, Evangelist and Theologian* (R.P. Martin, 1972).

- au plan dogmatique : cf. L'article important de J. Packer, "L'herméneutique et l'autorité de la Bible" publié en 1975 par la revue *Themelios*, traduction dans le No spécial de *Hokhma* sur "Bible et interprétation" (No 8, 1978, pp. 2-24)

- l'ouvrage collectif *New Testament Interpretation* (publié sous la direction d'I.H. Marshall) a marqué une étape assez décisive (1977), montrant toute une brochette de spécialistes évangéliques bien au courant des questions du débat contemporain.

- La tendance actuelle, au plan évangélique, est largement celle de l'élaboration constructive des positions évangéliques, sur des points particuliers et difficiles, cf. les ouvrages collectifs récemment parus sous la direction de D.A. Carson et J.D. Woodbridge : *Scripture and Truth* (Leicester, InterVarsity Press, 1983, 446 pages), et *Hermeneutics, Authority and Canon* (Grand Rapids, Zondervan, 1986, 468 pages).

A signaler, aussi, dans un créneau assez "pratique", un excellent ouvrage catholique, qui vise l'acquisition d'une sensibilité exégétique et herméneutique pour des personnes désirant approfondir leur connaissance des textes : Nil Guillemette, *Introduction à la lecture du Nouveau Testament* (Paris, Cerf, coll. Initiations, 1980, 417 pages).

Enfin, au plan plus théologique, il y a les articles de H. Blocher, dans *Hokhma*, portant sur le sujet :

- "L'herméneutique selon Rudolf Bultmann", *Hokhma* 2, 1976, pp. 11-34
- "L'herméneutique selon Paul Ricoeur", *Hokhma* 3, 1976, pp. 11-57
- "L'analogie de la foi dans l'étude de l'Écriture Sainte", *Hokhma* 36, 1987, pp. 1-20

La bibliographie en fin de volume donne une idée partielle de l'abondance des publications récentes sur ce sujet. Cependant, la plupart de ces ouvrages sont consacrés davantage à la réflexion sur la pertinence des écrits anciens pour l'homme d'aujourd'hui, plutôt qu'à la question : comment comprendre la Bible ? Seuls quelques livres américains ont été consacrés à cette question primordiale.

Les Pères de l'Eglise affirmaient que l'Ecriture est "la base et la colonne de notre foi" (Irénee, 125-202), elle est "la source du salut... suffisante à elle seule pour faire connaître la vérité" (Athanase, 298-373). C'est là ce que croient aussi les chrétiens évangéliques. Nous sommes pleinement d'accord avec les Réformateurs lorsqu'ils posent *Sola Scriptura* (L'Ecriture seule) comme l'un des fondements essentiels de la foi chrétienne. Nous affirmons comme eux que "la Bible est l'autorité souveraine en matière de foi et de doctrine". Mais à quoi servent de si belles déclarations si l'on ne comprend pas le texte qui sert de fondement à notre foi ou si l'on en tord le sens ? Toutes les hérésies s'appuient sur l'Ecriture – ou plutôt : sur une fausse compréhension de l'Ecriture. Si, malgré une commune référence à la Parole de Dieu, la chrétienté est si divisée, n'est-ce pas, en fin de compte, à cause d'erreurs herméneutiques ? Si l'un tire du même texte une conclusion opposée à celle d'autre, l'un ou l'autre (ou peut-être les deux ?) interprète mal l'Ecriture. J.I. Packer s'étonne que "ceux qui affirment l'autorité de la Bible à la façon des Réformateurs explorent très rarement la relation entre ce thème et l'herméneutique", car "l'autorité de la Bible est une notion très vague, à moins qu'on sache comment déterminer ce que la Bible veut dire". "Une des raisons, dit-il, pour lesquelles la théologie évangélique est incapable de donner aux autres protestants l'impression d'avoir plus qu'un rapport marginal avec le débat théologique (actuel) c'est qu'elle ne semble pas se préoccuper du problème herméneutique" (78, p.2).

Le théologien suisse Emil Brunner prétendait déjà il y a plus de 50 ans que "regagner une compréhension juste de l'Ecriture est aujourd'hui comme en tout temps la tâche la plus urgente, non seulement de la théologie, mais de l'Eglise en général."<sup>2</sup> On ne peut que l'approuver sur ce point.

Après deux chapitres introductifs sur la nature, la nécessité et les conditions de l'interprétation, nous examinerons un certain nombre de règles d'interprétation applicables à tout texte difficile – religieux ou profane. Ensuite, nous verrons quelles règles supplémentaires s'imposent pour la Bible, Parole de Dieu, une et unique, pleine de symboles et de langage imagé, témoin d'une révélation progressive centrée sur le Christ. Dans la troisième partie de l'ouvrage, nous étudierons les règles particulières aux différents genres littéraires contenus dans la Bible : récits, discours, textes poétiques, psaumes, lois, prophéties, paraboles, épîtres. Pour finir, nous verrons comment passer de l'interprétation à l'application, c'est-à-dire au but de tout ce processus herméneutique. Dans l'appendice, vous trouverez un bref aperçu des réflexions contemporaines sur la question de l'interprétation et nous essaierons de confronter la méthode préconisée dans ce livre avec les "nouvelles herméneutiques".

Ce livre doit l'essentiel de son contenu aux réflexions de tous ceux qui se sont penchés tout au long des siècles, et particulièrement au cours de ces dernières décennies, sur la question posée par notre titre. La bibliographie en fin de volume est conçue à la fois comme un témoignage de reconnaissance envers tous ces collaborateurs inconnus cités au long des pages et comme une aide pour ceux qui voudraient approfondir le sujet.

Depuis sa première rédaction, il y a deux ans, le manuscrit de ce livre a subi bien des changements et des remaniements grâce aux conseils éclairés de MM. D. Arnold, J. Dubois, F. Horton, T. Huser et Mmes Brunner, Sinclair-Kuen et Zolliker : qu'ils soient tous chaleureusement

---

<sup>2</sup> Inspiration und Offenbarung (1927) dans *Ein offenes Wort*, Zürich, 1981, p. 156.

remerciés, ainsi que Mme Hoehn et ses aides qui, inlassablement, ont remis l'ouvrage sur leur ordinateur.<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup> Pour ne pas alourdir le bas des pages par trop de notes, les références des ouvrages cités dans la bibliographie ont été placées dans le texte. Le nombre cité derrière le nom de l'auteur correspond aux deux derniers chiffres de l'année de parution du livre, ce qui permettra de l'identifier dans la bibliographie.

# Chapitre 1

## Nature et nécessité de l'interprétation

### Qu'est-ce que l'interprétation

D'après le dictionnaire, l'interprétation est "l'action d'expliquer, de donner une signification claire à une chose obscure". Un interprète est un traducteur servant d'intermédiaire entre deux personnes de langues différentes qui ne se comprennent pas. On parle aussi d'interprétation d'une pièce musicale ou dramatique : l'artiste essaie de faire passer au public le message que l'auteur ou le compositeur avait confié à son œuvre. Dans tous ces cas, l'interprétation est une fonction médiatrice entre un émetteur et des récepteurs. Sans elle, le message émis ne passerait pas et la communication ne pourrait pas avoir lieu.

Les qualités fondamentales d'un bon interprète sont la compétence et la fidélité : connaissance approfondie des deux langues (ou de la musique), loyauté envers l'auteur du message (pour ne pas substituer des pensées personnelles aux siennes). Tous les chefs d'orchestre ou solistes ne sont pas de bons interprètes, car parfois leur musique n'est plus du Bach ou du Beethoven, mais une conception et reformulation personnelles de ces œuvres. Pour la musique, cela n'a peut-être pas trop d'importance : l'essentiel est le plaisir des auditeurs. Pour un texte juridique ou administratif, c'est plus grave : si un règlement est mal traduit ou une phrase d'un testament mal interprétée, les conséquences peuvent être dramatiques. S'il s'agit de la Parole de Dieu, dépositaire de la révélation et de la volonté divines, c'est une question de vie ou de mort – éternelle. Toutes les hérésies qui ont égaré des millions d'hommes et de femmes au cours des siècles, toutes les sectes qui en ont entraîné combien d'autres dans l'erreur, reposaient sur de fausses interprétation de la Bible.

L'interprétation biblique a pour but de déterminer la signification exacte de l'Écriture Sainte, c'est-à-dire de comprendre la pensée de l'auteur inspiré, ce qu'elle signifiait pour ses premiers destinataires et ce qu'elle veut nous dire aujourd'hui. On a défini l'interprétation comme "une façon de lire un livre ancien de façon à en faire apparaître le pertinence pour l'homme moderne" (J. Packer, 78, p. 8).

### L'interprétation est-elle nécessaire ?

"La Bible est claire pour qui veut l'entendre. Quand je la lis, je ne me préoccupe pas d'interprétation, je laisse Dieu me parler par elle, et cela me suffit."

Une telle affirmation recouvre certainement une partie de la vérité. *La clarté de l'Écriture a été affirmée par les Réformateurs* face à l'Église romaine de leur temps. Celle-ci prétendait que la Bible était obscure et ne pouvait être comprise qu'à travers le magistère du clergé. Dans le *Traité du serf-arbitre*, Luther parlait même d'une double clarté de la Parole : la clarté intérieure et extérieure. La clarté *intérieure* est l'illumination que donne le Saint-Esprit pour comprendre les écrits qu'il a inspirés. Par clarté *extérieure*, Luther entendait le fait que la Bible parle un langage compréhensible : elle veut non pas troubler ou voiler les choses, mais les communiquer : "Si tu parles de la clarté extérieure, absolument rien n'est resté obscur ou douteux, tout ce que l'Écriture contient est amené par la Parole à la lumière la plus vive et proclamé au monde entier". Il ne nie pas les difficultés de certains passages, mais il dit qu'ils ne sauraient contre-balancer la clarté de la révélation de Jésus-Christ.

*Zwingli* était du même avis : "Si la Bible est obscure en quelque endroit, la Parole de Dieu l'éclaire ailleurs" (Disputation de Baden, 1526). Pour *Calvin*, la Bible était aussi la norme à la

lumière de laquelle toutes choses devaient être jugées. Mais il n'estimait pas, pour autant, qu'elle était toujours facile à comprendre; la preuve en est qu'il l'a expliquée dans un commentaire comptant quelques milliers de pages.

Dans sa première entrevue avec Mary, la reine d'Ecosse, *John Knox* a affirmé : "La Parole de Dieu est claire en elle-même; et si une obscurité apparaît en quelque endroit, le Saint-Esprit, qui ne peut jamais se contredire, explique la même chose clairement ailleurs, de sorte qu'il ne subsiste aucun doute – sauf pour ceux qui, obstinément, restent ignorants."

En effet, celui qui commence à lire la Bible en demandant à Dieu de l'éclairer est inondé d'une telle lumière qu'il passe aisément sur les points obscurs, surtout s'il a la sagesse de commencer sa lecture par les évangiles, les Actes et les épîtres faciles du Nouveau Testament ou les textes narratifs de l'Ancien Testament.

Nul besoin d'interprétation pour comprendre que "Christ est mort pour nos péchés, il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour" – ce que Paul rappelle comme étant l'enseignement chrétien fondamental (1 Cor. 15.1, 3-4). Ni pour appliquer : "Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, vous aussi, faites-le de même pour eux" (Mt. 7.12). Or. Jésus dit que ce précepte "est la loi et les prophètes" c'est-à-dire un résumé de tout l'Ancien Testament. On connaît la boutade de Mark Twain : "Dans la Bible, ce ne sont pas les passages que je ne comprends pas qui me chagrinent, ce sont ceux que je comprends". Si déjà nous appliquions ce qui est clair est bien compréhensible dans la Bible, le monde serait certainement différent.

Mais dans la Bible, il n'y a pas seulement des passages faciles à comprendre. Pour en saisir le sens, nous avons besoin d'être guidés par des règles fiables, élaborées au cours des siècles par ceux qui se sont penchés sur l'Écriture.

L'interprétation est nécessaire pour deux raisons. La première tient à nous : nous abordons la lecture de la Bible avec toute une série d'idées préconçues qui tiennent lieu de règles d'interprétation. En fait, que nous le sachions ou non : nous sommes tous des interprètes. La seconde tient à la nature de l'Écriture, qui n'est pas un livre comme un autre.

### **Raisons d'être de l'interprétation**

#### *a) Nous sommes tous des interprètes*

En effet, aucun de nous n'aborde la Bible de manière neutre. Inévitablement, nous introduisons, dans notre lecture, notre expérience, notre culture, notre compréhension des mots et des idées. Lorsque nous lisons le mot *croix*, que voyons-nous ? Immédiatement se dessine l'image de deux poutres croisées, comme l'iconographie chrétienne nous l'a imprégnée, alors que la croix sur laquelle Jésus a été cloué avait fort probablement la forme d'un T. Nous lisons que les apôtres allaient au temple, et nous nous représentons un grand immeuble avec des bancs, alors qu'il s'agissait d'une cour entourant un édifice inaccessible aux simples fidèles. Lorsque Jésus dit à propos d'Hérode : "Allez dire à ce renard", nous comprenons qu'il voulait parler d'un monarque rusé – alors que le lien *renard-ruse* nous vient du "Roman de Renart", donc du Moyen-Age; du temps de Jésus, le renard symbolisait la cruauté. Et l'on pourrait multiplier les exemples : baptême, cène, évêque, diacre, foi, chair... sont des mots que nous lisons à travers les lunettes confessionnelles que nous portons depuis notre enfance ou que notre culture nous a imposées.

Une lecture "naïve" de la Bible n'est naïve que dans le sens où le lecteur n'a pas conscience de tous les présupposés qu'il apporte à sa lecture et qui orientent automatiquement sa compréhension – mais pas nécessairement du bon côté. Chacun de nous a déjà enregistré un certain nombre d'interprétations bibliques : par des prédications entendues, des entretiens, études bibliques, cassettes, conférences et sermons à la radio, lectures divers... Nous nous sommes donc forgé un

système d'interprétation inconscient se calquant sur la manière dont ceux qui nous servaient de modèles l'interprétaient. Mais leur interprétation était-elle toujours bonne ? Et si elle l'était : l'avons-nous bien assimilée ?

Au nom de leur interprétation de la Bible, les autorités ecclésiastiques ont condamné Galilée, les Témoins de Jéhova nient la divinité de Jésus-Christ, les Mormons se font baptiser pour les morts, les Enfants de Dieu pratiquent le "flirty fishing", des télévangélistes américains prêchent "l'évangile de la santé et de la prospérité", des chrétiens sont légalistes ou laxistes, œcuménisants ou séparatistes, conservateurs ou libéraux... en toute sincérité et bonne conscience !

Le "sens évident" de certains passages n'est souvent qu'une évidence sélective qui insiste sur certains textes et ignore ceux qui se trouvent juste à côté. Pourquoi, comme le font remarquer G. Fee et D. Stuart (82, pp. 17, 19), ceux qui s'appuient sur Dt. 22.5 pour interdire aux femmes de porter des pantalons, relèguent-ils allègrement les autres impératifs du même chapitre (parapet autour du toit, pas deux sortes de semences ou de fil dans les tissus, ne pas couper les coins de la barbe, mettre des franges aux quatre coins de son habit) parmi les particularités culturelles du temps ? Pourquoi certains de ceux qui exigent, selon 1 Cor. 11, que la femme soit voilée dans les assemblées ne sont-ils guère pressés de les autoriser à prier et à prophétiser comme le fait l'apôtre dans ce chapitre ? Voilà une exégèse sélective où la tradition commande l'herméneutique. Or, chacun de nous a son "point aveugle" dans son œil spirituel qui l'empêche de voir ce qui, dans son système de pensée, est inspiré par des préjugés ou des présupposés, et non par une exégèse sérieuse.

A force de lire la Bible à travers certaines lunettes, on n'arrive plus à faire différencier le message de la Parole de notre propre interprétation de ce message. Ainsi le calviniste convaincu trouvera à chaque page confirmation de la doctrine de l'élection, alors que l'arminien relèvera partout les passages affirmant la liberté de l'homme. Le dispensationaliste rangera tous les passages prophétiques dans l'une ou l'autre case future du système Scofield alors que l'amillénariste appliquera ces mêmes passages au temps actuel. La plupart, d'ailleurs, adopteront l'une ou l'autre interprétation sans savoir s'ils sont dispensationalistes ou amillénaristes. L'herméneutique inconsciente est souvent plus impérative et plus intraitable qu'une option consciente dont on connaît les faiblesses et les limites. Du moment que nous sommes tous des interprètes, mieux vaut interpréter correctement, c'est-à-dire suivant des règles éprouvées.

#### *b) Difficultés inhérentes à la nature de l'Écriture*

La seconde raison d'être de l'interprétation tient à la nature de l'Écriture. Plongez-vous dans une chronique du temps du Louis XIII ou de la Révolution française, et vous aurez d'emblée la notion très nette de la "distance historique" qui vous sépare de cette époque de notre histoire. Or, pour la Bible, c'est par dizaines qu'il faut multiplier ces distances pour nous resituer au temps de la rédaction des premiers ou des derniers écrits. Son actualité étonnante ne doit pas nous faire illusion : 20 à 35 siècles nous séparent de ses auteurs et de la civilisation où elle est née : autres pays, autres mœurs, autre langage; tout nous dépayse.

Imaginez que des archéologues de l'an 4000 ou 5000 ap. J.-C. trouvent un journal contemporain. Comment pourraient-ils comprendre une phrase telle que nous pouvons en lire tous les jours : "Les délégués des différents syndicats ont fait le tour de l'assiette de leurs revendications". Sans un travail approfondi d'interprétation, le sens de cette affirmation leur échapperait certainement. Il leur faudrait ressusciter tout le cadre culturel contemporain : Qu'est-ce qu'un syndicat ? un délégué ? pourquoi différents syndicats ? Quel est le sens spécial du mot "assiette" dans ce cas ? Que signifie "faire le tour" d'une question ? Vous voyez ici tous les faux sens qu'une telle phrase pourrait suggérer à des gens qui voudraient se dispenser d'un tel travail; par exemple : des prêtres d'une secte ésotérique dansant autour d'une assiette dans laquelle ils ont déposé leurs offrandes... Ou bien pensons à ce que l'on comprendrait dans un siècle dans la phrase citée par S. Romerowsky : "Le

Quai d'Orsay a envoyé un émissaire dans les Etats du Golfe" (*Lien fraternel*, 11.87). Cet exemple nous montre que le sens de certains mots ou de certaines expressions ne peut être connu que par le contexte culturel – sans penser aux équivoques engendrées par les différents sens d'un même mot. Comme ce frère qui lisait dans sa version : "la reine de Saba vint à Jérusalem avec une grande pompe" (1 R. 10.2) et qui fut édifié par l'à-propos de ce cadeau, puisqu'il est dit par ailleurs que Salomon avait de grands jardins (à arroser) ! La déduction qu'un enfant pourrait tirer de la version Darby de ce même verset ne serait guère plus juste, puisqu'il y est dit qu'elle "vint à Jérusalem avec un fort grand train."

Les difficultés sont d'ordre historique (allusions à des nations et des civilisations disparues), géographique (pays, climats, détails topographiques étrangers), culturel (coutumes locales de mariage, de relation parents-enfants, maîtres-esclaves, polygamie, ...), linguistique (mot étrangers, dont le sens a évolué au cours des siècles, mesures qui ont changé, syntaxe, style, genres littéraires).

Des expressions comme "parler de son chef" (Jn. 7.18), "dans le nom de", des mots comme justice, cœur, chair, entrailles, pureté, tempérance, scandale, mystère, ... ont un sens biblique tout différent du sens actuel. D'autres comme repentance, miséricorde, convoitise, ... ne sont pratiquement utilisés que dans le langage religieux et demandent donc à être définis à partir de l'Écriture.

Une difficulté supplémentaire provient du sujet principal de la Bible, à savoir nos relations avec Dieu, car il n'entre guère dans nos thèmes habituels de communication; notre langage courant n'est donc pas adapté à l'expression des réalités spirituelles, et les écrivains sacrés devront se servir d'images et de symboles pris dans le monde matériel pour évoquer ces réalités.

La nécessité de l'interprétation apparaît clairement dans les paraboles de Jésus. "Si la signification de chaque parabole était immédiatement apparente, pourquoi les disciples auraient-ils posé des questions au sujet de leur interprétation (Mc. 4.10-20 et parallèles) ?" (Thiselton in Lundin, 85, p. 84).

Or, si cette nécessité apparaissait aux contemporains de Jésus, à combien plus forte raison s'impose-t-elle à nous qui vivons si loin des événements que la Bible nous rapporte.

Aucune de ces difficultés n'est insurmontable, et nous verrons dans les chapitres qui suivent comment aujourd'hui, mieux que jamais, les chrétiens sont bien placés pour les résoudre – à condition d'être honnête et de consentir à faire un certain effort.

## **L'herméneutique dans la Bible**

En jargon théologique, la science de l'interprétation s'appelle herméneutique. Le mot viendrait du nom grec du dieu Mercure : Hermès, messenger des dieux, qui transmettait aux hommes leurs communications. C'était aussi le dieu de la science, de l'éloquence, de la littérature et des arts.

Le verbe *hermeneuô* signifie traduire, interpréter ou expliquer. Le mot interprétation apparaît dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament. Dans l'A.T., *pathra* et *pithron* se rapportent surtout à l'interprétation des rêves. Dans le N.T., les mots de la famille de *hermeneuô* se trouvent dans plusieurs passages où les évangélistes traduisent pour leurs lecteurs grecs des noms ou des mots hébreux ou araméens, ou leur expliquent ce qu'ils signifient (Mt. 1.23; Mc. 5.41; 15.22, 34; Jn. 1.38; 9.7; Act. 4.36; 9.36; 13.8). Au début du siècle, le grand prédicateur londonien Joseph Parker a bâti un sermon célèbre sur la petite phrase : "ce qui signifie" (littéralement : "ce qui, étant interprété, est"). Il disait, entre autres : "l'interprétation vient à nous comme une lampe... Lorsque nous avons entendu le mot Emmanuel, nous avons été interloqués; c'était un mot étranger pour nous, il n'évoquait aucune association d'idées, il ne nous parlait pas. Mais quand l'interprète vint, qu'il mit

son doigt sur ce mot et nous dit : "Ce mot signifie 'Dieu avec nous'", alors nous avons pris conscience d'une liberté et d'une richesse par une nouvelle possession. Nous avons besoin d'interprètes qui traduisent dans notre langue maternelle des mots étrangers et un langage difficile." (cité in Ramm, 56, p. XIV).

Luc utilise le mot *dihermeneuô* pour l'étude biblique que Jésus a faite aux deux disciples d'Emmaüs : "commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur interprétait dans toutes les Ecritures ce qui le concernait" (Lc. 24.27). L'apôtre Paul parle du don d'interprétation des langues (1 Cor. 12.10) et appelle ceux qui le possèdent des interprètes (14.28). L'auteur de l'épître aux Hébreux "interprète" le nom de Melchisédek en disant que, d'après son nom, ce personnage était roi de justice et de paix (7.2).

Au-delà des mots de la famille *hermeneuô*, il faudrait signaler la pratique de l'herméneutique par les auteurs bibliques eux-mêmes : les prophètes qui citaient et interprétaient les paroles de prophètes antérieurs, Jésus qui cite et interprète les textes de la Loi (Mt. 5.21-48) et les prophéties le concernant (Lc. 24.27). Il y a toute l'herméneutique des apôtres : avec quelle liberté ils ont souvent cité et appliqué les textes de l'Ancien Testament ou utilisé des concepts de leur époque (le logos, le plérôme) pour rendre compréhensibles à leurs contemporains les vérités éternelles. Nous aurons l'occasion de revenir là-dessus en parlant de la relation entre l'Ancien et le Nouveau Testament (chapitre 13).

### **Herméneutique et exégèse**

Les mots herméneutique et exégèse ont des sens très voisins. La distinction entre les deux est relativement récente. Actuellement, on réserve le terme d'exégèse à l'étude détaillée d'un passage biblique (en principe à partir du texte hébreu ou grec) pour en donner le sens qu'il avait dans l'esprit de son auteur. Le mot herméneutique a actuellement deux sens :

1. C'est l'élaboration des règles théoriques de l'exégèse à partir de l'étude de nombreux textes bibliques. L'herméneutique est donc la théorie de l'interprétation et elle se réfère à l'exégèse pour illustrer ses principes. L'exégèse, elle, s'occupe concrètement du texte et se réfère constamment à l'herméneutique pour comprendre le texte; mais "les savants ont élaboré leurs théories herméneutiques à partir des exemples pratiques de l'exégète" (B. Ramm in Turnbull, 68, p. 100). Elle est donc à la fois résultante et guide de l'exégèse. La relation entre ces deux disciplines est comparable, sous ce rapport, à celui de la circulation et du code de la route.

2. Le mot herméneutique a pris aujourd'hui un sens plus large, à partir de la question soulevée par les débats contemporains : comment, au 20<sup>e</sup> siècle, dans le cadre de notre civilisation occidentale, peut-on arriver à comprendre un texte écrit au 8<sup>e</sup> ou au 5<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ou du temps des apôtres dans un contexte culturel totalement différent ? De plus, l'herméneute essaie d'élucider la signification de ce texte pour nous aujourd'hui, c'est-à-dire son application en tenant compte de la distance culturelle.

Le processus herméneutique total est donc bien plus vaste que l'exégèse. Les théologiens anglo-saxons contemporains font souvent la distinction entre le sens d'un texte (*meaning*) c'est-à-dire son sens historique, et sa portée, son intérêt (*significance*), qui comprend aussi ses applications actuelles. "Le sens est la compréhension d'un texte dans son contexte historique, par une investigation grammatico-historique. La *portée*, ou l'application de ce texte aux intérêts actuels de l'interprète est ce qui "pousse" de ce texte par une croissance dynamique lorsque son sens historique rencontre une nouvelle personne, de nouveaux temps, des situations ou des idées nouvelles."<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> (I. A. Fair, 86 p. 24, qui renvoie pour la distinction entre *meaning* et *significance* à E. D. Hirsch Jr. *Validity in Interpretation*, New Haven, Yale University, 1967 pp. 8ss.). Pour la distinction entre exégèse et herméneutique ainsi que pour les développements actuels du problème herméneutique, voir l'appendice.

"L'exégète, poursuit-il, utilise des instruments historiques et philologiques qui les définissent plus comme un historien que comme un théologien. Sa tâche commence par un examen attentif et critique du texte dans son contexte historique, en tenant compte du milieu politique, culturel, religieux et philosophique. Son étude comprend aussi une analyse du langage par des considérations grammaticales, syntaxiques et lexicologiques... d'où le terme de méthode d'exégèse grammatico-historique" (pp. 35-36). "Comprendre le texte de l'Écriture serait une opération en deux temps ou à deux niveaux : non pas comprendre seulement ce que le texte *nous dit* (herméneutique)... L'exégèse est référentielle à la situation historique, l'herméneutique à notre situation *présente*." (P. Courthial, 70, p. 18). Nous aurons l'occasion de revenir sur ces différentes notions (voir l'appendice).

L'herméneutique est à la fois une science et un art : une science, car elle a établi des règles fondées sur l'expérience de nombreuses générations, règles valables dans tous les cas prévus. Mais ces règles ne peuvent pas être appliquées mécaniquement. Elles demandent le doigté, la sensibilité et la souplesse de l'interprète. Comme la médecine, elle allie donc science et art.

L'herméneutique est le fondement de la dogmatique. Un dogme n'est biblique que s'il repose sur une interprétation correcte de la Parole de Dieu. Comme l'a dit P. Courthial : "La dogmatique ecclésiale ne progresse jamais qu'en suite d'une progression de l'herméneutique ecclésiale" (P. Courthial, 70, pp. 23-24). C'était déjà le cas au temps de Jésus. "N'est-il pas significatif, demande H. Blocher, que les grandes polémiques de l'Écriture soient précisément des débats d'interprétation" (voir Mt. 15.6; Jn. 5.39; 2 Cor. 3.14) (60, p. 8).

L'herméneutique est le mode d'emploi de la Parole de Dieu. Si vous maniez un appareil complexe, un ordinateur par exemple, sans tenir compte de son mode d'emploi, vous risquez de causer des dégâts. En mettant les choses aux mieux, vous découvrirez peut-être peu à peu comment en tirer quelques avantages mais vous ne bénéficierez jamais de tous ceux que l'appareil pourrait vous fournir. Il en est de même de la Bible et des règles d'herméneutique.

# Chapitre 2

## Les conditions d'une bonne interprétation

### Conditions spirituelles

Le meilleur interprète d'un livre, c'est son auteur. Puisque c'est "poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu" (2 Pi. 1.21), le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu" (2 Pi. 1.21), le Saint-Esprit peut aussi éclairer le sens de ce qu'ils ont écrit. L'illumination du Saint-Esprit est indispensable pour comprendre le sens de la Parole de Dieu. Autrement, elle ne nous dit rien, ou bien nous comprenons tout de travers.

Il ne faut cependant pas confondre cette *illumination* qui nous aide à comprendre les Ecritures avec la *révélation* dont les auteurs bibliques ont bénéficié. La révélation était parfaite, la Parole transcrite est infaillible, mais aucun homme ne peut prétendre à l'infaillibilité de son interprétation, si spirituel soit-il.

Cette illumination nous est donnée sous certaines conditions :

#### 1. *Etre né de nouveau*

"Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir (ni comprendre) le royaume de Dieu" (Jn. 3.3). Et cette nouvelle naissance est une expérience existentielle qui change toute l'approche de la Bible. J. Stott raconte que pendant toute son enfance et son adolescence, il a lu la Bible par obéissance à sa mère, mais sans comprendre ce qu'il lisait. "Mais après ma conversion, la Bible devint brusquement pour moi un livre vivant... il me parlait d'une façon toute nouvelle parce que le Saint-Esprit donnait à son message un éclairage nouveau et l'appliquait à ma vie" (Stott p. 176).

"L'homme naturel (littéralement : psychique), c'est-à-dire qui n'a que ses facultés psychiques (intelligence, sentiment, volonté) ne reçoit (ne comprend) pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge" (1 Cor. 2.14). Le mot *paraklétos*, traduit généralement par Consolateur (Jn. 16), peut aussi se rendre par "interprète"<sup>5</sup> : seul le Saint-Esprit nous rend capables d'interpréter correctement les textes qu'il a inspirés.<sup>6</sup>

#### 2. *Croire que la Bible est la Parole inspirée de Dieu*

Certaines personnes sont nées de nouveau et n'ont pas cette foi en l'inspiration plénière de la Bible. Mais tant que le chrétien n'abordera pas la Parole avec cette totale confiance en son inspiration divine, le Saint-Esprit, "attristé" (Eph. 4.30) par cette attitude, ne pourra pas le faire bénéficier de toute son aide. On aborde un texte tout différemment si on pense qu'il s'agit des idées sur Dieu d'un Esdras, d'un Paul ou d'un compilateur anonyme, ou si l'on croit que c'est la révélation que le Saint-Esprit a donnée à un moment précis à un homme – avec les paroles et le mode d'expression liés à ce temps, mais néanmoins "inerrantes" c'est-à-dire exemptes d'erreurs. La Bible est le fondement de son autorité sur nous. Si elle est parole humaine, je peux me placer au-dessus d'elle, la juger, la critiquer, y opérer des sélections. Si elle est Parole divine, je me place sous son autorité.

La foi en l'inspiration plénière de la Bible nous permet de l'approcher avec humilité, soumission et confiance. Dieu ne dévoile sa Parole qu'à ceux qui sont prêts à lui obéir. "Si quelqu'un veut faire

---

<sup>5</sup> Voir C. Tresmontant : *Essai sur la pensée hébraïque*, Cerf, Paris, 1953, p. 167

<sup>6</sup> Voir A. Kuen : *Il faut que vous naissiez de nouveau*, pp. 125, 203-204.

la volonté de mon Père, il connaîtra..." (Jn. 7.16-17; voir Jq. 1.22-25). La connaissance est fonction de notre désir d'accomplir la volonté de Dieu. Dieu seul peut nous dévoiler le sens réel et profond de sa Parole et l'unité vivante de sa Révélation en nous faisant découvrir des relations souvent inapparentes entre les différents textes.

Cette foi s'applique aussi aux aspects historiques des récits bibliques. Il est devenu courant de dire que la vérité historique importe peu, l'essentiel, c'est la leçon que Dieu veut nous enseigner. Mais faut-il que Dieu torde les faits historiques pour nous instruire ? "Il est difficile, dit Bill Flatt, d'accepter l'idée que ce qui est historiquement faux soit théologiquement significatif" (86, p. 67).

Le croyant qui fait confiance à la Bible se réjouit de voir, comme le note T.D. Hadley, que "dans le monde des savants du monde entier, nous assistons actuellement à une appréciation croissante de la fiabilité des écrits bibliques." (in Kerley, 86, p. 115). Le chrétien qui a foi dans la Parole de Dieu n'est pas tributaire des déclarations des savants. Mais il se trouve conforté dans sa foi en voyant qu'après près de deux siècles de critique négative, un mouvement s'amorce vers des positions plus proches des siennes.

### *3. Associer lecture de la Bible et prière*

Lorsque les disciples ne comprenaient pas les paroles de Jésus, ils lui en demandaient l'explication (Mt. 13.36; Mc. 4.10) et il répondait à leur demande (Mc. 4.34; Lc. 24.45). Cet exemple "nous offre la règle fondamentale que nous devrions toujours observer dans ce travail : il faut prier et supplier. Nous ne devrions jamais entreprendre l'étude de la Bible sans avoir supplié auparavant le Maître de nous ouvrir l'intelligence et de nous expliquer Sa Parole" (Lund, 85, p. 25).

## **Conditions intellectuelles**

### *1. Employer son intelligence*

Jésus fait souvent appel au bon sens (Mc. 3.4; Lc. 10.36-37; 14.25-33); l'apôtre Paul aussi (1 Cor. 10.15; 11.13; 14.20; 1 Thess. 5.21).

L'intelligence est le propre de l'homme, elle est un don de Dieu. Cherchez dans une concordance tous les passages des Proverbes qui en parlent. Dieu nous l'a accordée pour que nous puissions nous comprendre les uns les autres, mais aussi pour que nous puissions saisir ce qu'il nous révèle dans sa Parole. Ni le sentiment ni l'intuition ne peuvent la remplacer. Nous gagnerons certainement à nous consacrer à un travail sérieux en vue de la compréhension du livre de Dieu.

### *2. Ne pas craindre l'effort*

La compréhension des paraboles était réservée à ceux qui la cherchaient (Mt. 13). Luc loue les chrétiens de Bérée parce qu'ils s'étaient donné la peine de vérifier l'enseignement reçu dans l'Écriture (Act. 17.11). Nous trouvons normal de consacrer des années d'efforts à la compréhension des mathématiques ou à l'apprentissage d'une technique professionnelle, et nous voudrions que la connaissance la plus importante de notre vie nous vienne toute seule ? Dieu peut-il prendre au sérieux notre désir de le connaître si nous rechignons devant le moindre effort pour comprendre son message ? Nous sommes habitués à accepter les opinions de "seconde main" que nous distillent les mass-media (radio, télé, presse...), mais pouvons-nous nous contenter de l'opinion des autres lorsqu'il s'agit de notre salut éternel ?

"Lorsque Jésus a dit 'Sondez les Écritures' (Jn. 5.39), il a employé un terme qui décrit habituellement le dur travail du mineur, qui creuse et retourne la terre avec soin à la recherche du précieux métal, s'engageant ainsi dans un travail qui exige une grande patience" (Lund p.24).

Comme Ramm l'a noté (56, p. 61, note 5), l'un des problèmes les plus troublants est de voir que deux hommes guidés par l'Esprit peuvent arriver à des interprétations divergentes. "La réponse, nous

dit Ted Carruth, est dans le fait que le Saint-Esprit a parlé à travers la Parole consignée dans l'Écriture... Il ne donne pas maintenant une interprétation spéciale" pour expliquer sa révélation. Alors comment la comprendre ? "Il n'existe rien, poursuit Carruth, qui remplace l'étude, la connaissance et la persévérance" (86 p. 59). De plus, chacun de nous est influencé par les présuppositions avec lesquelles nous abordons notre étude de la Bible : si nous nous attendons à y retrouver certaines vues qui nous sont familières et que nous écartons plus ou moins d'emblée tout ce qui ne les confirme pas, nous ne ferons pas de grands progrès dans notre découverte de la vérité et nos doctrines continueront à nous opposer à ceux qui lisent la Bible avec d'autres lunettes.

### 3. *Aller du simple au complexe*

Si vous commencez par vouloir interpréter les visions de Zacharie ou de l'Apocalypse, vous serez vite découragé et vous risquez de jeter le manche après la cognée. Commencez donc par l'un des trois premiers évangiles : vous y trouverez déjà suffisamment d'"os" pour vous faire les dents. Passez ensuite aux Actes, à l'évangile de Jean, à la Genèse, etc... A la lumière de ce que vous auriez appris, vous lirez plus aisément les épîtres et les autres livres de l'A.T. L'essentiel est de "demeurer dans la Parole" de Dieu (Jn. 8.31), selon le conseil de l'apôtre Paul : "que la parole du Christ habite en vous dans toute sa richesse" (Col. 3.16).

### 4. *Garder l'esprit ouvert*

Si nous ne lisons la Bible que pour y trouver la confirmation de ce que nous savons déjà, nous ferons peu de découvertes. L'intérêt de l'étude de la Parole de Dieu réside précisément dans le fait qu'elle peut nous "*enseigner, nous convaincre et redresser*" nos erreurs (2 Tim. 3.16). Certes, chacun de nous aborde sa lecture avec un arrière-plan doctrinal et ecclésiastique qui influence sa sélection des versets qui le frappent et lui parlent. "Pour aucun de nous, avoue J.G. McConville, l'exégèse n'est un exercice indépendant, extrayant objectivement la signification d'un texte donné. Cela parce que tous les interprètes travaillent avec une idée de ce qu'ils sont en train de faire, ce qui implique à son tour une foi particulière au sujet de la Bible" (87, p. 51). Si nous voulons que l'étude de la Bible nous fasse progresser dans notre foi, nous devons être prêts à remettre en cause les idées avec lesquelles nous abordons le texte et à nous laisser enseigner par lui. Car, en abordant la Parole *de Dieu*, nous sommes obligés de mettre toutes nos présuppositions au second plan et de nous ouvrir à l'Esprit de Dieu, afin de voir, comme les chrétiens de Bérée, si ce qu'on nous a enseigné est exact (Act. 17.11), pour accueillir de nouvelles idées et laisser notre pensée être remodelée par la pensée de Dieu.

On peut ne pas être d'accord sur bien des points avec R. Bultmann, mais on ne saurait le contredire lorsqu'il écrit : "Toute exégèse guidée par des préjugés dogmatiques n'entend pas ce que dit le texte, elle permet à celui-ci de dire que ce que l'on veut entendre" (cité par B. Flatt, 86, pp. 61-62). Pour entendre ce que nous dit la Parole, il nous faut donc "une herméneutique qui se place au-dessus de ce qui est considéré comme évident dans la tradition ecclésiastique – et éventuellement s'oppose à elle – et qui, comme les Réformateurs et les prophètes autrefois, pose des questions auto-critiques et inconfortables" (A.C. Thiselton in Lundin, 85, p. 81).

L'homme moderne aborde la lecture de la Bible avec un certain nombre de présuppositions. B. Flatt en cite quelques-unes (Kearley, 86, pp. 62-70) auxquelles nous pouvons opposer, par la foi, un certain nombre d'autres, inspirées par la révélation de Dieu :

- |   |   |
|---|---|
| 1. Les seules vérités sont celles qui se fondent sur l'observation (empirisme).   | La vérité peut être connue par des moyens autres que l'observation empirique (c'est-à-dire par une révélation divine).  |
| 2. Tout fait est la résultante d'un certain nombre de causes naturelles (déterminisme).   | Les humains disposent d'une certaine liberté de choix (libre arbitre).  |
| 3. Il n'existe pas de vérité absolue, de valeur constante (relativisme).  | Il existe des normes absolues du bien et du mal révélées dans la Parole de Dieu.  |
| 4. Tout comportement humain peut être réduit à quelques petites unités plus faciles à étudier et, en grande partie, au comportement des animaux (réductionnisme). | L'homme est plus que la somme des influx nerveux, des actions hormonales, des synapses et autres unités de base analysables. Il est une unité spirituelle et somatique, émotionnelle et sociale, capable de penser, de sentir et d'agir autrement qu'un animal. |
| 5. L'homme est seul dans l'univers. La seule signification de sa vie est celle qu'il lui donne (naturalisme).   | Dieu existe : l'univers en témoigne. Il s'est révélé dans l'histoire. La Bible est inspirée par lui et contient sa révélation.  |

### **Nous ne sommes pas seuls**

Nous ne sommes ni les premiers ne les seuls à vouloir étudier et comprendre la Bible : nous avons de nombreux frères et sœurs, dans l'Eglise locale et au-delà, dans le temps présent et dans le passé. Nous pouvons bénéficier de leur aide, oralement et à travers leurs écrits. Le chapitre 16 reviendra sur la nécessité d'interpréter la Bible dans la communion de l'Eglise. Mais d'ores et déjà, pénétrons-nous de la pensée que "Dieu a institué" dans son Eglise de tous les siècles "des docteurs" (1 Cor. 12.28) ayant pour mission d'expliquer sa Parole. Mépriser leur ministère, c'est risquer de s'égarer dans des impasses stériles. Un bon interprète ne peut se passer de bons outils (Bibles, dictionnaires, commentaires) élaborés par le travail assidu et patient de nombreuses générations de savants, pas plus que ne le peut un bon artisan. Cette dépendance réciproque nous apprend une leçon essentielle dans la compréhension de la Parole de Dieu : l'humilité.

"L'herméneute chrétien n'est pas un individu isolé. Sa tâche s'inscrit dans la communion du peuple de l'Alliance, selon la parole de 1 Pi. 2.9... L'herméneute comme le dogmaticien chrétien s'entendent toujours dire : "D'autres ont travaillé; et vous êtes entrés dans leur travail" (Jn. 4.38)" (P. Courthial, 70, pp. 23-24).

Le grand prédicateur C.H. Spurgeon, qui a consacré toute sa vie à étudier et à exposer la Parole de Dieu disait : "Vous n'êtes pas présomptueux au point de penser ou de dire que vous pouvez exposer les Ecritures sans l'aide des hommes consacrés et compétents qui ont travaillé avant vous dans ce domaine de l'interprétation... Il est déraisonnable de voir certains hommes qui parlent beaucoup de ce que le Saint-Esprit leur révèle faire si peu de cas de ce qu'il a révélé à d'autres" (cité par Ramm, 56, p. 119). Lui-même a été étudiant exemplaire des interprétations des générations passées : dans son *Treasury of David* (commentaire des Psaumes), il a rassemblé des milliers de citations sur les passages étudiés.

## Saint-Esprit et méthode

"La Bible est venue à l'existence parce que l'Esprit a guidé ses auteurs; par son illumination, des hommes sont parvenus à la vraie connaissance des Ecritures. Cet Esprit est aussi Celui qui 'scelle' la vérité salvatrice de l'Evangile dans le cœur du croyant. Par l'Esprit, les croyants sont assurés et convaincus que, dans l'Ecriture, la vérité salvatrice de Dieu parvient aux hommes – à eux-mêmes en particulier. L'Esprit nous ouvre l'Ecriture et nous ouvre pour L'Ecriture... Par l'Esprit, nous apprenons à écouter et, dans une certaine mesure, à *voir* Dieu dans l'Ecriture" (Veenhof, 87, pp. 118-119).

Mais comment cette aide nous est-elle assurée ? Par une illumination directe ou par le biais d'études employant des moyens humains (histoire, archéologie, linguistique...)?

Autrefois, les théologiens distinguaient l'*hermeneutica profana* de l'*hermeneutica sacra*. Pour la première, occupée uniquement de la compréhension "historique" du texte, disaient-ils, l'assistance du Saint-Esprit n'est pas nécessaire. Au temps de l'orthodoxie protestante, on prétendait au contraire que même une connaissance historique "objective" des Ecritures était impossible sans l'assistance de l'Esprit Saint. L'exégèse scientifique doit aussi être une exégèse "pneumatique", car aucune vraie compréhension des Ecrits sacrés n'est possible sans l'aide de l'Esprit qui les a inspirés. Le piétisme exprimait cette même conviction en affirmant que l'interprète devait être né de l'Esprit, liant l'action de l'Esprit davantage à la personne qu'à la Parole elle-même.<sup>7</sup>

Il est certain que le processus herméneutique est un, et que nous avons besoin, du début à la fin, d'être guidés et soutenus par le Saint-Esprit. Cependant, même sans avoir pris personnellement position quant à la foi, on peut apporter par ses travaux une aide précieuse dans la compréhension matérielle du texte biblique : les historiens nous font mieux connaître le contexte historique de l'ancien Orient, les archéologues fouillent les lieux où s'est déroulée l'histoire biblique et nous aident à mieux comprendre le contexte social, culturel et religieux, les linguistes étudient les lois du langage et précisent le sens des mots d'après les documents anciens. Tous collaborent ensemble pour nous aider à saisir le sens exact de ces textes anciens. Mais là s'arrête le plus souvent la contribution qu'ils peuvent nous apporter. Quand des théologiens non croyants se mettent à établir des relations entre différents textes de l'Ecriture pour nous expliquer l'un d'eux, ils ne réussissent généralement qu'à tout embrouiller et, plutôt qu'ils ne résolvent les problèmes, ils en créent davantage. L'apôtre Paul nous en donne la raison dans 1 Cor. 2.10-16 : pour connaître les choses que Dieu nous a données par sa grâce, il faut avoir reçu l'Esprit de Dieu, mais l'homme qui n'a que ses facultés psychiques ne perçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu.

"La véritable compréhension, dit Veenhof, se réalise dans la relation avec Dieu. D'un point de vue méthodologique, cette relation fait partie de la "précompréhension" (*Vorverständnis*) de l'interprète" (87, p. 120), qui lui permet d'être sur la même longueur d'ondes que l'auteur du texte, d'avoir les mêmes intérêts et les mêmes questions. Le même Esprit qui les a guidés dans leurs expériences et qui a inspiré leur rédaction, agit en nous qui lisons leurs écrits et nous amène à être en *empathie* avec eux. L'action de l'Esprit se situe donc tout au début de notre lecture de la Bible. Il continue tout au long de notre étude, utilisant notre intelligence, notre volonté et notre sensibilité.

"L'Esprit, continue Veenhof, ne supprime pas notre humanité, il veut au contraire l'employer dans son œuvre. De cette humanité font également partie les possibilités et les méthodes qui sont à notre disposition. Notre humanité n'est pas dévaluée, mais honorée. L'action de l'Esprit en nous, avec nous et par nous, influencera la manière dont nous, en tant qu'interprètes, nous utilisons les diverses méthodes" (87, p. 122).

---

<sup>7</sup> Voir G. Maier, *Heiliger Geist und Schriftauslegung*, Wuppertal, 1983 : "Dans le piétisme, la personne de l'interprète est au centre de l'intérêt, par l'accent mis sur la *theologia regentorum*. L'accent passe ainsi, dans une certaine mesure, de l'Ecriture inspirée à l'interprète inspiré". Voir Appendice : Face aux nouvelles herméneutiques.

N'oublions pas non plus que le processus herméneutique ne se limite pas à la compréhension intellectuelle d'un texte. Il comprend aussi l'application des vérités découvertes à notre vie. Or, dans cette phase "application", le secours du Saint-Esprit s'avère indispensable si nous voulons que le texte ait un impact spirituel sur nous. Le Saint-Esprit conduit dans "toute la vérité" (Jn. 16.13). Or, *toute la vérité* est plus qu'une information historique affectant uniquement notre connaissance intellectuelle; elle comprend la transformation de notre être à l'image de Celui qui a pu dire : "Je suis la vérité" (Jn. 14.6). Et cela n'est possible que par le ministère de "l'Esprit de vérité" (Jn. 16.13).

Trop souvent, dans l'histoire de l'Eglise, on a opposé l'Esprit à la Parole écrite de Dieu en s'appuyant sur une fausse interprétation de 2 Cor. 3.6 : "la lettre tue, l'Esprit vivifie". L'interprétation "spirituelle" de l'Ecriture, opposée à l'étude scientifique et méthodique, était le plus souvent une interprétation allégorique, mystique ou illuministe. Elle lui est encore souvent opposée de nos jours comme une interprétation plus "profonde" (ou plus "élevée") dans les milieux qui élèvent le mépris de l'intelligence au rang de vertu chrétienne cardinale. Mais comment l'Esprit de Dieu, qui a inspiré la formulation des vérités divines dans l'Ecriture, pourrait-il désapprouver des efforts sérieux pour comprendre sa pensée dans cette Parole inspirée ? Il a utilisé les "recherches exactes" d'un Luc pour l'histoire de Jésus et de l'Eglise Primitive (Lc. 1.1-4). Mépriserait-il celles de l'honnête interprète qui s'efforce de connaître le sens des mots inspirés et le lien entre les différentes propositions ? Préférerait-il inspirer un sens détaché du texte – pour ne pas dire contraire au sens littéral évident ? Calvin appelait la Bible "l'école du Saint-Esprit" (*Inst.* III, 21.3); c'est seulement lorsque "nous donnons à la Bible vraie révérence et dignité que le Saint-Esprit montre sa puissance" (I, 9.3). "Aucune autre parole n'est Parole de Dieu" (IV, 8.8). Court-circuiter cette Parole de Dieu, c'est marcher dans les ténèbres (III, 2.21).

Je me souviens d'un long sermon sur ce verset : "Jésus quitta la contrée de Tyr et revint par Sidon vers la mer de Galilée en traversant la contrée de la Décapole" (Mc. 7.31). A la sortie, les gens s'extasiaient sur tout ce que le prédicateur "avait su tirer de ce verset" à force de jongleries symboliques sur les noms des lieux, le nombre 10 (Décapole) et la signification de "la mer". Il a sans doute tiré de tout cela des "leçons spirituelles", mais qui, certainement, ne se dégagent pas du sens littéral de ce passage. Il n'a pas non plus encouragé ses auditeurs à étudier la Parole, car, après un tel sermon, ils devaient être plus convaincus que jamais que sans une "initiation" au sens caché des Ecritures, ils n'y comprendraient rien. Telle n'est sûrement pas l'intention de l'Esprit. Dans ce sens, on peut affirmer qu'une exégèse de ce genre n'est *pas* spirituelle, car elle n'honore pas la Parole mais la dessert auprès des chrétiens et la discrédite auprès des incroyants.

Dieu a utilisé le langage des hommes pour leur communiquer sa pensée. Il a parlé d'une manière compréhensible "par les prophètes" puis "par le Fils" (Hbr. 1.1-2). Cette pensée est accessible encore aujourd'hui "aux hommes spirituels, nous par des révélations surnaturelles, mais par un travail consciencieux" (E.von Dobschütz).<sup>8</sup>

"La méthode doit être branchée sur l'Esprit et peut être utilisée ainsi par l'Esprit". Une telle méthode "n'attendra pas l'action et la parole de l'Esprit au-delà du texte biblique, mais *dans* la Parole inspirée par l'Esprit" (H. Stadelmann, 85, p. 118).

Une telle méthode, précise Stadelmann par ailleurs, doit être adaptée à l'objet de son étude. On ne mesure pas la valeur d'un record olympique aux 100 m avec une chaîne d'arpenteur ni celle d'un oratorio de J. S. Bach en analysant chimiquement le papier et l'encre du manuscrit original. "En tant qu'œuvre littéraire, la Bible demande l'application de méthodes philologiques exactes. En tant que livre composé dans des situations historiques données et rapportant des faits historiques, elle exige des méthodes de travail historique". En tant que révélation de Dieu, elle "demande de la part de

---

<sup>8</sup> *Vom Auslegen des N.T.*, Göttingen, 1927, p. 47 Stadelmann, 85, p. 116.

l'interprète, non seulement une ouverture à la dimension transcendante de la réalité de Dieu dans l'histoire, mais aussi une soumission obéissante de la raison humaine indépendante à cette Parole... qu'il soit prêt à s'ouvrir à elle et à faire tout travail sur elle dans un esprit de prière et d'écoute" (pp. 88-89). Ces conditions ne concernent pas seulement l'exégète professionnel, elle sont valables pour chaque chrétien désireux de comprendre la Bible.

### Les outils de l'interprète

Comme pour tout artisan, la qualité des outils est primordiale pour l'interprète. Imaginez quelqu'un qui s'évertuerait à chercher sans dictionnaire et sans autre aide le sens des phrases du Psaume 23 dans la version d'Olivétan : "Il me fait reposer es pasquiers herbeux, il me meine auprès des eaux quoyes. Il réfectionne mon âme... Tu appareilles la table devant moy, présent ceulx qui me tormentent, tu engraisseras mon chef de oingnement, et ma coupe est remplie a comble." Or, cette version n'est séparée de nous que de quatre siècles !

Et même dans une version moderne, comprendra-t-il pourquoi Belchatsar a offert à Daniel seulement la "troisième place dans le gouvernement du royaume" (dan. 5.29) ? pourquoi Jésus parle d'un sel qui peut perdre sa saveur (Mc. 9.50) ?, ce que signifient "les charbons ardents" amassés sur la tête de nos ennemis par notre attitude bienveillante envers eux (Rom. 12.20), à quoi Paul faisait allusion en parlant de l'odeur de mort ou de vie que nous répandons autour de nous ?

Celui qui veut comprendre la Bible a besoin 1. de plusieurs bonnes traductions, 2. d'une concordance, 3. d'un dictionnaire biblique, 4. de bons commentaires et 5. de tout son bon sens.

#### 1. Une bonne traduction

Les instruments normaux de l'exégète sont la Bible hébraïque et le Nouveau Testament grec. Heureux ceux qui possèdent suffisamment les langues anciennes pour pouvoir lire sans aides extérieures leur Bible dans l'original ! Mais ils ne sont pas légion. Car il faudrait être un hébraïsant chevronné, doublé d'un helléniste émérite pour pouvoir prétendre arriver, par la lecture des originaux, à une meilleure compréhension de la Bible que par celle des nombreuses traductions valables, éclairées par les autres instruments de travail (lexiques, dictionnaires bibliques, commentaires) dont nous disposons actuellement. Cela est surtout vrai pour les passages difficiles. Généralement, pour ces textes, soit l'original est obscur, et les diverses traductions donnent toute la palette des compréhensions possibles, soit l'original ne peut être traduit que d'une manière, et toutes les traductions concordent; dans ce cas, la difficulté réside ailleurs et la connaissance des langues anciennes permet seulement, en plus, de pouvoir mieux motiver ses choix exégétiques et de saisir des nuances qui sont difficiles à traduire (par exemple : la forme d'action indiquée par les temps en grec – à moins de recourir à la Discovery Bible qui donne ces nuances, voir chapitre 7).

L'expérience des chrétiens des siècles passés et l'histoire des missions confirment une vérité que l'on peut établir comme un postulat : La Bible peut être comprise à travers une traduction. La Bible elle-même le confirme, puisque les auteurs du Nouveau Testament citent généralement l'Écriture dans la traduction des Septante. Le Saint-Esprit met ainsi le sceau de son approbation sur le principe même de la traduction de sa Parole. Ce qui est vrai pour *une* traduction l'est encore davantage pour plusieurs.

Nous avons la chance de posséder en français une trentaine de versions relativement récentes, mais il suffit de consulter une demi-douzaine d'entre elles pour avoir une vue d'ensemble "stéréoscopique" du texte : Colombe, Bible du Semeur, Français courant, TOB, Jérusalem, Synodale, Chouraqui ou Darby.

Les traductions peuvent être classées dans trois groupes : littérales, libres ou à équivalence dynamique. La plupart des versions françaises sont du premier type : *littérales* ou "à une

équivalence formelle", calquées sur la *forme* de l'hébreu et du grec. L'exemple extrême est la Bible Chouraqui qui exige la connaissance de l'hébreu et du grec pour être comprise. La Bible Darby est celle qui s'en rapproche le plus. La Colombe, Jérusalem, Synodale et la TOB essaient de rendre le texte intelligible sans trop s'éloigner de la forme de l'original.

Les traductions à *équivalence dynamique* ou *naturelles* cherchent à "transférer le sens et les éléments dynamiques du texte original. Transférer le sens signifie communiquer au lecteur – ou à l'auditeur – l'information que l'original communiquait à ses lecteurs ou auditeurs... Le transfert des éléments dynamiques implique : 1. que la traduction utilise de façon naturelle les structures linguistiques de la langue d'arrivée et 2. que les destinataires comprennent facilement le message" (J. Beckman- J. Callow, 89, p. 34).

A côté de ces deux types de traductions, il existe des paraphrases que se fondent sur des traductions, mais ajoutent des éléments d'*interprétation personnelle* (Exemples : *Le Livre*, traduction du N.T. de la *Living Bible*, les ouvrages du P. Thivollier : *Le Libérateur*, *L'humanité nouvelle*). *Parole vivante* est un cas un peu particulier né de la découverte des richesses contenues dans les différentes traductions et de l'aide qu'elle peuvent apporter *ensemble* à la compréhension du texte. Ainsi, dans les épîtres du N.T., ce qui n'est qu'un mot ou une phrase dans l'original est généralement rendu par diverses traductions possibles de ce mot et par une reformulation des phrases suivant les sens donnés par les différentes versions. Ce n'est donc pas, à proprement parler une paraphrase, puisqu'on n'y trouve que des options choisies par des version fiables, mais ce n'est pas non plus une traduction dans le sens strict du terme, puisqu'il y a juxtaposition de plusieurs traductions possibles. C'est, selon ses utilisateurs, une version à mi-chemin entre une traduction et un commentaire (puisque'elle donne les différentes manières de comprendre le texte). Dans les évangiles et les Actes, les "reformulations" sont presque inexistantes. La *Bible du Semeur* y a complètement renoncé en faveur du principe de "l'équivalence dynamique".

"La meilleure théorie de traduction, dit G. Fee, est celle de l'équivalence dynamique. Une traduction littérale est souvent utile comme *seconde* source; elle vous dira à quoi ressemble l'hébreu ou le grec. Une traduction libre peut aussi être utile pour stimuler votre réflexion en vous donnant des significations possibles d'un texte... Le problème avec les traductions littérales, c'est qu'elles conservent la proximité de l'original aux mauvais endroits : dans le langage et la grammaire, elles obscurcissent souvent le sens, alors que le grec ou l'hébreu était clair pour ses premiers destinataires" (Fee, 82, p. 36).

Il peut arriver que les *traductions* "littérales" "déforment la pensée" (Lavergne, 47, p. 5), car les mots et les formes grammaticales n'ont pas le même sens en français qu'en hébreu ou en grec. Le Père Lavergne donne un certain nombre d'exemples pour appuyer son assertion. Ainsi, au Ps. 53.6 : "ils trembleront d'angoisse sans qu'il y ait d'angoisse" doit se lire : "sans qu'il y ait de danger" ou : "de motif de peur" (l'hébreu n'a pas de mot pour l'idée de danger). L'expression "haïr son père" (Lc. 14.29) a intrigué plus d'un lecteur, puisque Jésus demande d'aimer même ses ennemis (Mt. 5.44). Mais "la palette orientale ne dispose que de deux couleurs" (Lavergne p. 13) et haïr signifie simplement : ne pas préférer à...; donc, on devrait traduire ce passage : "s'il ne cesse de me préférer (d'aimer plus que moi) son père, sa mère...". Lorsque Jésus dit que son sang est répandu "pour plusieurs", cela ne signifie pas seulement : pour quelques-uns, mais : pour la multitude, malgré leur grand nombre.

Le pluriel implique pour nous une idée de pluralité; pour l'hébreu, il contient des notions très diverses : l'abstraction (les sécurités, les adolescences, les vies), l'excellence (les sagesse, Pv. 1.20 = la sagesse par excellence, les sept Esprits, Ap. 1.4 = l'Esprit Saint dans sa plénitude), la grandeur (les cieux = le ciel dans toute son extension). Alors que le singulier peut désigner une collectivité

(l'adam = les hommes; la ramperie = les reptiles; Israël = les Israélites; toute aile = tous les oiseaux).

Le passif ne met pas l'accent sur le récepteur d'une action subie, mais évite de nommer le sujet de cette action qui est généralement Dieu. Ainsi, "toi à qui une grâce a été faite" (Lc. 1.28) signifie : "à qui Dieu a fait une grâce". "celui qui a des doutes au sujet de ce qu'il mange *est condamné*" (Rom. 14.23) veut dire : Dieu le condamnera. La forme verbale grecque implique que cette condamnation est déjà virtuellement un fait acquis. Certaines expressions ont un sens différent de celui que nous leur donnons : "un jour et une nuit" signifie : moins de 24 heures, "deux jours et deux nuits" = du jour au lendemain, "trois jours et trois nuits" = du jour au surlendemain.

L'idéal est donc d'avoir une Bible d'étude (Fee et Stuart recommandent une Bible à équivalence dynamique : pour nous ce serait la Bible en Français courant ou la Bible du Semeur) et au moins une de chacun des deux autres genres. Ceux qui sont déjà familiarisés avec le texte et les modes d'expression bibliques préféreront une Bible littérale (Colombe, TOB, Jérusalem) comme Bible d'étude et y ajouteront au moins une traduction à équivalence dynamique.

Ceux qui savent l'anglais et l'allemand trouveront une gamme beaucoup plus étendue d'un côté comme de l'autre. Equivalence dynamique : *Good News Bible, New International Version, New American Bible, New English Bible, Gute Nachricht Bibel*. Traductions libres : *Living Bible, Phillips, Weymouth, Pfäffling, Albrecht, Zink, Hoffnung für alle...* Traduction littérales : toutes les autres.<sup>9</sup>

Déjà saint Augustin conseillait la confrontation de différentes versions pour "entrevoir quelque chose de l'original vers lequel elles convergent". Son conseil reste pleinement valable. En effet, chaque traduction est déjà une interprétation. "L'ennui avec l'utilisation d'une seule traduction, si bonne soit-elle, c'est que l'on se trouve lié aux choix exégétiques de cette traduction : ils peuvent être bons ou mauvais" (Fee, 82, p. 29). Billy Graham nous dit que pour son étude de la Bible, sa femme utilise une vingtaine de versions différentes (*The Holy Spirit*, New-York, 1980, p. 62) Il est recommandable de choisir une Bible qui comporte au moins des notes signalant les variantes importantes des manuscrits et les autres possibilités de traduction des textes obscurs (cp. Colombe, éd. complète) ainsi que les parallèles les plus importants.

## 2. Dictionnaires

Puisque les mots sont les porteurs des concepts et des idées, il est important de connaître leur signification exacte – aujourd'hui et au temps de la rédaction des livres bibliques. Les dictionnaires habituels peuvent déjà nous rendre service en précisant le sens des mots que nous croyons la signification des mots spécifiques du vocabulaire théologique, et en particulier, le sens des mots hébreux et grecs utilisés par l'auteur biblique correspondant à ceux que nous trouvons dans nos traductions. Le *Nouveau Dictionnaire biblique* (Ed. Emmaüs) et le *Dictionnaire de la Bible* (Ed. Sator) étudient les termes bibliques "dans l'esprit de foi entière en l'inspiration des Saintes Ecritures". L'édition révisée du Nouveau Testament biblique contient 735 nouveaux articles, dont la plupart se rapportent à des termes théologiques ne figurant pas dans les éditions précédentes. Les lecteurs possédant l'anglais et l'allemand ont à leur disposition une vingtaine de dictionnaires et d'encyclopédies bibliques de toutes dimensions. Un certain nombre d'autres dictionnaires bibliques ont paru en français au cours de ces dernières années : C. Mouloubou et Du Buit : *Dictionnaire biblique universel* (Desclée), *Dictionnaire encyclopédique de la Bible* (Brepols), M. Tenney : *Petit dictionnaire biblique* (Vida), X. Léon-Dufour : *Dictionnaire du N.T.* (Seuil).

---

<sup>9</sup> Voir A. Kuen, *Comment étudier la Bible* : Les différentes traductions bibliques, pp. 97-101.

## 2. Concordances

La plupart des mots apparaissent plus d'une fois dans la Bible. Pour préciser le sens d'un terme, il est utile de voir les autres passages où il est employé. La concordance nous permet de les trouver rapidement. Si on fait le travail sur une concordance française, on ne peut jamais être certain, lorsque la traduction utilise le même mot, que l'original faisait de même. Pour s'en assurer, il faut recourir à des concordances hébraïques ou grecques (ou à un succédané : *Englishman's Hebrew and Chaldee Concordance* (Bagster, London), *Englishman's Greek concordance N.T.* (Cerf-Desclée De Brouwer) et le volume complémentaire de la Concordance complète publiée par J. Cochrane et G. Chouinard : *Concordance et Index de la Bible : Tome 2, N.T.* (Distributions Evangéliques du Québec 1987).<sup>10</sup>

## 3. Commentaires

Croire que l'on pourra comprendre la Bible seul relève davantage de la présomption que de la foi. Que signifiait la coutume du corban (Mc. 7) ? Pourquoi un homme portant une jarre d'eau était-il un signe indubitable désignant la personne à suivre pour trouver un endroit secret pour célébrer la Pâque (Mc. 14.12-14) ? que voulait dire Jésus en parlant d'arracher son œil droit et le jeter au loin (Mt. 5.29), de haïr ses parents (Lc. 14.26), d'utiliser le mammon injuste pour se faire des amis (Lc. 16.9), de n'appeler personne son père (Mt. 23.9), de laisser les morts enterrer leurs morts (Lc. 9.60), d'avoir du sel en soi-même ou d'être salé de feu (Mc. 9.49-50) ? et lorsqu'il disait que le royaume de Dieu était forcé (Mt. 11.12; Lc. 16.16), qu'il viendrait avec puissance (Mc. 9.1), que lui-même était venu pour jeter un feu sur la terre (Lc. 12.49), pour apporter l'épée et non la paix (Mt. 10.34) ? Tous ces exemples sont pris dans la partie réputée la plus compréhensible de la Bible, dans les évangiles synoptiques; ils ne sont souvent intelligibles qu'à travers la connaissance des mœurs et des coutumes des temps bibliques auxquels un bon commentaire fera référence.

En effet, de bons commentaires nous donnent les explications relatives au contexte culturel en remplaçant le passage dans sa situation historique, géographique et ethnique, en citant les auteurs profanes, le Talmud et la Michna qui peuvent éclairer le texte. Ils donnent le sens exact des mots et leurs relation grammaticales ainsi que le lien du verset avec ce qui précède et ce qui suit. Ils situent la phrase dans le contexte de la pensée de l'auteur et dans celui plus générale de l'époque et de la pensée biblique.<sup>11</sup>

Les commentaires ne sont pas infaillibles; c'est pourquoi il est bon d'en utiliser plusieurs (comme pour les traductions). D'autre part, il n'existe en français aucune série complète de commentaires détaillés sur tous les livres de la Bible. C'est pourquoi le travail d'interprète reste indispensable. Même si l'on possède de bons commentaires sur le passage que l'on étudie, il serait bon de ne les consulter qu'en second lieu, après la recherche personnelle, à titre de vérification et, éventuellement, d'élargissement de la pensée. "Une interprétation différente de celle des commentaires, n'est pas nécessairement fausse, mais elle est du moins suspecte" (Ramm, 56, p. 119).

Des atlas, ouvrages historiques, introduction aux livres bibliques, une synopse des évangiles sont également des auxiliaires précieux.<sup>12</sup>

---

<sup>10</sup> Voir A. Kuen, *Comment étudier la Bible : Quelques auxiliaires de l'étude biblique* pp. 107-112. Autres concordances en français parues ces dernières années : *Concordance de la Bible* (Version J. N. Darby, Vevey 1984), *Concordance de la Bible de Jérusalem* (Cerf-Brépols 1982). Voir aussi : F. Neiryck – van Segbroek : *N.T. Vocabulary* (Leuven 1984); *A New Concordance of the O.T.* (en hébreu) : A. Even-Shoshan (Jérusalem 1985), *The Word Study Concordance*, Wigram-Winter (Tyndale House, Wheaton 1978); *Concordance de la Bible : les Psaumes* (Desclée de Brouwer 1980).

<sup>11</sup> Voir l'utilisation des commentaires bibliques dans A. Kuen, *Comment étudier la Bible*, pp. 102-106

<sup>12</sup> Voir A. Kuen, *Comment étudier la Bible*, pp. 112-113.

#### 4. *Le bon sens : un outil indispensable*

Un instrument essentiel dans l'interprétation de passages bibliques difficiles est le simple bon sens. Avant de lancer sur le marché une doctrine "révolutionnaire" tirée d'un seul verset, demandez-vous si c'est bien là ce que l'auteur voulait dire, si cela correspond au reste de la révélation biblique et à l'expérience chrétienne générale. Ce dernier point n'est pas déterminant, certes, mais si aucun chrétien n'a jamais compris ce que vous déduisez du texte, on peut se demander si c'est bien là ce qu'il signifie. Ainsi, les chrétiens ont cru pouvoir demander n'importe quoi dans leur prière et le recevoir en s'appuyant sur Jn. 15.7 (sans considérer 1 Jn. 5.14). D'autres ont proclamé hardiment qu'ils ne péchaient plus (1 Jn. 3.6 mais vous 1.8, 10), ne tomberaient jamais malades (Es. 53.4 cité Mt. 8.17, voir Ph. 2.27; 2 Tim. 4.20; Jq. 5.1) ou n'avaient pas besoin de personne pour connaître toutes choses (1 Jn. 2.27; cp. Eph. 4.11). Certains se sont même mutilés en pensant obéir à Mt. 5.29 ou à Mt. 19.12. Le bon sens est, paraît-il, "la chose du monde la mieux partagée". Il devrait donc être aussi à la disposition des interprètes de la Bible.

#### **Les fruits d'une bonne interprétation**

Les conséquences d'une mauvaise interprétation sont évidentes dans l'histoire de l'Eglise. B. Ramm (56, pp. 2-3) en énumère quelques-unes : parce que les patriarches avaient plusieurs femmes, on a justifié la polygamie; parce que l'A.T. a sanctionné le droit divin des rois d'Israël, on pense que la royauté de droit divin est approuvée par Dieu partout; parce qu'on a mis les sorcières à mort sous l'ancienne alliance, il faut aussi les exécuter aujourd'hui; puisque certains fléaux venaient de Dieu, nous ne devons pas utiliser des méthodes sanitaires empêchant les épidémies, c'est-à-dire empêchant la réalisation des plans de Dieu; puisqu'il est dit que c'est dans la souffrance que la femme mettra des enfants au monde, il ne faut pas recourir à des méthodes d'accouchement sans douleur... On pourrait allonger cette liste à loisir : Puisque Paul a donné des directives aux esclaves, il ne fallait pas abolir l'esclavage. Puisqu'il faut être soumis aux autorités, il faut leur obéir en tout, même lorsqu'elles nous commandent des choses contraires à la Parole de Dieu. Puisqu'il faut demeurer dans les choses qu'on a apprises (2 Tim. 3.14), il ne faut jamais abandonner sa communauté religieuse d'origine. Des parents s'appuient sur "Demeure au pays" Ps. 37.3) pour s'opposer au départ de leurs enfants en mission. "Que tous soient un" justifie toutes les unions religieuses, etc...

Que pouvons-nous attendre d'une bonne interprétation de l'Ecriture – pour nous-mêmes, et pour les autres ?

1. *Connaître Dieu tel qu'il est.* La Bible est le seul moyen d'apprendre à connaître son amour pour les hommes, sa sainteté, sa justice, sa miséricorde. Les caricatures du Dieu justicier et du Grand-Père gâteau ont leur origine dans de fausses interprétations de la Parole.

2. *Nous connaître nous-mêmes.* A travers les exemples d'hommes et de femmes de l'ancienne et de la nouvelle alliance, nous apprenons à mieux discerner nos tendances, nos tentations, nos points forts et nos points faibles. Une interprétation spiritualiste ou allégorisante évacue cet enseignement premier de la Parole par lequel nous pouvons nous voir comme dans un miroir (Jq. 1.23-25). En comprenant mieux les normes divines et les moyens que Dieu met à notre disposition pour progresser, en interprétant correctement les passages relatifs à la sanctification, nous découvrons aussi les moyens de vaincre nos mauvais penchants et de croître spirituellement.

3. *Nous apprenons aussi à mieux connaître les autres à travers les diverses expériences et les réactions des personnages bibliques.* Tout ce que notre monde porte comme grandeur et comme déchéance humaine se trouve déjà dans la Bible. Elle présente l'homme sans fard dans ses bons et ses mauvais côtés. Après l'avoir étudiée, nous ne sommes plus étonnés de voir les saints tomber dans le péché ni des blasphémateurs se tourner vers Dieu.

4. *Nous nous rapprochons les uns des autres.* Nous comprenons pourquoi les chrétiens ont des opinions différentes sur certains points, nous réalisons les limites de nos propres interprétations et nous devenons plus indulgents envers celles des autres, même si nous ne les partageons pas. D'autre part, nous nous rapprochons automatiquement de ceux que leur étude de la Parole a amenés aux mêmes conclusions que nous.

Il n'est pas vrai qu'étudier la Bible divise les chrétiens. Au contraire, depuis que les évangéliques se sont mis à l'étudier avec des méthodes appropriées, beaucoup de barrières sont tombées, des positions doctrinales traditionnelles ont cédé devant l'évidence de la Parole, les divergences ont pris moins d'importance, les points communs se sont multipliés. D'où des "actions communes" et des "alliances" beaucoup plus nombreuses qu'il y a une cinquantaine d'années. Cela est dû en grande partie à un renouveau des études bibliques et à l'application de méthodes d'interprétation éprouvées.

### **Le processus herméneutique complet**

L'ensemble du processus herméneutique comprend, premièrement l'interprétation, deuxièmement la contextualisation (ou transculturation), c'est-à-dire l'effort de voir ce que le principe biblique dégagé par notre interprétation signifie dans notre culture et nos circonstances, troisièmement, la corrélation, c'est-à-dire la comparaison des résultats de notre étude avec l'ensemble de la Révélation biblique, enfin l'application – ou les diverses applications – que l'on peut faire du texte aux différents domaines de notre vie.

La parole scripturaire est à la fois "même et autre que les paroles courantes. Elle est commune par le langage (*koinè* !) ainsi que la 'communication'. Elle est unique par l'auteur ("la bouche de l'Éternel") et par la vérité du message. Elle implique deux groupes de règles : a) les traits communs. En se présentant sous sa face commune, l'Écriture nous permet et nous commande d'user pour son interprétation des règles habituelles de l'étude des textes" (philologique, historique, structurale); b) "les traits propres" qui exigent soumission entière, effort harmonistique et imitation de l'Écriture dans l'interprétation (H. Blocher, *Prolégomènes*, Vaux-sur-Seine, 1974, p. 74).

Comme la Bible est à la fois un texte ancien, semblable à beaucoup d'autres, et un texte à part, l'interprète doit tenir compte de ce double caractère en lui appliquant

- A. des règles générales, valables pour l'étude de tout texte antique,
- B. des règles particulières découlant du caractère de la Bible.

A ces règles, valables pour l'ensemble des Écritures, s'ajoutent

- C. des règles relatives aux différents genres littéraires que nous trouvons dans la Bible.

# A. REGLES GENERALES

## Chapitre 3

### Première étape : S'assurer un texte fiable

Durant tout le Moyen-Age, la Bible n'était accessible qu'au travers de la traduction latine de Jérôme, la Vulgate. Au 16e siècle, il n'y avait qu'un moyen de bien connaître le texte biblique, c'était d'apprendre le grec et l'hébreu. La Renaissance des arts et des lettres qui a remis à l'honneur l'étude des langues anciennes a entraîné la Réforme : puisqu'on pouvait de nouveau accéder au texte biblique, beaucoup de doctrines et de pratiques traditionnelles étaient remises en question. Jusque vers le milieu du 20e siècle, l'étude des langues originales était une condition *sine qua non* de l'interprétation biblique. La situation a changé avec l'arrivée sur le marché de multiples traductions, et surtout, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, de traductions faites selon des principes différents.

Pour établir la teneur exacte du texte et se rapprocher le plus possible de l'original, ceux qui ne savent pas le grec et l'hébreu auront donc tout intérêt à consulter le plus de traductions possibles : à équivalence formelle et à équivalence dynamique (et ceux qui connaissent les langues originales feront bien de vérifier leur traduction personnelle dans d'autres versions). Les premières nous renseignent sur le contenu et la forme de l'original, les secondes nous donnent un ou plusieurs sens possibles lorsque l'original est obscur.

Dans les traductions du premier groupe (appelées aussi traductions littérales) si le texte est obscur, c'est probablement parce que l'original était ambigu. Comme le traducteur voulait laisser au lecteur la liberté d'interpréter d'une manière ou d'une autre, il a choisi des formules aussi ambiguës que celles de l'original. Résultat : la phrase ne veut rien dire. Les traductions plus littéraires ont généralement préféré donner l'interprétation la plus plausible dans le texte, quitte à renvoyer d'autres sens possibles en note.

Des expressions comme "la paix de Dieu" (Ph. 4.7) peuvent se comprendre de deux manières : la paix dont Dieu jouit ou la paix qui vient de Dieu. On sait que Luther a été durant des années troublé par "la justice de Dieu". Il y voyait l'appareil judiciaire divin prêt à fondre sur le pécheur, et il en tremblait. Lorsqu'il comprit que Dieu accordait au pécheur sa justice, celle "qui compte devant lui" (c'est ainsi qu'il traduira cette expression), ce fut le tournant décisif de sa vie.<sup>13</sup>

#### Des versets difficiles

Lorsque Paul écrit à Timothée que l'évêque doit être "homme d'une femme" (1 Tim. 3.2) cela signifie-t-il marié une seule fois (c'est-à-dire non remarié), ou vivant dans la monogamie, ou fidèle à son épouse ? La traduction courante : "mari d'une seule femme" laisse la porte ouverte à toutes ces interprétations.

---

<sup>13</sup> Voir son témoignage dans A. Kuen, *Il vous faut naître de nouveau*, pp. 163-164.

Lorsque, dans la même épître, l'apôtre affirme que la femme sera sauvée "par la maternité" (1 Tim. 2.15), que voulait-il dire ? Si nous lisons dans notre Bible : "Elle sera néanmoins sauvée en devenant mère", nous sommes intrigués parce que nous ne pensons pas que l'apôtre ait pu vouloir dire que les femmes seraient sauvées en mettant des enfants au monde. Un tel enseignement, unique dans les Ecritures, contredirait la doctrine constante du salut par la foi.

### **Que faire dans de tel cas ?**

Nous pouvons consulter différentes traductions. Chaque version est en même temps une interprétation. Dans le dernier cas par exemple (1 Tim. 2.15), nous trouvons toute une gamme d'explications dans le texte même de certaines traductions littéraires : "Elle peut se sauver par les enfants qu'elle met au monde – elle sera sauvée tout en passant par la maternité" (le verset serait dirigé contre ceux qui condamnaient le mariage, voir 4.3; 5.14). "Néanmoins (malgré la malédiction prononcée sur Eve) je crois que les femmes passeront saines et sauvées à travers la maternité si elles..." – "Dieu a envoyé des peines et souffrances aux femmes lors de leurs maternités, mais elles sauveront leurs âmes en se confiant en lui, en vivant une vie sainte". – "Néanmoins, elles seront sauvées (éternellement, la sentence encourue par Eve n'empêchera pas le salut de ses descendantes), si elles continuent à vivre dans la foi..." – "Sauvées par l'Enfantement" (c'est-à-dire la naissance du divin Enfant, source de notre salut). Comme on le voit, les mots "sauvé" et "maternité" ainsi que leurs rapports réciproques sont susceptibles de plusieurs interprétations.

Par la consultation de différentes versions nous serons amenés à constater si l'original peut être compris d'une seule manière (lorsque le sens des différentes traductions concorde) ou s'il y a différentes possibilités pour exprimer la pensée de l'auteur.

Dans 1 Cor. 7.21, nous trouvons, en français, deux interprétations diamétralement opposées : "As-tu été appelé étant esclave, ne t'en inquiète pas; mais si tu peux devenir libre, profite-en" ou "Lors même que tu pourrais devenir libre, mets plutôt ta servitude à profit" (c'est-à-dire reste esclave). L'original dit simplement : sers, ou : profite (le verbe a les deux sens). Les traducteurs ont interprété dans l'une ou l'autre direction d'après le contexte ou d'après ce qu'ils auraient dit à la place de l'apôtre.

Dans 1 Thess. 4.4, nous lisons dans une version littérale : "Que chacun de vous sache posséder son vase" (Darby). Il est évident qu'une telle exhortation demande une interprétation. Segond dit : "Que chacun de vous sache posséder son corps", mais, dans d'autres versions, nous découvrons qu'on peut aussi le rendre par : "Que chacun ait sa (propre) femme" ou "qu'il gagne chastement et honorablement sa femme et qu'il vive avec elle dans la sainteté..."

Au verset 6, nous trouvons dans la version Segond : "Que personne n'use envers son frère de fraude ou de cupidité dans les affaires". D'autres versions disent : "dans cette affaire", donc celle dont il vient de parler aux versets 4-5 : l'impudicité (c'est-à-dire les relations sexuelles illégitimes) et pas dans l'original qui parle seulement d'aller au-delà, d'agir par ruse). On peut donc aussi comprendre ce verset ainsi : "Que personne, en cette matière (les relations avec l'autre sexe), n'aille au-delà de ses droits et n'enfreigne ceux de son frère en le trompant". Cela expliquerait mieux pourquoi l'apôtre dit au verset suivant : "Car Dieu ne nous a pas appelés à l'impureté".

Celui qui veut apprendre à interpréter correctement la Bible aura intérêt à se constituer une collection de différentes versions.

### **D'où proviennent les différences entre les versions ?**

Dans beaucoup de cas, la comparaison de différentes versions suscitera plus de questions qu'elle n'en résoudra. L'incertitude même dans laquelle elle nous plongera est salutaire, car elle nous

gardera de fonder notre interprétation sur *une* possibilité de traduction de texte, alors qu'une ou plusieurs autres sont aussi légitimes.

Peut-être nous demandons-nous pourquoi on peut traduire un même texte de différentes manières.

1. Comme nous l'avons vu plus haut, le texte original peut être obscur et les traducteurs ont cherché à lui donner un sens. Les versions indiquent généralement en note les autres traductions possibles ou la formulation littérale là où elles ont interprété l'original (voir, par exemple, les notes de la Colombe).

2. Il y a peut-être des variantes dans les manuscrits. Les textes hébreu et grec proposés par les éditions actuelles de la Bible hébraïque et du N.T. grec ne sont pas des "copies conformes" de l'original (qui n'existe plus pour aucun livre de la Bible), mais des textes élaborés suivant les règles de la critique textuelle. Ce sont ceux qui correspondent, avec le maximum de probabilité, aux originaux. Pour établir ces textes, on a choisi entre des milliers de variantes relevées dans tous les manuscrits disponibles. La plupart de ces variantes sont insignifiantes (fautes de copistes). Celles qui pourraient intéresser les traducteurs sont indiquées, avec leurs sources, dans "l'appareil critique" de ces éditions du texte hébreu ou grec.

Ainsi, les traducteurs ont le choix entre le texte proposé par les éditeurs de ces Bibles hébraïques ou du N.T. grec, et les variantes les plus plausibles. Ces variantes, il est vrai, n'affectent guère le sens du texte. Parmi les plus importantes, on peut signaler : Ap. 1.5 : "A celui qui nous aime, qui nous a *délivrés* de nos péchés par son sang" qui pourrait aussi, d'après d'autres manuscrits, être traduit par : "qui nous a *lavés* de nos péchés par son sang". Dans Rom. 4.19, au lieu de "il (Abraham) considéra son corps presque mourant", certains manuscrits ont : "il ne considéra pas...". Au lieu de "Crescens est parti en Galatie" (2 Tim. 4.10), certains manuscrits portent : "en Gaule". Hbr. 9.14 peut se lire : *notre* ou *votre* conscience. Ces exemples nous montrent combien peu ces variantes sont susceptibles de changer le sens du texte biblique.

Parfois, des mots ou des versets entiers manquent dans certains manuscrits. Ont-ils été supprimés du manuscrit original ou bien les "leçons" plus longues contiennent-elles des ajouts faits par des copistes ? Les opinions sont partagées (fin de Rom. 8.1; 11.6b; Act. 28.29; Hbr. 2.7c). Ces parties se trouvent entre crochets dans certaines versions ou signalées en note comme figurant seulement dans certains manuscrits (2 Tim. 1.11).

3. Dans l'A.T., les variantes sont plus nombreuses. L'hébreu s'écrivait primitivement sans voyelles. Ce n'est qu'au 6<sup>e</sup> siècle de notre ère que des savants juifs, les Massorètes, ont décidé de mettre des points sur ou sous les lettres pour indiquer quelles voyelles devaient, selon eux, suivre a lettre. Pour certains mots, cependant, ils n'étaient pas sûrs, mais ils bénéficiaient de toute la tradition orale, généralement bien établie. Si le français s'écrivait ainsi, comment savoir si RVL signifie révéler, ravalier, ravioli ou réveillon ? Si SFR est mis pour safran, safari, souffrance ou Suffren ? Seul le contexte permet de choisir, mais pas toujours. Dans Gn. 47.31, les Massorètes ont trouvé MTTH. Ils ont supposé que c'étaient les voyelles de *mittah* : le lit, et ils ont traduit : "Israël se prosterna au chevet de son lit". Les traducteurs de la Septante qui ont traduit l'A.T. en grec aux 3<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> siècles av. J.-C. ont compris que MTTH signifiait *matteh* c'est-à-dire bâton, et ils ont rendu ces mots par : "Israël se prosterna appuyé sur l'extrémité de son bâton". C'est ainsi que l'épître aux Hébreux cite ce verset (Hbr. 11.21). Parfois aussi, les traducteurs de la Septante semblent avoir disposé d'un meilleur texte que les Massorètes. Cependant, comme leur traduction était assez libre, on ne peut jamais savoir si leur variante provenait de leur texte hébreu ou de leur interprétation. Ainsi, de cas en cas, les traducteurs choisissent de suivre le texte massorétique ou la Septante ou

d'autre version anciennes (syriaque par exemple). Ils indiquent généralement en note lorsqu'ils s'écartent du texte hébreu.

Le résultat de cette comparaison des versions pourrait se concrétiser par un texte "amplifié" comme celui que vous trouverez dans le chapitre suivant pour Rom. 6.1-3.

# Chapitre 4

## Deuxième étape : Observer le texte

Le célèbre exégète allemand A. Schlatter insistait sur cette priorité de l'observation dans le travail exégétique. "La science, disait-il, c'est premièrement voir, deuxièmement voir, troisièmement voir, et toujours et toujours à nouveau : voir" (cité Stadelmann, 85, p. 112).

La première chose à faire sera d'identifier la *péricope* sur laquelle portera notre étude. Ce mot péricope a été utilisé pour la première fois à la fin du 19<sup>e</sup> siècle pour désigner un passage biblique constituant une unité. Il vient de deux mots grecs signifiant *couper autour*. Généralement, nos Bibles nous facilitent la tâche par les alinéas et, éventuellement, les titres donnés aux différentes péricopes. Cette division est toujours plus ou moins arbitraire, car le plus souvent, le *contexte*, c'est-à-dire ce qui précède et ce qui suit le passage que nous avons isolé, joue un rôle important dans l'interprétation. Dans les épîtres, chaque péricope s'insère dans une ligne de pensée suivie. Même les chapitres qui semblent constituer une unité indépendante comme 1 Cor. 13, ont, en fait une fonction précise dans l'ensemble des chapitres 12 à 14. Même les récits d'événements divers ne se suivent pas au hasard : le chroniqueur ou l'évangéliste les a mis à cette place pour une certaine raison – qu'il nous faut généralement essayer de deviner. Les différents évangélistes ont parfois donné aux mêmes récits des places différentes en fonction du but qu'ils ont assigné à leur évangile. Pour le moment, après avoir choisi et délimité notre péricope, il s'agit de noter simplement : elle suit telle section où il est question de tel sujet, elle précède telle autre.<sup>14</sup>

Nous répéterons ici ce que nous avons dit de l'observation d'un texte biblique en développant la "méthode inductive".<sup>15</sup>

### L'aide des six fidèles serviteurs

Il s'agit de noter tout ce que l'on constate dans le texte en essayant de répondre aux questions classiques : Qui ? Quoi ? Où ? Quand ? Comment ? Pourquoi ?

- |                |   |
|----------------|---|
| <i>Qui ?</i>   | Qui a écrit cela ? A qui ? Quels sont les personnages de récit ?  |
| <i>Quoi ?</i>  | Que dit exactement l'auteur ? Quels mots emploie-t-il ? Combien de fois trouvons-nous ce terme dans ce passage ? dans le chapitre ? Que font les acteurs de cette scène ? Quel est le contenu essentiel de ce discours ? la phrase centrale ? |
| <i>Où ?</i>    | Où se passe la scène ? D'où viennent les personnes ? Où vont-elles ? Où se tient l'orateur ? Où écrivait l'auteur ? Où étaient les destinataires ?  |
| <i>Quand ?</i> | Quand a lieu l'action (moment de la journée – de la semaine : sabbat, jour de fête légale ou jour ordinaire de l'année) ?   |

---

<sup>14</sup> Voir R.C. Kelcy : "Identifying the Pericope and its Context" in Kearley, 86, pp. 73-81.

<sup>15</sup> A. Kuen, *Comment étudier la Bible*, pp. 12-16.

*Comment ?* Comment se déroule l'action ? Comment se succèdent et s'enchaînent les faits ? Comment agissent les personnes ? Quelle attitude ont-elles l'une en face de l'autre ? Comment est-ce dit (genre littéraire, ton du récit, images, figures de style, procédés rhétoriques ou littéraires...) ?

*Pourquoi ?* Dans cette étape, nous nous limiterons aux "pourquoi" auxquels le texte répond. Pourquoi les acteurs du récit, agissent-ils ainsi ? Que dit l'auteur sur leur mobiles, leurs pensées, leur attitude envers Dieu ou le prochain ?

### Un exemple d'observation du texte

Voici, par exemple, comment conduire l'observation sur Rom. 6.1-3 :

*Texte amplifié : Rom. 6*

(texte de base : Colombe)

*Observations*

1. *Que dirons-nous donc ?*

- Le verset commence par donc (en grec), il se rattache par conséquent à ce qui a été dit auparavant.

Que dire alors ? Alors, dira quelqu'un. Que faut-il en conclure ? Quelles conclusions voulons-nous en tirer ?

- Cette même formule se trouvait dans 3.5 et 4.1 quand l'apôtre tirait une conclusion de ce qu'il venait de dire.

- L'apôtre pose une question.

- Il dit *nous*.

*Demeurerions-nous dans le péché*

- L'apôtre pose une nouvelle question.

persisterons-nous, allons-nous rester, devons-nous continuer à vivre dans...Qu'il suffit de demeurer... voulons-nous continuer à pécher...

- La différence entre *demeurerions* et *demeurerons* provient d'une variante dans les manuscrits.

- L'expression "demeurer dans le péché" est nouvelle dans l'épître. Elle ne se rencontre nulle part ailleurs dans le N.T.

*afin que la grâce abonde ?*

- Le mot *abonder* se trouvait déjà deux fois dans 5.20, où l'apôtre dit même que la grâce a *surabondé*.

pour que la grâce se multiplie, devienne plus puissante, se manifeste davantage, pleinement, plus puissante, dans toute sa richesse.

- L'apôtre ne dit pas : *puisque* la grâce surabonde – qui se rattacherait directement à 5.20 – mais *pour que*.

- Trois options se manifestent dans les traductions : *abonder*, *se multiplier*, *se manifester pleinement*. Il n'y a pas de variante textuelle, ces différences proviennent donc des divers sens du mot original.

2. *Certes non !*

- Le verset commence par une interjection affirmant que l'apôtre refuse énergiquement la conclusion tirée au v. 1.

Loin de là ! Jamais de la vie !

Qu'ainsi n'advienne ! Certainement pas. Evidemment non !

En aucun cas.

*Nous qui sommes morts au péché*

- L'expression "morts au péché" est nouvelle dans l'épître.

Puisque nous sommes, si nous sommes, nous des gens qui sommes ... Pour le péché, nous sommes morts.

- L'apôtre énonce un fait du passé (litt. : nous qui mourûmes au péché, aoriste, temps de l'action accomplie une fois pour toutes).

- L'expression "mort au péché" est employée pour Jésus au v. 10 ("car en mourant, c'est au péché qu'il est mort une fois pour toutes", TOB). J. Stott fait de ce v. 10 la clé d'interprétation de l'expression, car elle place sur le terrain juridique, parlant du châtement acquitté qui nous libère de la condamnation du péché.

*Comment vivrions-nous encore*

- La justification du refus est donnée dans une nouvelle question. Paul remplace *demeurer* dans le péché par *vivre* dans le péché.

Comment pourrions-nous continuer de vivre en lui, continuer de pécher, comment vivrions-nous dans le péché, pouvons-nous vouloir y vivre ?

- Les traductions se partagent entre le conditionnel, le futur et l'infinitif de vivre.

3. *Ignorez-vous que nous tous*

- Nouvelle question.

Ou bien ne savez-vous pas, ai-je besoin de vous rappeler, vous savez très bien, vous devriez savoir que tous tant que nous sommes...

- L'apôtre rappelle un fait que les Romains devraient savoir, mais dont il n'a pas encore parlé dans l'épître.

- Ce fait concerne tous les membres de l'Eglise de Rome et l'apôtre, donc tous les chrétiens.

*qui avons été baptisés en Christ-*

- Littéralement, Paul dit : Pour, en vue du (*eis*) Christ-Jésus (le titre avant le nom).

immergés dans le Christ-Jésus, pour être unis à Jésus-Christ, lorsque nous nous sommes fait Baptiser sur le Christ-Jésus.

- Il emploie l'aoriste passif : nous avons subi une fois pour toutes ce baptême en Christ.

- Parle-t-il du baptême d'eau ?

*c'est en sa mort que nous avons été baptisés*

- L'apôtre répète l'idée de mort du v. 2, mais il emploie le nom au lieu du verbe mourir.

pour sa mort, en étant unis à lui dans la mort, nous avons tous été plongés dans sa mort, vous avez participé à sa mort.

- Il affirme comme un fait que nous avons été plongés, immergés dans la mort du Christ.

Nous reprendrons ces versets dans le chapitre suivant.

Dans un texte narratif ou poétique, les observations et les questions qu'elles suscitent sont d'une tout autre nature.

# Chapitre 5

## Troisième étape : Poser des questions d'interprétation

L'observation du texte a aiguisé notre curiosité. Elle nous a déjà posé certaines questions. Il est important de *noter* ces questions pour orienter notre recherche. Il n'est pas dit que nous trouvions une réponse à chacune d'elles, mais il est important que nous nous les posions; notre esprit aura été sensibilisé au problème et nous trouverons les solutions au cours de nos études suivantes de la Parole. C'est pourquoi il est important de séparer l'étape "questions" de l'étape "réponses" pour ne pas limiter les questions par la difficulté d'y répondre : si je me rends compte que je n'arrive pas à répondre aux trois premières questions que je me pose, je risque de n'en pas poser davantage.

### Trois séries de questions

Nous pouvons poser trois séries de questions :

#### 1. *Que signifie ce mot ou cette expression ?*

Avant de comprendre la pensée, il faut saisir le sens originel des mots qui l'expriment, c'est-à-dire le sens que ces mots avaient à l'époque de la rédaction ou pour leur auteur. Par exemple, dans le passage de Rom. 6.1-3 : Que signifient les mot demeurer, mort, péché, grâce, baptisés; les expressions : demeurer dans le péché, la grâce abonde, morts au péché, vivre dans le péché, baptisés en Christ Jésus, en sa mort ?

#### 2. *Pourquoi l'auteur écrit-il cela ?*

Quel but l'auteur vise-t-il ? A quels besoins des lecteurs veut-il répondre ? Quelle objection avait-il en vue ? Pourquoi emploie-t-il tel mot – et non tel autre comme dans un autre passage où il développe la même pensée ? Pourquoi prend-il ce ton ? Pourquoi la forme interrogative, la voix passive, le mode impersonnel ? Pourquoi tel temps du verbe ?

L'approche traditionnelle croit à la possibilité de communiquer au moyen d'un texte. Elle croit que la signification d'un texte réside dans l'intention de l'auteur. Evidemment cette intention précède la rédaction du texte; elle est une donnée subjective, alors que la signification est une donnée objective. N'empêche que le sens d'un texte est à chercher du côté de ce qu'a exprimé l'auteur, plutôt que de tout ce qu'il peut éveiller dans l'esprit du lecteur. Nous dirons que la signification d'un texte est le sens que lui a donné *son auteur*, avec les perspectives qui étaient les siennes. Celui-ci a encodé un message qu'il voulait transmettre à ses lecteurs. L'interprétation a pour but de découvrir ce message, et non un autre, en tenant compte des moyens employés par l'auteur pour l'exprimer, et de l'orientation de son propos.

Dans la Bible, la question d'auteur est plus complexe que dans tout autre livre : nous croyons qu'en fait, l'Auteur de ce livre est Dieu lui-même. Mais Dieu a inspiré des auteurs humains qui n'écrivaient ni en état de transe, ni sous la dictée. Ils pouvaient donc avoir, pour leur texte, une intention qui ne recouvrait pas nécessairement celle de Dieu; 1 Pi. 1.10-12 et les applications faites par le N.T. de certains textes de l'A.T. prouvent que les auteurs vétero-testamentaires n'ont pas pleinement compris la portée des révélations qui leur étaient confiées. Ainsi le texte d'Es. 7.13-16 avait, dans l'esprit du prophète, une intention historique contemporaine : rassurer Ahaz au sujet de l'invasion assyrienne. Mais la citation de ce texte dans Mt. 1.23 montre que l'intention de l'Auteur

divin dépassait la circonstance historique. Cette notion d'intention s'applique aussi aux auteurs qui utilisent différentes sources (Chroniques).

Déterminer l'intention d'un auteur nous amène forcément à faire des conjectures, surtout s'il s'agit d'un écrivain duquel nous séparant à la fois l'espace et le temps. C.S. Lewis l'a montré dans *Fern-seed and Elephants* (Collins, London 1977) : aucun de ses critiques n'a pu deviner ses intentions, alors qu'il était leur compatriote et leur contemporain. Néanmoins, la conjecture est permise, et souvent utile. Parfois même, l'auteur déclare clairement ses intentions (Pv. 1.2-4; Lc. 1.4; Jn. 20.31; Rom. 15.15; 2 Cor. 13.10; 1 Tim. 3.14-15; 1 Jn. 2.1, 12-14). Dans d'autres cas, elles sont relativement faciles à déterminer (Juges; 1-2 Samuel; Ruth...) – à condition de le faire avec humilité et sans dogmatisme.

Par exemple dans Rom. 6.1 nous nous demanderons : Quel est le lien de ce développement avec ce qui précède ? A quel verset se rattache le *donc* du v. 1 ? Pourquoi Paul pose-t-il cette question ? Quelles fausses conclusions pouvait-on tirer de ce qu'il avait dit auparavant ? Qui tirait ces conclusions ? Qui visait-il ? Pourquoi dit-il *nous* ? Pourquoi : *afin* que la grâce abonde ?

V.2 : Pourquoi Paul dit-il ici "vivre dans le péché" ? Est-ce différent de demeurer dans le péché ? Pourquoi peut-il dire que nous sommes morts au péché ?

V.3 : Pourquoi l'apôtre demande-t-il : "Ignorez-vous" ? Peut-on être au bénéfice d'une réalité spirituelle tout en l'ignorant ? Pourquoi dit-il "nous tous" ? Oppose-t-il dont il parle à un autre groupe ? Ou bien veut-il insister sur tous ? Pourquoi se réfère-t-il au baptême ? Le baptême produit-il cette mort au péché ? A quoi se rapporte : baptisé en (pour) le Christ-Jésus ? Y a-t-il d'autres références à la mort de Christ dans l'épître qui peuvent nous éclairer ?

### 3. *Qu'implique ce passage ?*

Il s'agit de chercher les présuppositions sous-entendues sur lesquelles se base l'auteur pour parler comme il le fait, c'est-à-dire l'ensemble des pensées, croyances et raisonnements sur lesquels il s'appuie sans les préciser chaque fois. Par exemple dans le passage considéré : Qu'impliquent les 3 questions que l'apôtre pose ? Qu'implique l'affirmation : "nous sommes morts au péché" ? Le rapprochement de "nous tous" avec le fait du baptême ? Le rapprochement entre le baptême et la mort de Christ ?

Là encore, il ne faut pas nous attendre à trouver toutes les réponses le jour même, mais l'habitude de nous poser de telles questions tiendra notre esprit en éveil et, par la suite, en lisant la Parole, notre attention sera attirée vers une foule de détails que nous n'aurions jamais remarqués. Nous entrerons dans l'intimité du rédacteur, nous devinerons ses intentions et ses mobiles et nous saisirons l'esprit dans lequel le texte a été écrit. Nous serons ainsi préparés à répondre à la question : qu'est-ce que Dieu voulait nous dire en inspirant cet écrit à l'auteur sacré ?

# Chapitre 6

## Quatrième étape : Préciser le sens des mots

"Les mots sont les unités de pensée et les briques de la construction conceptuelle. Toute étude de l'écriture doit par conséquent commencer par une étude des mots" (Ramm, 56, p. 129).

Cette étude peut prendre différentes formes : étymologique, historique, comparative (par rapport aux synonymes, aux mots de langues apparentées). Il s'agit, bien entendu, des mots originaux hébreux et grecs, mais un bon dictionnaire biblique indiquera, par rapport à un mot français donné, quel terme l'original emploie. Il en donnera aussi l'étymologie et la signification dans différents textes anciens.

### 1. Sens étymologique

Quel est le sens exact des mots ? Parfois le traducteur a choisi un mot peu usuel (la bénignité, la longanimité) parce que sa signification correspondait bien à celle du mot original. Le dictionnaire français nous est nécessaire, dans ce cas, pour retrouver ce sens. D'autre fois, une seule des nombreuses acceptions d'un mot répond à sa signification biblique; à nous de la trouver dans les définitions du dictionnaire (Larousse, Littré, Robert...).

Vérifions dans les différentes traductions si les mots essentiels se correspondent. Si le mot est vieilli ou inusité, une version moderne l'aura certainement remplacé par un plus récent.

Concernant l'étymologie, Moisés Silva transmet l'avertissement de la linguistique moderne de ne pas attacher trop d'importance à cet aspect du mot. F. de Saussure disait que "le linguiste qui désire comprendre... ne peut entrer dans l'esprit de ceux qui parlent qu'en supprimant complètement le passé (des mots)" (*Course in General Linguistics*, New-York, 1966, p. 81). En effet, "ceux qui utilisent une langue ignorent pratiquement tout de son développement, et cela était certainement le cas des auteurs et des premiers lecteurs de l'écriture il y a deux millénaires. Notre intérêt doit donc se concentrer sur la signification du grec ou de l'hébreu *dans la conscience des auteurs bibliques*" (Silva, 83, p. 38). Effectivement si nous considérons notre langue, en quoi cela avancerait-il un auteur du 40e siècle qui chercherait le sens qu'avait le mot bureau au 20e siècle dans l'expression "Bureau international du travail", de savoir que ce mot désignait primitivement une table couverte de tissu de bure ? Ou que *étonné* voulait dire autrefois "frappé par le tonnerre" ? Cet aspect "diachronique" (historique) n'aide pas à préciser le sens, seul l'aspect "synchronique" c'est-à-dire actuel d'un mot intéresse celui qui cherche sa signification.

L'étymologie, nous dit Silva, n'est utile que pour des mots rares dont d'autres emplois ne permettent pas de cerner le sens. Sur un total d'environ 8000 mots, l'A.T. contient 1300 *hapax legomena* (mots qui n'apparaissent qu'une seule fois) et environ 500 mots qui reviennent deux fois. Beaucoup de ces mots rares ne causent pas trop de tracas, car ils réapparaissent dans la littérature hébraïque postérieure. Il reste cependant quelques centaines de termes, surtout dans les passages poétiques, dont ni le contexte ni les emplois ultérieurs ne permettent de préciser suffisamment le sens. En les rapprochant de mots étymologiquement semblables en arabe, ougaritique ou akkadien, on arrive parfois à des sens satisfaisants. Cependant, "une explication reposant seulement sur l'étymologie ne pourra jamais être plus qu'une hypothèse plausible" (De Moor : *Ugaritic*

*Lexicography* p. 85, cité Silva, 83, p. 44). Soyons donc très prudents à l'égard du sens étymologique d'un mot et ne construisons pas toute une interprétation ou une doctrine sur lui.

L'étymologie est utile dans un autre cas : lorsque l'auteur s'y réfère intentionnellement pour faire par exemple un jeu de mots (comme Paul qui joue sur le sens étymologique de Onésime : utile, Phm. 11; cp. Gn. 2.23; 3.20; 4.1; 17.5; Mt. 1.21, 23; Hbr. 7.2).

Attention aux mots qui figurent encore avec leur sens étymologique dans certaines de nos Bibles. Par exemple le mot "consommateur" est employé par L. Segond dans Hbr. 12.2 dans le sens théologique tiré au 16e siècle du latin ecclésiastique : "Celui qui achève et couronne une œuvre". Ce sens correspond parfaitement à celui de *téléiôtès* : celui qui conduit au but. Malheureusement ce n'est plus le sens courant actuel. Il ne se trouve même plus indiqué dans le Petit Larousse illustré, qui ne donne que les sens modernes dérivés du verbe consommer : "Celui qui utilise personnellement les denrées, les marchandises qu'il achète. Personne qui mange ou boit dans un café, un restaurant". La version Segond révisée (Colombe) a fort opportunément remplacé le substantif par une expression verbale : "Jésus qui suscite la foi et la mène à la perfection".

## 2. Sens historique

L'utilisation d'un mot dans l'histoire du peuple juif ou des nations environnantes jette souvent une lumière intéressante sur son sens. Ramm (56, p.131) mentionne que lorsqu'il est dit dans Hbr. 5.7 que le Seigneur a fait des supplications, l'auteur l'utilise un mot associé à la coutume d'apporter une branche d'olivier à un dignitaire dont on demandait une faveur; on témoignait ainsi de la sincérité de sa demande. Lorsque Jésus dit que si l'on nous contraignait de faire un mille, on devait en faire deux, il se référait à une coutume perse bien connue : lorsqu'un messenger perse portait un message impérial, il pouvait contraindre les habitants d'une localité à porter ses bagages sur un mille. D'autres auteurs le rapportent aux soldats romains qui semblaient avoir acquis les mêmes droits.

L'archéologie a rendu un fier service à la linguistique biblique en exhumant des documents contemporains de la rédaction des livres de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament (tablettes sumériennes, assyriennes, babyloniennes, papyrus égyptiens, parchemins hébraïques...). Jusqu'au début du 20e siècle, les seules références extra-bibliques des mots du N.T. étaient les œuvres des grands classiques grecs. Comme un grand nombre de mots bibliques n'y apparaissaient pas, on les a classés comme "vocabulaire religieux" spécifique aux chrétiens. Or, presque tout le N.T. est écrit, non en grec classique, mais en *koïnè*, la langue de tous les jours, plus différente du grec classique que notre français du 20e siècle l'est de la langue de Corneille ou de Racine. C'est un jeune savant allemand, A. Deissmann, qui a attiré l'attention de ses contemporains sur l'importance des papyrus non littéraires (lettres, factures, testaments...) trouvés dans les tas d'ordures des grandes cités antiques. On a retrouvé dans ces documents presque tous les mots considérés comme faisant partie du "vocabulaire religieux" et on a pu en déterminer la signification. Depuis lors, on a publié un dictionnaire donnant le sens des mots bibliques à partir, des innombrables papyrus retrouvés (Moulton-Milligan : *The Vocabulary of the Greek New Testament*, Hodder & Stoughton, London, 1963). A présent, les traducteurs du N.T. peuvent tenir compte des précisions apportées par ces découvertes.

Les manuscrits de la mer Morte ont rendu le même service aux hébraïsants (voir B. Ramm, *Hermeneutics*, p.74, pp. 72-80).

Préciser le sens que les mots avaient dans l'esprit de l'auteur et des destinataires d'un écrit est indispensable si nous ne voulons pas faire de contre-sens. Ainsi, dans l'épître aux Colossiens, les mots éléments, plénitude, autorités n'avaient pas du tout le même sens pour les Grecs du 1<sup>er</sup> siècle et dans leur philosophie que pour nous. Le mot *éléments* désignait primitivement l'alphabet (d'où le

sens d'enseignement élémentaire), mais aussi tout ce qui se rangeait dans un ordre semblable à celui de l'alphabet, par exemple les astres. Or, dans l'esprit des Grecs, les astres représentaient les forces surnaturelles qui commandaient les destinées humaines. C'est pourquoi, dans Gal. 4.3, 9; Col. 2.8, les "rudiments (éléments, principes élémentaires) du monde" (Segond, Colombe, TOB) est traduit par "forces spirituelles du monde" (FC) "forces cosmiques" (Gute Nachricht Bibel). Le mot *plénitude* avait tout un arrière-plan philosophique repris par les hérétiques de Colosses qui combinaient des notions juives et païennes. Pour eux, c'était la somme des forces contrôlant le destin des gens. Les *autorités* étaient, comme les dominations, des êtres surnaturels maléfiques qu'il fallait se rendre favorables. L'apôtre dit que Christ les a vaincus. Le mot *premier-né* ne signifie pas nécessairement *né* le premier (sinon Jésus-Christ ne serait pas éternel). C'est un terme honorifique impliquant l'autorité et la dignité.

Beaucoup de mots ont un sens "biblique" différent du sens actuel : *juger* veut souvent dire gouverner, parfait signifie parfois "parvenu à une certaine maturité" (Ph. 3.15); dans Pv. 29.18 *vision* a le sens de révélation. Quand il est dit : "le Seigneur connaît" il faut comprendre qu'il protège (Ps. 1.6). Seules les versions à "équivalence dynamique" ont tenu compte de ces glissements sémantiques.

Les mots "théologiques" surtout ont besoin d'être définis conformément au sens qu'ils avaient au moment de la rédaction (sens qui pouvait évoluer entre le 15<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le 1<sup>er</sup> siècle, voir les chapitres "Semantic Change and the Role of the Septuagint – Semantic Change in the New Testament" dans M. Silva, 83, pp. 53-97).

Ainsi la *propitiation* doit être comprise à partir du rituel du tabernacle ou du Temple. Le sang, répandu une fois par an sur le propitiatoire, c'est-à-dire le couvercle de l'arche de l'alliance contenant les tables de la Loi, rendait Dieu propice (favorable à l'homme), malgré ses transgressions de cette Loi. La justification le faisait considérer comme s'il était un *juste* (ou déclarer juste), c'est-à-dire comme quelqu'un qui aurait toujours respecté la Loi de Dieu. Cette justice nous est *imputée*, un terme du langage commercial signifiant : porter au compte de quelqu'un. La *rédemption* est le rachat d'un esclave ou d'un prisonnier au moyen d'une rançon, un événement bien parlant pour les contemporains de Paul. Il en est de même du *triomphe* (2 Cor. 2.14; Col. 2.15), cérémonie unique dans la vie d'un général romain, lors de laquelle il traversait les rues de Rome précédé et suivi des chefs d'armée défaits et des souverains des nations vaincues.

En redonnant à ces mots leur sens historique, on rend au message biblique son intérêt et son impact.

### 3. Etude comparative

La concordance permet de relever où et comment un auteur utilise le même mot, quels autres livres l'emploient et dans quels contextes il se trouve. Cette étude portant sur les termes originaux est capitale pour préciser le sens d'un mot, car elle nous permet de savoir quelles différentes significations l'auteur lui-même lui donnait ou comment ses contemporains ou ses devanciers l'employaient.

Pour bien définir un mot, il faut aussi le distinguer de ses synonymes. L'étude de R.C. Trench, archevêque de Dublin, sur les *Synonymes du Nouveau Testament* reste inégalée. Sa traduction française a été rééditée par les Ed. Impact (Canada). On pourra aussi consulter le chapitre très savant de M. Silva sur *Sense Relations* (Silva, 83, pp. 118-136) où il distingue la synonymie propre (mots interchangeables) de la synonymie impropre (mots dont le sens ne se recouvre que partiellement) et de l'hyponymie (un des mots inclut l'autre mais en déborde le sens).

Nous employons parfois des synonymes simplement pour éviter une répétition. Les auteurs bibliques font parfois de même (cp. Mt. 20.21 et Mc. 10.37 pour royaume et gloire, Mt. 18.9 et Mc. 9.47 pour vie et royaume de Dieu). Dans d'autres cas, ils veulent marquer une nuance (dans Gal. 6.2 et 5, il y a deux mots différents pour fardeaux, le premier soulignant la responsabilité, le second les difficultés).

L'un des problèmes épineux de la traduction est le fait que, pour certains concepts, l'hébreu et le grec possèdent un vocabulaire beaucoup plus étendu que le français. Pour d'autres, un seul mot correspond à plusieurs mots français. Par exemple, le mot *anêr* peut signifier homme ou mari. Faut-il traduire 1 Cor 11.3 "le chef de la femme c'est l'homme" ou "le chef de l'épouse c'est le mari"? Les versions diffèrent. Le même problème se repose dans 1 Tim. 3.8-13 à propos des qualifications des diacres. Au v. 11, l'apôtre parle de celles des femmes (*gunê*). S'agit-il des femmes-diacres (diaconesses) ou des épouses de diacres? Là encore, les avis divergent.

Comme en français, un mot hébreu ou grec peut avoir différentes significations, qui parfois coexistent dans un même passage. Ainsi, dans Rom. 8, Paul utilise le mot loi dans deux sens différents : v. 2 : la loi (le principe, dans le sens de : loi physique) de l'Esprit de vie en Christ-Jésus m'a libéré de la *loi* (même sens) du péché et de la mort. v. 3 : Car – chose impossible à la *loi* (de Moïse), Dieu a envoyé son propre Fils... v. 4 : pour que la justice prescrite par la *loi* (de Moïse) soit accomplie en nous...

Au chapitre 3, le mot *loi* avait encore un autre sens : v. 21 : la justice attestée par la *loi* et les prophètes (loi = les cinq livres de Moïse). V. 27 : "par quelle *loi* (est exclu le sujet de se glorifier)? Par la *loi* des œuvres? Non, mais par la *loi* de la foi". Ici, le mot loi a le sens de principe ou de régime. "Car nous comptons que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la *loi* (de Moïse). Ainsi, dans ce chapitre, Paul donne trois sens différents au même mot. "Sa pensée, a-t-on dit, est si riche qu'il est obligé de charger chaque mot de plusieurs sens". Les traductions "à équivalence dynamique" ont essayé d'aplanir cette difficulté (en ajoutant par exemple (loi) *de Moïse*, Rom. 8.3, F.C.).

Voir aussi les différents sens du mot *chair* dans Rom. 7.18, 25; 8.3 (3 emplois avec 3 sens différents), 4-9, 12-13; voir d'autres sens dans Mt. 16.17; Jn. 6.63; Rom. 2.28; 13.14; 1 Cor. 7.28; 2 Cor. 12.7; Eph. 5.31; Ph. 3.4; Hbr. 10.20; 1 Pi. 4.1; Ap. 19.18.

Le mot *foi* désigne tantôt la foi qui sauve (confiance en Dieu) (Rom. 3.21; 4.5) tantôt le corps de la doctrine chrétienne (Gal. 1.23; Jd 3) ou la conviction (Rom. 14.23) ou l'engagement envers son conjoint (1 Tim. 5.11-12).

Le mot *sang* peut se rapporter au liquide qui coule dans nos veines (Mt. 9.20; Lc. 13.1) ou à la nature humaine (Jn. 1.13), à la vie (Act. 20.26) ou à la mort (Hbr. 12.4), ou à un groupe de peuples (Act. 17.26). "Chair et sang" définissent l'homme naturel (Mt. 16.17; Gal. 1.16). Lorsqu'il est question du "sang de Christ" (Mt. 27.24; Rom. 3.25...), il s'agit de sa mort.

Les différents sens des mots cités sont différentes significations *possibles*. Il s'agit dans chaque cas, de déterminer, suivant le contexte, lequel est le plus plausible. F. de Saussure disait : "La langue est un système dont tous les termes sont solidaires et où la valeur de l'un ne résulte que de la présence simultanée des autres" (*Cours de Linguistique Générale*, p. 159).

"De cette base de la théorie linguistique découle une conséquence importante : *le contexte immédiat est toujours déterminant*, une fois que l'on a recensé les divers sens pris dans d'autres contextes. Une autre conséquence importante de ce principe s'applique à l'utilisation des dictionnaires théologiques. Ils indiquent plusieurs sens *possibles* du mot. Mais il est dangereux

d'"injecter" dans chaque texte la multitude des sens trouvés dans d'autres contextes. Une véritable discrimination est nécessaire, en fonction du contexte (immédiat ou plus large). Cela ne signifie pas se réduire à un sens unique : parfois un auteur peut jouer sur des "résonances". Mais même dans ces cas, le contexte immédiat permet de déterminer une "dominante", sur laquelle se greffent des harmoniques" (T. Huser).

#### 4. Ce qu'apportent des dictionnaires théologiques

En principe, un bon dictionnaire biblique renseignera sur ces différents sens. Pour avoir une information exhaustive sur le sens d'un mot grec, il faudrait consulter le *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament* de Kittel-Friedrich (ou sa traduction anglaise : *Theological Dictionary of the N.T.*; seuls quelques articles en ont été traduits en français, l'explication de chaque mot remplit un livre entier). Pour chaque mot, cet ouvrage monumental indique le sens qu'il avait 1. dans la littérature grecque profane, 2. dans la Septante, 3. chez Philon, chez Josèphe ou dans la littérature rabbinique ou pseudépigraphique, 4. dans les différents livres du N.T., 5. chez les Pères apostoliques. Cependant, le volume même des développements, la constante référence à l'hébreu et au grec rendent sa consultation difficile. D'autre part, la position théologique de ses auteurs varie d'un article à l'autre et inclut des attitudes critiques assez éloignées des convictions évangéliques.

Le *Theologisches Begriffslexikon* édité par R. Brockhaus et sa traduction-adaptation anglaise par Colin Brown (*New International Dictionary of N.T. Theology*) en trois volumes sont bien plus abordables et plus évangéliques, tout en contenant l'essentiel des renseignements du Kittel.<sup>16</sup>

#### 5. Sens propre ou sens figuré des mots ?

Dans toutes les langues évoluées, beaucoup de mots peuvent être utilisés au sens propre ou au sens figuré : tête, chien, mouton, fleur... ont un sens propre ou figuré suivant le contexte dans lequel ils se trouvent : il a mal à la tête, il est à la tête de... Interdit aux chiens, espèce de chien ! C'est un vrai mouton, il m'a fait une fleur...

Il en est de même des mots bibliques : lorsque bras, main, bouche, narines, yeux... se rapportent à l'Éternel, il est évident qu'ils parlent de sa puissance, sa protection, sa parole, sa colère, son omniscience, etc... L'hébreu exprime toutes les abstractions par des mots concrets. C'est pourquoi beaucoup de ces mots sont des symboles. Lorsque la Bible utilise un mot dans son sens figuré ou symbolique, ce sens est le sens *littéral* du mot dans ce passage. Lorsque le psalmiste dit : "L'Éternel est un soleil et un bouclier" (Os. 84.12), il est évident qu'il s'agit d'une image, que les mots soleil et bouclier ne sont pas à prendre au sens propre. Comme lorsque Jésus dit : "Je suis le chemin... la porte des brebis, le pain descendu du ciel". Dans ces cas, le sens figuré. Est le sens *littéral* du mot dans ce passage. Lui donner le sens propre serait aussi faux que si j'interprétais "Il m'a cassé du sucre sur le dos" ou "J'ai dû avaler des couleuvres" ou "manger de la vache enragée" en donnant aux mots leur sens propre.

"Si tout ce que dit la Bible était à prendre dans le sens propre", dit E. P. Myers, "cela détruirait la beauté du langage. Essayez donc de reformuler le Ps. 23 sans utiliser de langage figuré !" (Kearley, 86, p. 92). "La comparaison, dit G. B. Caird, est la principale route menant du connu à l'inconnu". (80, p. 144)

D'ailleurs, comme le dit J. Villard (*G.E.A.* pp. 4-5), "il vaut mieux abandonner la distinction (pourtant traditionnelle) entre sens "littéral" et sens "spirituel"... Littéral signifie, étymologiquement, qui concerne la lettre. Mais une lettre n'a jamais de sens ! Un mot a un sens, ou plus précisément, des sens multiples, et cela dans toutes les langues. Parmi les différentes significations d'un mot, l'usage, souvent, désigne une signification principale, ressentie comme *le*

---

<sup>16</sup> Voir H. McCord – J. Elliott : "Hebrew Word Studies" in Kearley, 86, pp. 124-137, L. Crouch : "Greek Word Studies" *Ibid.* pp. 226-233.

*sens propre*, et les autres apparaîtront alors comme les sens *figurés* ou *dérivés*. Mais tout cela est variable. Exemple dans notre langue, *entendre* signifie : a) prêter attention à, b) saisir par l'intelligence, c) percevoir par l'ouïe. Actuellement, le sens propre est c). Mais au 17<sup>e</sup> siècle, c'est b) qui était le sens propre, et c) était un sens figuré ! D'ailleurs, le sens étymologique est a). Comment, dans ce cas, parler de la signification "littérale" du verbe *entendre* ?

Dira-t-on que le sens "littéral" est matériel, tandis que le sens "spirituel" serait immatériel ? Mais le sens propre de bien des mots (par exemple orgueilleux ou *gloire*) n'a rien de matériel !

Voici maintenant quelques exemples tirés des textes bibliques.

a) *Jésus est le bon berger* : celui qui comprend bien entend le mot au sens figuré (il faudrait être sot pour croire que Jésus parle de l'élevage des moutons !), mais cela n'implique pas qu'on rejette le sens précis (appelé *littéral* par certains) de ce que Jésus veut dire.

b) *D'Egypte, j'ai appelé mon fils* : parole d'Osée 11.1, citée par Mt. 2.15. Le lecteur de l'A.T. y voyait une référence à l'exode d'Israël, mais l'évangéliste l'applique au retour d'Egypte de la famille de Jésus. Comment appeler une signification plus *littérale* que l'autre ? Le mot *fils* n'est ailleurs pris au sens premier ni dans Osée ni dans Matthieu; mais, appliqué à Jésus, il a évidemment un sens plus profond.

c) On se bornera à indiquer des métaphores très fréquentes dans la Bible : racheter, dette, esclave, etc. S'attacher au sens premier de ces expressions, ce serait souvent se condamner à ne rien comprendre. Ainsi, lorsqu'il est question du *rachat* des pécheurs, le texte ne dit jamais à *qui* la rançon est payée...

Il faut surtout apprendre à connaître *les lois du langage imagé*. L'oriental aime les images, or Dieu respecte la personnalité des auteurs qu'il inspire. D'autre part les réalités spirituelles ne peuvent s'exprimer que par des analogies avec le monde sensible. Cela nous explique l'abondance des images dans le langage biblique.<sup>17</sup>

Parfois l'auteur lui-même nous avertit du caractère imagé de ses paroles (Jn. 2.18-22; 6.63; 7.37-39). Dans d'autres cas, le simple bon sens interdit l'application littérale (Jr. 1.8; Ps. 18.3; Mt. 8.22; 18.8-9; Jn. 10.7); ces exemples nous permettent d'interpréter de même Mt. 26.26-28; 1 Pi. 2.5; Ap. 14.10; 17.2.<sup>18</sup>

### Une multiplicité d'images

L'image va d'un simple mot à une histoire entière représentant de manière figurée les réalités du monde spirituel. Les éléments de la vie courante palestinienne sont devenus des symboles : le soleil, la lune et les étoiles, le vent et la pluie, la grêle, la tête, les yeux, les dents, le front, le bras droit, la main, la faim et la soif, le pain, l'eau, le sel, le feu, la lumière, le jour et la nuit, le sommeil, la ceinture, l'épée, le bouclier, l'huile, la lampe, la coupe, le joug, la maison, la pierre d'angle, le rocher, la montagne, la mer, le champ, la vigne, le fruit, les animaux : serpent, loup, lion, brebis,

---

<sup>17</sup> "Pour le grec l'image est un procédé externe et explicatif de l'idée générale. Elle est un des signes, plus ou moins conventionnels, dont dispose l'écrivain pour exprimer sa pensée. Le Sémite accorde au symbole un rôle beaucoup plus considérable. On pourrait presque dire que sa conception du monde, de la pensée et de la vie est une symbolique. Il conçoit le monde comme une unité complexe et hiérarchisée où toutes choses se tiennent, quoique épanchées sur des plans distincts. Le monde des réalités inférieures signifie et précontient celui des réalités supérieures; pour atteindre celles-ci, il faut passer par celles-là." (Dom. C. Charlier, 57, p. 194).

<sup>18</sup> Exemples cités par J. Schubert – H. Müller : *Lerne deine Bibel gebrauchen u. verstehen*, Verlagsverein lebendiges Wort, Augsburg, 1965, pp. 52-56.

agneau; les actes de la vie quotidienne : le travail, la moisson, fouler le grain, pêcher, le jeûne, l'ivresse, les noces, l'adultère.<sup>19</sup>

Tous ces mots font image et évoquent à eux seuls des vérités d'ordre spirituel. Des noms de lieux peuvent aussi être employés dans un sens figuré : l'Égypte, Babylone, le Jourdain, la montagne de Sion, Gog et Magog, Harmaguédon, la géhenne. La Bible parle de la journée de Madian comme nous parlons d'un Waterloo ou d'un Stalingrad.

L'interprétation de ces images doit toujours se faire avec beaucoup de prudence. Ne transposons pas la signification européenne du 20<sup>e</sup> siècle dans la bible. Des mots comme chien, miel, levain, corne, coupe... évoquaient en ce temps-là autre chose que pour nous. Si la Bible elle-même nous donne l'explication du symbole, nous sommes sur un terrain sûr (Ex. : Jr. 18.1-10; Ez. 37.1-14; Mt. 13.36-43; Jn. 13.18; Joël 3.1-5 et Act. 2.15-39). Mais nous ne pouvons pas, sans autre, appliquer cette signification à d'autres passages, car le sens des symboles change parfois. Par exemple, l'eau représente tantôt la purification (Nb. 19.7; Eph. 5.26), tantôt le danger et la destruction (Ps. 69.2-3), ou le Saint-Esprit (Jn. 4.13-15; 7.37.39), ou le salut (Es. 12.3; 1 Pi. 3.20-21; AP. 21.6; 22.17).

La brebis symbolise le disciple obéissant dans Jn. 10, celui qui s'égare dans Es. 53.6; l'image du lion est tantôt appliquée à Christ (Ap. 5.5), tantôt à Satan (1 Pi. 5.8-9). Nous ne pouvons donc pas mathématiser le symbolisme biblique et établir des équations invariables.

Si la Bible ne donne pas, dans le contexte, l'explication de l'image, elle parle certainement ailleurs des mêmes vérités. Or, il nous faut toujours expliquer le langage imagé par le langage ordinaire et les passages obscurs par ceux qui sont clairs. Une doctrine ne peut jamais se fonder exclusivement sur une image, elle doit s'appuyer sur des affirmations indubitables de Jésus ou des apôtres. C'est dans ces affirmations que nous trouverons l'explication des images. Recherchons donc les références indiquées de notre Bible à parallèles et vérifions si les différents passages se rapportent bien aux mêmes vérités (contexte, cohérence de l'image et de la pensée).

Le sens figuré ou symbolique est limpide lorsque Jésus dit : "Je suis la porte ... le chemin... la lumière du monde". Pourquoi ne le serait-il plus lorsqu'il dit : "Je suis le pain de vie" ? "Est déterminant le sens qui correspond à l'intention de l'auteur et au contexte" (Stadelmann, 85, p. 106).

Comme nous l'avons déjà vu, certains mots n'avaient pas en hébreu un sens aussi restreint que les mots français correspondants. Ainsi "*filis de*" pouvait aussi s'appliquer à des descendants plus lointains, tout comme père peut se traduire parfois par ancêtre. D'ailleurs, l'expression "enfant de..." est un hébraïsme pour caractériser la manière d'être de quelqu'un. En hébreu par exemple, on exprimera la qualité ou le défaut majeur de quelqu'un en l'appelant : "fils de"; un "enfant de paix" (Lc. 10.6) est une personne aimable et accueillante qui accepte l'Évangile. Ailleurs il est question "des fils de la géhenne" (Mt. 23.15), du "fils de la perdition" (Jn. 17.12; 2 Thess. 2.3), des "fils de la rébellion" (Eph. 2.2; 5.6; Col. 3.6), des "enfants de la lumière" (Eph. 5.6-8).

Un même mot peut, dans un même passage, avoir tantôt le sens propre, tantôt un sens figuré. Dans Ez. 44.5, le mot maison désigne le temple littéral, et au v. 6 : la nation. Dans l'épître aux Galates, l'expression *descendance d'Abraham* désignait, pour les Juifs, d'abord le fils Isaac, et ensuite ceux qui descendaient d'Abraham au sens des généalogies : c'est là le premier sens, c'est-à-dire celui qu'avait l'expression dans l'esprit des Juifs contemporains de l'apôtre. Mais Paul montre que le sens de cette expression s'accomplit en Jésus : c'est là son sens profond, c'est-à-dire la signification révélée par l'Esprit. De plus, il la transpose et lui donne un sens dérivé en l'appliquant à ceux qui appartiennent au Christ (Ga. 3.16, 29)" (J. Villard, *G.E.A.*, p. 4).

---

<sup>19</sup> On a pu constater de véritables dictionnaires donnant pour tous les mots la signification symbolique. Voir A. Heller : *200 biblische Symbole*, Paulus-Verlag, Karl Geysler, Stuttgart, 1962, p. 262.

Nous avons aussi nos mots symboliques, mais leur sens ne correspond pas toujours au symbolisme biblique : le cœur, dans la Bible, n'est pas, comme chez nous, le siège des sentiments ("une affaire de cœur") mais celui de la pensée et de la volonté; la chair n'est pas synonyme de sexualité ("le démon de la chair"), mais d'être irrégénéré (quand le mot ne désigne pas le corps ou l'humanité : souffrir dans la chair, toute chair); le renard symbolise la cruauté, non la ruse.

### **Application à l'exemple de Rom. 6.1-3**

Les mots qui mériteraient une recherche sont *demeurer*, *morts*, *baptisés* (en supposant suffisamment connus les mots péché et grâce).

*Demeurer* (*épiméno*) revient 17 fois dans le N.T., généralement avec le sens propre de rester pendant quelque temps à un certain endroit (Act. 10.48; 15.34; 21.4, 10; 28.12, 14; 1 Cor. 16.7, 8; Gal. 1.18), parfois aussi pour caractériser une action continue : ils *continuaient* à l'interroger (Jn. 8.7), Pierre continuait à frapper (Act. 12.16). Dans un sens figuré, Paul parle de demeurer dans la chair pour dire : rester en vie (Ph. 1.24), demeurer dans la bonté de Dieu ou dans l'incrédulité (Rom. 11.22), dans un même esprit (Ph. 1.27), dans le Seigneur (1 Thess. 3.8), dans la foi (1 Cor. 16.13), persévérer dans "ces choses" (les qualités qu'il venait d'énumérer 1 Tim. 4.16). Les disciples d'Antioche de Pisidie demeuraient "attachés à la grâce" (Act. 13.43).

Le mot implique donc une persistance soit à un endroit, soit dans une action ou une disposition intérieure. Le sens propre pourrait aussi avoir imprimé au mot l'idée d'habiter qui le caractérise aujourd'hui.

Demeurer dans le péché, c'est donc persister dans l'état antérieur à la conversion rester attaché à un mode de vie caractérisant l'homme loin de Dieu (Ainsi le mot péché est employé au singulier dans Rom. 3.9; 5.12, 13, 20, 21; 6.6, 7, 10, 12, 13, 14, 16, 18, 23; 7.7, 8, 9, 13, 14, 17, 20; 8.2, 3). Au v. 2, Paul remplace "demeurer dans le péché" par "vivre dans le péché". Dans Col. 3.7, il rappelle aux Colossiens leur vie avant leur conversion en disant : "Vous viviez *dans* ces péchés".

*Morts* : il est souvent question de mourir et de mort dans le N.T. (près de 600 fois). Environ 100 fois, on y parle de la mort de Christ, 130 fois, la mort est associée à l'idée de résurrection ou de vie après la mort. Le verbe mourir est utilisé 22 fois dans l'épître aux Romains, pour Christ mort pour nous (5.6, 7, 8), pour les hommes mourant à cause du péché d'Adam (5.15), 9 fois dans 6.2-11 est mentionnée la mort avec Christ. L'expression "mort *au* péché" a des parallèles dans 7.6 : mort à la loi; Gal. 2.19 : je suis mort à la loi; Col. 2.20 : vous êtes morts avec Christ *aux* rudiments du monde; 1 Pi. 2.24 : morts *aux* péchés.

Donc, généralement le mot mort est employé dans son sens propre dans l'épître aux Romains, mais parfois aussi au sens figuré ("quand vint la loi, je mourus" 7.9); "mourir à" se retrouve dans l'épître et ailleurs avec comme compléments : la loi, le péché, les rudiments du monde.

*Baptisé* : Dans *Le dernier mot des sciences linguistiques sur la forme du baptême*, A.T. Robertson cite 8 dictionnaires grecs et 9 commentaires définissant le verbe baptiser par les mots : plonger, immerger, enfoncer dans l'eau, tremper, submerger. Dans *Pour faire connaissance avec un idéal d'Eglise*, R. Dubarry qui cite cet article (pp. 111-115), ajoute (p. 116-120) : "Parmi les spécialistes religieux ou profanes, il n'est point aujourd'hui de lexicographe ou de grammairien de renom pour qui le mot "baptizo" puisse, dans son acception scripturaire signifier autre chose que plonger, engloutir, submerger ou immerger" et il mentionne le témoignage de l'histoire et de l'archéologie ainsi que les noms de 82 auteurs connus confirmant ce sens.

Nous pouvons donc traduire baptisés par "plongés, immergés en Christ dans sa mort" et voir dans cette expression une illusion à la forme du baptême dans l'Eglise primitive où le néophyte était entièrement plongé dans l'eau pour représenter son ensevelissement avec Christ.

Est-ce que, dans ces versets, le mot baptiser se réfère au baptême d'eau ou au baptême de l'Esprit ? L'allusion au baptême d'eau est indéniable, mais ce qui est dit dans les versets suivants : "nous sommes devenus une même plante avec lui... notre vieille nature a été crucifiée avec lui" ne peut guère être attribué comme effets à un rite (à moins de se placer dans une perspective sacramentelle). L'apôtre a donc fait référence au baptême de l'Esprit représenté symboliquement par le baptême d'eau (qui, dans l'Eglise primitive, le suivait immédiatement).

Ces précisions lexicologiques nous seront utiles lorsque nous chercherons à interpréter le sens de ces versets.

# Chapitre 7

## Cinquième étape : Comprendre la phrase

"L'aspect le plus important de la communication et de la compréhension d'une langue n'est pas simplement la compréhension du sens de chaque mot, dit F.F. Kearley, mais plutôt de la manière dont chaque mot est relié aux autres dans la phrase" (86 p. 82).

"L'Écriture a été rédigée dans la langue des hommes, pas dans celle des anges, par conséquent on doit considérer les règles ordinaires de la grammaire, et les principes linguistiques doivent être considérés, tout comme pour d'autres livres. De plus, il n'existe pas de logique biblique particulière. Les mêmes lois de la pensée et les mêmes règles pour réfléchir correctement s'appliquent à la Bible et aux écrits profanes" (J.D. Thomas, 86, p. 315). Si nous voulons comprendre la Bible, nous devons donc commencer par analyser les phrases de ses écrits avec les méthodes d'analyse de texte que nous avons apprises à l'école pour n'importe quel autre texte.

### Approches grammaticales et logiques

#### *Syntaxes variées*

Les mots ne prennent leur sens que dans des phrases. Généralement, la phrase française suit l'ordre analytique : sujet, verbe, complément. Tel n'est pas le cas de l'hébreu et du grec. Dans ces langues, l'ordre des mots à peu d'importance, leur fonction dans la phrase est indiquée par leur terminaison. Les traductions à équivalence formelle ont parfois gardé un ordre de mots étranger au génie de la langue française. En hébreu, l'ordre normal est : verbe (l'action vient d'abord), sujet, complément d'objet direct, puis indirect. Si cet ordre est modifié, c'est pour souligner l'importance de l'un ou de l'autre élément. Dans la traduction, cette accentuation doit se faire par d'autres procédés (forme inhabituelle de phrase, mots ajoutés).

L'apôtre Paul à l'habitude des longues phrases avec beaucoup de subordonnées et de parenthèses. Eph. 1.3-14 est une seule phrase. Les traductions modernes ont coupé les longues périodes en sauvegardant les liens logiques par des prépositions supplémentaires ou quelques répétitions. Certaines phrases, cependant, restent encore plus longues que celles de nos journalistes.

#### *Approche globale de la phrase*

Pour chaque phrase, demandons-nous : combien de verbes, donc combien de propositions ? Puis-je transformer une phrase longue en indépendantes juxtaposées sans laisser tomber aucune nuance ? Quels mots devrais-je ajouter ? (Voir "L'analyse structurale des phrases longues" dans *Comment étudier la Bible* p.55).

Pour chaque verbe, cherchez le sujet : soulignez-le. Rétablissez au besoin l'ordre normal des termes dans la proposition française. Par exemple, pour Rom. 3.21-22 : *La justice de Dieu* est manifestée maintenant sans la loi. *La loi et les prophètes* rendent témoignage à la justice de Dieu. *La justice de Dieu* (s'acquiert) par la foi. (*Elle est*) pour tous ceux qui croient.

Concentrez ensuite votre attention sur les compléments. Prenons le verset 24 : Ils (tous) sont justifiés. Comment ? gratuitement; par quoi ? par sa grâce; par quel moyen ? par le moyen de la rédemption (c'est-à-dire du rachat). Par qui réalisée cette rédemption ? "qui est en Jésus-Christ".

Analysez de même le verset 25 en posant les questions : par qui ? pour qui ? pourquoi ? quand ? Relisez le verset dans une traduction plus libre.

### *Liens logiques dans la phrase*

Après avoir établi le sens essentiel de chaque élément de la phrase, examinons les mots de liaison qui établissent le lien entre ce verset et le contexte : car, donc, or. En effet, d'autre part, mais, puis, en outre, c'est pourquoi... Cherchons la pensée précédente à laquelle ces mots rattachent l'idée nouvelle. Cela nous permettra souvent de voir le texte sous un aspect entièrement neuf (voir par exemple le rôle des mots-charnières : car, afin que, donc, c'est pourquoi, dans la première épître de Pierre dans *Comment étudier la Bible* "La sanctification d'après 1 Pierre", pp. 42-50).

On peut aussi analyser les phrases en regroupant, par colonnes, les sujets, les verbes et les compléments et en établissant, entre ces colonnes, les lignes reliant les différents éléments de la phrase.<sup>20</sup>

### *Les temps des verbes*

En français, l'une des premières choses que l'on demande en analysant grammaticalement une phrase est le temps du verbe : passé, présent ou futur. Or, l'hébreu n'a pas ces temps. Les verbes indiquent, non le temps de l'action, mais son état : parfait (action accomplie) ou imparfait (pas encore terminée). Logiquement, nous dirions qu'une action terminée doit se situer dans le passé, une action non encore accomplie dans le présent ou le futur. Ce n'est pas le cas pour l'hébreu ancien. Le parfait peut fort bien se rapporter à l'avenir – en se plaçant au point de vue d'un observateur futur (passé prophétique) – et voir une action passée incomplète, en se situant à un moment donné du passé. C'est toujours le contexte, et non le verbe, qui détermine le temps d'une action. "Un enfant nous est né" peut se rapporter au passé, au présent ou au futur.

En grec, les temps des verbes indiquent des nuances qui n'apparaissent pas en français. Le présent est le temps de l'action continue, habituelle ou répétée, l'aoriste (celui de l'action accomplie une fois pour toutes), l'impératif présent commande des actions continues ou répétées, l'impératif aoriste appelle à une décision définie et précise, l'impératif présent négatif (Jn. 20.17, 27; Act. 20.10) s'emploie pour arrêter une action en cours, ou l'impératif aoriste négatif (2 Tim. 1.8) demande qu'une certaine action n'ait jamais lieu. Enfin, le parfait dénote une action du passé dont les effets se font encore sentir dans le présent (Gal. 2.20; Hbr. 1.4; 2,9; 12.2) et l'imparfait signale une action répétée dans le passé (Mc. 5.18; 6.4) : donna les pains aux disciples).

Ceux qui lisent l'anglais peuvent découvrir toutes ces nuances sans connaître le grec dans *The Discovery Bible N.T.* (Moody Press, Chicago, 1987) qui marque ces différents temps par 8 signes sous les verbes de la traduction anglaise *New American Standard Bible* : Ces signes permettent donc de mieux comprendre la pensée de l'auteur biblique. Quand Jésus dit "Demandez et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira" (Mt. 7.7), pensait-il à des actions uniques ou répétées ? L'emploi du présent indique le deuxième cas.

La grammaire donne une indication précieuse, par exemple dans Eph. 5.18 où, pour respecter toutes les nuances verbales, on devrait traduire "Laissez-vous toujours à nouveau remplir par les Saint-Esprit" – une telle traduction barre la route à toute doctrine faisant de la plénitude de l'Esprit une expérience unique.

La grammaire permet aussi de résoudre la difficulté soulevée par l'affirmation de Jean : "Celui qui demeure en lui ne pêche pas; celui qui pêche ne l'a pas vu et ne l'a pas connu... Celui qui est né

---

<sup>20</sup> Voir F.F. Kearley : *Diagraming and Sentence Analysis*, dans Kearley, 86, pp. 82-90. Voir aussi : J. T. Willis : "Interpreting Hebrew Syntax", Kearley, 86, pp. 138-146 : C. D. Osburn : "Interpreting Greek Syntax", *Ibid*, pp. 234-243.

de Dieu ne pèche pas... il ne peut pécher parce qu'il est né de Dieu." (1 Jn. 3.6, 9). Le verbe pécher est au présent, le temps de l'action continue, habituelle ou répétée. C'est pourquoi différentes versions ont rendu ce verset par : "ne continue pas à pécher, ne pratique pas (de manière constante, habituelle) le péché". Au v.9, en utilisant l'infinitif présent, Jean indique qu'il ne se réfère pas à un acte isolé de péché (sinon il aurait employé l'aoriste présent), mais à une pratique habituelle. La preuve, c'est ce qu'il dit dans 1.8-9 et 2.1 où il montre clairement qu'il croit à la possibilité, pour un véritable enfant de Dieu, de tomber accidentellement dans le péché. Pour ne pas induire le lecteur en difficulté, une bonne traduction devrait donc, non seulement reproduire les mots de l'original, mais encore rendre les nuances grammaticales que l'original contient.

*Les phrases hébraïques* sont généralement courtes. Il y a peu d'adjectifs et d'adverbes. La langue hébraïque se prête admirablement à la description de scènes concrètes ou à la poésie, beaucoup moins à la réflexion philosophique ou théologique.

*En grec*, la grammaire ressemble davantage à celles de nos langues occidentales : sujet, verbe, compléments, adjectifs, adverbes, mots de subordination ou de conjonction. Comme les terminaisons indiquent les fonctions dans la phrase, les personnes et le temps des verbes, l'ordre normal des mots peut aussi être modifié pour mettre certains éléments en relief. Cette accentuation d'un élément de la phrase se perd généralement par la traduction. Dans *The Discovery Bible N.T.*, les mots mis en relief dans l'original sont imprimés en couleur (mise en relief majeure : en italique; mineure : en lettre romaines, suivant que l'ordre des mots grecs est plus ou moins inhabituel).

Lorsque la traduction utilise un même mot alors que le grec emploie des synonymes, des numéros renvoyant à un glossaire des synonymes en fin de volume le signalent. Les mots ajoutés par la version utilisée pour la compréhension du texte en anglais sont mis en italique.

### **Les particularités du langage biblique**

Il faut aussi tenir compte de certaines autres particularités du langage biblique.

Pour *le comparatif*, on se sert, en hébreu, d'une opposition. L'idée de préférence s'exprime par aimer et haïr. Ainsi s'explique cette parole dure de Jésus : "Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père" (Lc. 14.26) que Matthieu interprète déjà en disant : "Celui qui aime son père plus que moi" (Mt. 10.37). Nous retrouvons la même opposition dans Jn. 12.25; Rom. 9.13, comme dans Gn. 29. 18, 30, 31 et Dt. 21.15.

Parfois le contraste ou l'opposition s'exprime à l'aide d'adverbes de négation "pas... mais" : "Ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, mais Dieu" (Gn. 45.8), que nous pouvons rapprocher de Mc. 9.37 : "Quiconque me reçoit, reçoit non pas moi, mais celui qui m'a envoyé" (voir aussi Mt. 5.39; Lc. 14.12-13; Jn. 5.22, 30, 45; 6.27; Act. 5.4; 1 Cor. 1.18; Eph. 6.12; 1 Thess. 4.8).

Lorsque l'apôtre Paul emploie le comparatif, il n'approuve pas nécessairement ce qui sert d'appui à sa comparaison : "De même donc que vous avez livré vos membres comme esclaves à l'impureté et à l'iniquité pour arriver à l'iniquité, ainsi maintenant livrez vos membres comme esclaves à la justice..." (Rom. 6.19).

Souvent, *l'absolu est mis pour le relatif*, comme dans Pv. 8.10 : "Reçois mes instructions et *non* (= plutôt que) de l'argent". Cette nuance apparaît clairement dans le deuxième membre du distique : "et la connaissance plutôt que l'or fin". Ainsi, lorsque Jésus recommande : "N'invite pas tes amis ni tes frères, ni tes parents" (Lc. 14.12), il ne s'agit pas d'une interdiction des repas de famille ou d'amitié, mais il faut comprendre : "Plutôt que d'inviter tes amis... invite des pauvres..." (v. 13).

Dans certains cas, au contraire, le *relatif est mis pour l'absolu*. Ainsi, lorsque Jésus dit du publicain qu'il rentra dans sa maison "justifié plutôt que l'autre (le pharisien)" (Lc. 18.14), il faut lire : "mais non pas l'autre". Il en est de même dans Mt. 5.20; 10.31; Hbr. 9.23.

Certaines formes ont une *valeur conditionnelle* : "S'il n'y a pas de résurrection des morts, Christ non plus n'est pas ressuscité. Et si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine et votre foi aussi est vaine..." (1 Cor. 15.13-29). L'apôtre se met à la place de ses contradicteurs et tire toutes les conséquences de leur fausse prémisse. Nous dirions plutôt : "S'il n'y avait pas de résurrection... Christ ne serait pas ressuscité...".

Parmi les particularités du langage biblique, il faut aussi ranger *la manière de compter le temps*. Lorsque nous disons : "Je pars pour trois jours", cela signifie *grosso modo* pour trois fois 24 heures. Dans la Bible, cela peut vouloir dire : "pour 48 heures". En effet, Roboam dit au peuple : "Allez, et revenez vers moi dans trois jours" (1 R. 12.5). Au v. 12, nous lisons : "Jéroboam et tout le peuple vinrent vers Roboam le troisième jour" (c'est-à-dire le surlendemain; cp. Gn. 42.17). C'est ce qui nous explique l'apparente contradiction entre la prophétie de Jésus annonçant que "le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre" (Mt. 12.40) et sa réalisation, confirmée par Jésus lui-même aux disciples en se référant également aux prophéties qui annonçaient "qu'il ressusciterait le montre bien que les deux expressions étaient interchangeables : les pharisiens se souviennent que Jésus a dit : "Après *trois jours*, je ressusciterai", mais ils demandent à Pilate : "Ordonne donc qu'on s'assure du sépulcre *jusqu'au troisième jour*". Si, pour eux "trois jours" avait signifié 72 heures, ils auraient dû demander que le sépulcre soit gardé jusqu'au *quatrième jour*.

### **Sens de la phrase : propre ou figuré ?**

#### *Sens propre*

Le Dr Dickason nous dit : "Si vous lisiez, dans une évocation du projet Gemini, l'histoire de deux astronautes faisant le tour de la terre à bord de leur vaisseau spatial, vous ne penseriez pas : cela signifie que la sagesse, échappant à l'attraction du monde, s'élève en le dominant et le cernant, pendant que les louanges des captifs de la terre montent vers elle. Vous prendriez le récit dans son sens littéral : deux astronautes ont quitté Cap Kennedy dans une fusée, ils ont été placés sur orbite autour de la terre et sont revenus ensuite. C'est ainsi que vous devriez interpréter la Bible. Il est possible qu'elle ait des significations secondaires, mais nous croyons que la signification secondaire d'un document se fonde généralement sur son sens primaire" (*How to Interpret the Bible*, Moody Bible Institute).

Un mot ou une expression est employé dans son sens propre lorsqu'il se rapporte à la chose, l'animal ou la personne qu'il désigne habituellement (la *porte* de Jérusalem, les *chiens* venaient lécher les ulcères de Lazare, David était *berger*). A moins d'indications contraires ou d'impossibilité flagrante, prenons les affirmations bibliques au sens propre, le plus littéralement et le plus simplement possible, en acceptant les affirmations comme elles nous sont données. En particulier, les récits historiques, les commandements et les exhortations sont à prendre littéralement. Il serait trop facile, pour éluder certains devoirs embarrassants, de prêter aux paroles bibliques qui nous les recommandent un sens spirituel ou allégorique.

L'interprétation "existentialiste" a vidé la Parole de Dieu de son contenu réel en transposant toutes ses affirmations sur un plan "spirituel". D'après elle, Jésus est ressuscité "dans l'esprit de ses disciples", "dans la fois ou la prédication de l'Eglise". Ses miracles n'ont pas eu réellement lieu, ils lui ont été attribués par l'Eglise primitive pour "signifier" certaines vérités morales, par exemple : les guérisons d'aveugles et de sourds signifient que l'esprit de Jésus (pas sont Esprit !) ouvre nos yeux et nos oreilles aux réalités supérieures, la guérison de paralytique veut nous enseigner qu'il guérit notre esprit de sa paralysie naturelle.

La Bible n'a pas été écrite pour des initiés. Si nous croyons que, par elle, Dieu a voulu parler à l'homme, nous ne pouvons pas supposer qu'il ait caché sa vérité aux intelligences normales et qu'il faille chercher un sens secret derrière la signification littérale.

"Nous ne vous écrivons pas autre chose que ce que vous lisez et ce que vous reconnaissez" (2 Cor. 1.13). Cette parole de l'apôtre Paul pourrait s'appliquer à toute l'Écriture. Prenons-la donc dans son sens le plus naturel, c'est-à-dire au sens propre, chaque fois que c'est possible. Si l'auteur parle au sens figuré, cela doit être bien évident.

"Refuser d'accepter la 'pauvreté' apparente du sens littéral, c'est être ébranlé par le scandale de la croix. Le Fils de Dieu ne se découvre qu'en Jésus de Nazareth. C'est la loi de l'incarnation. "Aucun sens spirituel ne peut être cherché que sur la base et dans le prolongement naturel du sens littéral" (Dom C. Charlier, 57, pp. 368-369).

### *Sens figuré*

Dès que nous entrons dans le domaine de l'abstraction, nous utilisons tous un langage figuré. C.S. Lewis fait remarquer que lorsque nous parlons de "saisir un argument" nous n'entendons pas par là que notre esprit a des mains ou qu'un argument puisse être saisi comme un fusil. Pour éviter le verbe saisir, nous pouvons dire : "Je vois"- mais nous ne voyons rien. Ou : "Je vous suis", mais nous ne marchons derrière personne. "Dès que nous nous mettons à parler de choses qui ne peuvent être perçues par les sens, nous sommes obligés d'employer un langage métaphorique. Des livres de psychologie, d'économie ou de politique sont aussi constamment métaphoriques que des livres de poésie ou de dévotion. On ne peut parler autrement" (*Miracles*, New-York, 1947, pp. 88-89).

Il faut donc reconnaître que, dans la Bible, beaucoup d'expressions et de phrases, ont *dans l'esprit de l'auteur*, un sens figuré. "Par sens figuré, l'auteur a en tête la représentation d'un concept par un autre parce que la nature des deux choses comparées permet de tirer une telle analogie." (Mickelsen, 72. P. 179). La métaphore (figure de langage) est très commune dans la Parole de Dieu : l'auteur décrit une chose avec des mots se rapportant normalement à autre chose : "Ne crains point, *petit troupeau*" (Lc. 12.32), métaphore qui sera développée dans Jn. 10.16; "J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie... il y aura un seul troupeau et un seul berger". Personne ne songera à prendre ces mots au sens propre. Comme nous l'avons dit au chapitre précédent, leur sens *littéral* est le sens *figuré*.

### *Comment identifier le langage figuré ?*

L'identification du langage figuré n'est pas toujours aussi simple. E.P. Myers nous donne quelques règles permettant de reconnaître s'il faut donner aux mots leur sens propre ou s'il s'agit d'un sens figuré. Le sens est figuré :

1. si la signification littérale est impossible; par exemple : Jésus dit "Je suis la *porte* des brebis; Paul : Prenez garde aux *chiens*" (Ph. 3.2); "L'Éternel est mon *berger*" (Ps. 23.1);
2. si le sens propre implique une impossibilité (ex. "Laisse les morts ensevelir leurs morts" Mt. 8.22);
3. si l'application directe implique quelque chose de mal ou interdit quelque chose de bien (ex. : couper sa main, arracher son œil, Mt. 18.8-9);
4. si l'interprétation littérale met ce texte en conflit avec un autre dont le sens est clair (ex. : "quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais", Jn. 11.26, et "tous meurent en Adam", 1 Cor. 15.22);

5. si le contexte indique qu'il s'agit d'un sens figuré (ex. : "Détruisez ce temple et, en trois jours, je le rebâtirai", Jn. 2.19; voir v.21);
6. des déclarations destinées à ridiculiser quelqu'un ou à se moquer de lui sont généralement à prendre au sens figuré (ex. : "Race de vipères, allez dire à ce renard (Hérode), muraille blanchie (le grand prêtre);
7. si le bon sens l'indique (ex. : Jésus parlant *d'eau vive* à la Samaritaine, Jn. 4). ("Interpreting Figurative Language" in Kearley, 86, pp.92-93).

Comme pour comprendre un jeu, il faut :

1. savoir quel jeu on est en train de jouer,
2. connaître les règles du jeu.

"Des problèmes surgissent lorsque quelqu'un ne sait pas de quel jeu il s'agit et lorsqu'il confond les règles de ce jeu avec celles d'un autre" (E.D. Hirsch : *Validity in Interpretation*, 60, p.70).

On a donné souvent comme règle : être littéral autant que possible; mais comme le dit Clowney : "La règle 'être littéral là où c'est possible' est déjà la confession d'un biais, mais d'un biais bien ineffectif, car il ne sert même pas à se défendre contre la réduction de toute révélation à un mythe. Bultmann pourrait prétendre être 'littéral là où c'est possible'; il ne peut simplement pas considérer ce qui est surnaturel comme possible" (E.P. Clowney, 62, p. 102). Dieu a-t-il des yeux ? Ce n'est pas impossible. Ces yeux ont-ils des jambes qui leur permettent de "parcourir la terre" (Zach. 4.10) ? A Dieu rien n'est impossible. Mais est-ce là ce que le prophète voulait dire ? Le littéralisme dans lequel cette règle enferme l'interprète l'empêche de percevoir correctement le message que l'auteur a confié au texte.

### **Le langage imagé dans la Bible**

L'oriental utilise encore plus d'images que nous et, en abordant la Bible, nous sommes obligés de nous habituer à cette constante présence d'un langage métaphorique. Ce langage s'adresse davantage à nos sentiments qu'à notre raison : "Voici, je me tiens à la porte et je frappe... J'entrerai chez lui et je souperai avec lui" (Ap. 3.20) est bien plus parlant que s'il était écrit : Jésus veut entrer en communion avec nous. L'image se grave mieux dans la mémoire que la pensée abstraite. Elle illustre les vérités spirituelles (cacher sa lampe sous un boisseau, enterrer son talent, le sel de la terre, le pain de vie, la lumière du monde, le bon berger). Les images exigent et stimulent la méditation et la réflexion. C'est la raison même que Jésus a donnée à son emploi de paraboles (Mt. 13.10-17) : pour ceux qui n'ont pas envie de réfléchir, qui ne "cherchent" pas (Mt. 7.7), ce ne sont que "des histoires et des images" dont ils s'égaient, mais dont ils n'essaient pas de creuser le sens. Ainsi, le langage figuré est aussi une sorte de langage "codé", accessible seulement à ceux qui veulent "connaître les mystères du royaume des cieux".

"Par le moyen du langage métaphorique ou analogique, nous transcendons nos limitations. Nous ne découvrons pas seulement la réalité; nous avons une relation vitale avec elle". Ainsi le langage "devient le chemin qui mène à la vie éternelle" (A.B. Mickelsen, 75, p. 354).

Cela est surtout vrai dans la poésie, qui couvre une grande partie de l'A.T. Le langage poétique est un langage imagé. Les mots "*comme, semblable à, il ressemble à*", introduisent des comparaisons et illustrent la vérité que le poète ou le prophète voudrait inculquer à ses auditeurs :

"Il est *comme* un arbre planté près d'un cours d'eau  
qui donne son fruit en son temps.  
Et dont le feuillage ne se flétrit pas." (Ps. 1.3)

"Comme une biche soupire après les courants d'eau..." (Ps. 42.1)

### Différentes figures de langage utilisées dans la Bible

Tout traité d'herméneutique qui se respecte contient un chapitre sur les figures de rhétorique que l'on trouve dans la Bible : litote, synecdoque, prosopée... Après avoir été la bête noire de générations d'étudiants, du Moyen-Age aux temps modernes, ces figures énigmatiques s'opposeraient-elles aussi, comme des chérubins intraitables, à notre entrée au paradis de l'interprétation biblique ? N'ayez crainte : vous arriverez fort bien à comprendre la Bible même si vous ne savez pas distinguer une métaphore d'une métonymie. D'ailleurs, peu importent les noms. Vous pouvez les oublier aussitôt, mais ce qui est important, c'est de savoir que ces figures de langage existent. Cela vous évitera de prendre certaines expressions au pied de la lettre, alors qu'elle ne sont que l'application d'une convention de langage que les auteurs bibliques respectaient aussi bien que nous respectons les nôtres.

#### *Les comparaisons*

La figure la plus simple et la plus courante est la *comparaison*. Nous en avons déjà parlé et nous ne nous arrêterons pas sur elle. Nous en trouvons partout dans la Bible (Ps. 5.10; 72.6; 103.11-16; Es. 1.8-18; 55.9-11; Jr. 15.18; 23.29; Constituant. 1.2; 4.4; Mt. 7.9-11; Lc. 10.1-3; 13.34; 17.24; 1 Cor. 3.15; 13.11; 1 Thess. 5.2; Jq. 1.6; Ap. 4.3, 6, 7...).

#### *La métaphore*

La *métaphore* omet les mots de liaison (*comme* et autres) en disant : "L'Éternel est mon berger" (Ps. 23.1), "Leur gosier est un sépulcre ouvert" (Ps. 5.10), "Les hommes dont les dents sont des lances et des flèches, dont les langues sont des glaives aiguisés" (Ps. 57.5), "Ta parole est une lampe à mes pieds" (Ps. 119.105). Prises littéralement, ces phrases sont des non-sens.

La métaphore demande un transfert de sens d'une réalité à une autre (de *méta* trans, *pherein*: porter). "Quand le psalmiste parle de quelqu'un "Qui demeure à l'abri du Très-Haut" (Ps. 91.1), la première tâche du lecteur est d'évoquer l'expérience de celui qui demeure dans un foyer. Ces associations domestiques de sécurité, prévoyance, protection, amour, etc... doivent ensuite être transférées du contexte humain et familial au domaine de la foi en Dieu" (Ryken, 84, p. 92).

G.B. Caird a distingué 4 genres de métaphores. Les plus fréquentes sont des comparaisons basées sur les perceptions de l'un de nos sens, généralement la vue, mais aussi l'odorat (Ps. 141.2), l'ouïe (Eccl. 7.6), le goût (Constituant. 7.3). Dans d'autres, on compare "l'activité ou la résultante d'une chose à celle d'une autre". Exemple : Es. 10.5 : "Malheur à l'Assyrien, bâton de ma colère".

La poésie, disait Robert Frost, "c'est dire une chose en voulant dire une autre" (*The Norton Reader*, New-York, 1980, p. 412). La métaphore est l'un des procédés poétiques les plus fréquents. Lorsque le psalmiste s'exclame : "L'Éternel Dieu est un soleil et un bouclier" (Ps. 84.12), il voulait dire que Dieu est la source ultime de la vie et de tout ce qui nous est nécessaire, et qu'il nous protège des dangers. Lorsqu'il se plaint d'être "couché parmi les lions" (Ps. 57.5), il entend par là des ennemis aussi cruels que des fauves (Ryken, p. 92).

Les métaphores n'ont pas toujours la même signification à travers toute la Bible. L'eau est tantôt source de vie (Es. 55.1), tantôt symbole de purification (Mt. 27.24), de puissance (Am. 5.24), de faiblesse (Jos. 7.5) ou de jugement (1 Pi. 3.20). Le désert est souvent associé à désolation, jugement, puissances démoniaques et tout ce qui se dresse contre l'autorité de Dieu (Es. 13.20-22; 34.13-15; Lc. 11.24; Lv. 16.7ss.). Mais il ne peut aussi symboliser l'innocence, la sincérité, la liberté et la sécurité sous la provision de Dieu, à cause de son association avec l'exode (Ex. 5.1; Jr. 2.1-2) (E. P. Myers, 86, p. 94; cp. Caird, 80, p. 149).

"On ne lit pas le Code civil comme un roman d'aventures, ni un traité de mathématiques comme un recueil de poèmes ! Un passage biblique doit se comprendre en fonction de son style, car comprendre "littéralement" une métaphore, c'est ne pas la comprendre du tout" (H. Blocher, 60, p. 26).

### *Les anthropomorphismes*

Les *anthropomorphismes* sont une forme de langage figuré. La Bible affirme clairement que "Dieu est Esprit" (Jn. 4.24) et qu'"un esprit n'a ni chair ni os" (Lc. 24.39). Pourtant, bien des passages de l'A.T. parlent de lui comme s'il s'agissait d'une personne physique, comme s'il avait la "forme d'un homme" (c'est le sens du mot anthropomorphisme). Il est question de sa face (Ex. 33.23; Ps. 10.11; Jr. 21.10), ses yeux (2 Chr. 7.16; Ps. 11.4; Jr. 16.17), ses oreilles (Ps. 10.17; Es. 37.17; Dan. 9.18), ses narines (Ex. 15.8; Ps. 18.16; Es. 65.5), sa bouche (1 R. 8.24; Es. 34.16; Mich. 4.4), sa voix (Ex. 33.23; Es. 50.2; Jr. 1.9), son dos (Ex. 33.23; Es. 38.17; Jr. 18.17), ses pieds (Ex. 24.10; Ps. 77.20; Es. 60.13), son cœur et son âme (Gn. 6.6; 2 Chr. 7.16; Ps. 11.5), il dort et il s'éveille (Ps. 78.65; 113.5; Es. 26.21; cp. Am. 7.7) (d'après Sterrett, 74, p. 124).

Comment interpréter ces expressions ? "La clé se trouve dans la question : A quoi nous servent ces parties de notre corps ? Que faisons-nous de notre bras droit ? Nous travaillons – ce qui exige de la force. Généralement, le bras droit d'un homme est plus fort que son gauche. Ainsi, pour représenter la force de Dieu, l'auteur biblique, et même Dieu lui-même, parlent d'exercer la puissance avec son bras droit. Que faisons-nous de nos yeux ? Nous prenons conscience des autres gens et des choses. Les yeux de Dieu nous disent qu'il est conscient de nous et de sa création. A quoi nous servent nos oreilles ? A entendre ce qui vient d'en dehors de nous. Les 'oreilles ouvertes' de Dieu signifient qu'il est prêt à écouter ce que nous disons" (Sterret p. 125).

La phrase : "les yeux de l'Eternel parcourent toute la terre" (2 Chr. 16.9) prise littéralement est un non-sens. Dieu veut nous dire par là qu'il s'occupe de chaque croyant, où qu'il soit, et qu'il est prêt à intervenir en sa faveur.

C'est dans cette même catégorie des anthropomorphismes qu'il nous faut placer les textes qui nous parlent des sentiments éprouvés par Dieu : il regrette, se souvient, se repent (Gn. 6.6; 19.29; Jr. 18.8, 10). Dans 1 S. 15.29, il nous est dit que Dieu n'est pas homme pour qu'il puisse se repentir (cp. Nb. 23.19). "Il n'y a en lui ni changement ni ombre de variation" (Jq. 1.17), mais il tient compte des attitudes humaines : si l'homme change d'attitude à son égard. Dieu modifie ses desseins en conséquence : il revient sur le mal (Ex. 32.14; 2 S. 24.16; Jr. 18.8; 26.13; Am. 7.3,6; Jon. 3.10; 4.2) ou le bien (Jr. 18.10) qu'il avait l'intention de lui faire.

### *Les euphémismes*

Les *euphémismes* sont une autre forme de langage figuré pour parler de ce qui serait choquant ou offensant pour de jeunes oreilles. Quand les apôtres, dans leur prière, parlent de Judas qui a quitté sa place "pour aller à la place qui est la sienne" (Act. 1.25), ils emploient un euphémisme pour éviter de parler de son suicide. S'endormir est parfois mis pour mourir (Act. 7.59), un euphémisme parfois équivoque (Jn. 11.12-13). On sait que le verbe connaître est utilisé pour la relation sexuelle (Gn. 4.1, 17; 38.26; Jug. 19.25; 1 R. 1.4; Mt. 1.25), même homosexuelle (Jug. 19.22). "Ne pas avoir connu d'homme" est synonyme de vierge (Gn. 19.8; 24.16; Nb. 31.17, 35; Jug. 1.39; Lc. 1.34). Il en est de même de l'expression "découvrir la nudité" de quelqu'un (Lv. 18. 6-19) et de "s'approcher de" (Ex. 19.15; Es. 8.3; Ez. 18.6), "toucher une femme" (1 Cor. 7.1). "Se couvrir les pieds" (1 S. 24.4) signifiait satisfaire un besoin naturel (pour parler par euphémisme). Le langage est suffisamment direct pour que les premiers lecteurs comprennent la pensée, mais, d'un autre côté, la Bible évite de rentrer dans les détails. Son langage n'est ni prude ni cru; il est réaliste mais respectueux.

## *Les symboles*

Les *symboles* peuvent être des objets (l'huile, le sel, le chandelier), des animaux (lion, colombe, renard), des actions (manger un rouleau, cacher une ceinture, immerger quelqu'un dans l'eau), des phénomènes naturels (pluie, rosée, éclair), des institutions (la Pâque, la fête des Tabernacles), des matières : tissus ou métaux (du fin lin, de l'or, du bronze), des couleurs (pourpre, bleu azur, vermillon), des noms de lieux (Sodome, Gomorrhe, Sion), de personnes (David, Elie, Jézabel), des nombres (trois, sept, douze, quarante) ou autre chose (par ex. des visions).

Souvent, la Bible n'explique pas le symbole, car il est destiné autant à voiler une vérité qu'à la révéler (cp. Mt. 13.14-15). Dieu veut que nous en cherchions soigneusement la signification si nous tenons à connaître la vérité. "Tu es un Dieu qui te caches, Dieu d'Israël, Sauveur" (Es. 45.15). Il en est de même de sa vérité : elle aussi se cache parfois. C'est une manière pour Dieu de respecter la liberté de l'homme : "Cherchez, et vous trouverez" (Mt. 7.7).

L'interprétation des symboles bibliques demande donc des efforts et... du doigté. Car là aussi, on peut tomber facilement dans un excès où la signification symbolique absorbe le sens réel du texte. A force de le spiritualiser, on lui ôte sa valeur première. Si, dans le texte de Rom. 12.20 : "si ton ennemi a faim et soif...", nous voyons tout de suite le symbolisme de la faim et de la soif selon Jn. 6 et 7, nous risquons de passer à côté de ce que le texte veut nous dire.

Quelle est la différence entre la métaphore et le symbole ? T. Huser la définit ainsi : "La métaphore invite à une comparaison entre la réalité que l'on décrit et l'image que l'on emploie; en superposant deux images, elle "donne à penser". Le symbole, lui, fait fonction d'emblème : il "représente" une autre réalité. Le lien peut être analogue (par exemple, la balance comme symbole de la justice), mais il peut être aussi beaucoup plus arbitraire (la croix gammée comme symbole du nazisme, fruit d'une association historique). Alors que, pour la métaphore, on établit une relation de "va-et-vient" entre la réalité signifiée et l'image, pour le symbole, l'image n'est qu'une manière de renvoyer "en ligne droite" à cette réalité. Le symbole est "mis à la place" de la réalité que l'on vise, alors que la métaphore se superpose à elle, avec une invitation au dialogue.

Exemple : dans la métaphore du "berger", on cherche en quoi Jésus a des comportements semblables à ceux d'un berger. En décrivant l'huile comme un symbole de l'Esprit, on ne cherche pas les similitudes : on se fonde sur l'association courante, dans l'Ancien Testament, de "représenter" le don de l'Esprit par l'onction d'huile."

## *Quelques symboles courants*

Parmi les symboles les plus évidents, on peut citer : *l'adultère* et *la prostitution*, symboles de la violation de l'alliance avec Dieu, comparée à un mariage; *Babylone* : la puissance terrestre opposée à Dieu, contre-partie humaine de Jérusalem (Ap. 17.5; 18.21), représentée aussi parfois sous les traits de la *Bête* (Ap. 19.19). Le *bras* est symbole de force, comme *la corne* (ce mot hébreu est souvent déjà remplacé par puissance dans nos traductions), *se ceindre les reins*, c'est se préparer à agir (ce que ne permettait pas la robe ample non serrée aux hanches par une ceinture), le *chandelier* parle de lumière, le *chien* oriental est symbole d'impureté, la *coupe* signifie le destin, l'*encens* : la prière, la *harpe* : la louange, l'*huile* : le Saint-Esprit, l'*hysope* : la purification (Ps. 51.9), les *mains* : l'activité, la *pourpre* : la royauté.

(Voir Lund, 85, pp. 145-154; A. Heller : *200 Biblische Symbole*, Paulus-Verlag, Stuttgart, 1962, mais toutes ces listes et ces "dictionnaires de symboles" sont à prendre avec un esprit sagement critique).

### *Le symbolisme des nombres*

Certains nombres ont de toute évidence une valeur symbolique dans la Bible. Le nombre *sept* y apparaît plus de 600 fois, le plus souvent avec le sens symbolique (qu'il avait d'ailleurs chez tous les Sémites du Moyen-Orient) de totalité, caractère complet, plénitude voulue par Dieu, donc : perfection. Ce sens est évident, par exemple, dans l'expression "les sept esprits de Dieu" (Ap. 1.4) puisque nous savons qu'il n'y a qu'"un seul Esprit" (Eph. 4.4).

Le nombre *trois* a également ce sens relatif à Dieu (la triple mention de l'Éternel dans la bénédiction de Nb. 6.24-27 : la triple répétition de "saint" dans Es. 6.3). Dans le N.T., il se réfère évidemment à la Trinité (2 Cor. 13.13; Ap. 4.8).

*Quatre* est la plénitude sur le plan terrestre (les 4 points cardinaux, les 4 vents; voir Jr. 49.36; Ez 37.9; Es. 11.12; Lc. 13.29; Ap. 7.1).

Le nombre *douze* se rapporte au peuple de Dieu de l'ancienne (12 tribus) comme de la nouvelle alliance (12 apôtres). L'Apocalypse les juxtapose (4.4) et joue avec ses multiples : 12 x 1000 (nombre de la multitude) et même 12 x 12 x 1000 – 144,000 (7.4-8). La femme du chapitre 12 a 12 étoiles sur sa tête (12.1). La nouvelle Jérusalem a 12 portes et 12 anges aux portes (21.12) ainsi que 12 fondements (v. 14). Elle a la forme d'un cube de 12'000 stades de côté et elle est entourée d'une muraille de 144 (12 x 12) coudées, dont les fondements sont 12 pierres précieuses (21.17-20). Il est évident qu'il ne faut pas transformer ces dimensions en mesures métriques, pas plus qu'il ne faut prendre littéralement le nombre des 144'000 élus (7.4) ou d'autres nombres de l'Apocalypse.

*Quarante* et *soixante-dix* apparaissent aussi très souvent avec une portée symbolique : 40 ans est la durée conventionnelle d'une génération (Nb. 14.34; Dt. 2.14; 8.1-5). Gn. 10 énumère 70 nations issues des fils de Noé; Moïse établit 70 anciens sur le peuple; Ex. 1.5 nous dit que Jacob avait 70 descendants venus en Égypte. Jésus a envoyé 70 disciples en mission (Lc. 10.1).

La concordance vous permettra de trouver encore d'autres exemples significatifs, mais là aussi, attention de ne pas dépasser ce que la Bible indique et de ne pas vouloir donner une signification symbolique à tous les nombres !

Les symboles constituent une part importante de la révélation biblique. Les négliger, c'est se priver d'une richesse précieuse que Dieu nous a transmise par l'intermédiaire d'un peuple qui vivait dans un contexte saturé de symbolisme. En fausser le sens, c'est s'exposer à tirer de la Bible des pensées qui lui sont étrangères, ou plutôt : y importer nos propres idées en les revêtant de l'estampille divine. C'est pourquoi l'interprétation correcte de cet aspect de la révélation est si importante

### *La métonymie*

Dans la *métonymie*, la cause est mise à la place de l'effet, le signe à la place de la réalité qu'il représente. Nous employons cette forme de langage couramment : "Le quai d'Orsay ne s'est pas prononcé". Moïse est mis pour ses écrits : "Ils ont Moïse et les prophètes" (Lc. 16.29; cp. 24.27; 2 Cor. 3.15), une contrée pour ses habitants (Mt. 3.5 litt. : toute la contrée de Juda sortit), litt. "la circoncision" pour les circoncis c'est-à-dire les Juifs (Rom. 3.30; Gal. 2.7-9), le sceptre, la clé pour autorité (Gn. 49.10; Es. 22.22), l'épée pour la guerre (Lv. 26.6), des trônes pour des puissances surnaturelles (Col. 1.16). (Voir aussi Jos. 10.21; Pv. 10.21; Jr. 21.7; Os 1.2; Act. 6.7; 1 Cor. 10.21).

Les *personnifications* sont des métonymies : dans "le vin est moqueur" (Pv. 20.1), le vin est mis pour ceux qui s'adonnent à la boisson. La folie (Pv. 9.13-18) comme la sagesse (Pv. 1.20s.; 8.1 s.; 9.1 s.) agissent comme des femmes, invitant à des banquets, travaillant avec Dieu. La Bible personnifie les cieux (Dt. 32.1; Es. 44.23), les collines (Es. 55.12), les arbres des champs (Ez.

17.24), la mort (1 Cor. 15.55) et l'amour (1 Pi. 4.8). Jésus dit que le lendemain aura soin de lui-même (Mt. 6.34; cp. Ps. 19.3). Dans le Ps. 114, la mer des Roseaux, le Jourdain, les montagnes et les collines sont autant de personnes qui fuient ou sautent comme des béliers. Prendre ces affirmations à la lettre serait faire injure aux textes et à leurs auteurs.

### *L'apostrophe*

Puisque les objets inanimés sont des personnes, on peut donc s'adresser à elles. *L'apostrophe* est un procédé poétique courant, aussi vieux que les livres de Moïse (Nb. 21.29) et des Juges (Jug. 5.3). "Pourquoi montagnes aux cimes nombreuses, jalousez-vous la montagne qu'il a plu à Dieu d'habiter ?" (Ps. 68.17). En disant : "Réjouis-toi, stérile" (Es. 54.1), le prophète s'adresse à une nation (cp. Ps. 114.5-8, cités plus haut). Jr. 47.6 apostrophe l'épée en lui disant : "Rentre dans ton fourreau, arrête et sois tranquille" (apostrophe et synecdoque, bien plus parlantes que : la guerre cessera). Dans 22.29, il sommat la terre (mise pour ses habitants) d'écouter la Parole de l'Éternel. Jésus a aussi utilisé l'apostrophe en s'adressant aux villes de Chorazin de Bethsaïda, de Capernaüm et de Jérusalem (Mt. 11.21, 23; 23.37) comme à des personnes. (Voir aussi 2 S : 19.1; 1 R. 13.2; Es. 14.12; Ez. 37.4).

### *La synecdoque*

La *synecdoque* est aussi une sorte de métonymie dans laquelle la partie représente le tout ou le tout la partie : individu pour une nation ou inversement (comme lorsque nous disons : Marseille a battu Toulouse 1 :0), le singulier pour le pluriel et vice-versa. Lorsque nous lisons : Israël a fait ceci ou cela, nous comprenons : Les Israélites. Jacob dit à ses enfants : "Vous ferez descendre mes cheveux blancs avec tristesse dans la tombe" (Gn. 42.38). Bien sûr, les cheveux ne descendront pas seuls. "Une épée" dans Jr. 25.29 en représente beaucoup; en fait : toute une armée (le sing. pour le pluriel). Cp. les deux synecdoques contraires de Mich. 4.3 (Es. 2.4) et Joël 4.10.

Souvent, le mot chair désigne la personne entière : "les deux deviendront une seule chair" (Gn. 2.24) = une seule personne. "La parole s'est faite chair" (Jn. 1.14) = est devenue une personne humaine; la chair et le sang, c'est l'homme mortel, opposé à Dieu (Jn. 1.13; Mt. 16.17; Gal. 1.16), qui n'a pas l'esprit de Dieu en lui (1 Cor. 15.50). Les os et la chair désignent le corps (Job 2.5; Lc. 24.39). Parfois, c'est une autre partie de la personne qui désigne le tout : "*ma face* ira devant toi" = je te précéderai; "heureux le *sein* qui t'a porté" = heureuse la mère qui t'a porté"; "mon âme est attachée à la poussière" (Ps. 119.25); "mon *âme* te désire pendant la nuit, mon *esprit* aussi, au-dedans de moi te cherche" (Es. 26.9). Le plus souvent, le mot âme peut se remplacer simplement par *je* ou *soi-même*. Ainsi : "Celui qui devient sensé aime son âme" (Ps. 19.8) signifie : s'aime lui-même.

Dans Mc. 3.4, Jésus demande : "Est-il permis... de sauver une âme (= une personne) ou de la tuer"; le riche insensé se propose : "je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens... mange, bois et réjouis-toi" (Lc. 12.19) = "je me dirai : Tu as beaucoup de biens" (l'âme ne mange pas, ni ne boit). De même, "dire en son cœur", c'est se dire en soi-même. (Voir aussi Jos. 7.1, 11; 1 S. 14.45; 2 S. 16.21; Job 29.11; Es. 2.4; Mt. 6.11).

### *L'hendiadys*

*L'hendiadys* est une particularité du langage biblique où deux mots joints par *et* expriment, en fait, une seule idée. Lorsqu'il est dit dans Gn. 19.24 : L'Éternel fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe du *soufre et du feu*", cela signifie : du soufre enflammé.

Dans Job 5.15, il est question de Dieu qui "arrache le pauvre de l'épée et de leur bouche "de celle des méchants)". La plupart des versions ont rétabli le sens de l'expression : "de l'épée de leur bouche", c'est-à-dire des effets des paroles sortant de leur bouche, aussi meurtrières qu'une épée. Cette figure de langage est surtout utilisée dans les textes poétiques.

## L'hyperbole

L'*hyperbole* est une exagération délibérée pour souligner une vérité et susciter une réaction chez le lecteur. Ce caractère délibéré, accepté comme une convention littéraire par les lecteurs, empêche d'accuser l'auteur de trahir la vérité. Nous utilisons journallement des hyperboles : "Je suis mort de fatigue, je le pilerais, il pleut des cordes...". Les auteurs bibliques en font de même : "Mes yeux versent des torrents de larmes" (Ps. 119.136), "Saül a frappé ses mille, David ses dix mille" (1 S. 18.7), "ils étaient plus légers que des aigles, plus forts que des lions" (2 S. 1.23).

Jésus a aussi utilisé l'hyperbole pour frapper l'esprit de ses auditeurs : "Vous ferez le moucheur et vous avalez le chameau" (Mt. 23.24). "Ote tout d'abord la poutre de ton œil !" (Mt. 7.5). "Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu" (Mc. 10.25). Pour pouvoir prendre cette parole littéralement, on a suggéré que le trou de l'aiguille était une porte (restée inconnue) de Jérusalem ou que le chameau était une sorte de corde. Comment prendre à la lettre alors ses autres paroles – ou celles de son évangéliste (Jn. 21.25) ? (Voir aussi Dt. 1.28; 1 R. 1.40; Ps. 119.20; Jr. 19.4; 23.9).

R.H. Stein a consacré tout un livre de 100 pages aux hyperboles dans les évangiles (*Difficult Sayings in the Gospels*, Baker, Grand Rapids, 1985). Il distingue ce qu'il appelle *overstatement* de l'hyperbole. Dans la première, il s'agit de quelque chose de possible mais d'improbable, dans la seconde, d'une impossibilité physique ou logique. Arracher son œil ou couper un membre (Mt. 5.29) entre dans le domaine du possible. La preuve c'est que l'histoire du christianisme rapporte quelques faits tragiques où les hommes ont pris cette parole à la lettre. Mais était-ce là ce que voulait dire Jésus ? Après avoir arraché l'œil droit, l'œil gauche peut encore entraîner dans le péché. Et même si quelqu'un arrachait ses deux yeux, cela n'extirperait pas la convoitise de son cœur.

Nous reconnaissons qu'en l'an 70 s'est accomplie la prédiction de Jésus transcrite dans Mc. 13.2. En effet, la destruction de Jérusalem fut si complète que la vallée du Tyropoéon disparut, étant comblée par les pierres de la ville et du Temple. Cependant, l'expression "il ne restera pas une pierre sur l'autre" tient de l'hyperbole. La preuve, c'est qu'au Mur des lamentations, bien des pierres sont restées les unes sur les autres.

Stein cite encore Mt. 5.23-24 : le Galiléen qui venait avec un agneau au Temple de Jérusalem pouvait-il laisser son animal au bord de la route, remonter en Galilée, pour aller se réconcilier avec un frère et s'attendre à le retrouver là à son retour ?

Ainsi il y a exagération et hyperbole lorsqu'une déclaration contient une allusion à quelque chose d'impossible (une poutre ou une paille dans un œil : Mt. 7.3-5 cp. Mt. 23.24); lorsqu'une déclaration contredit ce que Jésus dit ailleurs (haïr son père et sa mère (Lc. 14.26) contredirait Mc. 7.9-13); lorsqu'elle contredit ce que Jésus lui-même a fait (il a pris soin de sa mère : Jn. 19.26-27), l'enseignement de l'A.T. (Ex. 20.12; Dt. 5.16...) ou du N.T. (Mt. 5.42 contre 2 Thess. 3.16, Mt. 7.1 contre 1 Cor. 6.1-6).

Les hyperboles sont fréquentes dans les proverbes ou les aphorismes où il s'agit de frapper l'imagination (par exemple : Mt. 6.21; 10.24; 26.52; Mc. 6.4; Lc. 16.10) et dans la poésie où l'on adresse plus aux sentiments qu'à raison raisonnée (dans Mt. 5.39-41; 6.24; 7.7-8; Mc. 2.21-22, Jésus a donné à ses affirmations la forme habituelle de la poésie hébraïque, c'est-à-dire qu'il les a formulées en lignes parallèles). Chaque métaphore contient une exagération : "Je suis un ver et non un homme" (Ps. 22.7). "Je suis la rose de Saron" (Ct. 2.1). "Vous êtes le sel de la terre" (Mt. 5.13). Les paraboles utilisent aussi le verre grossissant de l'hyperbole. Le roi de la parabole du serviteur impitoyable remet une dette de 10 000 talents : une somme astronomique qui correspondrait à des milliards de nos francs actuels; songeons que tout le tribut de Galilée et de la Pérée se montait à 200

talents et que l'ensemble des ressources annuelles d'Hérode le Grande ne dépassait jamais 900 talents (Josèphe, *Ant.* 17.318).

Une part des hyperboles est due aux expressions idiomatiques courantes. Quand nous disons : "Je n'ai pas fermé œil de la nuit" ou "Il a dû avaler des couleuvres", personne ne songe à prendre ces affirmations au pied de la lettre. Des expressions comme "Il y aura des pleurs et des grincements de dent", "une foi qui déplace des montagnes" devaient faire partie des formules usuelles.

Quelle est la fonction de l'hyperbole ? R.H. Stein dit que 1. elle se grave plus facilement dans la mémoire; 2. elle impressionne l'auditeur et facilite sa décision (voir Lc. 14.26; Mt. 23.15, 24, 25); 3. elle révèle les sentiments de l'orateur (qui ne fait pas un exposé exact et froid); 4. elle stimule notre intérêt et maintient notre attention éveillée (pp. 94-100).

### *La litote*

La *litote* va dans le sens contraire : on dit moins que ce que l'on pense. Quand l'apôtre dit au tribun de Jérusalem qu'il est "citoyen d'une ville qui n'est pas sans renom" (Act. 21.39), il emploie une litote, car la ville dont il s'agit c'est Rome (cp. 22.25-28). En écrivant aux Corinthiens qu'il ne les "loue pas" (1 Cor. 11.17) pour la manière de célébrer le repas du Seigneur, il utilise le même procédé. Le mot litote s'applique aussi à la figure de rhétorique qui consiste à affirmer une chose en niant son contraire (par exemple Ps. 51.19 : tu ne dédaignes pas = tu acceptes; 1 S. 26.8 : je ne le frapperai pas deux fois = je le tuerai du premier coup).

### *L'ironie*

L'*ironie* consiste à dire le contraire de ce que l'on pense. Elle n'est pas absente de la Bible, mais parce qu'on ne pense pas la trouver là, on commet souvent des erreurs d'interprétation. On ne se trompe guère sur l'exclamation de Mikal "Quel honneur aujourd'hui pour le roi d'Israël de s'être découvert aux yeux des servantes, de ses serviteurs comme se découvrirait un homme de rien" (2 S. 6.20). Jésus usait d'une ironie mordante en demandant à ses adversaires : "Je vous ai fait voir beaucoup d'œuvres bonnes venant du Père. Pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ?" (Jn. 10.32), ironie que ses auditeurs ne semblent d'ailleurs pas avoir comprise (v. 33). Jésus voulait percer la carapace d'indifférence de ses opposants quand il recourait à cette arme : "Vous vous y entendez bien pour mettre de côté le commandement de Dieu au profit de votre tradition" (Mc. 7.9). Ou : "Comblez donc la mesure de vos pères" (Mt. 23.32). Pilate voulait être ironique en présentant Jésus à la foule par ces mots : "Voici l'homme" (Jn. 19.5), ne se doutant pas qu'il énonçait une profonde vérité.

L'apôtre Paul maniait aussi parfois l'ironie avec dextérité, surtout dans ses rapports avec les Corinthiens : "Déjà vous êtes rassasiés, déjà vous êtes riches, sans nous vous avez commencé à régner ! Vous êtes sages en Christ... vous êtes forts. Vous êtes glorieux et nous sommes déshonorés" (1 Cor. 4.8-10). Si l'on prend ces éloges pour du bon pain, on ne comprend plus la pensée de l'apôtre. Quand, dans 2 Cor. 11.5 et 12.11, il parle des "super-apôtres", c'est bien sûr dans un sens ironique qu'il les appelle ainsi, et les versions ont interprété : "apôtres prétendus supérieures", car dans 11.13, il dévoile leur véritable nature : "Ces hommes-là sont de faux apôtres, des ouvriers trompeurs déguisés en apôtres en Christ". Dans 12.13, il se fait encore plus mordant : "Qu'avez-vous eu de moins que les autres Eglises sinon que je ne vous ai point été à charge ? Pardonnez-moi cette injustice-là !" (voir aussi 1 R. 18.27; Job 12.2; 38.21; Zach. 11.13).<sup>21</sup>

On pourrait citer encore d'autres figures de style : ellipse (une partie de la phrase est sous-entendue), pléonasm (répétition intentionnelle de certains éléments), paradoxe (affirmation de

---

<sup>21</sup> L'ironie, et en particulier l'ironie dans la Bible, a été bien étudiée ces dernières années; voir : D.C. Muecke : *Irony and the Ironic*, London, 1970; W. Booth : *The Rhetoric of Irony*, Chicago, University Press, 1974; E.M. Good : *Irony in the O.T.*, Sheffield Almond, 1981; P. Duke : *Irony in the Fourth Gospel*, Atlanta, John Knox, 1985.

deux vérités apparemment contradictoires), oxymoron... La simple énumération de ces procédés littéraires nous montre que les auteurs bibliques étaient parfaitement conscients des différents moyens d'expression utilisés par les auteurs profanes et qu'ils les ont employés pour donner à la révélation dont ils étaient dépositaires l'impact voulu sur les lecteurs. En effet, une image frappe, choque même parfois (cp. Ps. 78.65) pour secouer notre indifférence. Elle a toujours une charge émotionnelle plus grande, qui nous pousse davantage à l'action. Elle revêt d'anciennes vérités d'habits nouveaux, elle nous "défamiliarise" en perçant cette taie qui recouvre souvent notre œil intérieur et l'empêche d'être attentif aux paroles de Dieu. Jésus fera un large usage de l'image dans ses paraboles. A nous de retrouver, par une bonne traduction et une bonne interprétation, l'impact équivalent sur les lecteurs d'aujourd'hui.

# Chapitre 8

## Sixième étape : Remplacer la phrase dans son contexte littéraire

### Dispenser avec droiture la parole de vérité

Dans son testament spirituel, l'apôtre Paul exhorte son disciple Timothée : "Efforce-toi de te présenter devant Dieu comme un homme qui a fait ses preuves, un ouvrier qui n'a pas à rougir et qui dispense avec droiture la parole de vérité" (2 Tim. 2.15). L'expression "dispense avec droiture" traduit un seul mot grec : *orthotoméô* qui signifie littéralement : couper droit. Il était utilisé dans la littérature grecque pour un éclaircur qui se frayait, à l'aide de sa machette, un sentier droit à travers le maquis, pour le laboureur qui traçait des sillons droits, le tailleur ou le fabricant de tentes qui coupait sa toile de la bonne manière, le maçon qui équarrissait de grands blocs de pierre de manière à ce qu'ils adaptent parfaitement à leur place dans un mur, et pour le prêtre qui découpait les animaux sacrifiés conformément aux règles. Dans ces différents cas, l'idée commune est celle de la précision, de la conformité au but de l'opération et aux règles de l'art. Dispenser la Parole de vérité, c'est-à-dire l'expliquer afin que les autres en comprennent le sens exact (cp. Néh. 8.8), exige aussi un souci de précision et le respect des règles de l'art.

Il y a, hélas, dans ce domaine beaucoup de "mauvais ouvriers" qui tordent le sens... des Ecritures" (2 Pi. 3.16) au lieu de "couper droit", qui sortent des versets ou même des parties de verset de leur contexte pour appuyer leurs idées. C'est à cause d'eux que beaucoup de gens disent : "On peut prouver n'importe quoi par la Bible". Certes, mais tout dépend de la méthode employée. On connaît l'histoire – inventée – de ce jeune homme qui voulait connaître la volonté de Dieu pour sa vie et qui a ouvert sa Bible au hasard en pointant le doigt sur un verset. Il lut : "Judas alla et se pendit" (Mt. 27.5). Non ! se dit-il, voyons ailleurs ! Deuxième passage : "Va, et toi fais de même !" "Cela ne peut pas être la volonté de Dieu, cherchons un troisième passage" : "Ce que tu as à faire, fais-le promptement !".

Veut-on prouver que tout le monde doit être uni, on citera "Que tous soient un" (Jn. 17.21, sans même voir ce que Jésus dit dans le même verset). Pour appuyer le baptême des enfants, on citera : "Laissez venir à moi les petits enfants" (Mt. 19.14) et "Vos enfants sont saints" (1 Cor. 7.14); pour la Cène ouverte à tous : "Venez, car tout est prêt" (Mt. 22.4), "Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi" (Jn. 6.37). Or, aucun de ces versets ne se rapporte ni au baptême ni à la Cène. Ceux qui pensent que tous les chrétiens devraient parler en langues citent 1 Cor. 14.5 : "Je veux (bien) que vous parliez tous en langues" (en omettant la seconde partie du verset et l'ensemble du chapitre). Pour décourager la recherche d'une profession ou d'un milieu spirituel qui soit plus en conformité avec la volonté reconnue de Dieu, on invoquera 1 Cor. 7.20 : "Que chacun demeure dans l'état où il était lorsqu'il a été appelé" ou 2 Tim. 3.14 : "Demeure dans les choses que tu as apprises".

Par cette méthode de démonstration à coups de versets isolés, les Pélagiens prouvaient que l'on n'avait pas besoin de médiateur pour venir à Dieu (puisque le fils prodigue était revenu au Père de lui-même), les Mormons justifient le baptême pour les morts (1 Cor. 15.29), les Témoins de Jéhova la non-divinité de Christ (Col. 1.15).

Dans tous ces cas, un simple coup œil sur le contexte suffirait pour dégonfler le raisonnement. "Les trois plus importantes règles de l'étude de la Bible, disait R. Mayhue (86, p. 81), sont 1. *le contexte*, 2. *le contexte*, 3. *le contexte*". Si vous n'aimez pas la simple répétition du mot, nous dirons : "1. le contexte immédiat, 2. le contexte du livre et de l'enseignement biblique en général, 3. le contexte historique et culturel. Nous examinerons les deux premiers dans ce chapitre, le troisième dans le chapitre suivant.

### **Le contexte immédiat**

Sauf dans le livre des Proverbes, la Bible n'est pas un recueil de paroles isolées. Chaque texte s'insère dans un contexte, chaque parole est liée à ce qui la précède et la suit. Pour trouver le sens d'un texte énigmatique, il faut lire tout le passage et voir quels mots reviennent d'un verset à l'autre, comment la pensée se développe. S'agit-il d'un argument de la démonstration ou d'une parenthèse ? d'une affirmation de l'auteur ou d'une citation de paroles des interlocuteurs ?

H. Blocher cite un exemple extrême de mépris du contexte : "Au temps de la prohibition, les ligues abstinentes manifestaient dans les rues en brandissant des banderolles proclamant ce slogan vigoureux et tiré de la slogan idéal ! Il est vraiment regrettable qu'un coup œil deux lignes plus haut ou plus bas que ce verset dans l'épître aux Colossiens montre que c'était le précepte pernicieux des adversaires de Paul, fort malmenés dans ce passage" (H. Blocher, 60, p. 25).

Dans 2 Cor. 7.1, Paul dit : "Il est bon pour l'homme de ne pas toucher de femme". Certains en ont déduit qu'il ne fallait jamais avoir de contact physique avec une personne de l'autre sexe, par exemple ne pas lui donner la main. L'étude des euphémismes nous a appris que l'expression "toucher une femme" était équivalente à "avoir des relations sexuelles avec elle". Paul veut-il donc dire qu'il est bon pour l'homme de renoncer à toute relation sexuelle ? Avant cette phrase, il dit "passons à ce que vous m'avez écrit." Juste après, il continue en disant : "Toutefois, à cause des occasions d'inconduite, *que chacun ait sa femme, et que chaque femme ait son mari*" (v. 2). Comment peut-il donner, à un verset de distance, deux avis opposés ? La difficulté se résout lorsque nous nous souvenons que les guillemets n'existaient pas en grec et que nous les rétablissons : "Passons à ce que vous m'avez écrit : "Il est bon pour l'homme de ne pas toucher de femme". Toutefois...". Au v. 1, l'apôtre ne donne pas son avis personnel, il cite celui de certains Corinthiens qui, par réaction contre les mœurs dépravées de leur entourage, allaient dans l'extrême opposé en proscrivant toute relation sexuelle. L'avis personnel de l'apôtre se trouve au v. 2.

Nous retrouvons la même démarche pour les réponses aux autres questions écrites posées par les Corinthiens : questions relatives aux viandes sacrifiées aux idoles : "Tout est permis", "Nous avons tous de la connaissance", "Nous sommes libres"; questions du voile de la femme et de la Cène : "Nous nous souvenons de toi à tous égards"; questions des dons spirituels : "Aspirez aux dons spirituels" : autant de slogans qui circulaient dans l'Eglise de Corinthe et qui avaient été rapportés à l'apôtre par les trois frères qui étaient venus le trouver.

1 Cor. 13.8-10 est souvent invoqué pour prouver le caractère provisoire, lié aux temps apostoliques, de certains dons, en particulier du don des langues. "Quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel sera aboli" (v. 10). Ce qui est parfait, dit-on, c'est le Nouveau Testament, révélation parfaite de Dieu, ce qui était partiel, c'étaient les dons de communication imparfaits de l'âge apostolique : don de connaissance, prophéties, langues,... D'après le contexte, cependant, lorsque ce qui est parfait sera venu, "nous verrons face à face; aujourd'hui, je connais partiellement, mais alors, je connaîtrai comme j'ai été connu" (v.12). Depuis que le N.T. existe, voyons-nous face à face ? Connaissions-nous comme nous avons été connus ? Ces expressions semblent donc se rapporter à l'événement que l'apôtre évoquera dans 15.51-52, c'est-à-dire au Retour de Christ (cp. 1 Jn. 3.2).

"L'interprète doit toujours se demander avant tout : Quels sens l'auteur voulait-il donner à ce texte (*mens scriptoris*) ? Malheureusement, ce principe inamovible est rien moins qu'évident aujourd'hui" (Stadelmann, 85, p. 97). Et au lieu de faire l'exégèse (ex. : *sortir* le sens du texte), on fait de l'*eiségèse* (*eis* : faire entrer un sens dans le texte). L'apôtre Paul pouvait-il penser à l'achèvement du canon du N.T. lorsqu'il a écrit : "lorsque ce qui est parfait sera venu" ? Avait-il même l'idée d'un Nouveau Testament qu'il aurait pu désigner par cette expression énigmatique : "ce qui est parfait" ? Et les Corinthiens pouvaient-ils comprendre ce que ces "eiségètes" modernes voudraient faire dire à ce passage ?

"L'obligation dans laquelle se trouve l'exégète de s'en tenir au sens littéral, limite sa "liberté" créatrice de chercher expérimentalement tout ce que l'on pourrait "faire signifier" au texte. Elle l'oblige à trouver le seul sens que voulait lui donner l'auteur. Elle part du principe qu'une langue signifie ce qu'elle dit... Le sens littéral est la signification simple et normale des mots telle que le contexte littéraire et historique la donne... La prose interprétée comme prose, le récit historique comme récit historique, l'allégorie comme allégorie, la poésie comme poésie" (Stadelmann p. 106).

La parole de Jésus "Ne jetez pas vos perles devant les pourceaux" (Mt. 7.6) s'est vue utilisée de bien des manières : il ne faut pas témoigner devant des incroyants moqueurs, pas apporter Jésus (la "perle de grand prix") à ceux qui de toute façon répondront par le mépris, ne pas exposer les vérités profondes et cachées (comme la perle dans l'huître perlière) à ceux qui ne savent pas les apprécier et les assimiler... Certaines de ces applications sont peut-être légitimes, si elles ne sont pas contredites par d'autres passages clairs (Act. 1.8; 1 Pi. 3.15). Mais le contexte qui précède semble indiquer comme sens premier : ne rapportez pas, devant les inconvertis, des médisances sur d'autres chrétiens "de peurs qu'ils ne les foulent aux pieds, ne se retournent (contre vous) et ne vous déchirent", vous aussi, par leurs médisances et leurs calomnies.

Il est dangereux de citer un verset sans lire tout son contexte. L'histoire – authentique – que nous racontait le Dr Pierre de Benoit, fondateur de l'Institut Emmaüs, le montre. Selon une bonne habitude, des amis avaient envoyé aux nouveaux mariés un télégramme de félicitations assorti d'un verset biblique : 2 Chr. 16.9. Lisez tout le verset pour imaginer la tête des invités ... et des jeunes mariés à l'audition de ce texte lu entre la poire et le fromage ! (sans compter les erreurs de transmission possibles en pareil cas, lorsque, par exemple 1 Jn. 4.18 devient Jn. 4.18).

Le contexte permet aussi, le plus souvent, de *préciser le sens d'une expression*. Par exemple, "être déchu de la grâce" est souvent employé dans les milieux évangéliques comme synonyme de "perdre le salut". Cette expression se trouve dans Gal. 5.4 où Paul l'applique à ceux qui cherchaient la justification par l'obéissance à la Loi, ils ont rejeté la voie de la grâce, ils sont retombés à un stade inférieur, ils sont "déchus de la grâce". Cette expression n'apporte donc d'argument ni pour ni contre la doctrine de "la persévérance des saints", elle parle d'autre chose.

L'image du voleur appliquée par Paul dans 1 Thess. 5.2 est utilisée pour prouver le caractère secret de ce Retour. Mais le contexte (v. 4) montre que cette image voulait souligner le caractère inattendu de ce Retour (comme Mt. 24.43). Le chapitre précédent (4.16) montrait que ce Retour n'aura rien de secret – à moins d'appliquer ces versets à un autre événement, ou de dire que les chrétiens seuls entendront la trompette de Dieu. Ces conclusions ne peuvent pas être tirées du contexte mais doivent être importées dans le texte.

M.A. Chevallier distingue trois cercles concentriques : "le *contexte large*, celui du livre entier, le *contexte proche*" (l'ensemble de l'argumentation) et le *contexte immédiat*" (versets qui précèdent et qui suivent, conjonctions, mots de liaison) pour "mettre en évidence l'*articulation logique* avec ce qui précède et ce qui suit" (84, p. 22).

## La marche de la pensée

Dans les discours de l'Ancien et du Nouveau Testament ainsi que dans les épîtres, un verset constitue généralement un maillon dans un raisonnement. Pour le comprendre, il faut suivre toute la marche de la pensée de l'orateur ou de l'apôtre. Cela nous oblige à lire tout le chapitre ou même plusieurs chapitres, à noter les principaux arguments et à voir comment notre verset s'intègre dans ce raisonnement. "La véritable interprétation biblique est une dialectique entre la compréhension de la lettre et la compréhension du tout (de l'entité)" (McConville, 87, p. 51).

Tout le développement de Rom. 6.1 – 8.17 répond à la question : "Demeurerions nous dans le péché ?", et traite donc de la sanctification. Si nous cherchons le sens d'un verset de Rom. 7, c'est avec ce thème que nous devons le mettre en liaison (incapacité de la Loi de produire la sanctification). 1 Cor. 12-14 constitue un seul bloc répondant à une question des Corinthiens au sujet des dons spirituels. Le ch. 13, l'hymne à l'amour, s'insère au milieu de ce développement et devra donc être interprété dans cette perspective (voir 12.31 et 14.1). Les deux prières d'Eph. 1.15-23; 3.14-21 s'intègrent à leur place précise dans le développement d'Eph. 1-3.

La pensée qui commande un développement ou un discours est parfois indiquée, comme c'est le cas pour plusieurs paraboles. Le Seigneur a prononcé la parabole du pharisien et du publicain "en vue de certaines personnes qui se persuadaient qu'elles étaient justes et ne faisaient aucun cas des autres" (Lc. 18.9); celle de la veuve importune, "pour montrer qu'il faut toujours prier et ne point se relâcher". Les trois paraboles de Lc. 15 (brebis égarée, drachme perdue, fils prodigue) sont introduites par une remarque précisant l'intention immédiate de Jésus (v. 1-2). Parfois la réaction des auditeurs permet de deviner la "pointe" du discours (Lc. 16.14).

### Exemples

Lorsque Dieu fait dire à Israël par Amos : "Quand vous me présentez des holocaustes et des offrandes je n'y prends aucun plaisir" (5.22), est-ce que cela veut dire que les sacrifices de l'ancienne alliance étaient contraires à sa volonté ou, comme certains théologiens le pensent, que les prophètes étaient opposés au système sacrificiel ? Il faut, bien sûr, replacer ce verset dans l'ensemble du discours et voir pourquoi l'Éternel ne trouve aucun plaisir dans les rites : parce qu'ils n'étaient pas accompagnés du "droit" et de la "justice" (v. 24) qui auraient dû en être les corollaires (cp. Mich. 6.6-8; Es. 1.11-15). Lorsque Jésus recommande : "Faites-vous des amis avec les richesses injustes" (Lc. 16.9) que voulait-il dire par là ? La parabole qui précède et les versets qui suivent, ainsi que la précision au sujet de ses auditeurs (v. 14) éclairent cette parole énigmatique.

Lorsque l'apôtre Paul écrit : "Je supplée dans ma chair ce qui manque aux afflictions du Christ pour son corps qui est l'Église" (Col. 1.24) veut-il dire que toute souffrance a une valeur expiatoire ? Que les souffrances de Christ sur la croix n'étaient pas suffisantes et qu'elles doivent être complétées par celles des chrétiens ? Dans les versets qui suivent, il parle de son travail d'évangélisation (v. 28) en disant que c'est un combat (v. 29), un "grand combat" (2.1). Et nous savons par d'autres lettres que ce combat a entraîné pour lui de grandes souffrances (1 Cor. 4.8-13; 2 Cor. 4.9-13; 11.21-29). Il les a endurées pour faire croître le corps de Christ. Ce sont toujours les "souffrances de Christ" puisque Christ vit en lui et souffre en lui. Mais ces souffrances n'ont aucun caractère expiatoire. Elles sont un prolongement de toutes les souffrances que le Seigneur a endurées pendant son ministère terrestre de la part de ses adversaires, puisque ces mêmes adversaires s'opposaient maintenant au ministère de Paul (1 Thess. 2.15-16).

Lorsqu'il dit que Christ "est descendu dans les régions inférieures de la terre" (Eph. 4.9), veut-il évoquer la doctrine de la "descente aux enfers" ? Le contexte permet de clarifier cette expression. Dans le texte du Ps. 68.19, Paul a trouvé l'expression "il est monté" qu'il rapporte à l'Ascension de Christ. Mais avant de pouvoir "monter", Christ devait descendre. Où ? Sur la terre, sur ces "régions

inférieures" par rapport à "tous les cieux" (v. 10), où Christ se trouvait avant son incarnation et où, depuis son ascension, il remplit de nouveau "toutes choses".

L'un des textes les plus difficiles du N.T. est 1 Pi. 3.19-20. Pour le comprendre, il faut situer ces deux versets dans toute la marche de la pensée de l'apôtre. Le thème de tout ce passage comme celui de toute l'épître, est la souffrance, et plus particulièrement à partir du v. 14 : la souffrance injuste de la part des incroyants. Pour appuyer son exhortation à "souffrir en faisant le bien" (v. 17), Pierre évoque l'exemple de Christ : "En effet, Christ aussi a souffert" (v. 18). A la fin de ce développement, il résumera sa pensée en disant : "Ainsi donc, puisque Christ a souffert dans la chair, vous aussi armez-vous de la même pensée" (4.1). Tout ce passage (3.18-22) doit donc se rapporter à l'exemple des souffrances de Christ de la part des incroyants. Premier exemple : les souffrances de Christ sur la croix "lui injuste pour des injustes". Mais, "mis à mort selon la chair, il a été rendu vivant selon l'Esprit" (v. 18). Or, les souffrances de Christ ne datent pas du temps de son incarnation. L'Esprit de Christ, dont Pierre vient de parler, était déjà dans les prophètes (1.11), entre autres en Noé, ce "prédicateur de la justice" (2 Pi. 2.5).

Cet Esprit, non seulement "attestait d'avance les souffrances de Christ" (1.11), mais les endurait dans ses porte-parole : il souffrait du mépris des auditeurs et de leur rejet de la grâce. Pierre évoque un exemple de ces souffrances de Christ avant son incarnation : celui du temps de Noé "pendant la construction de l'arche", temps de "la patience de Dieu" qui attend – durant 120 ans – qui "se prolonge" (v. 20), parce qu'"il ne veut pas qu'aucun ne périsse, mais que tous arrivent à la repentance" (2 Pi. 3.9). Mais l'Esprit de Christ prêchant à travers Noé n'a trouvé devant lui que des "rebelles" qui, à cause de leur rébellion sont maintenant "en prison", attendant le jugement dernier, de sorte que seul "un petit nombre de personnes, c'est-à-dire huit, furent sauvées à travers l'eau" (v.20). Suit (v.21-22) une parenthèse sur le baptême, symbolisé par ce déluge. Puis la marche de la pensée reprend son cours : "Ainsi donc puisque Christ a souffert..." (4.1), résurgant au v. 13 : "Réjouissez-vous de participer aux souffrances de Christ... Si vous êtes outragés pour le nom de Christ, vous êtes heureux car l'Esprit de gloire, l'Esprit de Dieu repose sur vous" (comme il a reposé sur Noé, ridiculisé et outragé à cause de sa prédication).

Cette interprétation, cohérente avec le thème général de l'épître et la marche de la pensée dans cette section, a de plus l'avantage de ne pas faire intervenir des sources ou des doctrines extra-bibliques confirmées nulle part ailleurs dans les Ecritures, ni de soulever une quantité de questions insolubles. (Si Christ était descendu aux enfers pour "évangéliser" les morts, auraient-ils donc eu une deuxième possibilité de se convertir, contrairement à Hbr. 9.27; Mt. 12.36; Lc. 16.19-31; 2 Cor. 5.10) Pourquoi serait-il allé annoncer l'Evangile précisément à ceux qui, pendant des dizaines d'années avaient entendu la prédication de Noé ?).

### **Le contexte du livre entier**

Souvent, pour bien comprendre un verset, il faut le replacer dans le plan d'ensemble du livre d'où il est extrait. Dans la plupart des livres, nous trouvons un enchaînement de pensées au service d'un dessein général. C'est à la lumière de ce dessein qu'il nous faut interpréter les différents versets.

Si nous extrayons de son contexte le verset : "Il n'y a de bon pour l'homme que de manger et de boire, et de voir pour lui-même le bon côté de sa peine" (Eccl. 2.24), nous aurons une bonne devise pour un épicurien, mais elle se trouvera contredite par bien d'autres versets de la Bible. Comme beaucoup d'autres paroles du même livre, il faut voir cette affirmation comme une conclusion partielle à laquelle l'auteur est parvenu dans sa quête de "ce qui demeure" (1.3). La conclusion, il ne la tirera qu'en 11.9; 12.1 et 13. Et encore ! C'est une conclusion à sa mesure, au point où il a vécu dans la progression de la révélation divine. Les auteurs du N.T. ont bien d'autres choses à dire là-dessus.

Il en est de même du livre de Job. Plusieurs exclamations de Job avant qu'il ne parvienne à sa lumineuse certitude (19.25) auraient de quoi nous choquer (3.11; 9.22-24; 14.19-20). Quant aux discours de ses amis, ils peuvent se résumer par deux phrases : Si tu souffres, c'est que tu as péché. Repens-toi et Dieu et rétablira ! Or, le dessein principal du livre est précisément de réfuter cette théologie à courte vue. Dieu lui-même dira, à la fin du livre, que ces différents théoriciens de la "souffrance-punition" ont "obscurci ses desseins par des discours sans intelligence" (38.2; 42.7). Si nous extrayons donc des paroles de ces chapitres, considérons qui les prononce et comment l'ensemble (surtout la fin) du livre les juge.

### **A qui s'adressent ces paroles ?**

J.A. Baird a souligné l'importance de l'identification de l'auditoire : dans 395 sur 422 unités (dans la synopse de Huck-Lietzmann), l'auditoire de Jésus est clairement désigné : "les Douze, la foule des disciples, ceux qui étaient avec les Douze", les adversaires... Chaque catégorie d'auditeurs comprend des sous-groupes; parmi les opposants de Jésus, nous trouvons les pharisiens, les scribes, les docteurs de la Loi, les grands prêtres, les anciens, le sanhédrin... Baird a ainsi identifié 17 sous-groupes d'adversaires d'après les mots grecs qui les désignent. De même, pour les paraboles, les évangélistes distinguent quatre catégories d'auditeurs. "L'auditoire avait une grande importance pour ceux qui ont consigné la tradition, car ils croyaient que le message des *logia* (paroles de Jésus) était centré sur lui". Jésus l'adaptait aux auditeurs. "L'auditoire est donc pour nous un facteur herméneutique de première importance. Nous ne pouvons réellement comprendre ce que les *logia* veulent dire avant d'avoir compris à quel auditoire ils étaient adressés" (69, p. 134). Si les évangélistes ont été si attentifs aux destinataires des messages de Jésus, nous devrions l'être autant – dans les évangiles et ailleurs dans la Bible.

Beaucoup de paroles de l'A.T. s'adressaient au peuple de l'ancienne alliance et ne sont pas directement applicables pour nous aujourd'hui. Le Deutéronome montre même que certains commandements donnés aux Israélites dans le désert ont été réajustés pour la génération qui allait se sédentariser dans le pays de Canaan. Généralement, les destinataires des messages des prophètes sont identifiés avec précision : Avertissement aux Philistins, aux Moabites, aux ambassadeurs éthiopiens... un message pour Sédécias, contre Babylone... Cela ne veut pas dire que ces textes n'ont plus rien à nous dire, mais nous devons faire le tri entre ce qui était strictement limité aux premiers destinataires et ce qui a valeur permanente. Mieux encore : voir quelle circonstance actuelle correspond à la situation d'alors et dégager, du contexte historique, les principes valables pour tous les temps.

Par exemple, Es. 14.28-32 s'adresse aux Philistins, ennemis d'Israël, qui se réjouissaient de la disparition du roi assyrien Tiglath-Piléser qui les opprimait. Le prophète leur dit :

"Ne te réjouis pas tant,  
Terre des Philistins,  
De ce que le bâton  
Que te frappait le dos  
A été mis en pièces,  
Car de la souche du serpent  
Naîtra une vipère  
Dont la progéniture  
Sera un monstre ailé  
(ou : un dragon volant)"  
(v. 28-29)

Cette prédiction a effectivement été accomplie par les successeurs de Tiglath-Piléser : Sargon et Sennachérib, qui ont ruiné la Philistie.

Cette prophétie avait donc une destination historique bien précise. Son accomplissement confirme notre foi dans la prescience de Dieu et dans la fiabilité de ses paroles. Nous pouvons appliquer actuellement ces paroles à des adversaires du peuple de Dieu qui se réjouissent de circonstances qui semblent favoriser leurs desseins hostiles. Elles nous donnent la certitude que Dieu aura le dernier mot et qu'il ne laissera pas impunis ceux qui s'attaquent aux siens.

Ce que les apôtres écrivent aux différentes Eglises dans les épîtres doit être trié et interprété selon les mêmes principes : Ph. 4.2 s'adresse en premier lieu à Evodie et Syntyche – mais n'aurions-nous pas aussi de la peine à nous entendre avec certains membres de notre Eglise – même si notre passé témoigne de notre zèle pour le Seigneur (v. 3) ?

### **Interpréter à la lumière du but du livre**

Le but de l'écrit nous est parfois indiqué par l'auteur (Ex. Lc. 1.1-4; Jn. 20.31; Rom. 15.15; Hbr. 13.22; 1 Jn. 2.1; 12-14). C'est à la lumière de ce but que nous devons interpréter les différentes parties.

Lorsque le but d'un livre biblique ne nous est pas indiqué par l'auteur, comment peut-on le trouver ? Parfois, les salutations initiales, l'action de grâces ou les remarques finales peuvent nous mettre sur la voie (voir, par exemple, Rom. 1.1-7; 15.14-16; Col. 1.2; 1 Thess. 1.1-4; Jq. 1.1; 5.19-20). Parfois, il faut lire "entre les lignes". Lorsque Paul écrit aux Colossiens qu'il demande à Dieu qu'ils soient "remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle" (1.9), on peut en déduire que c'était ce qui leur manquait et que Paul leur écrit précisément pour faire augmenter cette connaissance. La suite le confirmera (2.4, 8, 16, 20).

L'occasion d'une lettre peut nous indiquer *l'un* des buts (Ph. 4.10-20), mais il sera toujours bon de relire l'épître pour voir si on peut réellement ranger tout ce qui est dit sous ce chapeau.

Souvent, l'auteur avait plusieurs objectifs. Dans 1 Corinthiens, par exemple, Paul voulait corriger certaines erreurs de conduite et de doctrine et répondre aux questions que les Corinthiens lui avaient posées. Pour chaque chapitre, demandez-vous : Pourquoi l'auteur écrit-il cela ? Après avoir bien réfléchi à la question, il sera bon de confronter vos trouvailles avec ce que d'autres ont assigné comme buts au livre. Une introduction à l'A.T. ou au N.T., ou un commentaire, indique en principe, pour chaque livre, l'occasion et le but. Il est possible que les avis divergent. (On a trouvé plus d'une demi-douzaine de buts au livre des Actes. Les buts du Cantique des cantiques seront très différents suivant qu'on le considère comme un recueil de poèmes d'amour ou un drame à portée symbolique). Dans ce cas, essayez de mettre votre passage en relation avec les différents buts proposés et voyez quel est celui qui "fonctionne" le mieux.

La détermination du but d'un livre est importante car, en principe, chacune de ses parties contribue à réaliser l'objectif de l'auteur et chaque phrase est en relation avec le but général.

Prenez le deuxième chapitre de 1 Thessaloniens. Demandez-vous à chaque verset : Pourquoi Paul dit-il cela ? et vous verrez se dresser devant vous un tableau vivant d'une controverse où l'apôtre répond à toute une série d'accusations lancées contre lui par ses détracteurs.

Pour bien suivre le développement de la pensée à travers le livre, il sera utile d'en faire le plan ou, du moins, de consulter le plan donné dans une introduction, et de voir où se situe le passage que vous voulez interpréter. Demandez-vous alors :

- Quelle contribution ce passage apporte-t-il à la démonstration en cours ?

- Comment les versets précédents préparent-ils ce passage ? Y a-t-il un lien logique, un développement chronologique ? (Voir par ex. le lien entre 5.20 et 6.1-2 dans le passage considéré de Rom.).
- Ce passage a-t-il une place importante dans le développement ou est ce plutôt une parenthèse ?
- Qu'ajoute-t-il au message du livre ?

Ces questions vous aideront déjà à préparer l'étape suivante : l'intégration des données du passage dans l'enseignement général de la Bible.<sup>22</sup>

### **Le contexte de l'enseignement biblique**

L'une des preuves de l'inspiration divine de la Bible est sa merveilleuse unité, malgré la diversité de ses auteurs et les quinze siècles sur lesquels s'est étalée sa composition. La foi en cette unité nous commande une herméneutique "cohérente" et concordante. La doctrine que nous déduisons de l'interprétation de notre passage ne devra pas contredire celle qui se dégage du reste de l'Écriture, encore moins celle d'autres livres du même auteur. Positivement vu : la foi en l'unité d'inspiration de la Bible nous permet d'interpréter les passages difficiles à la lumière de ce qui est dit ailleurs sur le même sujet.

Les passages difficiles abondent dans les épîtres de Paul, mais, heureusement, il nous a laissé treize lettres entre lesquelles nous pourrions tirer de nombreux parallèles. Il existe même une *Synopse des épîtres de Paul* (Ed. Universitaires, Paris, 1962) rapprochant les passages qui traitent du même sujet.

Une déclaration de Paul a été pour beaucoup de chrétiens une source de réconfort : "Si nous sommes infidèles, il demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même." (2 Tim. 2.13) : notre infidélité n'aura pas d'influence sur la fidélité de Dieu envers nous. Cependant, cette parole peut aussi être interprétée dans un sens diamétralement opposé. Il demeure fidèle aux menaces qu'il a proférées contre ceux qui lui sont infidèles et il les exécutera... fidèlement. Quel est le vrai sens de cette parole ? Là encore, il nous faut considérer toute la marche de la pensée et le contexte général de ses écrits.

Après avoir mentionné ses propres souffrances pour Christ (v. 9), afin que les élus obtiennent le salut en Jésus-Christ et la gloire éternelle (v. 10), Paul introduit l'hymne des v. 11-13 par la formule de citation : "Cette parole est certaine" (cp. 1 Tim. 1.15; 3.1; 4.9; Tit. 3.8) :

"Si nous sommes morts avec lui, nous vivons aussi avec lui,  
Si nous demeurons fermes, nous régnerons aussi avec lui,  
Si nous le renions, lui aussi nous reniera,  
Si nous sommes infidèles, il demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même."

La poésie de cet hymne repose sur quatre parallélismes; les deux premières lignes sont très semblables, la seule différence entre la première et la seconde est le temps : *passé* (aoriste) – *présent*. La première ligne a souvent été interprétée comme se référant aux martyrs. En considérant le parallélisme semblable de Rom. 6.8, il vaut sans doute mieux la rapporter à la mort spirituelle avec Christ lors de la conversion symbolisée par le baptême. La deuxième ligne est illustrée par Ap. 5.10; 20.4, 6 et 22.5. La troisième ligne introduit un *futur* et, de plus, un changement de sujet entre le premier et le second membre : nous – il; c'est probablement pour rappeler plus littéralement la parole de Jésus : "Celui qui me renie devant les hommes, *je* le renierai aussi devant mon Père qui est aux cieux" (Mt. 10.33), que l'auteur de l'hymne a choisi cette forme plutôt que le parallèle strict : "Nous serons aussi reniés".

<sup>22</sup> Voir les exemples donnés dans le chapitre 3 dans R.H. Stein, 88 (*Epistles*), pp. 59-113.

La quatrième ligne peut être interprétée dans deux sens opposés : si nous y voyons une suite de la pensée du v.3, c'est une menace : Si nous sommes infidèles, Dieu reste fidèle à sa nature, c'est-à-dire à sa sainteté, sa justice, aux avertissements qu'il a donnés dans sa Parole; il nous jugera comme nous le méritons, car il ne peut renier ce qu'il est et ce qu'il a dit. Cette interprétation a l'avantage de maintenir parfaitement la suite des parallélismes amorcée à la première ligne.

Quelques considérations, cependant, tirées de l'enseignement général des Ecritures, militent en faveur de l'interprétation opposée :

1. "être infidèle" traduit le verbe *apistoumen* qui peut signifier soit ne pas croire (en Christ) comme dans Mc. 16.11; Rom. 3.3; 11.20, 23; et 1 Pi. 2.7, soit manquer de confiance, être faible dans la foi (Lc. 24.41). Le nom correspondant (*apistia*) est utilisé dans ce sens (Mc. 9.24).
2. L'expression "Dieu est fidèle" revient cinq fois dans les lettres de Paul, chaque fois avec un sens positif (1 Cor. 1.9; 10.13; 2 Cor. 1.18; 1 Thess. 5.24; 2 Thess. 3.3 cp. Hbr. 10.23; 11.11; 1 Jn. 1.9).
3. L'affirmation "car il ne peut se renier lui-même" rappelle les promesses quatrième ligne. La marche de la pensée serait la suivante :

v. 10 : je supporte tout *pour le bien* de ceux que Dieu a choisis, pour leur *salut* en Jésus-Christ et leur *gloire éternelle*.

v. 11 : 1<sup>ère</sup> ligne du poème : un rappel. Lors de votre conversion, vous êtes morts avec Christ, vous avez passé de la mort à la vie; donc un jour, vous vivrez éternellement avec Christ (confirmation du v.10 : le bien, le salut des élus).

v. 12 : 2<sup>e</sup> ligne : une promesse : endurer patiemment les tribulations pour Christ, nous prépare à partager le règne avec lui (donc : la gloire éternelle),

3<sup>e</sup> ligne : un avertissement rappelant la parole de Jésus Mt. 10.33 : Ne gâchez pas cet avenir merveilleux par un reniement !

v. 13 : 4<sup>e</sup> ligne : une parole de réconfort pour les chrétiens scrupuleux, souffrant de leurs manquements et de leurs infidélités : la fidélité de Dieu n'est pas dépendante de la nôtre. Il reste fidèle aux promesses de son alliance avec nous, il l'a déclaré avec serment; il ne peut manquer à sa parole (cp. Ps. 103.13, 14; Hbr. 13.5) (D'après R.H. Stein, 88, pp. 60-66).

La doctrine de la sanctification développée dans le passage de Rom. 6 que nous avons considéré dans les chapitres précédents est reprise çà et là dans les autres épîtres de Paul : "Si un seul est mort pour tous, tous sont donc morts. Et il est mort pour tous afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux" (2 Cor. 5.14-15). "J'ai été crucifié avec Christ" (Gal. 2.20). "Ceux qui appartiennent à Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses désirs" (Gal. 5.24) : "la communion de ses souffrances en devenant conforme à lui dans sa mort" (Ph. 3.10). "Vous êtes morts" (Col. 3.3), "ensevelis avec lui par le baptême, vous êtes aussi ressuscités en lui et avec lui par la foi en la puissance de Dieu qui l'a ressuscité des morts" (Col. 2.12). "Nous qui étions morts par nos fautes, il nous a rendus à la vie avec Christ... il nous a ressuscités ensemble" (Eph. 2.5-6). "Si donc quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature, les

choses anciennes (l'être ancien) sont passées; voici : toutes choses sont devenues nouvelles" (2 Cor. 5.17; cp. Gal. 5.17). "Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ" (Gal. 3.27).

Tous ces passages, que nous pouvons trouver grâce à une Bible à parallèles ou une concordance (morts, ressuscités, baptisés), sont en quelque sorte un commentaire de Rom. 6.1-10. Ils nous montrent que notre mort et notre résurrection avec Christ ont eu lieu lors de notre baptême de l'Esprit, c'est-à-dire notre conversion ou nouvelle naissance, le baptême d'eau représentant ces deux phases par l'immersion et l'émergence hors de l'eau. C'est donc à cet événement capital de notre vie spirituelle que l'apôtre se réfère dans les premiers versets de Rom. 6 comme à un fait accompli une fois pour toutes (c'est ce qu'indique l'aoriste de : nous qui sommes morts du v. 2 et du v. 3). Justification et sanctification découlent du même fait spirituel : notre mort avec Christ.

Puisque nous sommes morts, la justice de Dieu ne peut plus nous punir pour nos péchés et le péché n'a plus de prise sur nous. Plusieurs des références ci-dessus se rapportent plutôt à la justification, d'autres plutôt à la mort au péché, mais c'est toujours à la même réalité que l'apôtre se réfère : à notre union avec Christ dans sa mort et sa résurrection (cp. 1 Cor. 10.1-2 : l'union des Israélites avec Moïse : "baptisés en Moïse").

Ainsi, grâce aux parallèles dans les épîtres de Paul, nous avons un commentaire de la pensée de l'apôtre lui-même. Dans le dernier passage de la série de versets ci-dessus (Gal. 3.27), l'idée de mort et de résurrection apparaît sous l'image du dépouillement d'un vieux vêtement et du revêtement d'un habit neuf. Nous la retrouvons plus développée dans Rom. 13.13-14; Eph. 4.22-24; Col. 3.5-10, 12. Dans Rom. 13, nous trouvons, à côté de cette image, une allusion à l'opposition nuit-jour, ténèbres-lumière. Nous pouvons prolonger cette ligne dans Eph. 5.8-14; Ph. 2.14-15; 1 Thess. 5.5.

Mais l'apôtre Paul n'est pas le seul qui ait écrit des lettres, la théologie des épîtres de Pierre est très proche de celle de Paul. Nous y retrouvons la mort et la résurrection avec Christ pour vaincre le péché (voir "La sanctification d'après 1 Pierre" dans A. Kuen, *Comment étudier la Bible*, p. 42).

Les évangiles et les Actes d'un côté, et les épîtres de l'autre, s'éclairent souvent mutuellement. Les paroles de Jésus trouvent leur prolongement et leur explication dans l'enseignement des apôtres. Nous butons sur la parole énigmatique de Jésus au sujet de l'œil droit qu'il faut arracher et de la main droite que nous devons couper (Mt. 5.29). Si nous réfléchissons à ce conseil étrange, nous nous disons : Si j'ai arraché mon œil droit, parce qu'il s'attardait sur ce qui m'incitait à pécher, il me reste mon œil gauche qui peut continuer son œuvre maléfique; si j'ai coupé ma main droite, ma gauche aussi peut me faire pécher. Et si je me suis rendu aveugle et manchot, il me reste mes oreilles, ma langue, mon imagination corrompues par le péché qui "habite en moi". Même si je me privais volontairement de tous les organes de mes sens, ma pensée pourrait continuer à trotter sur les chemins interdits. La seule échappatoire, c'est la mort. Et nous revoilà dans Rom. 6 : l'apôtre nous livre le secret libérateur, nous sommes morts, nous n'avons plus besoin de continuer à pécher. Par l'action de l'Esprit de Dieu, nous avons été baptisé dans la mort de Christ. Ne trouvons-nous pas déjà dans les évangiles, une allusion à ce baptême spirituel ? Certes : c'est le Précurseur du Messie qui l'avait annoncé : Jean-Baptiste "prêchait le baptême de repentance, pour le pardon des péchés" (Lc. 3.3). Cependant, Jean précise que le rite n'accomplit pas l'œuvre intérieure indispensable : "Moi je vous ai baptisés d'eau, mais lui vous baptisera d'Esprit Saint" (Mc. 1.8). "L'Esprit seul, leur disait-il en d'autres termes, dont dispose celui qui doit venir, peut accomplir en vous cette œuvre de mort, de pardon des péchés et de résurrection à une vie nouvelle que mon baptême représente". Sur quoi se fondait-il pour affirmer cela ? Sur les prophéties de l'A.T. qui parlaient à la fois d'eau, d'Esprit et de pardon des péchés. Si nous voulons donc pleinement comprendre Rom. 6, il nous faut remonter à travers Jean-Baptiste aux prophètes de l'ancienne alliance. Nous verrons cet aspect en parlant du lien A.T. – N.T.

En parlant de contexte, celui qui étudie le texte devra aussi tenir compte du contexte de l'alliance. Sous quelle alliance ces paroles ont-elles été prononcées ? Bien que, sous beaucoup de rapports la Bible constitue une unité, il existe des différences significatives entre le système religieux de l'alliance mosaïque et celui de l'alliance conclue par le Christ. Des textes écrits au temps du rituel du Temple ont naturellement un contexte général différent de ceux qui furent rédigés durant l'ère chrétienne." (R. C. Kelcy, 86, p. 79).

Ainsi, par cercles concentriques de plus en plus larges (même auteur, même genre littéraire, même Testament, même Bible), nous tirons des fils depuis notre passage vers ce qu'enseignent les Ecritures, en suivant la progression de la révélation vers une clarté de plus en plus grande.

# Chapitre 9

## Septième étape : Le contexte historique, géographique et culturel

### Le contexte historique

La méthode historico-littéraire (ou historico-philologique, historico-grammaticale) tient compte, d'une part, de l'aspect littéraire du texte (philologie et sémantique : sens des mots, grammaire et syntaxe, sens des phrases, style, genre littéraire), d'autre part de son aspect historique et culturel. Elle prend au sérieux le fait que Dieu s'est révélé dans une histoire et à travers elle. Toutes les paroles et tous les événements relatés dans la Bible sont donc intimement liés à leur temps.

### *La dimension historique de la Bible*

A l'époque des patriarches, les adorateurs érigeaient des autels partout où ils dressaient leur tentes et ils y offraient leurs sacrifices (Gn. 8.20; 12.7; 22.9; 35.1, 7; Ex. 17.15; 24.4). Avant l'entrée en Canaan, Moïse prévient le peuple qu'une fois installés dans le Pays promis, ils ne pourront présenter leurs sacrifices qu'"au lieu que l'Eternel choisira pour y placer son nom" (Dt. 12.5, 11, 14). Celui qui offrait son sacrifice ailleurs qu'au lieu désigné devait être retranché du peuple (Lv. 17.4). Tous les actes cultuels étaient donc concentrés à Jérusalem (Dt. 14.22-29; 15.19-23). Mais Jésus dit à la Samaritaine que le temps était venu où l'on adorerait plus le Père, ni sur le mont Garizim ni à Jérusalem (Jn. 4.21).

L'épître aux Hébreux dit que le culte de l'ancienne alliance était "une image et une ombre des réalités célestes" (Hbr. 8.5) mais "pas l'exacte représentation des réalités" (10.1; cp. Col. 2.17).

Autre exemple : Moïse dit : "Lorsqu'un homme aura pris et épousé une femme qui viendrait à ne plus obtenir sa faveur parce qu'il aura trouvé en elle quelque chose d'inconvenant, il écrira pour elle une lettre de divorce et, après la lui avoir remise, il la renverra de sa maison. Elle sortira de chez lui, s'en ira et pourra devenir la femme d'un autre homme" (Dt. 24.1-2). Jésus commente : "Il a été dit... Mais moi, je vous dis : Quiconque répudie sa femme, sauf pour cause d'infidélité, l'expose à devenir adultère, et celui qui épouse une femme répudiée commet un adultère" (Mt. 5.31-32). Lorsqu'on lui demande pourquoi Moïse a donné une disposition différente, il répond : "C'est à cause de dureté de votre cœur que Moïse vous a permis de répudier vos femmes; au commencement, il n'en était pas ainsi" (Mt. 19.8).

On découvre donc ici trois dispensations différentes avec des législations variées : au commencement – Moïse – Jésus (qui revient aux premières dispositions, confirmées par Paul dans 1 Cor. 7.10-11, 39). On ne peut donc pas ignorer l'histoire et traiter la Bible comme le code civil ou le code pénal valable tel quel pour tous les temps de la première à la dernière page.

"Une religion enracinée et fondée dans l'histoire ne saurait ignorer l'histoire. C'est pourquoi une interprétation historique de la Bible n'est pas un superflu dont pourrait se passer l'interprétation biblique : celle-ci n'aurait plus qu'un corps de principes et d'idées divorce du processus qui l'a fait naître" (H.H. Roulé : "The Relevance of Biblical Interpretation" *Interpretation*, Janvier 1947, p. 8).

Si nous ne tenons pas compte de la dimension historique de la Bible que répondrons-nous à quelqu'un qui va manger des raisins dans le vignoble de son voisin et qui, lorsqu'il est repris, répond : "Il est écrit : Si tu entres dans la vigne de ton prochain, tu pourras à ton gré manger des raisins et t'en rassasier" (Dt. 23.25) ? Ou qui refusera de payer l'intérêt convenu d'un emprunt en s'appuyant sur le v. 20 du même chapitre qui interdit le prêt à intérêt ? Ou qui dira : "Si Dieu a permis à Salomon d'avoir 700 femmes et 300 concubines, pourquoi est-ce que je ne pourrais pas en avoir au moins deux ?"

Beaucoup de difficultés se résolvent lorsque nous les plaçons dans la perspective de l'histoire du salut : certaines dispositions de la Loi de Moïse, les guerres de la conquête de Canaan et l'extermination des populations locales, l'interdit, le vengeur du sang et les villes de refuge, le mariage selon la loi du Lévirat, les psaumes imprécatoires, les diatribes des prophètes contre les nations et même l'attitude des disciples de Jésus durant la période des évangiles, avant l'effusion de l'Esprit, étaient des événements enracinés dans leur temps qu'on ne peut pas, sans autre, transposer en un temps différent.

#### *L'aide apportée par l'histoire décrite par la Bible elle-même*

L'histoire nous permet de comprendre beaucoup d'épisodes de l'A.T. et d'allusions dans les livres prophétiques.

Les parties historiques du Pentateuque nous aident à comprendre ses lois (dont certaines ont été changées lorsque le peuple d'Israël s'est établi de manière sédentaire en Canaan). L'ensemble des circonstances du temps des Juges permet de deviner pourquoi un Samson, un Gédéon ou un Jephté ont agi comme ils l'ont fait. Le comportement de Ruth et de Booz reste énigmatique si nous ne connaissons pas les coutumes du temps. Le contexte historique de la vie de David nous aide à expliquer une grande partie de ses psaumes. Toute l'histoire des livres des Rois est indispensable pour comprendre les messages des prophètes.

Les "Lamentations de Jérémie" doivent se lire à la lumière du récit de la destruction de Jérusalem dans les Rois et les Chroniques; la vision de la vallée des ossements (Ez. 37) peut, certes, s'appliquer à la nouvelle naissance, mais elle a été donnée d'abord pour les exilés de Babylonie qui ne croyaient plus que leur nation pourrait un jour revivre. L'accomplissement littérale de cette prophétie dans son sens premier est un gage d'autres applications possibles.

Dans le N.T. également, les allusions historique de Jésus au serpent d'airain (Jn. 3), à Jonas, à la reine de Saba, à Elie, etc.... ne nous sont compréhensibles que si nous connaissons ces histoires. Les épîtres de la captivité (Eph., Ph., Phm.) doivent se lire à la lumière d'Act. 28.

#### *Les apports extra-bibliques*

La Bible ne nous donne pas toujours les indications historiques suffisantes pour comprendre tous ses récits. Car le souci premier de ses auteurs n'était pas historique dans le sens actuel du terme. Leurs normes n'étaient pas dictées par l'importance d'un événement ou d'un règne sur le plan de l'histoire profane. L'un des meilleurs exemples est la place d'Omri dans la Bible et dans les annales profanes. D'après ces dernières, Omri était un très grand roi, au point que, longtemps après sa mort, les tablettes assyriennes appellent encore le royaume du nord "le pays d'Omri". Or, le livre des Rois ne lui consacre que 8 versets (1 R. 16.21-28). Son fils Achab a eu beaucoup moins d'importance que lui sur le plan de la politique extérieure au Moyen-Orient, mais dans la Bible, son règne couvre 209 versets (1 R. 16.29-22.40) parce que durant ce règne, *Dieu a fait* de grandes choses par son prophète Elie.

Pour bien comprendre l'histoire "sainte", c'est-à-dire celle des œuvres de Dieu dans l'histoire de son peuple, il nous faut souvent connaître l'histoire tout court, en particulier des peuples environnants qui ont joué un si grand rôle dans le destin d'Israël.

#### *L'aide de l'archéologie pour la compréhension de l'A.T.*

Dans un article consacré aux "Contributions de l'archéologie à l'interprétation de l'A.T.", (in Kearley, 86, pp. 146-157), J. McRay cite quelques exemples prouvant que "les découvertes archéologiques illustrent le texte biblique et aident à clarifier les parties obscures" (p. 148). C. F. Myers Jr. montre comment des sources extra-bibliques, comme les tablettes de Nuzi, éclairent certains passages difficiles (Kearley pp. 168-180). Pourquoi, par exemple, Rachel a-t-elle emporté les divinités domestiques de Laban, son père (Gn. 31) ? Généralement, on l'attribue à un reliquat d'idolâtrie. Les tablettes de Nuzi montrent que, dans les tribus de cette région, la propriété pouvait passer au gendre à une condition : que le père de famille lui ait fait une présentation formelle des dieux domestiques. Un homme pouvait aussi adopter sa femme comme "sœur", si elle acceptait ce titre, ce qui expliquerait les comportements d'Abraham et d'Isaac (Gn. 12, 20, 26).

Un autre parallèle avec les habitudes du temps est la coutume de donner une esclave : des contrats de mariage de ces régions le stipulent expressément. Dans les classes supérieures, si la femme était stérile, il était tout à fait légitime qu'elle présente cette esclave à son mari comme concubine, afin d'obtenir par elle des descendants considérés légalement comme ses héritiers (cp. Gn. 16.2).

Les archives en terre cuite d'Ebla, les papyrus d'Eléphantine, les lettres de Tell-el-Amarna ressuscitent tout une civilisation et nous aident à mieux connaître le cadre dans lequel se sont passés différents épisodes bibliques. Si bien qu'après les découvertes des tombes des pharaons et le déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens, après toutes les fouilles entreprises en Assyrie, en Babylonie, en Perse, en Palestine et le décryptage des inscriptions sur les monuments et les tablettes de ces pays, nous sommes bien plus à même de connaître cette histoire que les chrétiens des siècles passés. L'histoire ancienne des peuples du "croissant fertile" couvre actuellement des centaines de volumes consciencieusement dépouillés par les spécialistes de la Bible pour y relever toutes les allusions à des personnages, des lieux ou des événements mentionnés dans les Ecritures.

Pourquoi Joseph s'est-il rasé avant de se rendre auprès du pharaon (Gn. 41.14) ? Parce qu'il était interdit de comparaître avec une barbe en sa présence. Pourquoi le pharaon lui a-t-il donné son anneau en lui donnant "autorité sur tout le pays d'Egypte" (v. 42, 44) ? Parce que l'anneau comportait un sceau qui servait de signature royale sur les décrets à prendre. Pourquoi Joseph n'a-t-il pas mangé avec ses frères (43.32) ? Parce que les lois religieuses des Egyptiens le lui interdisaient : certains des animaux élevés par des bergers étaient divinisés, ceux qui les tuaient étaient donc des "déicides" sacrilèges. Pourquoi les premières plaies ont-elles dû impressionner le pharaon et les Egyptiens ? Parce qu'elles frappaient ce qu'ils considéraient comme divinités : le Nil, les grenouilles, les vaches, le soleil.

D'après les tablettes de Nuzi, un couple sans enfant pouvait adopter l'un des serviteurs de la famille comme héritier (cp. Gn 15, l'adoption d'Éliézer comme héritier d'Abraham) ou décider d'avoir un enfant par l'intermédiaire d'une servante de l'épouse légitime (cp. Gn. 16); mais si, par la suite, ce couple avait un enfant, celui-ci devenait héritier principal à la place du serviteur ou du fils de la servante (cp. Gn. 15.4; 17.18-21). Ces tablettes rapportent aussi le cas d'un nommé Tupkitilla qui vendit son droit d'aînesse pour trois moutons (cp. Gn. 25.29-34). Elles donnent force de loi à la bénédiction orale donnée par un père mourant (Gn. 27; 49).

Pourquoi Ephrôn a-t-il insisté auprès d'Abraham pour qu'il achète tout le champ de Makpèla ? Les lois hittites (46 et 47) nous donnent la réponse : lorsqu'un acheteur acquerrait seulement une

partie d'une propriété, le propriétaire principal devait continuer à payer les impôts fonciers sur toute la propriété. Abraham, étant nomade dans le pays, n'avait pas envie de s'embarasser de telles obligations, mais comme Ekrôn savait qu'Abraham avait un urgent besoin de cette caverne pour enterrer Sara, il a insisté pour qu'il achète tout le champ afin d'être libéré de ses implications "fiscales" sur cette propriété. (K.A. Kitchen, 66, 153-156).

#### *L'aide de l'archéologie pour la compréhension du N.T.*

Bien que moins spectaculaires que les résultats des fouilles relatifs à l'A.T., les confirmations et éclaircissements apportés par l'archéologie aux textes du N.T. sont très précieux. On connaît les arguments apologétiques apportés par le pionnier de l'archéologie du N.T., Sir William Ramsay, à l'historicité du livre des Actes (v. *Introduction au N.T. Evangiles – Actes*, Ed. Emmaüs, pp. 444ss).

J. F. Wilson (86, pp. 265-274) cite quelques autres découvertes plus récentes allant dans le même sens; le caractère d'Hérode Agrippa Ier, qui a persécuté l'Eglise primitive et tué l'apôtre Jacques (Act. 12.2) ressort bien d'une monnaie frappée à Césarée en l'an 43, illustrant son orgueil et son opportunisme politique : "Le grand Roi Agrippa, qui aime (littéralement : amoureux de) César. Une autre monnaie représente Salomé, la fille qui a dansé devant Hérode Antipas. Les manuscrits de Qumrân, les écrits rabbiniques des environs du 1<sup>er</sup> siècle, ceux de Philon et de Josèphe, nous font mieux pénétrer le monde de pensée dans lequel ont vécu Jésus et les apôtres.

Des fouilles sur le mont Garizim ont mis au jour un grand autel de pierres non-taillées, apparemment détruit en 128 av. J.-C. par le roi juif Hyrcan. Cela explique pourquoi la femme samaritaine disait : "Nos pères *ont adoré* sur cette montagne", (Jn. 4.20, Jean emploie l'aoriste, le temps de l'action révolue). Les archéologues ont également démontré que, depuis le puits de Jacob, on pouvait voir parfaitement les ruines de cet autel situé sur la pente nord du mont. Cela explique l'expression : "*cette* montagne" dans la bouche de la Samaritaine comme dans celle de Jésus (v. 21). "Cela ne prouve pas encore que la conversation de Jean 4 a eu lieu, mais que l'histoire est située dans un cadre géographique vrai en un temps spécifique, et que l'on peut vérifier à la fois la réalité du temps et du lieu" (p. 269).

Les réactions des Juifs rapportées dans Act. 21.27-36, se comprennent mieux à la lumière des inscriptions trouvées en 1871 et 1938 prévenant les étrangers qui pénétraient à l'intérieur de l'enceinte réservée aux Juifs qu'ils risquaient la mort. Ces inscriptions concordent parfaitement avec ce que Josèphe rapportait dans ses *Antiquités* (15.11.5).

En 1968, on a découvert au nord de Jérusalem, la tombe d'un jeune homme mort crucifié : un clou de 16 cm transperçait encore ses deux calcaneum et les maintenait ensemble, les os des avant-bras avaient été percés juste au-dessus des poignets. Les os de ses jambes étaient cassés en deux entre le genou et le pied, comme ceux des deux brigands crucifiés avec Jésus (Jn. 19.31-33). Si, sur les milliers de crucifiés de ce temps-là, ces restes seuls ont été retrouvés, c'est qu'ils ont été placés, comme ceux de Jésus (Mc. 15.42-47; Jn. 19.38-42), dans la tombe d'une famille riche.

Les fouilles ont aussi mis au jour, sur les tombes, beaucoup de noms familiers aux lecteurs du N.T. : Marthe, Salomé, Simon, Saul, Saphira... Il y a même une inscription que l'on a déchiffrée comme signifiant "Alexandre de Cyrène, fils de Simon" (cp. Mc. 15.21).

Des ossuaires de Jérusalem et de Jéricho, datant du 1<sup>er</sup> siècle, attestent la pratique des doubles ensevelissements chez certains Juifs : le corps était d'abord déposé sur des bancs de pierre dans la tombe. Après un an ou davantage, lorsque la chair était tombée en putréfaction, les os étaient solennellement ensevelis à leur place définitive. Quelle était l'origine de cette coutume ? Les pharisiens croyaient en la résurrection (Act. 23.8) et voulaient donc conserver les ossements des défunts. Mais il ne fallait pas que la chair soit conservée. Même si le mort était placé dans un

sarcophage, on avait soin de laisser des trous pour que la chair, devenue liquide par la putréfaction, puisse s'écouler. Pourquoi ? Parce que, selon les pharisiens, le péché réside *dans la chair*, et elle ne devait pas parvenir à la résurrection. Les pharisiens comprenaient le mot chair dans le sens physiologique (c'est-à-dire nos muscles).

L'apôtre Paul, ancien pharisien, a conservé le mot chair dans les expressions suivants dans lesquelles un pharisien aurait retrouvé des formulations familières : "Je sais que le bien ne réside pas... dans ma chair" (Rom. 7.18); "par ma chair, je suis esclave de la loi du péché" (v. 25); "La chair et le sang ne peuvent entrer dans le royaume de Dieu" (1 Cor. 15.50); "Les œuvres de la chair..." (Gal. 5.19; cp. 6.8; peut-être 1 Cor. 5.5). Mais l'apôtre a donné à ce mot une signification très différente du sens terre-à-terre qu'il avait chez les pharisiens; chez lui, la chair représente la nature corrompue de l'homme, encline au péché, celle qui nous vient de ce que nous étions avant notre régénération. "La chair et le sang" c'est ce que l'homme est par nature.

#### *L'archéologie éclaire le sens de certains mots*

Parfois, l'archéologie permet aussi de préciser le sens de certains mots utilisés dans le Nouveau Testament. Ce fut le cas pour ce mot unique dans la Bible et dans la littérature grecque classique que Marc 14.41 emploie au moment de l'arrestation de Jésus : *apechai* traduit dans Colombe et TOB par "c'en est fait". Ce mot a été retrouvé sur des papyrus avec le sens de "reçu" (pour un paiement). Il signifierait donc : (le traître) a déjà reçu son salaire.

Le mot *qorbân* (dédié à Dieu, Mc. 7.11) est également illustré par deux découvertes de ce mot : l'une sur une image de pigeons marqués KRBN (qui nous rappelle Lc. 2.22-24 où les parents de Jésus ont apporté deux pigeons au Temple), l'autre sur un ossuaire de la vallée du Cédron, dans une inscription apposée à l'extérieur : "Tout ce que quelqu'un trouverait d'intéressant dans cet ossuaire est qorbân à Dieu de la part de celui qui est dans cet ossuaire".

Autre exemple : dans Mc. 11.4, les disciples "trouvèrent un ânon attaché dehors, près d'une porte dans la rue", littéralement : *pros thuran exôepi tou amphodou*. Le mot *amphodon* a été retrouvé dans deux inscriptions à Beth-Chéan (Scythopolis), l'une des villes de la Décapole, sur des "poteaux indicateurs" montrant la direction de l'*amphodon* de Démétrius et celle de l'*amphodon* des grains. Un *amphodon* était un bâtiment contenant une série de magasins, un *bazar* tel qu'on les trouve encore au Moyen-Orient. Il faudrait donc traduire "hors de la porte menant à une arcade de magasins".

Ainsi, pas à pas, les documents extra-bibliques exhumés éclairent maints passages de l'Écriture sainte. Des livres comme *La Bible à la lumière de l'archéologie* de J.A. Thompson (Ed. Ligue pour la lecture de la Bible) et les Bibles d'étude nous apportent une masse de renseignements extra-bibliques qui nous aident à comprendre certaines coutumes et certains comportements énigmatiques.

Malheureusement, les découvertes archéologiques, surtout celles relatives au N.T., ont été généralement peu prises en compte par les théologiens critiques. W. F. Albright notait que "toutes les écoles de critique radicale du N.T. du 19<sup>e</sup> siècle et du 20<sup>e</sup> siècle, sont préarchéologiques" (cité J. F. Wilson, 86, p. 265) n'étant pas fondées sur des preuves historiques, mais sur des arguments "flottant en l'air".

#### *Histoire sainte et histoire profane*

L'histoire d'Israël était constamment imbriquée dans celle des grands empires : Égypte, Syrie, Assyrie, Babylonie, empire médo-perse qui luttaient pour la prépondérance au Moyen-Orient, et dans celles des petits états voisins : Philistie, Phénicie, Moab, Edom, Ammonites, Arabes, ... ballottés de côté et d'autre au gré des conquêtes et des revers. La Palestine se trouvait sur la route

entre l'Égypte et les autres puissances mondiales de l'époque. Rien d'étonnant à ce qu'elle ait été plus d'une fois l'enjeu de luttes opiniâtres entre les "grands" : elle servait pour les uns comme pour les autres d'Etat tampon ou de tremplin pour envahir le pays rival. Dieu s'est servi des ambitions politiques de ces différents peuples pour réaliser ses desseins : l'affaiblissement de la puissance assyrienne menacée sur ses frontières occidentales et orientales coïncidait avec l'extension du royaume israélite lorsque le peuple était fidèle, l'invasion assyrienne puis babylonienne servit de châtiment au peuple infidèle. Mais que la "verge" utilisée par Dieu outre passe ses droits, et Dieu préparait déjà une autre nation pour la subjuguier et la châtier à son tour (comme ce fut le cas de la Babylonie, submergée ensuite par les Médo-Perses).

Les livres des prophètes restent, en grande partie, "scellés de sept sceaux" pour qui ne connaît pas l'histoire des peuples mentionnés. Aussi est-il hautement conseillé d'étudier ces livres avec une bonne introduction précisant la situation politique exacte du royaume dans lequel le prophète a exercé son ministère (Juda ou Israël), les forces ennemies en présence et le développement de la situation au cours du ministère de ce prophète. La Bible annotée, des commentaires ou une Bible d'étude avec notes rendront de grandes services dans ces cas.

Certains chapitres du livre de Daniel sont incompréhensibles sans la référence à l'histoire profane. Pourquoi Belchatsar n'a-t-il offert à Daniel que la troisième place dans le royaume ? Parce que lui-même occupait la deuxième, après son père. Si nous connaissons les caractéristiques des empires babylonien, médo-perse, grec et romain, nous comprendrons mieux le songe de la statue (ch. 2) et la vision des quatre bêtes (ch. 7). Si nous lisons le ch. 11 en parallèle avec l'histoire des Séleucides, nous serons remplis d'émerveillement devant la précision avec laquelle Dieu a révélé l'avenir à son serviteur.

La connaissance du monde gréco-romain nous aide également à mieux comprendre les évangiles et les Actes. L'histoire de la famille des Hérode telle que nous la raconte Josèphe nous aide à nous retrouver entre les divers membres de la famille qui ont régné çà et là et à différents moments. Le portrait qu'il donne de chacun d'eux nous permet aussi de mieux comprendre certains traits apparaissant dans les livres historiques du N.T. L'investiture d'Hérode Archélaüs à Rome et l'ambassade juive pour l'annuler éclairent la parabole de Lc. 19. Les travaux des historiens de l'antiquité (comme A.N. Sherwin-White) et des archéologues (comme W. Ramsay) ont éclairé bien des détails et confirmé la valeur historique des récits bibliques (noms des magistrats locaux, des gouverneurs des provinces, coutumes relatives à la citoyenneté romaine, à l'appel à César... Voir *Introduction au N.T. Evangiles et Actes*, Ed. Emmaüs, 1990, pp. 444-448).

Dans Jn. 19.12, par exemple, les Juifs menacent Pilate : "Si tu relâches cet homme, tu n'es pas ami de César". Une menace bien anodine, vue de notre point de vue, mais nous comprenons mieux la peur que cette menace a dû infliger à Pilate si nous savons que *Amicus Caesaris* était un titre accordé aux loyaux serviteurs de l'empereur. Quelques années auparavant un homme s'était vu retirer ce titre; il avait dû ensuite faire face à une hostilité telle qu'il n'avait plus vu d'autre issue que le suicide.

### **Le contexte géographique**

La géographie de la Terre Sainte explique aussi certaines illusions énigmatiques pour nous : le vent d'orient (qui dessèche tout parce qu'il vient du désert), les pluies de la première et de l'arrière-saison (deux saisons de pluie : printemps et automne), l'importance de l'eau, précieuse entre toutes, source de vie et de joie. Les distances, le tracé et l'état des routes, la localisation des sources, des oueds et des oasis, la nature du terrain (fertile ou stérile, rocher ou calcaire truffé de cavernes), l'altitude des montagnes, le régime hydrographique, la densité de la population : tous ces éléments constitutifs du pays que Dieu avait promis à son peuple (Gn. 35.12; Hbr. 11.9) jouent çà et là un rôle dans les histoires que la Bible raconte.

Dans Dt. 27.11-14, il nous est raconté que certains Israélites devaient monter sur le mont Garizim pour prononcer des bénédictions, d'autres sur le mont Ebal pour prononcer des imprécations. Pour comprendre ce texte, il faut savoir que ces deux montagnes sont très proches. Dans Jug. 9.7, Yotam monte sur le mont Garizim pour s'adresser depuis son sommet aux gens de Sichem. Là encore, la faible altitude de ce mont au-dessus de la ville explique qu'on ait pu comprendre ces paroles depuis en bas.

Pourquoi le peuple fut-il si impressionné lorsqu'à la demande de Samuel il y eut de la pluie et du tonnerre ? Parce que c'était le temps de la moisson (1 S. 12.17), donc le mois de mai, et qu'en Palestine il ne pleut jamais d'avril à octobre. Pourquoi David fugitif a-t-il fait de la caverne d'Adoullam son quartier général ? Parce que son entrée, au flanc d'un coteau escarpé, est difficile à trouver et facile à défendre.

Cherchez, sur une carte, la distance parcourue par Elie entre Beer-Chéba et la montagne d'Horeb (Sinai), puis de là jusqu'à Damas, et le récit prendra une signification bien plus réelle. Évaluez en kilomètres le chemin que les déportés de Juda ont dû parcourir entre leur pays et la Babylonie et comptez le nombre de jours qu'il leur a fallu au minimum, et vous pourrez mesurer le peu d'espoir qu'ils ont dû avoir de retourner un jour dans leur patrie. Ou la distance de Suse à Jérusalem, et vous vous rendrez compte de la témérité du projet de Néhémie.<sup>23</sup>

## **Le contexte culturel**

La culture d'un peuple comprend l'ensemble des coutumes liées à la vie quotidienne (culture matérielle), celles qui régissent les principales étapes de la vie (naissance, accès à l'âge adulte, mariage, mort), les relations humaines (hiérarchie sociale, hospitalité, institutions diverses, règles commerciales) et la religion (fêtes, vœux, pèlerinages, temps de prière et de jeûne...).

Lorsque les auteurs bibliques écrivaient pour des lecteurs qui ne connaissaient pas ces coutumes, ils les leur expliquaient (par ex. Mc. 7.3-4). Mais, dans beaucoup de cas, ils ne donnent pas d'explication, car l'allusion était aussi claire pour les destinataires de leurs écrits que pour nous les gestes de la vie quotidienne : se serrer la main, inviter à "prendre un verre" ou un café, hisser le drapeau, publier les bans... gestes qu'il faudrait peut-être expliquer à des gens d'un autre temps ou d'une autre culture.

### *a) Le contexte culturel de l'Ancien Testament*

Pourquoi Rébecca s'est-elle voilée en voyant Isaac de loin (Gn. 24.66) ? Pourquoi les frères de Joseph l'ont-ils jaloué à cause de sa robe multicolore (Gn. 37.3) ? Le contexte culturel de l'époque des patriarches nous renseigne : une femme honnête ne se montrait jamais dehors sans voile; on ne partait pas en voyage sans emporter ses idoles protectrices, la robe multicolore était le signe du futur chef de tribu.

L'épisode de Yaël et de Sisera tel qu'il est raconté dans Jug. 4 a de quoi nous choquer si nous ne connaissons pas les coutumes des nomades. Yaël sortit à la rencontre de Sisera et l'invita à rentrer dans sa tente pour se reposer, et pendant qu'il dormait, elle lui enfonça un piquet de tente dans la tempe. Et elle est louée pour cette infamie (Jug. 5.24) !

---

<sup>23</sup> Un Atlas de la Bible pourra rendre de grands services, car il jalonne les différents déplacements pour chaque tranche de l'histoire. Voir aussi R.P. Tellier : *Atlas historique de la Bible* (Spes, Paris 1967). L. Grollenberg : *Atlas de la Bible* (Elsevier, Paris Bruxelles 1955), H.H. Rowley : *Atlas de la Bible* (Centurion Paris, 1969), G. Pesce *Atlas biblique* (Off. gén du livre, Paris, 1969, Jn. Negenmann : *Univers de la Bible* (Elsevier-Sequoia, Bruxelles, 1971), *Atlas de la Bible* (Sator, C.L.C., Emmaüs 1986), J. Rogerson : *Nouvel Atlas de la Bible* (Brepols, 1985), J. Rhymen : *Panorama du monde biblique* (Cerf Paris 1982).

Ce récit devient plus compréhensible lorsque nous savons 1. que l'invitation à entrer dans la tente et à se reposer fait partie des lois de la politesse orientale. Si vous passez aujourd'hui encore près d'une tente de Bédouins, on vous adressera cette invitation à peu près dans les mêmes termes que Yaël l'a fait. Mais 2. la tente comprend deux compartiments : la partie commune et la section réservée à la femme. Aucun étranger n'a le droit de pénétrer dans cette dernière, sous peine de mort. La femme qui permettrait à un homme d'entrer là deviendrait elle-même passible de mort. Sisera connaissait ces lois non écrites. Cherchant une cachette sûre, il est certainement entré de force dans cette partie interdite de la tente sachant qu'aucun Israélite n'oserait venir le chercher là. Peu lui importait le danger qu'il faisait courir à Yaël. Or, c'était l'exposer à la mort sous la vindicte de son mari. Elle choisit donc de défendre sa vie et, du même coup, de débarrasser Israël d'un tyran cruel (Jug. 4.3). C'est cela qui lui valut la gratitude des Israélites.

Nous sommes choqués par le "sacrifice" de la fille de Jephté (Jug. 11.30-40). Les Cananéens avaient l'habitude de sacrifier leurs enfants à leurs divinités : c'est ce que la Bible appelle "faire passer ses enfants par le feu". Le lecteur non prévenu voit derrière ces mots un rite anodin où des enfants sauteraient par-dessus une sorte de feu de camp (sur le point de s'éteindre). La réalité était beaucoup plus tragique : on chauffait à blanc une idole de métal et, dans ses bras brûlants, le père plaçait son enfant comme offrande à la divinité pour en obtenir une faveur spéciale. La Parole de Dieu avertit à maintes reprises contre l'imitation de cette pratique inhumaine (Lv. 18.21; 20.2-5; Dt. 12.30-31; 18.10-12; Ps. 106.37). Malgré cela, des rois d'Israël ont fait brûler leurs enfants (2 R. 21.6; 2 Chr. 28.3) comme le roi de Moab (2 R. 3.26-27). Est-ce que Jephté a ainsi sacrifié sa fille ? Certains interprètes le pensent et voient dans cet acte – que la Bible n'approuve nulle part – un reste de traditions païennes héritées de sa mère, une prostituée cananéenne (Jug. 11.1). D'autres opposent à cette idée les arguments suivants :

1. Au verset précédant la mention du vœu de Jephté, le livre des Juges dit que "l'Esprit de l'Eternel fut sur" lui (v. 29) comme pour nous avertir de prendre ce qui est dit ensuite dans un sens positif.

2. Dans son vœu, Jephté parle de "quiconque sortira". On a supposé que Jephté s'attendait à voir sortir un animal, mais le mot hébreu employé ici ne s'applique qu'à des personnes. Comme cette personne devait sortir de sa maison, il ne peut s'agir que d'un membre de la famille, de quelqu'un qui aurait à cœur de venir le féliciter à cause de sa victoire. Jephté pouvait-il s'imaginer que le sacrifice de cette personne pourrait plaire à l'Eternel, alors que celui-ci avait formellement interdit de telles pratiques (voir en particulier Dt. 12.30-31 et 18.10-12) ?

3. Il est tout aussi impensable que Dieu lui ait accordé la victoire en réponse à un tel vœu et qu'il se soit trouvé en Israël un prêtre disposé à accomplir un tel acte. Si lui-même s'était disposé à sacrifier lui-même sa fille, il aurait certainement suscité l'indignation des gens de Galaad (cf. 2 R. 3.27 où, à une époque d'infidélité envers l'Eternel, le sacrifice du fils du roi moabite a soulevé l'indignation des Israélites).

4. Jug. 11.37-38 dit que la fille de Jephté a demandé un délai de grâce pour pleurer, non sur sa mort prochaine ou la brièveté de sa vie, mais "sur sa virginité". Ex. 38.8; 1 S. 2.22 et Lc. 2.36-37 nous révèlent l'existence, dans le sanctuaire central, de femmes vierges dévouées au service de Dieu. La fille de Jephté aurait donc été "consacrée à l'Eternel" pour un tel service. La remarque du v. 39 ("elle n'avait pas connu d'homme") prend au contraire sa valeur dans l'alternative d'une consécration au service de Dieu en relevant le fait que l'une des conditions d'un tel service était remplie.

5. Au v. 40, le verbe célébrer peut aussi se traduire par "parlaient avec" (la fille de Jephté), indiquant par là qu'elle était toujours en vie.

6. On comprenait difficilement que Jephé ait été cité parmi les héros de la foi (Hbr. 11.32-33) s'il avait commis un acte aussi contraire à la volonté de Dieu que le sacrifice de sa fille.

Avant d'être scandalisés par une affirmation de la Bible, il nous faut donc connaître tout le contexte culturel et voir s'il n'existe pas d'autre interprétation possible des faits mentionnés.

La culture comprend aussi la langue que nous parlons. "La langue est influencée par la situation culturelle dans laquelle vit celui qui s'en sert. Bien que parlant le langage quotidien, les auteurs bibliques s'expriment souvent d'une manière différente de la nôtre. Nous ne parlons plus des "eaux au-dessus des cieux" (Ps. 148.4), des "fondements de la terre" qui sont ébranlés (Es. 24.18), des "écluses d'en haut qui s'ouvrent" (Gn. 7.11; Es. 24.18), des "genoux sous la terre qui fléchissent au nom de Jésus" (Ph. 2.10)" (G.E. Meuleman, 58, p. 29).

#### *b) Le contexte culturel du Nouveau Testament*

Même dans le N.T., plus proche de nous, la connaissance du contexte culturel est nécessaire pour comprendre beaucoup de détails des récits : le toit où sont montés les quatre hommes portant le paralytique, l'étonnement de la Samaritaine en voyant un Juif s'adresser à elle, les gens "couchés" à table (Jn. 13.23-24), l'importance du lavement des pieds (Jn. 13.3-5, Lc. 7.44). Si nous ne savons pas que l'expression "enterrer son père" (Lc. 9.59) se rapportait à tous les soins que l'on devait à ses parents jusqu'à leur mort (et cela pouvait durer des années), nous nous étonnerons que Jésus n'ait pas permis à un homme d'assister aux funérailles de son père. Si nous ignorons que les figuiers portent toujours quelques figes, même en dehors de la "saison des figes" (Mc. 11.11-14) et que, de plus, les fruits apparaissent avant les feuilles, nous ne comprenons pas pourquoi Jésus a maudit ce figuier, porteur d'espérance, mais qui n'est pas à la hauteur de ses promesses (comme Israël, qu'il symbolise ici). Pourquoi un homme portant une cruche d'eau était-il un signe indubitable menant vers l'endroit où Jésus voulait célébrer la Pâque avec ses disciples ? Parce qu'en Palestine, ce sont généralement les femmes qui vont puiser l'eau. Pourquoi Jésus appelle-t-il "insensées" les vierges qui n'avaient pas emporté de réserve d'huile (Mt. 25.1-13) ? Parce que les lampes à huile palestiniennes n'avaient qu'un tout petit réservoir, épuisé en peu de temps.

Pourquoi l'homme de la parabole de Mt. 13.44 a-t-il conservé le trésor qu'il avait découvert ? Parce que d'après les lois en vigueur à l'époque, il appartenait à celui qui l'avait trouvé (cp. Job. 3.21; Pv. 2.4). Pourquoi Jésus a-t-il permis à ses disciples d'arracher des épis dans un champ qui ne leur appartenait pas (Mt. 12.1) ? Parce que la Loi le permettait (Dt. 23.26). Pourquoi Jésus leur a-t-il demandé de ne "saluer personne en chemin" (Lc. 10.4) ? Parce que les salutations commençaient par deux "Challom" pour lesquels on s'inclinait d'abord à droite, puis à gauche, elles se poursuivaient par l'échange des nouvelles de la santé de chacun, des affaires du jour... et se terminaient par deux autres "Challom" ponctués par des révérences. Le tout durait au minimum une demi-heure.

L'allusion de Jésus aux sépulchres blanchis (Mt. 23.27-33) se comprend lorsqu'on sait qu'aujourd'hui encore, il est d'usage de blanchir plusieurs fois par an la petite construction en mortier élevée sur la tombe. Souvent, ces cimetières donnent une impression de plus grande beauté et pureté que les maisons – en contraste total avec l'intérieur des tombes, qui ne change pas, quelque nombreux que soient les blanchiments extérieurs.

Ainsi, beaucoup d'allusions : les grands vases (où l'on purifiait l'eau par décantation, Jn. 2.6), le vêtement de noces (offert par l'hôte, Mt. 22.11), les larges phylactères (Mt. 23.5), la robe sans couture (Jn. 19.23), les outres à vin (Mc. 2.22), ... et beaucoup de paroles (porter sa croix, le sel qui perd sa saveur, l'herbe qui va au four, les charbons ardents amassés sur la tête, le caillou blanc...)

prennent leur sens réel lorsque nous connaissons l'arrière-plan culturel et les habitudes de vie du peuple palestinien à l'époque de Jésus.

Le but de ces recherches et toujours de donner aux mots, aux phrases et aux coutumes le sens qu'ils avaient pour l'auteur et pour les premiers destinataires de l'écrit, de comprendre ce qu'ils pouvaient comprendre avec les notions qu'ils avaient, dans le cadre social et culturel dans lequel ils vivaient.

Nous pouvons trouver ces différentes renseignements dans des dictionnaires bibliques, des commentaires, des "Vie de Jésus" et des livres consacrés à la *Vie quotidienne des Hébreux au temps de la Bible* (Titre d'un livre d'A. Chouraqui, Ed. Hachette). Voir aussi Tenney, Packer, White : *La vie quotidienne dans les temps bibliques* (Vida 1984), Thompson : *Vie et coutumes bibliques* (Ligue pour la lecture de la Bible, 1989), G.C. Weiss : *Insights into Bible Times and Customs* (Moody, Chicago 1972), F. H. Wight : *Manners and Customs of Bible Lands* (Moody, Chicago 1975), W. Coleman : *Today's Handbook of Bible Times and Customs* (Bethany, Minneapolis 1984), J.M. Freeman : *Manners and Customs of the Bible*, Logos, Plainfield N.J. reprinted 1972.

"Amasser des charbons sur la tête" de quelqu'un (Rom. 12.20) a donné lieu aux interprétations les plus fantaisistes. La simple "méditation" de cette formule ne nous est pas d'un grand secours dans ce cas. En connaissant les mœurs de l'Orient, on saura 1. que tout se porte sur la tête, 2. lorsque le feu s'éteint au foyer cela signifie : froid et faim, parce qu'on ne peut plus cuire les aliments. 3. Dans ce cas, il n'y avait qu'une solution : chercher quelque part des charbons (de bois) enflammés dans une sorte de petit brasero en terre cuite. Si la voisine était généreuse et bien disposée, elle amassait une bonne quantité de charbons ardents dans le brasero et le chargeait ensuite sur la tête de sa voisine. Ce que l'on fait pour ses amis, l'auteur de Pv. 21-22 cité par Paul demande qu'on le fasse pour son ennemi en lui donnant généreusement à manger et à boire. Peut-être une telle attitude le fera-t-elle "rougir de honte" (l'un des sens donnés à cette expression), mais ce n'est pas le but recherché, c'est plutôt le témoignage de bonté pour lui redonner la possibilité de vivre (comme avec un foyer où le feu est entretenu).

#### *Approfondissement de notre compréhension*

Ces précisions apportées par l'archéologie nous amèneront souvent à un approfondissement spirituel bien plus authentique et plus conforme à la pensée biblique qu'une méditation n'ayant pour base que le sens actuel des mots et expressions que nous lisons. Par exemple, "porter sa croix" (Lc. 9.23) signifie aujourd'hui : accepter les difficultés de l'existence. Pour les contemporains de Jésus, c'était bien autre chose : seul le condamné à mort, exclu de la société comme un criminel, portait sa croix. Lorsque Jésus a lié l'obligation de porter sa croix à l'engagement du disciple, il voulait dire qu'il fallait être prêt à être repoussé par la société comme un paria et accepter de mourir soi-même. C'est pourquoi, avant de parler de se charger de sa croix, Jésus disait : "Si quelqu'un veut venir après moi qu'il *renonce à lui-même*". Renoncer à soi-même et se charger de sa croix, c'est déjà , sous une forme imagée, l'enseignement que développera l'apôtre Paul dans Rom. 6; 2 Cor. 5.14-15; Gal. 2.19; 5.24; 2 Tim. 2.11-13.

A côté de l'arrière-plan d'un texte, c'est-à-dire du contexte dans lequel il est né, on peut aussi considérer la manière dont ce texte a été perçu et compris par ceux qui étaient plus proches que nous de ses origines : les auteurs juifs postérieurs et les écrivains chrétiens des premiers siècles. Cette information n'a toutefois qu'une portée très relative, car leur herméneutique était souvent commandée par les usages de l'époque – que ne correspondaient pas toujours aux meilleurs principes d'interprétation (cp. la méthode allégorique, très en faveur aussi bien chez les auteurs juifs de la période inter-testamentaire que chez les Pères de l'Eglise).

## La forme de pensée

L'une des marques les plus profondes d'une culture est la forme de la pensée : concrète ou abstraite, analytique ou synthétique, déductive ou inductive. L'une des difficultés dont nous aurons le moins conscience en lisant la Bible est la différence de structure entre la pensée des auteurs bibliques et la nôtre.

### a) Particularités de la pensée sémitique

Tous les auteurs sacrés étaient des Sémites. Dieu respecte la personnalité et la tournure d'esprit des hommes qu'il inspire; or la pensée sémitique suit un cheminement différent de la pensée grecque. Notre "esprit géométrique" a été forgé par Aristote et Descartes. Nous disséquons la réalité, nous la traduisons en abstractions et nous nous efforçons de reconstruire le monde par la pensée, suivant un schéma logique. Nous démontrons une proposition en exposant une idée après l'autre et en déduisant l'une de l'autre par des raisonnements construits sur le modèle des syllogismes ("tous les hommes sont mortels - je suis un homme – donc je suis mortel").

La pensée sémitique procède différemment : elle part d'une impression, d'une expérience intérieure qu'elle cherche à traduire par des touches éparses, elle évoque et suggère au lieu d'exprimer et de démontrer.

Pour cela, elle juxtapose des notations diverses, des affirmations qui nous paraissent parfois contradictoires. Le Sémite ne les ressent pas comme telles : pour lui elles cernent la réalité sous ses différents aspects et l'évoquent de manière plus juste qu'une suite d'abstractions logiques. Le réel est souvent complexe et paradoxal, tout est en tout. C'est ce qu'exprime la dialectique sémitique : elle dit tout dès la première phrase et répète plusieurs fois la même affirmation en ajoutant des notations nouvelles, parfois antithétiques. La pensée hébraïque ressemble un peu à un tableau de l'école impressionniste vu de près, c'est une suite de touches incohérentes et hétérogènes, vu de loin, il recrée les couleurs de la réalité, car l'œil fait la synthèse des éléments complémentaires.

Le style sémitique est calqué sur cette forme de pensée. Le parallélisme, la juxtaposition et l'antithèse sont les procédés classiques des écrivains bibliques.

Nous verrons le parallélisme de plus près en parlant de la poésie dans la Bible, mais souvenons-nous que bien des morceaux de prose portent également la trace d'un parallélisme de pensée.

### b) Quelques exemples

L'une des formes particulières de parallélisme est le *chiasme*, c'est-à-dire deux lignes parallèles englobant deux autres sur le modèle : A, B, B', A'. Le chiasme peut être plus complexe, les parallèles s'emboîtant mutuellement : A, B, C, D, D', C', B', A'.

Cette forme de pensée est aussi naturelle au Sémite que notre développement en trois points ou le schéma thèse-antithèse-synthèse. Nous la trouvons, par exemple, dans les épîtres de Paul.

A Il est l'image du Dieu invisible, le *premier-né* de toute création,  
B car en lui *tout a été créé*...  
C ce qui est visible et  
C' ... invisible, trônes, ...  
B' *Tout a été créé* par lui et pour lui  
A' Il est *avant toutes choses* et tout subsiste en lui (Col. 1.15-17).

(voir aussi 3.12-14 : *revêtez-vous* d'ardente compassion..., *faites-vous grâce*..., comme Christ vous a *fait grâce*..., *faites de même*, mais pardessus tout, *revêtez-vous* de l'amour...).

Une autre forme usuelle de pensée est l'*antithèse*. Le parallélisme peut être antithétique, c'est-à-dire juxtaposer une image et son négatif. Par exemple : Pv. 10.7 : "La mémoire des justes est en bénédiction, mais le nom des méchants tombe en pourriture". Cette forme de pensée nous aide à comprendre des expressions comme "Dieu est lumière et il n'y a point en lui de ténèbres" (1 Jn. 1.5).

Toute la première épître de Jean est construite sur des affirmations antithétiques dans lesquelles sont opposées la lumière et les ténèbres (1.6-7), la vérité et le mensonge (2.21; 4.6), l'amour du Père et celui du monde (2.15), Christ et l'Antichrist (2.22), les enfants de Dieu et ceux du diable (3.10), l'amour et la haine (4.20), la foi et l'incrédulité (5.10), la vie et la mort (5.12), ... Le mode d'expression de l'apôtre Jean a été profondément marqué par le style de la pensée hébraïque qui se meut essentiellement dans la juxtaposition et l'antithèse.

Le plan de l'Apocalypse s'explique le mieux par ce que nous pouvons considérer comme le summum de la pensée sémitique : la structure en spirale. La même réalité est vue successivement sous différents angles; lorsqu'on a fait le tour, on s'élève d'un cran pour la reconsidérer encore sous différents aspects, mais à partir d'un autre point de vue.

"Le parallélisme ne vise pas seulement à enrichir la première formulation par une nouvelle expression plus nuancée, mais encore à créer un rythme croissant qui intensifie la puissance d'évocation. Il en résulte un développement du discours par vagues successives, en forme de cercles concentriques qui se superposent autour d'un même axe comme dans une spirale. Il est impossible d'ouvrir une page de la Bible sans en rencontrer de nombreux exemples" (Dom. C. Charlier, 57, p. 192).

En appliquant correctement ces règles générales d'interprétation d'un texte ancien, on verra se lever déjà bien des difficultés. Il faudra cependant garder toujours à l'esprit la nature particulière de la Bible : sous les dehors d'un livre comme un autre, elle est le livre "tout autre" qui demande à être interprété suivant des règles particulières – tout comme Christ cachait sa nature divine sous des traits humains.

# B. REGLES PARTICULIERES A LA BIBLE

## Chapitre 10

### Première règle : Interpréter la Bible comme étant la Parole de Dieu

S'il est important de commencer par étudier la Bible comme tout autre texte ancien, il l'est plus encore de la considérer comme un texte à part qui a ses lois propres.

#### **Nous interprétons la Parole de Dieu**

Beaucoup d'herméneutiques modernes partent de l'idée que la Bible est un livre antique comme bien d'autres : il faut donc lui appliquer les méthodes d'études éprouvées sur les textes égyptiens, sumériens, babyloniens, etc... Cette prémisse n'est que partiellement vraie, car, pour le chrétien, la bible n'est précisément *pas* un livre comme les autres, elle est la Parole vivante et permanente *de Dieu*. Or, on n'opère pas un homme comme on dissèque un cadavre, on n'analyse pas une lettre de sa bien aimée avec les méthodes utilisées par la criminologie pour authentifier un document. Si on a aimé ses parents, on ne va pas soumettre leur testament à une critique grammaticale ou psychologique. La foi en l'inspiration et l'autorité de la Bible commande une attitude respectueuse devant elle. Celui qui reconnaît son unité foncière ne va pas la découper en fragments qu'il essaiera d'opposer les uns aux autres.

Cette reconnaissance du caractère divin de l'écriture ne nous fait pas oublier son côté humain : pour rédiger sa Parole, Dieu s'est servi d'hommes qui ont utilisé le langage de leur pays et de leur temps. C'est ce qui fait toute la différence entre la Bible et ce que prétend être le Coran. Ce côté humain de la Bible implique que nous prenions en compte toutes les ressources et les caractéristiques du langage humain. Nous avons donc besoin de tous les outils éprouvés sur d'autres textes – pour autant qu'on puisse établir des similitudes – tout en sachant que la Parole de Dieu ne se *réduit pas* à un livre comme les autres.

L'unité de l'Auteur divin de cette "bibliographie sacrée" commande le respect du texte et la recherche de l'harmonisation plutôt que l'opposition systématique. Mais la diversité des auteurs humains nous contraint à une harmonisation "en finesse" et dans le respect des particularités de chacun, prenant en compte son intention, ses caractéristiques littéraires et ses harmoniques personnelles sur un même sujet ou une même notion.

On peut même dire que le respect des textes et de leurs auteurs impose parfois une lecture minutieuse, "serrée" de ce qu'ils nous ont laissé comme "testament". Pour reprendre l'image de tout à l'heure : si on a aimé ses parents, on va peut-être devoir soumettre le texte de leur testament à un examen très attentif, prenant en compte le fonctionnement du genre littéraire "testament", cherchant dans le dictionnaire le sens de certains sens techniques ou juridiques : ceci dans l'intention de

*respecter leur volonté.* Simplement on ne réduira pas la lecture du testament à un exercice d'explication de texte. On aura soin de se souvenir de toute sa dimension de rapport personnel !

### *Implications de l'inspiration*

Les auteurs profanes écrivaient pour informer ou amuser leurs lecteurs, pour s'exprimer ou se faire valoir, parfois aussi pour rallier d'autres à leurs idées ou les gagner à leur cause. Les auteurs bibliques n'ont pas écrit de leur propre initiative, "mais c'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu" (2 Pi. 1.21). Or, "Toute l'Écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour redresser, pour éduquer dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit adapté et préparé à toute œuvre bonne" (2 Tim. 3.16-17). "Dans la Bible, nous n'avons pas seulement un rapport historique de ce qui a été dit un jour, mais la voix vivante de l'Esprit" (G. Bray, 87, p. 80). En inspirant les textes bibliques, Dieu a donc visé un but bien précis : le salut et le perfectionnement de l'homme. Chaque partie de la Parole de Dieu contribue à l'accomplissement de ce dessein et doit être interprétée dans cette perspective. L'interprète ne pourra donc pas se contenter de la question : "Que voulait dire l'auteur ?"; il se demandera aussi : "Quelle était l'intention de Dieu en inspirant ce texte ? Pourquoi – et pour quoi l'a-t-il fait insérer dans l'Écriture destinée aux chrétiens de tous les temps et tous les lieux ?"

### *Rebondissements multiples*

Certains textes sont sans doute plus particulièrement destinés à des personnes, des circonstances et des époques spéciales (esclaves, veuves, persécutions, temps de la fin), mais tous ont un message général pour l'ensemble des chrétiens. Ce message dépasse souvent le sens voulu par l'auteur et compris par ses premiers destinataires.

Lorsque les prophètes prévenaient Israël contre une alliance avec l'Égypte (Es. 30; 31.1-3), ils ne se doutaient probablement pas que leurs paroles serviraient de mise en garde contre une association des croyants avec le monde. Lorsqu'ils exhortaient le peuple à sortir de Babylone (Es. 52.11; Jr. 51.6, 45), ils ne s'imaginaient pas que le Saint-Esprit utiliserait ces paroles pour prévenir les chrétiens contre les faux docteurs (2 Cor. 6.17-18) et les faux systèmes religieux (Apoc. 18.4). Et lorsque, de son côté, l'apôtre Paul écrivait ces paroles aux Corinthiens pour les mettre en garde contre l'association avec les païens et les faux docteurs, il ne prévoyait certainement pas que les mots : "Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger" (2 Cor. 6.14) seraient surtout utilisés pour avertir les chrétiens contre le mariage avec des inconvertis.

L'emploi que le Saint-Esprit fait, par la bouche du Seigneur ou des apôtres, des citations de l'Ancien Testament, nous autorise à appliquer les paroles bibliques à des circonstances bien différentes de celles du contexte d'origine, si le principe spirituel est le même. Seul l'interprète croyant qui se sera laissé lui-même juger par la Parole de Dieu, qui s'approche d'elle dans un esprit de prière, d'obéissance et de foi, sera guidé par le Saint-Esprit vers ces messages actuels et essentiels de la Bible pour nous. Nous reprendrons cet aspect dans le chapitre consacré à l'application des vérités découvertes.

### **Les limites de la Révélation**

Interpréter la Bible comme Parole de Dieu signifie aussi accepter les limites de la Révélation et ses paradoxes. "Dieu est au ciel, toi sur la terre" (Eccl. 5.1). "Les choses cachées appartiennent à l'Éternel" (Dt. 29.29). Ne cherchons pas à extraire de la Bible plus que ce qu'elle nous révèle. Soyons assez humbles pour reconnaître que nos connaissances sont partielles (1 Cor. 13.9) et le resteront jusqu'au jour où "nous connaissons comme nous avons été connus" (v. 12). S'il a plu à Dieu de laisser certains aspects imprécis, c'est qu'ils ne sont pas d'importance vitale pour nous. Toutes les doctrines essentielles à notre salut et à notre sanctification sont claires dans l'Écriture. Ne pressons donc pas un texte au-delà de ce qu'il dit de façon évidente. Traçons la limite entre les conclusions certaines et les conjectures. Sachons aussi accepter les limites que nous posent nos dons

et notre niveau spirituel. On n'enseigne pas les logarithmes aux enfants du cours élémentaire. Dieu use de la même sagesse envers nous (Mc. 4.33; Jn. 13.7; 16.12).

Pascal donnait la règle suivante pour concilier des vérités apparemment contradictoires : "Pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires... tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a pas de sens de tout... Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrariétés." (*Pensées*, Ed. Brunshwig No 684).

### *Les problèmes insolubles*

Parmi les problèmes insolubles, nous trouvons les paradoxes bibliques : liberté de l'homme et prédestination, persévérance finale des élus et perte du salut. Aucun système humain ne conciliera de manière entièrement satisfaisante les affirmations apparemment contradictoires de la Parole de Dieu. C'est une marque du caractère divin de la Révélation. Pour comprendre parfaitement Dieu, il faudrait être Dieu. Notre raison ne parvient pas à faire le joint entre les deux extrêmes opposés : ils ne se rejoignent que dans l'infini – or nous vivons dans le fini. Lorsque nous sommes devant un verset qui s'y rapporte, ne cherchons pas une conciliation impossible avec des affirmations contraires de la Parole. Acceptons simplement les conclusions évidentes et tirons-en notre profit. Il y a des jours où nous avons besoin d'entendre que nul ne peut nous ravir de la main de Dieu (Jn. 10.28-29), d'autres où il est utile de nous voir rappeler : "Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors" (Jn. 15.6). La Bible répond à notre besoin – non à notre curiosité. Elle nous donne des promesses et des certitudes comme fondement de notre foi, et des textes d'exhortation et de responsabilisation comme moyen choisi par Dieu pour réaliser ses plans.

### **Herméneutique et inspiration de la Bible**

Toute science travaille avec des axiomes de base, c'est-à-dire des vérités qu'on ne peut pas démontrer mais qui sont évidentes. Pour la Bible, l'un des ces axiomes est son inspiration divine. Il y a des arguments pour démontrer cette inspiration : malgré la composition de ce livre par une quarantaine d'auteurs au cours de quinze siècles, elle possède une unité merveilleuse; sa conservation, à travers toutes les attaques qu'elle a subies, tient du miracle; des prophéties innombrables et précises se sont réalisées à la lettre; elle s'adapte étonnamment à toutes les cultures, garde toujours son actualité, continue à produire des effets dans les vies d'hommes et de femmes de partout... Cependant, on ne convaincra jamais par ces arguments ceux qui refusent toute démonstration autre que mathématique. Nous poserons donc en axiome : la Bible est inspirée de Dieu parce qu'elle prétend l'être. On a compté des milliers de fois des formules comme des expressions diverses, l'A.T. déclare 3808 fois qu'il transmet les paroles expresses de Dieu" (R. Pache, 67, p. 74). C'est par un acte de foi que j'accepte l'inspiration de la Bible – comme j'accepte la divinité du Christ.

Le N.T. affirme : "Toute l'Écriture est inspirée de Dieu" (2 Tim. 3.16). "Ce n'est nullement par une volonté humaine qu'une prophétie a jamais été présentée, mais c'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu" (2 Pi. 1.21).

Tous ceux qui se réclament du christianisme croient à l'inspiration de la Bible, mais tous ne s'accordent pas sur ce qu'ils entendent par là.

Pour les théologiens *libéraux*, les auteurs bibliques étaient "inspirés" au même titre que l'étaient Bouddha, Platon, Goethe ou Gandhi. Ils faisaient partie de ceux qu'Ed. Schuré appelait "les grands initiés". Ils ont transcrit leur conception de Dieu. Pour eux, la tâche de l'interprète est de retracer, à travers des manuscrits souvent composites, l'évolution de la pensée religieuse, depuis des formes primitives jusqu'aux notions élevées que se dégagent de la théologie de Jésus. Cette conception repose davantage sur les prémisses de la théorie évolutionniste que sur les déclarations de la Bible ou sur une étude objective de celles-ci.

La plupart des théologiens *néo-orthodoxes* pensent que Dieu s'est révélé par ses actes dans l'histoire, culminant en la personne de Jésus-Christ. La Bible est le témoignage humain et faillible à ces actes. Mais elle devient Parole de Dieu par la libre intervention de Dieu, lorsque le Seigneur, dans sa liberté, s'en sert pour interpeller ou saisir celui qui la lit ou l'entend. Elle devient alors ce qu'elle n'est pas en elle-même, tout comme les eaux de la piscine de Béthesda qui acquéraient un pouvoir surnaturel lorsque l'ange descendait pour les agiter (Jn. 5). L'interprète traite donc le texte comme un témoignage humain et faillible à la révélation. Il utilise librement tous les outils de la critique littéraire. Seule la libre action de Dieu peut provoquer la véritable rencontre. Cette position théologique débouche sur différentes orientations herméneutiques : pour les uns, il s'agit de décoder en interpellation existentielle le langage mythique de la Bible; d'autres accordent toute leur attention aux actes de Dieu dans l'histoire, qu'ils considèrent comme le "noyau dur" de la révélation; d'autres enfin traitent le texte biblique de manière très respectueuse, mais en refusant d'identifier Bible et Parole de Dieu, cette dernière étant toujours un acte de Dieu, là où il le veut, et quand il le veut.

Les chrétiens *évangéliques* croient que, telle qu'elle nous a été conservée, la Bible est la Parole de Dieu jusque dans ses formulations, et qu'elle est inerrante, c'est-à-dire exempte d'erreurs. Dieu a utilisé les auteurs bibliques avec leur personnalité, leur style et leur contexte culturel, il leur a communiqué un message pour les hommes de leur temps. Mais ce message contient des vérités et des principes valables pour tous les temps. C'est aussi la Parole de Dieu pour tous les temps – y compris pour le nôtre. La tâche de l'interprète est précisément de dégager du contexte culturel contingent ces vérités et ces principes éternellement valables.

Par exemple, Paul écrit aux Corinthiens au sujet des viandes sacrifiées aux idoles (1 Cor. 8-10). L'attitude qu'il leur recommande est une application d'un certain nombre de principes directeurs : "Tout est permis, mais tout n'est pas utile, tout n'édifie pas; prenez garde que votre droit ne devienne pas une occasion de chute pour les faibles" (8.9; 10.23). Après avoir précisé la portée de ces principes dans le cas des Corinthiens, l'interprète montre dans quels domaines ils s'appliquent à nous aujourd'hui.

### **Herméneutique et canon des Ecritures**

Interpréter la Bible, oui, mais quelle Bible ? Celle des Juifs, des protestants ou des catholiques ? Les premiers appellent Bible les 39 livres de notre *Ancien* Testament (bien qu'A. Chouraqui ait aussi intégré dans sa Bible, les livres du Nouveau Testament). Les protestants ont dans leur Bible les 66 livres canoniques de l'A.T. et du N.T. Les catholiques ajoutent à l'A.T. les livres dits apocryphes ou deutéro-canoniques qui ne figuraient pas dans le canon juif.

Les évangéliques acceptent comme Parole de Dieu les 66 livres composant la Bible protestante, celle qui a été définie par le "canon" de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cela signifie qu'ils ne considèrent pas comme Saintes Ecritures les livres apocryphes. Ils refusent aussi tout "canon dans le canon" qui établirait des degrés divers d'inspiration ou d'autorité entre les livres ou selon leur contenu. Pour eux, la Bible est la Parole de Dieu *dans sa forme actuelle*. Cela signifie qu'ils refusent diverses théories modernes : celles qui attribuent au Pentateuque de sources de valeur différente, celles qui font une distinction entre des écrits "authentiques" et des œuvres "pseudépigraphiques" (c'est-à-dire rédigées par quelqu'un qui veut "faire passer son écrit sous l'autorité" d'un prophète ou d'un apôtre célèbre); d'autres cherchent à discerner les diverses "couches rédactionnelles" d'un texte pour essayer de dégager le "noyau primitif" qui, seul, porterait la trace de l'action de Dieu et de sa révélation.

La recherche des "sources" n'a rien de condamnable en soi – puisque les auteurs bibliques eux-mêmes reconnaissent avoir utilisé des sources. Les problèmes tiennent au caractère *hypothétique* de ces recherches, lorsque l'on ne travaille que sur un document, au fait que, parfois, on impose à des textes des reconstructions qui ne correspondent pas du tout à ce que l'on sait de la manière de

travailler à l'époque (cf. les articles de K.A. Kitchen dans *Hokhma*, Nos 1 à 6, pour l'A.T.); au statut privilégié que l'on veut accorder à une source antérieure une fois qu'on pense l'avoir reconstituée à partir d'un texte biblique; or, c'est la rédaction finale qui a été guidée par Dieu ! La recherche des sources ne trouve sa légitimité que dans la mesure où elle éclaire ce texte final, vers lequel tout tend.

Si le canon traditionnel de la Bible est sujet à discussion, on aboutira inmanquablement à un "canon dans le canon", si, comme le dit McConville, "des livres, des passages ou des textes qui 'ne conviennent pas' peuvent être mis de côté, ou du moins dévalués. La possibilité d'un tel recours peut signifier que l'exégèse n'est pas poussée à ses limites : les réponses arrivent trop rapidement, les conflits (entre des textes) sont trop facilement postulés... Seule une vue rigoureuse de l'autorité de tout le canon de l'Écriture délivre l'interprète du danger du subjectivisme et demande que chaque texte soit compréhensible dans les termes de toute l'Écriture" (McConville, 87, pp. 51-52).

Pour l'interprète évangélique, c'est le texte dans son état définitif, tel qu'il a été accepté dans le canon, qui est la Parole de Dieu et l'objet de son étude. Cela n'exclut pas, bien entendu, les travaux de la critique textuelle. Celle-ci cherche à nous fournir un texte qui se rapproche le plus possible du texte original par la comparaison des différents manuscrits.

### **Autorité de la Bible et herméneutique**

"Le principe de l'autorité de la Bible sous-tend et contrôle l'herméneutique évangélique" (J.I. Packer, 78, p. 9). "L'autorité de la Bible est une construction dogmatique complexe, constituée de sept éléments : 1. l'inspiration dont la conséquence est le caractère valable de la Bible pour tous les temps; 2. la *canonicité*; 3. la conviction que *s'authentifient elles-mêmes* grâce à l'action convaincante de l'Esprit Saint; 4. elles sont pleinement suffisantes; 5. elles sont claires et s'interprètent elles-mêmes de l'intérieur; 6. l'Écriture est à la fois *divine et humaine* – comme le Christ, Parole incarnée; 7. elle appelle à une *soumission consciente*, à la fois intellectuelle et éthique, à son enseignement" (pp. 4-8).

Jésus a maintes fois affirmé cette autorité de l'Écriture. Pour lui, les récits de l'A.T. rapportaient des faits authentiques<sup>24</sup> et les Écritures étaient la Parole inspirée par Dieu. Il a utilisé les Écritures comme appel suprême dans ses controverses avec les scribes et les pharisiens et dans sa lutte avec Satan (Mt. 4.4-11). Même les théologiens libéraux qui ne reconnaissent pas pour eux-mêmes cette autorité de l'Écriture concèdent cette attitude de Jésus envers elle.<sup>25</sup>

Puisque c'est Dieu qui a parlé, l'homme ne peut qu'écouter et chercher à comprendre cette Parole divine. L'autorité de la Bible découle de son inspiration. Les apôtres et les docteurs de l'Église de tous les siècles ont reconnu cette autorité suprême de la Parole de Dieu.<sup>26</sup>

Cette reconnaissance implique une attitude de respect de d'obéissance devant le texte biblique, elle exclut toute herméneutique "critique". "La critique n'est pas la réponse appropriée à une révélation" (G. Maier, 74, p. 17). "Le corollaire de la révélation est, non pas la critique, mais

---

<sup>24</sup> La création d'après Gn. 1-2 : Mt. 19.4-5; Mc. 10.6-8; Abel : Lc. 11.51; Noé : Mt. 24.37-39; Lc. 17.26, 27; Abraham : Jn. 8.56; Sodome et Gomorre : Mt. 10.15; 11 :23-24; Lc. 10.12; Lot : Lc 17.28-32; Isaac et Jacob : Mt. 8.11; Lc. 13.28; la manne : Jn. 6.31, 49, 58; le serpent d'airain : Jn. 3.14; David mangeant les pains consacrés : Mt. 12.3-4; Mc. 2.25-26; Lc. 6.3-4; auteur de psaumes : Mt. 22.43; Mc. 12.36; Lc. 20.42; Salomon : Mt. 6.29; 12.42; Lc. 11.31; 12.27; Elie : Lc. 4.25-26; Elisée : Lc. 4.27; Jonas : Mt. 12.39-41; Lc. 11.29-32. D'après J. Wenham : *Christ and the Bible*, Inter-Varsity Press, Downers Grove, 1972, pp. 12-13. Voir aussi R. Pache : *L'inspiration et l'autorité de la Bible*, Ed. Emmaüs, 1967, pp. 75-76, 197-203.

<sup>25</sup> Voir les citations de H.J. Cadbury et R. Bultmann dans Virkler, 83, p. 34-35, ainsi que les réponses aux objections à ce sujet, pp. 35-43.

<sup>26</sup> Voir R. Pache : *op.cit* pp. 76-81; Stadelmann, 85, pp. 33-61, citations diverses; A. Kuen : *Je bâtirai mon Eglise*, pp. 22-25, 33-35, 308-309, 311, 332-339, 344, 348-349.

l'obéissance, non pas le désir de corriger l'Écriture, mais celui de se laisser corriger par elle" (*Ibid.* p. 18).

"Après 250 ans de travaux historico-critiques sur l'Écriture, dit H. Stadelmann, le mot critique a perdu son innocence, à cause de ses résultats qui déchiquent la Parole, qui placent la raison au-dessus de la révélation... Il est naïf de penser que l'on puisse se retirer sur une conception neutre de la notion de critique après tous les péchés commis au nom de la méthode historico-critique, tout autant que de penser qu'après les horreurs du régime hitlérien, on puisse chanter innocemment '*Deutschland, Deutschland über alles*'" (p. 91). Le théologien libéral Kirsopp Lake confessait que c'était le libéralisme qui, au début du 19<sup>e</sup> siècle, avait rompu avec la tradition unanime de l'Église et avait brisé l'autorité de la Révélation sur laquelle la doctrine est fondée... La foi historique de l'Église est un tout parfaitement clair et homogène qui est à prendre ou à laisser.<sup>27</sup>

L'autorité de la Bible sur nous est avant tout une question d'attitude intérieure, c'est-à-dire d'obéissance. En cas de conflit entre les déclarations de la Bible et les *théories* scientifiques ou théologiques en vogue, les données de ma raison ou les apparences extérieures, *je décide* que c'est la Parole de Dieu qui a raison. L'expérience a montré qu'il n'y a jamais conflit entre ce que *dit* effectivement la Bible et les *faits* scientifiquement contrôlables. Le conflit se situe entre une *interprétation* de la Bible et les faits, ou entre des affirmations de la Bible et des *théories* scientifiques ou théologiques interprétant des faits, ou même entre *interprétation* de la Bible et *théories* ou *hypothèses* scientifiques ou théologiques. Le théologien évangélique "reconnait surtout le caractère faillible de l'exégète et ne place pas des conclusions humaines au-dessus de la vérité révélée par Dieu" (T.D. Hadley, 86, p. 115).

La foi précède donc la connaissance. Dans la vie courante aussi, la foi et la volonté, et l'action fondée sur elles, précèdent la connaissance. Je saurai par expérience que j'arriverai à Paris, si je monte dans le train. Toutes les élucubrations et les supputations sur le quai de la gare ne me procureront pas cette connaissance. "Si quelqu'un veut faire... il connaîtra" (Jn. 7.17). Saint Augustin disait : "Je crois, donc je sais". Ainsi je saurai vraiment ce qui signifie la Bible si je commence par accepter son autorité sur moi. "La logique de l'autorité biblique" implique soit l'acceptation de l'autorité de *toute* la Bible, soit un rejet global. "Prétendre que nous pouvons accepter certains éléments de la révélation biblique tout en en rejetant d'autres, repose sur une base bien moins raisonnable que la ferme croyance qui accepte le tout, ou l'incrédulité complète qui rejette le tout."<sup>28</sup>

### **Unité de la Bible et herméneutique**

L'unité de la Bible se répercute sur le style de l'herméneutique : au lieu d'opposer un livre à un autre, l'Ancien Testament au Nouveau, la "théologie paulinienne" à la "théologie johannique", l'interprète convaincu de l'unité profonde de la révélation cherchera à établir les liens littéraires et

---

<sup>27</sup> *The Religion of Yesterday and Tomorrow*, Boston, 1926, p. 45, 61 cité par Nigel M. de S. Cameron : "The Logic of Biblical Authority" in *The Challenge of Evangelical Theology*, Edinburgh 1987, pp. 1-2, qui ajoute : "Si la doctrine de l'Écriture est abandonnée, le reste tombera à son tour." (p. 3). Pour être juste, il faut dire que les effets négatifs des différentes méthodes "critiques" sont dus, non à la méthode elle-même, mais "aux pré-suppositions anthropocentriques et philosophiques avec lesquelles elles ont été maniées. En fait, elle peuvent alors détruire ce qu'elles veulent trouver et comprendre, c'est-à-dire la Parole de Dieu." (I. A. Fair, 86, p. 43). "Mais, poursuit Fair, cela n'est pas nécessairement le cas", et il reconnaît que, maniées dans un esprit de respect et de foi, ces disciplines peuvent aider à la compréhension des textes bibliques : la critique textuelle nous assure le texte le plus proche de l'original, la critique littéraire se concentre sur ses caractéristiques littéraires, la critique des sources essaie d'identifier les sources utilisées par l'auteur, la critique rédactionnelle cherche à déterminer le dessein théologique de l'auteur, la critique formiste essaie d'identifier les conditions sociologiques et religieuses dans lesquelles certains concepts se sont développés (leur *Sitz im Leben* : place dans la vie)". Tout en laissant ces recherches aux spécialistes, nous accepterons avec reconnaissance les résultats de leurs recherches, s'ils nous aident à faire davantage confiance à Dieu et à sa Parole.

<sup>28</sup> Nigel M. de S. Cameron, 87, p. 10, citant une conférence des *Bampton Lectures* de 1858 faite par H.L. Mansel, un philosophe d'Oxford.

théologiques entre les divers livres. "L'approche de l'A.T. qui insiste sur la diversité (des théologies des auteurs) peut finir par tout niveler et uniformiser. Au contraire, là où l'unité de l'A.T. est considérée comme un postulat herméneutique premier, la réelle diversité des textes peut émerger, pour le plus grand profit de la communauté croyante" (Mc Conville, 87, p. 53).

Un certain nombre de thèmes fondamentaux donnent à ce livre inspiré son unité, malgré le nombre de ses auteurs et la distance historique qui sépare le premier du dernier d'entre eux. Tous les livres bibliques soulignent l'action de Dieu, Créateur tout-puissant et Rédempteur, d'abord de son peuple d'Israël, puis de toute l'humanité. Le caractère central de Christ est un autre thème unificateur.<sup>29</sup>

Le principe fondamental de l'interprète convaincu de l'unité foncière de la pensée biblique est "l'Écriture explique l'Écriture". La Bible à parallèles est l'un de ses outils préférés, car souvent un passage éclaire le sens d'un autre : "Par ta lumière, nous voyons la lumière" (Ps. 36.10). D'un livre à l'autre, il notera la progression de la révélation qui, comme "le sentier du juste", "va croissant dans son éclat jusqu'en plein milieu du jour" (Pv. 4.18).

L'ensemble du livre peut être considéré comme l'histoire d'un gigantesque conflit entre Dieu et Satan, le bien et le mal. "Presque chaque récit, chaque poème et chaque proverbe de la Bible contribue au progrès de cette intrigue du conflit entre le bien et le mal" (Ryken, 84, p. 178). L'action avance à travers les choix, bons ou mauvais, que font les divers personnages en réponse à ce qui se passe dans le monde. Dans toute la Bible, Dieu se révèle aux hommes afin qu'ils puissent faire ces choix en connaissance de cause. Les diverses alliances (avec Adam, Noé, Abraham, au Sinaï, avec David, la nouvelle alliance par Jésus) concrétisent cette volonté de Dieu de marcher avec l'homme afin d'orienter l'Histoire vers l'accomplissement de Son plan. Les actes de Dieu dans l'histoire du salut constituent la trame unique de la Bible sur laquelle vient se tisser la chaîne des actions humaines : rébellions ou obéissances. Le fil rouge de la foi comme réponse aux promesses de Dieu court à travers toute l'Écriture (Hbr. 11), sous l'ancienne comme sous la nouvelle alliance, sous la Loi comme sous la grâce.

Ancien et Nouveau Testament ne sont pas deux entités qui s'opposent, mais qui se complètent et s'expliquent mutuellement. "Le Nouveau Testament est caché dans l'Ancien, l'Ancien est révélé dans le Nouveau". Tout ce qui arrive dans l'Ancien Testament est une ombre ou une préfiguration des réalités dévoilées dans le Nouveau Testament.

On pourrait ajouter encore comme traits unificateurs les couples d'archétypes du bien et du mal qui se retrouvent de la première à la dernière page de la Bible (Dieu et Satan, anges et démons, vie et mort, santé et maladie, liberté et esclavage, fertilité et stérilité, arbres et épines, rivières et déserts...), les traits stylistiques communs (réalisme, simplicité, brièveté, répétitions, prédominance du caractère concret et affectif, du style oral, ...), la séquence "péché – misère – rédemption – bonheur" qui se retrouve aussi bien dans le détail des récits et des poèmes (Ps. 51, Cantique des cantiques) que dans le plan d'ensemble du livre (Voir Ryken, 84, pp. 179-197). Dans ce sens, on a souvent souligné le parallélisme symétrique de la Genèse et de l'Apocalypse : création – nouvelle création, chute de Satan – condamnation de Satan, chute de l'homme – rédemption de l'humanité, paradis – nouveau paradis, dispersion de l'humanité – rassemblement de la nouvelle humanité...

### **Diversité de la Bible et herméneutique**

La différenciation des genres littéraires est sûrement le trait le moins valorisé mais le plus important d'une bonne herméneutique évangélique. C'est pourquoi nous lui consacrerons une part importante de ce livre.

---

<sup>29</sup> Voir Lc. 24.27, 44 et Hodgkin, *Christ dans toutes les Écritures*, Edit. Litt. Bibl., 1987; R. Pache, 67, pp. 103-110).

Dieu a utilisé des messagers très divers pour transmettre sa révélation aux hommes : bergers, rois, prêtres, prophètes, apôtres. Ils ont parlé ou écrit dans des styles très divers, en utilisant les trois langues bibliques : hébreu, araméen et grec. Leurs livres avaient des buts très variés : encouragement, répréhension, appel à la louange, évangélisation, édification... L'interprète devra tenir compte de tous ces facteurs pour déterminer le sens d'un texte.

La diversité est surtout apparente par la variété des genres littéraires dans lesquels les auteurs bibliques ont transmis leur message : prose ou poésie, lois, récits, proverbes, prophéties (discours), drames, essais, satires, paraboles, lettres, apocalypses. Cette distinction est fondamentale pour l'interprétation : les mots et les phrases ont des sens différents suivant qu'ils se trouvent dans un récit ou un poème, un texte de loi ou une allégorie. Les noms eux-mêmes n'ont pas la même signification : la Babylone de l'Apocalypse n'est pas la même que celle du livre des Rois ou du prophète Jérémie. Sodome ou Jérusalem désigne tantôt une ville réelle (Gn. 13.10-12; Jos. 18.28), tantôt un concept spirituel (Dt. 32.32; Ez. 16.46; Gal. 4.26; Hbr. 12.22).

### **Parole de Dieu et parole humaine**

Christ et la Bible sont appelés la Parole de Dieu (Mc. 7.13; Jn. 10.35; Rom. 9.6; Hbr. 4.12 – Jn. 1.1, 14; 1 Jn. 1.1-2; Ap. 19.13). Tous deux ont une origine à la fois divine (2 Tim. 3.16 : Jn. 1.1) et humaine (Hbr. 1.1; 2.14). Christ est sans péché, la Bible sans erreur (Hbr. 4.15; Jn. 10.35). Jésus a rendu témoignage à la Parole de Dieu : elle "est la vérité" (Jn. 17.17); il a dit aussi de lui-même : "Je suis la vérité" (Jn. 14.6). Les deux Paroles sont éternelles (Mt. 5.18 – Hbr. 1.8; Ap. 1.18), ne changent pas (1 Pi. 1.24-25 – Hbr. 13.8), elles sont puissance de Dieu (Rom. 1.16 – 1 Cor. 1.24), comme une épée acérée (Hbr. 4.12 – Ap. 19.15), lumière (Ps. 119.105 – Jn. 8.12), pain qui nourrit (Mt. 4.4; 1 Pi. 2.2 – Jn. 6.51, 58), source de salut (1 Cor. 15.2 – Hbr. 7.25), de sanctification (1 Tim. 4.5 – 1 Cor. 1.2), de pureté (1 Pi. 1.22; Ps. 119.9 – Tit. 2.14; 1 Jn. 1.7), de guérison (Ps. 107.20 – Mt. 4.24), de libération (Jn. 8.32 – Gal. 5.1), de vie (Ps. 119.50 – Jn. 5.21) (d'après Geisler, 68, pp. 111-113).

Par l'une comme par l'autre, Dieu exprime sa pensée et sa volonté, son amour pour les hommes. Pour nous parler de plus près "la Parole s'est faite chair et elle a habité parmi nous" (Jn. 1.14 cp. 1 Jn. 1.1). Mais comme nous l'avons vu, Christ ne s'est jamais placé au-dessus de la Parole écrite. Au contraire, il l'a toujours valorisée et il a rendu témoignage à sa vérité et à son origine divine.

Comme Jésus était pleinement Dieu et pleinement homme, la Bible est à la fois un livre entièrement divin et pourtant aussi, entièrement humain. Tout en affirmant des milliers de fois avoir Dieu pour auteur, elle ne prétend nulle part être tombée du ciel – comme le Coran – ni même avoir été "dictée" par Dieu du début à la fin.<sup>30</sup>

Il suffit de lire le prologue de l'évangile de Luc pour réfuter l'idée d'une dictée mécanique. Chacun des auteurs bibliques met dans son écrit son expérience, sa formation, son tempérament, son style – que le Saint-Esprit respecte en les inspirant.

L'exil à Babylone, la lenteur de la reconstruction du Temple de Jérusalem et la crise de l'Eglise de Corinthe étaient des circonstances réelles auxquelles Jérémie, Aggée et Paul ont réagi par des messages appropriés. C'est la première tâche de l'interprète de dégager les éléments historiques de ces messages. Mais à travers ces paroles humaines, Dieu nous parle encore aujourd'hui. Et la deuxième tâche de l'interprète consiste à définir ce message.

---

<sup>30</sup> Voir le parallèle entre "la Parole incarnée" et "la Parole inspirée" dans R. Pache, 87, pp. 32-40 et sa réfutation de la notion de dictée mécanique attribuée souvent aux évangéliques pp. 60-64, ainsi que sa définition de l'inspiration "pléniaire et verbale" pp. 65-72.

La Parole de Dieu est incarnée dans l'histoire. "L'incarnation signifie que la vérité est *voilée*, mais non qu'elle soit défigurée... Elle se recouvre du voile de l'histoire, elle est cachée dans des situations concrètes" (H. Echtermach, *Theologische Beiträge*, 1978, p. 122, cité Stadelmann, p. 32).

Est-ce que les auteurs bibliques comprenaient toujours la portée de leurs messages ? En recevant une révélation destinée à être "scellée jusqu'au temps de la fin", Daniel avoue : "J'entendis, mais ne compris pas" (Dan. 12.8-9; cp. 8.27 : "J'étais dans la stupeur à cause de la vision et ne la comprenais point"). Caïphe a prophétisé "que Jésus devait mourir pour la nation" (Jn. 11.51), mais il n'a certainement pas réalisé tout ce que cette parole impliquait. D'ailleurs, Pierre dit bien que "les prophètes, qui ont prophétisé au sujet de la grâce qui vous était destinée ont fait de ce salut l'objet de leurs recherches et de leurs investigations... Il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux-mêmes, mais pour vous qu'ils étaient ministres (serviteurs) de ces choses" (1 Pi. 1.10-12). Dans certains cas donc, la signification entière (*sensus plenior*)<sup>31</sup> de leur prophétie leur échappait sans doute, mais dans l'ensemble, leur message s'adressait à leurs contemporains, et ils en cernaient parfaitement le sens. C'est ce sens que l'interprète moderne doit s'efforcer de découvrir en premier lieu. Parfois aussi, une prophétie est susceptible de deux accomplissements (ex. Es. 7.14-16 cp. Mt. 1.23), mais son *sens* reste unique.

## Conclusion

L'objet sur lequel porte notre étude est un objet sacré : c'est la Parole du Dieu vivant, inspirée par le Saint-Esprit à des hommes faillibles, et pourtant inerrante, contenue dans les 66 livres sélectionnés par les Juifs et les chrétiens responsables de la constitution du canon, une Parole qui a pleine autorité sur nous et à laquelle l'interprète doit une entière "sous-mission". Elle est d'une infinie diversité, et pourtant d'une merveilleuse unité, à la fois cent pour cent Parole divine et cent pour cent parole humaine. Tous ces facteurs orientent ensemble notre interprétation et lui donnent son caractère évangélique spécifique. La Bible est pour nous *sola fidei regula* (*seule* règle de foi) et pas seulement, comme pour les catholiques et les orthodoxes : *prima fidei regula* (première règle de foi). La foi en l'inspiration et l'autorité de la Bible, loin de diminuer le rôle de l'interprétation, commande au contraire une étude précise et respectueuse des formulations dans lesquelles le Saint-Esprit a jugé bon de couler sa pensée. Dieu a parlé : l'interprétation a pour rôle de déterminer ce qu'il a dit, et ce que cette parole signifie pour nous.

---

<sup>31</sup> L'expression *sensus plenior* a été forgée par Andrea Fernandez, qui l'a employée pour la première fois dans un article paru en 1925. D'après lui, c'est "le sens supplémentaire, plus profond, intentionné par l'auteur humain, qui existe dans les mots bibliques (ou des groupes de textes, ou même dans un livre entier) lorsqu'ils sont étudiés à la lumière de la révélation ultérieure ou du développement dans la compréhension de la révélation" (cité W.S. LaSor in Turnbull, 68, p. 132). F. F. Bruce précise que c'est ce que la Bible signifie actuellement à travers l'expérience des lecteurs chrétiens de génération en génération". Ce sens s'ajoute au sens intentionné par l'auteur. Il est légitime s'il est en accord avec le sens premier et avec l'ensemble de la révélation biblique (84, p. 567).

# Chapitre 11

## Deuxième règle : Interpréter l'Écriture par l'Écriture

De la première règle découle logiquement une seconde : interpréter l'Écriture par l'Écriture. "Seul Dieu parle bien de Dieu" (Pascal) et seul le Saint-Esprit qui a inspiré tel livre peut en donner l'explication. Il le fait souvent par un passage dans un autre livre biblique.

### La Révélation forme un tout

Pour bien interpréter la Bible, rien ne saurait remplacer une grande familiarité avec elle.<sup>32</sup> On apprend avant tout une langue par la pratique répétée. De même, on ne se familiarise avec le "langage de Sion" qu'en lisant journalièrement. Certains mots prennent, sous la plume des écrivains sacrés, des sens particuliers, différentes de celui qu'ils ont dans le grec classique (amour, piété, humilité, exhorter...); une expression constitue souvent un rappel bref d'un événement antérieur (voir Dt. 6.10, 16.21; Ps. 22.5; 72.10), nous la comprendrons seulement si nous avons ce fait en mémoire – ou si nous pouvons le rechercher rapidement. C'est pourquoi la Bible à parallèles est le premier instrument de travail de l'interprète.

Les Réformateurs parlaient de "l'Écriture interprète de l'Écriture". Ils appelaient ce principe : "l'analogie de la foi". C'était leur principe herméneutique fondamental (voir H. Blocher : "The 'Analogy of faith' in the Study of Scripture" in Cameron, 87, pp. 17-38, traduit dans *Hokhma*, No 36, 1987, pp. 1-36).

H. Blocher rappelle qu'on a donné à cette expression de Paul quatre significations différentes au cours des âges (Rom. 12.6, version Segond) :

1. La substance de la vérité révélée, telle qu'elle est enseignée par l'Église (définition préreformatrice);
2. Un certain nombre de versets "clairs et lumineux" (Luther);
3. Les vérités cardinales de la révélation (Calvin : la seule gloire de Dieu);
4. La comparaison de tous les passages marquants relatifs à un sujet, pour éviter toute contradiction.

J.I. Packer dit que cette analogie de la foi (qu'il appelle aussi "principe d'harmonie") repose, en fait, sur trois principes : 1. L'Écriture doit toujours être interprétée par l'Écriture; 2. elle ne se contredit pas (principe de cohérence); 3. ce qui est secondaire et obscur doit s'interpréter à la lumière de ce qui est essentiel et clair (81, pp. 8-9).

Ces différentes définitions supposent, pour le mot "fois", le sens objectif (*fides quae creditur* = la foi qui est crue) d'un ensemble de vérités que l'on accepte par la foi. Elles ne sont ni équivalentes ni mutuellement exclusives, car en postulant l'unité de la révélation biblique, on admet aussi la cohérence des versets clairs et des vérités cardinales avec l'ensemble du contenu biblique. La première définition n'est dangereuse que si l'enseignement de l'Église dévie de celui de l'Écriture au lieu de se laisser constamment guider et corriger par elle.

---

<sup>32</sup> Qui veut donner le sens de l'Écriture, et ne le prend point de l'Écriture, est ennemi de l'Écriture" (Saint Augustin cité par Pascal, *Pensées*, Ed. Brunschwig, p. 740).

Dans Ps. 51.7, David dit : "Ma mère m'a conçu dans le péché". Est-ce que cela signifie que toute relation sexuelle est péché ? Certainement pas. Gn. 1.28; 2.24; Hbr. 13.4, etc... s'inscrivent en faux contre une telle conclusion. C'est donc la traduction de ce verset qui nous induit en erreur. Tout le Ps. 51 parle du péché *de David*. Aussi des traductions modernes, pour éviter l'équivoque, ont rendu ce verset ainsi : "J'ai été pécheur depuis ma naissance, plein de péché depuis que ma mère m'a conçu" (N.I.V.). C'est l'enseignement général de la Bible qui permet de rétablir le sens vrai d'un passage.

Principe fondamental d'exégèse de Luther : *Scriptura sui ipsius interpres* (l'Écriture est elle-même son propre interprète). Il disait : "L'Écriture est sa propre lumière. C'est une grande chose lorsque l'Écriture s'interprète elle-même" (W.A. 10, III, 238). Ce principe découlait de celui de la clarté de l'Écriture, une affirmation par laquelle Luther s'opposait aussi bien à l'Église romaine contemporaine qu'aux illuministes. Tous deux prétendaient qu'il fallait ajouter quelque chose à l'Écriture pour valider son interprétation; pour Rome, c'était l'assistance du Saint-Esprit accordé au magistère de l'Église, pour les autres, c'était un don personnel fait au croyant. Luther ne nie pas la nécessité d'une illumination du texte par l'Esprit, mais l'Esprit vient *dans* et *par* l'Écriture elle-même. "Dieu ne donne à personne son Esprit ou sa grâce, sauf par la Parole extérieure et avec elle. Or, elle vient d'abord." (Article de Smalkalde III, 8.3).

### **Deux corollaires importants :**

Ce principe de "l'analogie de la foi" a *deux* corollaires importants :

#### *1. Interpréter les textes obscurs à la lumière des passages clairs*

Tout ce qui est essentiel au salut et à la sanctification est clairement et abondamment expliqué dans la Bible. Aucune vérité importante n'est cachée dans une remarque incidente ou contenue dans un texte difficile.

"Cette règle, écrit J. Villard, découle du principe de l'inspiration et de l'autorité des Écritures : comme elles présentent tout ce qui est nécessaire au salut, les messages essentiels sont intelligibles. Ils ne sont pas écrits en un langage ésotérique accessible aux seuls initiés, "sages" ou "intelligents" (voir Lc. 10.21). On ne doit donc pas fonder une doctrine importante sur un seul passage, symbolique ou poétique par exemple, pouvant donner lieu à diverses interprétations.

En particulier, si nous posons une question, et s'il y a dans la Bible un texte qui répond explicitement à cette question, nous devons retenir cette réponse et éviter d'échafauder d'autres réponses à partir de textes plus difficiles à interpréter. Voici deux exemples :

- a) Quand aura lieu la Parousie ? Voir Mt. 24.3, 36, où Jésus répond explicitement : la date ne peut être connue d'avance par personne.
- b) Quel est l'ordre des événements de la Fin (en particulier le *rétablissement du Royaume*) ? Le Ressuscité répond clairement : vous n'avez pas à le connaître (Act. 1.5-7).

Il est souvent questions de baptêmes dans le N.T. Les textes des évangiles, des Actes et des épîtres nous permettent de voir clairement quelles conditions on exigeait de ceux qui voulaient se faire baptiser. Nous ne savons pas à quelle pratique l'apôtre Paul se référait lorsqu'il parlait de ceux qui "se font baptiser pour les morts" (1 Cor. 15.24), mais nous pouvons être certains que si nous échafaudons sur ce verset une doctrine qui soit en contradiction avec les déclarations claires au sujet du baptême, nous quittons le domaine biblique. Déjà au siècle dernier, F. Godet notait qu'il y avait une trentaine d'explications différentes de ce verset. Les commentaires récents font état de quelques nouvelles trouvailles à ce sujet. Peut-être n'est-il même pas nécessaire de supposer la pratique d'un baptême "substitutif" dans l'Église primitive, car les mots "pour les morts" peuvent aussi signifier : "pour être joints aux morts", c'est-à-dire que pour certains nouveaux chrétiens, le baptême se faisait

au péril de leur vie (comme c'est encore le cas, par exemple, dans les pays musulmans). Ainsi, on peut traduire ce verset (comme dans la *Bible du Semeur*) : "Pourquoi certains se font-ils baptiser au risque de mourir ?" Ce sens convient parfaitement au contexte puisque aux v. 30 et 32, Paul mentionne les persécutions qu'il a connu lui-même, et au v. 31 : "Chaque jour, je suis exposé à la mort" (littéralement : on me tue) est un "raccourci" linguistique correspondant à celui du v.29 : "baptisé pour les morts".

Il en est de même du verset assez obscur : "vos enfants sont saints" (1 Cor. 7.14). D'éminents défenseurs du baptême des enfants ont tiré des conclusions contraires de ce verset : les uns y voyaient une preuve que l'on baptisait les enfants du temps de Paul, d'autres (Luther, K. Aland, J. Jeremias, F.J. Leenhardt) qu'on ne les baptisait pas, puisqu'ils étaient *saints*. Là aussi, les recherches linguistiques de ces dernières années ont amené à traduire ces versets de façon toute différente : il s'agirait, non de sanctification, mais de légitimation : "Car du fait de son union avec sa femme, le mari non croyant est bien un mari légitime et, de même, du fait de son union avec son mari, chrétien, la femme non croyante est bien une épouse légitime. Autrement leurs enfants seraient des enfants illégitimes, alors qu'en réalité ils sont bien des enfants légitimes" (*Bible du Semeur*).

Nous reviendrons sur ce principe en parlant de l'interprétation des prophéties.

## 2. Une doctrine doit toujours être fondée sur un texte didactique et non sur un texte narratif.

Comme nous l'avons vu, la Bible raconte souvent les choses comme elles se sont passées, sans dire si elles sont un exemple à imiter ou à éviter, si elles sont valables pour tous les temps ou liées à une économie particulière. T.E. Fountain raconte qu'étant missionnaire parmi les Aztèques, il avait expliqué que Caïn avait épousé sa sœur. Un indigène est venu le trouver pour lui demander : "Donc on peut épouser sa sœur ?" (83, p.45). On pourrait se poser des questions semblables à propos de Gn. 30.1-24. Abraham, l'"ami de Dieu" a menti par deux fois, mais cela n'annule pas Col. 3.9. David, le "roi selon le cœur de Dieu" a fait plusieurs choses qui ne sont pas des exemples pour nous. Elie a marché 40 jours et 40 nuits (1 R. 19.8). Est-ce à dire que si nous sommes vraiment spirituels nous serons à même d'en faire autant ? Jésus a jeûné pendant la même période de temps. Est-il en cela un modèle à imiter ? Jean-Baptiste s'est nourri de sauterelles et de miel sauvage (Mt. 3.4). Jésus dira de lui qu'il était le plus grand des prophètes (Lc. 7.28). Que faut-il conclure de cette juxtaposition ?

Les apôtres, qui avaient passé trois ans avec Jésus n'ont reçu le Saint-Esprit que le jour de la Pentecôte. Ce jour-là, ils ont aussi parlé en langues. Les Samaritains qui ont cru à Philippe et qui ont été baptisés ont reçu l'Esprit lorsque deux apôtres sont venus leur imposer les mains (Act. 8.15, 18). Les gens de la maison de Corneille ont reçu le Saint-Esprit lorsque Paul leur a imposé les mains et ils ont parlé en langues (Act. 19.1-17). Quelle doctrine faut-il tirer de ces exemples ? Que le Saint-Esprit n'est donné que par l'imposition des mains d'un apôtre ? Que la réception du Saint-Esprit est une étape distincte de la conversion ? Qu'elle est liée au baptême d'eau ? au parler en langues ? Toutes ces doctrines sont défendues par l'une ou l'autre fraction de la chrétienté, mais contredites par l'un ou l'autre des exemples cités, et les nombreux autres cas de réception de l'esprit dans les Actes qui n'ont pas les mêmes caractéristiques. La seule conclusion logique à tirer est celle de "la liberté de l'Esprit" qui ne se laisse pas enfermer dans un schéma dogmatique. L'Esprit souffle où *il veut*" (Jn. 3.8).

Les épîtres, par contre, nous donnent, à ce sujet, des indications claires : "Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il ne lui appartient pas" (Rom. 8.9). Donc (depuis la Pentecôte) pas de conversion ou nouvelle naissance sans réception de l'Esprit. "Nous avons *tous* été baptisés dans un seul Esprit pour être un seul corps" (1 Cor. 12.13). Donc pas de chrétien, membre du corps de Christ, qui n'ait été baptisé de l'Esprit.

Jésus nous a laissé "un exemple pour que nous suivions ses traces" (1 Pi. 2.21). La manière dont les apôtres ont évangélisé et fondé des Eglises est un modèle qui reste valable en notre temps. Mais bien des choses faites par le Seigneur ou ses disciples étaient conditionnées par l'époque ou les circonstances. Les premiers Quakers ont tiré de l'ordre "Ne saluez personne en chemin" (Lc. 10.4) une règle absolue qui les a fait qualifier d'impolis. A Ephèse, "on appliquait sur les malades des linges ou des mouchoirs qui avaient touché son corps (de Paul)" (Act. 19.12). Faut-il en tirer une doctrine de la "guérison par les mouchoirs" ?

Dans les épîtres, certaines allusions ou règles étaient aussi liées aux conditions particulières des destinataires (problème des viandes sacrifiées aux idoles, des esclaves placés devant la possibilité d'être affranchis, la collecte pour les chrétiens de Jérusalem...), mais les principes qui s'en dégagent et les enseignements doctrinaux que les apôtres transmettent sont valables pour tous les temps. C'est donc dans les épîtres que se trouve le fondement sûr de la doctrine chrétienne.

### **Et s'il y a contradiction ?**

La révélation forme un tout, une partie explique l'autre et ne le contredit jamais. Si nous tombons sur deux passages qui semblent se contredire, vérifions d'abord les textes, comparons-les : s'agit-il bien du même sujet ? de la même époque ? Est-il vu sous le même angle ? N'y a-t-il pas un détail sous-entendu qui expliquerait tout ? Si, malgré tous nous n'arrivons pas à les concilier, ne nous obstinons pas, mettons-les de côté; à notre prochaine lecture, la difficulté se résoudra peut-être d'elle-même, notre étude de la Bible nous aura davantage familiarisé avec son mode d'expression ou elle nous aura conduit vers un passage qui nous donne la clé de l'énigme. Entre-temps, nous aurons aussi mieux appris à relier chaque vérité particulière aux vérités centrales de l'Écriture.

Parfois, c'est le but différent des deux écrits qui explique l'apparente contradiction. Ainsi, selon Paul, nous sommes sauvés par la foi; selon Jacques, c'est par les œuvres. Tous deux s'appuient, de plus, sur le même exemple : Abraham. L'un a-t-il voulu prendre le contre-pied de l'autre ? En considérant chaque passage à la lumière du but de l'écrit, il n'y a pas contradiction entre Rom. 4.1-5; 11.6; Gal. 5.4; Eph. 2.8-9, d'une part, et Jq. 2.14-26, d'autre part. Dans le premier cas, l'apôtre Jacques veut définir la vraie foi pour des chrétiens formalistes; dans le deuxième, Paul s'adresse à des gens influencés par le judaïsme, il répond à la question : Comment être justifié devant Dieu ? (voir A. Kuen : *Il vous faut naître de nouveau*, pp. 48.51).

Il existe de nombreuses contradictions apparentes. On en a fait tout un dictionnaire (Haley : *An Examination of Alleged Discrepancies in the Bible*, (Nashville, Tennessee, 1974) et une grande partie des livres répondant aux questions des lecteurs assidus de la Bible est consacrée à ces prétendues contradictions (F.F. Bruce : *Answers to questions*, Zondervan, Grand Rapids, 1972).

Tout dépend de l'état d'esprit dans lequel on aborde ces contradictions. Certains théologiens semblent être à l'affût d'occasions de mettre les auteurs bibliques en opposition l'un avec l'autre. Si par contre, nous partons sur la base de l'inspiration divine et de l'unité de la Révélation biblique, nous chercherons comment expliquer les différences de formulation ou de présentation des faits. Il ne s'agit pas de vouloir forcer une harmonisation, mais de partir avec un *a priori* positif en se disant : Dieu ne se contredit pas. Les auteurs bibliques savaient généralement ce qu'avaient écrit leurs devanciers – et ils étaient aussi intelligents que nous. S'ils ont écrit quelque chose qui semble contredire un autre passage, ils avaient leurs raisons. Lesquelles ?

La contradiction apparente peut provenir des termes employés par les deux auteurs, ou de l'angle sous lequel chacun d'eux a envisagé une vérité, de la sélection de faits qu'il a opérée parmi tous les éléments d'une situation ou d'un événement. Dans les évangiles synoptiques, deux paroles apparemment semblables, mais contenant des différences notables, proviennent soit de deux traditions orales dont chacune aurait retenu une partie différente du discours, soit du fait que Jésus

a pu expliquer à maintes reprises les mêmes vérités sous des aspects variés, les deux évangiles se référant à deux discours différents. Certaines erreurs manifestes dans les manuscrits dont nous disposons peuvent être dues à des manières différentes de compter (les durées de règne des rois, les membres des différentes tribus, les catégories de personnes, ...), à des documents divers (noms différents, d'après des listes d'origine israélite ou édomite), peut-être, dans certains cas, à des erreurs de copistes, mais cette dernière explication est souvent une échappatoire facile : s'il n'y a pas de variante dans les manuscrits, il est préférable de chercher la solution ailleurs. Enfin, il reste un certain nombre de contradictions apparentes pour lesquelles nous devons nous résigner à dire : "Il y a certainement une explication, mais, dans l'état actuel des recherches, on ne l'a pas encore trouvée".

# Chapitre 12

## Troisième règle : Interpréter l'Ancien Testament à la Lumière du Nouveau et inversement

### L'unité des deux Testaments

Les deux parties de la Révélation sont intimement liées. L'Ancien Testament prépare et illustre le Nouveau, celui-ci explique l'Ancien. Dans notre lecture de l'un des Testaments, il nous faudra donc constamment nous référer à l'autre pour interpréter correctement l'intention divine qui a présidé à l'inspiration de ces écrits.

Le Nouveau Testament est pétri d'allusions plus ou moins explicites à des paroles ou des faits de l'ancienne alliance. La Bible à parallèles nous en indique généralement la référence. Si nous relisons tout le passage que l'auteur néotestamentaire avait à l'esprit, nous comprendrons bien mieux sa pensée. Cette recherche du contexte devient indispensable lorsqu'une parole de l'Ancien Testament est citée dans le Nouveau Testament, parce que souvent le contexte sous-entendu éclaire la signification que l'écrivain sacré voulait donner à sa citation.

Par exemple, si on ne reconnaît pas dans la parole de Jésus : "Où que soit le cadavre, là s'assembleront les aigles" (MT. 24.28), une citation de Job 39.30, on la trouvera bien curieuse et énigmatique. On a cherché toutes sortes d'explications incongrues. Les Pères de l'Eglise et les Réformateurs y ont vu une allusion à la Sainte Cène où les disciples de Christ se rassemblent autour de lui pour se nourrir de son corps mort ! D'autres ont compris que le cadavre c'est l'Etat, la nation, l'Eglise ou l'humanité en dissolution appelant le jugement divin. Le contexte de Job montre que Dieu a donné cette image, parmi d'autres, pour faire saisir à Job et à ses amis la sagesse qui a présidé à la création en dotant les animaux d'un instinct merveilleux. Cet instinct avertit immédiatement les aigles de la présence d'une proie quelque part. Un instinct analogue guidera les chrétiens vers le Christ le jour de son retour.

### Les citations de l'A.T. dans le N.T.

Environ un dixième du N.T. est constitué des références à l'A.T. Cette même proportion caractérise les discours de Jésus. Certains livres comme les épîtres aux Romains et aux Hébreux ainsi que l'Apocalypse ont une densité de citations bien plus forte.

On a compté 295 références explicites à l'A.T. occupant 352 versets et citant 278 versets différentes de l'A.T. : 94 du Pentateuque, 99 des prophètes et 83 des livres poétiques : en tout de 39 livres de nos Bibles. Seuls Juges, Ruth, 1 et 2 Chroniques, Esdras, Néhémie, Esther, le Cantique des cantiques et l'Ecclésiaste ne sont jamais cités. Aucun des livres apocryphes inclus dans certaines Bibles n'est cité.

Les citations démontrent l'autorité des Ecritures pour Jésus et les apôtres. Elles sont introduites par des formules qui ressemblent à une personnification de l'Ecriture : "L'Ecriture dit" (Jn. 7.38; Rom. 4.3; 10.10; 11.2; Gal. 3.8; 4.30; 1 Tim. 5.18; Jq. 4.5). Parfois même, des actes qui, en fait, sont ceux de Dieu, sont attribués à l'Ecriture (Rom. 9.17 : l'Ecriture dit à Pharaon; Gal. 3.8 : l'Ecriture, prévoyant...) parce que, pour les écrivains du N.T., "l'Ecriture dit" était équivalent à

"Dieu dit". Dans au moins 56 cas, Dieu est explicitement donné pour auteur (d'après R. Nicole : "O.T. Quotations in the N.T." in Ramm, 74, pp. 43-53).

Ne soyons pas trop étonnés des différences entre le texte originel et sa reproduction par les apôtres. Les textes de l'A.T. sont cités de trois manières différentes par les auteurs du N.T. :

1. d'après la Septante (qui semble s'appuyer dans certains passages sur un texte plus ancien que le texte massorétique);
2. d'après le texte hébreu (semblable au texte massorétique) qu'ils ont traduit eux-mêmes en grec;
3. d'après un texte différent du texte massorétique et de la Septante. Peut-être étaient-ils en possession d'un texte différent qui convenait particulièrement à leur propos.

D'autre part, les auteurs du N.T. citaient souvent l'Ancien Testament de mémoire. La liberté avec laquelle ils manient les citations prouve que le sens leur importait plus que la lettre – sauf dans certains cas où Paul s'appuie sur la forme littérale d'une promesse pour étayer sa démonstration (ex. Gal. 3.16). D'autre part, un verset de l'A.T. cité dans le N.T. évoque souvent tout le contexte dont il est extrait.

"Avant de nous ériger en juges des auteurs du N.T., dit Neale Prior, nous avons besoin d'informations supplémentaires. Il se peut qu'ils citent le texte original, même si les preuves accessibles ne penchent pas dans cette direction. Ils peuvent aussi avoir fait une exégèse qui, d'après nous normes, ne serait pas acceptable, mais qui l'était à leur époque. Sinon comment tant de gens auraient-ils été convaincus par la manière dont ces auteurs démontraient que le Christ accomplissait les Ecritures de l'A.T. ? Peut-être y a-t-il dans ce mot accomplir (*pleroô*) plus que ce qui apparaît à première vue. Il semble que les premiers chrétiens sentaient que l'ensemble du témoignage de l'A.T. pointait vers la dispensation chrétienne. Chaque ombre, chaque action et chaque déclaration des hommes d'antan pouvait trouver quelque accomplissement dans le N.T." (Prior, 86, p. 285).

### **Lire les prophéties à la lumière de leur accomplissement**

Nous saisissons le sens des prophéties à la lumière de leur accomplissement en Christ. Nous mesurons la portée d'un texte ou d'un événement en dépassant le sens compris par l'auteur et ses destinataires immédiats, et en l'intégrant dans la trame qui conduit vers l'accomplissement final - comme nous mesurons la valeur de chaque invention partielle qui a contribué à l'invention de l'automobile, de l'avion ou de la télévision.

C'est pourquoi, lorsque nous lisons dans l'Ancien Testament un passage cité dans le Nouveau (un signe de la Bible à parallèles nous en avertit), nous avons toujours intérêt à voir comment le Saint-Esprit a interprété ces paroles et ces événements.

La prophétie d'Esaië 61, par exemple, est lue par le Seigneur dans la synagogue de Nazareth. "Aujourd'hui, ajoute-t-il, cette parole de l'Ecriture est accomplie" (Lc. 4.21). Inutile, dès lors, de chercher plus loin : nous avons là l'interprétation la plus autorisée du texte d'Esaië. L'événement de Pentecôte nous donne la clé de la prédiction de Joël. L'interprétation de Paul indique le "sens spirituel" de la loi et de l'histoire d'Israël (Gal. 3.19; Rom. 5.20; 1 Cor. 9.9-10; 10. 1-12; Gal. 4.21-23; Hbr. 3.7ss; 6.13ss; 7;...).

J. Villard dresse un tableau de quelques thèmes importants de l'A.T. qui, selon le N.T., trouvent leur accomplissement en Christ, c'est-à-dire dans la Personne du Christ ou dans son Corps, l'Eglise.

## ANCIEN TESTAMENT

## CHRIST et/ou l'EGLISE

David et sa descendance	---->	Act. 2.30-31
Relèvement de sa royauté (Am. 9.11s)	---->	Act. 15-16
Temple reconstruit	---->	Jn. 2.19-21
Alliance nouvelle (Jr. 31.31-34)	---->	Hbr. 8.7-13
Temple )		
Sacerdoce )	---->	1 Pi. 2. 5-10
Race élue )		
Peuple de Dieu )		
Jérusalem restaurée (Es. 60.3-5)	---->	Ap. 21.24
Fleuve sortant du nouveau Temple	---->	Ap. 21.2

(Villard, s.d., p. 2)

### L'interprétation de Jésus et de Jean-Baptiste

Jésus s'étonnait que Nicodème, docteur des Juifs, n'ait pas su de quoi il lui parlait lorsqu'il lui disait qu'il fallait naître de nouveau, d'eau et d'Esprit. Nicodème connaissait l'Ancien Testament, qui devait donc être suffisant pour comprendre les allusions de Jésus. Nous trouvons, en effet, dans les prophètes, plusieurs passages qui parlent d'une régénération d'eau qui purifie et d'Esprit qui renouvelle (Es. 4.2,4; Zach. 12.10-13.1). En particulier Ez. 36.25-27 : "Je répandrai sur vous une *eau* pure et vous serez purifiés... Je vous donnerai un cœur nouveau et je mettrai en vous un *esprit nouveau*... Je mettrai mon esprit en vous."

Supposer que Jésus ait voulu parler du baptême chrétien ou de la "régénération baptismale", c'est commettre un grave anachronisme. De plus, Jésus serait bien injuste vis-à-vis de Nicodème en lui reprochant d'ignorer ce qui n'existait même pas encore.

Ce sont ces mêmes passages qui étaient sans doute dans l'esprit de Jean-Baptiste lorsqu'il a prophétisé que le Messie baptiserait du Saint-Esprit : Esaïe parlait de "*laver* les ordures des filles de Sion, par l'*Esprit* (ou la souffle) de la justice et l'esprit qui détruit par le *feu*" (4.2, 4); Ezéchiel (36.25-27) associe l'eau qui purifie à l'*Esprit* qui donne un cœur nouveau, Zacharie conjugue l'esprit de grâce et une *source* pour le péché et pour l'impureté (12.10-13.1). A Qumrân, on parlait aussi d'une "purification par l'*esprit* de vérité comme par de l'*eau* lustrale" (1 Q 54.205).

L'un des principes fondamentaux de l'interprétation biblique est : Quel sens avaient ces paroles dans l'esprit de celui qui les a prononcées ? Que pouvaient comprendre ses auditeurs ? La pensée de Jean-Baptiste était pétrie de la connaissance de l'A.T. Les prophéties qui se rapportaient à la nouvelle alliance et à l'œuvre du Messie devaient tout particulièrement avoir attiré son attention. C'est donc à partir de ces passages qu'il nous faut comprendre l'expression "baptiser du Saint-Esprit et de feu" qu'il a peut-être lui-même forgée : une purification de tout l'être, opérée par le Saint-Esprit qui, en même temps, le renouvelle pour une vie différente.

Là encore, supposer qu'il ait voulu parler d'une "seconde expérience" après la conversion, marquée par un signe dont il n'avait aucune idée, serait un anachronisme impardonnable. Le Nouveau Testament s'explique par l'Ancien, et non par des théories dogmatiques (forgées près de 19 siècles plus tard).

### L'interprétation des apôtres

Nous sommes souvent intrigués par la manière dont les écrivains du N.T. interprètent l'A.T. Pour eux, c'est le même plan rédempteur de Dieu qui s'accomplit sous l'ancienne comme sous la nouvelle alliance. Si nous vérifions les citations dans l'A.T., nous constatons d'abord que les passages cités ne

semblent souvent pas se référer à des événements de l'ère chrétienne, ensuite que le texte cité diffère parfois de manière importante de l'original. Comment résoudre ces problèmes ?

Les applications de prophéties vétérotestamentaires dans le N.T., peuvent être classées en quatre catégories :

1. *Des accomplissements directs* de prophéties messianiques. Exemple : Mt. 2.6 : la naissance de Jésus à Bethléhem, accomplissant la prophétie de Mich. 5.1-2; Mt. 4.15-16 : la prophétie d'Es. 8.23-9.1 relative à la gloire du pays de Zabulon et de Nephthali, c'est-à-dire la Galilée.

2. *Des accomplissements doubles* : l'un à l'époque du prophète, l'autre au temps de Christ. Exemple : La prophétie d'Es. 7.14 : "Voici la jeune fille est enceinte, elle enfantera un fils et lui donnera le nom d'Emmanuel", citée dans Mt. 1.23 : "Voici la vierge sera enceinte..." La prophétie d'Esaië se rapportait d'abord à son temps. Juda était menacé par les armées de Syrie d'Israël (734 av. J.-C.). Comme nous l'avons vu, Esaïë apporte au roi Ahaz un message d'espérance avant qu'une jeune femme puisse concevoir et mettre un enfant au monde, et avant que cet enfant atteigne l'âge où il peut "choisir ce qui est bon et refuser ce qui est mauvais" (v. 15), les deux ennemis seront détruits (v. 16). En effet, en 732, la Syrie fut détruite, en 722, Israël fut emmené en captivité. La naissance de Jésus fut un second accomplissement du v. 14. Le mot hébreu *'almah* peut désigner soit une jeune femme, soit une jeune fille vierge. Au temps d'Esaië, il se rapportait à une jeune femme; la Septante a utilisé le mot *parthenos* (vierge). Matthieu a cité le verset d'après la version de la Septante qui convenait particulièrement au second accomplissement.

Jr. 31.15 cité dans Mt. 2.17-18 est un autre exemple de double accomplissement.

3. *Des accomplissements typologiques*. Lorsque Matthieu cite Osée 11.1 : "J'ai appelé mon fils hors d'Egypte" (Mt. 2.15) en l'appliquant au retour de Jésus de l'Egypte avec ses parents, il "voit l'exode sous Moïse comme un élément du grand plan qui court à travers l'histoire, un élément ayant des ressemblances frappantes – même géographiques – avec certains traits de la carrière de Jésus-Christ le Messie, par lequel la rédemption serait accomplie et qui effectuerait l'exode spirituel du peuple de Dieu" (R. Nicole, in Ramm, 74, p. 50). Le "fils de Dieu" dans l'A.T. était Israël, dans le N.T. c'est le Christ. Les événements de l'ancienne alliance ont préfiguré ce que le Christ ferait sous la nouvelle.

1 Cor. 10.4; Hbr. 9.24; 10.20, 22; 1 Pi. 3.21, sont d'autres accomplissements pouvant être rangés dans cette ligne typologique.

4. *Illustrations appropriées* : des textes de l'A.T. dont la formulation convenait particulièrement à l'auteur inspiré pour exprimer certaines réalités de la nouvelle alliance. Ex. : Mt. 13.34-35 citant Ps. 78.2 (d'après N. Prior, 86, pp. 277-282).

"L'A.T. était vraiment un formidable réservoir d'illustrations, d'allusions, de formules pour les auteurs du N.T. Il fonctionne aussi comme "référence culturelle commune" pour eux. Ils le citent parfois simplement parce qu'ils sont pétris de son langage et de ses formules, et que ce sont les premiers mots qui viennent à la pensée. Ce genre de citation n'implique pas d'exégèse particulière du texte en question, mais fonctionne plutôt comme une allusion verbale. Exemple : Rom. 15.21 : Paul emprunte au langage d'Esaië l'expression de ses propres idées (Es. 52.15); Rom. 10.6 : Paul reprend la formulation finale de la Loi, pour l'appliquer à la justice par la foi; dans Eph. 2.17, il reprend les termes d'Es. 57.19 (qui ne parle pas de la suppression du "mur de séparation" entre païens et juifs) où Paul trouve le langage qui correspond à l'œuvre accomplie par Jésus" (T. Huser).

Souvent aussi, c'est l'ensemble du contexte de la citation qui permet d'expliquer pourquoi l'auteur l'a utilisée (comme pour le passage de Job sur les aigles).

"Le Saint-Esprit a conduit l'interprète à la foi, c'est pourquoi il aborde l'Écriture avec un préjugé de confiance. Il l'a aussi incorporé dans la communion des saints. C'est pourquoi il se laisse corriger et instruire par les autres membres de cette communion, du passé et du présent". (G. Maier, 83, pp. 23-24). "La manière dont les auteurs du N.T. ont utilisé et manié l'A.T. ... fait partie de leur enseignement qui fait autorité et forme le mieux notre esprit exégétique" (H. Blocher, 87, p. 38; voir aussi R. Longenecker, *Biblical Exegesis in the Apostolic Period*, 75).

# Chapitre 13

## Quatrième règle : Interpréter correctement types et symboles

### L'unité de la Révélation biblique : fondement de l'interprétation typologique

Une preuve et une application de l'unité des deux Testaments est l'utilisation typologique des récits de l'ancienne alliance par Jésus et les apôtres. Exemple : "Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut, de même, que le Fils de l'homme soit élevé afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle" (Jn. 3.14-15). Par ces mots, Jésus établit une double correspondance entre le récit de l'A.T. et son histoire : 1. entre l'"élévation" du serpent d'airain sur une perche et son élévation sur la croix, 2. entre la guérison assurée à ceux qui regardaient vers le serpent et le salut apporté à ceux qui croient (c'est-à-dire la vie éternelle).

Toute la théologie du N.T. est construite sur la reconnaissance de l'unité profonde de la révélation à travers les deux alliances : le même Dieu justifie de la même manière : par la foi (Rom. 4), le principe sacrificiel est identique dans les deux Testaments (Hbr. 9-10), la vie de la foi des héros de l'ancienne alliance est un modèle pour les croyants de la nouvelle alliance (Hbr. 11), la doctrine du péché est identique (Rom. 3), le Messie attendu là-bas est le Sauveur annoncé ici (Hbr. 1). "Cette profonde ressemblance entre les deux Testaments rend possibles la prophétie prédictive et la typologie" (Ramm, 56, p. 210).

### Qu'est-ce qu'un type ?

Le mot *tupos* apparaît 14 fois dans le N.T. avec des sens variés : la marque des clous (Jn. 20.25), une image ou statue (Act. 7.43), dans un sens figuré : le modèle d'enseignement (Rom. 6.17), l'exemple d'une vie morale (Ph. 3.17; 1 Th. 1.7; 2 Thess. 3.9; 1 Tim 4.12; Tit. 2.7; 1 Pi. 5.3). Paul dit qu'"Adam était la figure (*tupos*) de celui qui devait venir" (Rom. 5.14) et les expériences d'Israël au désert étaient "des exemples (*tupoï*) pour nous afin que nous n'ayons pas de mauvais désirs comme ils en ont eu.. cela leur est arrivé à titre d'exemple (*tupos*) et fut écrit pour nous avertir" (1 Cor. 10.6, 11). L'idée commune est donc celle d'un modèle, d'une préfiguration. L'anglais utilise un mot encore plus parlant : *foreshadowing* : l'ombre projetée à l'avance, rappelant l'image de la caverne de Platon et le fait que "la réalité se trouve en Christ" (Col. 2.17); les types de l'A.T. n'étaient que "l'ombre des choses à venir".

On appelle généralement *antitype* la réalité du N.T. correspondant au type de l'A.T. (bien que ce sens actuel du mot ne corresponde pas exactement à celui du mot *antitypos* dans le N.T.).

Le N.T. mentionne comme types des réalités spirituelles de la nouvelle alliance des personnes (Adam, Moïse, Esaïe, Elie, Melchisédek), des événements (le déluge, la Pâque, la traversée du désert, le serpent d'airain), des objets et des animaux (l'autel des sacrifices, l'encens, l'agneau), des institutions (la prêtrise, le système sacrificiel, le sabbat, les fêtes), des offices (le prophète, le grand prêtre) des lieux (Canaan, Jérusalem, Babylone), ...

A part les mots *tupos* et *antitypos*, il utilise différents autres termes pour les désigner : représentation ou figure (*hupodeigma*), ombre (*skia*), image (*eikon*). Les caractéristiques

communes sont : une analogie sur un ou plusieurs points entre le type de l'A.T. et l'antitype du N.T. (bien qu'il y ait des différences sur d'autres points : Rom. 5.14-19) et le rôle prophétique du type : voulu par Dieu et destiné à l'avenir.

### **Types – symboles – allégories**

Le type est assez proche du symbole qui, comme lui, représente une réalité spirituelle. Deux différences cependant : 1. entre le symbole et la réalité, il n'y a pas nécessairement une ressemblance, comme celle qui existe entre le type et la réalité, (qu'y a-t-il de commun entre l'huile et le Saint-Esprit ?) 2. le type précède l'antitype, le symbole peut être concomitant.

Il est important de distinguer le type de l'allégorie. L'interprétation allégorique de la Bible a fleuri chez les rabbins, les Pères de l'Eglise, les théologiens du Moyen-Age et même les Réformateurs (et beaucoup de leurs disciples). Elle n'a guère servi ni la Bible ni son interprétation, car c'est en grande partie à cause d'elle que s'est répandue l'idée que l'on peut tirer n'importe quoi du texte biblique. Il suffit de lire le commentaire des Pères dans *Les Paraboles* de Quiévreux pour être édifié. Mais, sur certains points, Luther n'a guère fait mieux : Les deux ailes de la poule à laquelle Jésus fait allusion (Mt. 23.37) sont l'Ancien et le Nouveau Testament, d'autres types représentent le pape, les Turcs... Selon Origène, l'âne sur lequel Jésus est entré à Jérusalem représente la lettre de l'A.T., l'ânon : le N.T., les deux apôtres qui ont amené les deux animaux à leur Maître : le sens moral et le sens spirituel. Autre exemple : Hérode a massacré les enfants en dessous de deux ans. Ceux de trois ans ont donc échappé : ceux qui croient en la Trinité seront sauvés; mais les Binitariens et les Unitariens périront.

Ces exemples nous montrent que l'interprétation allégorique "nous renseigne fort bien sur ce que l'interprète pense, mais ne dit rien de ce que l'auteur biblique voulait dire, la signification qu'il a donnée au texte est ignorée. Nous n'avons que les assertions arbitraires de l'interprète – qui peuvent être bonnes en elles-mêmes seulement l'interprète ne devrait pas prétendre que ses idées se trouvent d'une manière quelconque dans, avec ou sous le texte biblique" (Mickelsen, 72, p. 33).

La différence essentielle entre l'interprétation typologique et l'allégorique c'est que, dans cette dernière, on importe dans le texte des sens étrangers, "cachés", qui sont sensés lui donner une signification "plus profonde", mais qui, en fait, le vident de son contenu littéral et symbolique ou typologique.

L'interprétation allégorique a gravement discrédité l'interprétation biblique et, en particulier, l'interprétation typologique qui, cependant, n'a rien de commun avec elle et qui peut s'appuyer de bon droit sur l'exemple de Jésus et des apôtres.

### **La typologie dans la Bible**

#### *Le principe typologique dans l'A.T.*

L'interprétation typologique des événements marquants de l'histoire du peuple de Dieu se fonde sur un principe posé déjà sous l'ancienne alliance. Les grandes fêtes d'Israël constituaient un rappel constant des grands actes rédempteurs de Dieu : la sortie d'Egypte, la marche à travers le désert, plus tard : la délivrance du peuple par Esther. Ces fêtes n'étaient pas seulement des souvenirs (du genre 14 juillet en France), mais des actualisations. L'Israélite disait à son fils lors de la fête de Pâque pourquoi il la célébrait : "C'est à cause de ce que l'Eternel a fait pour moi, lorsque *je* suis sorti d'Egypte" (Ex. 13.8). La délivrance passée était gage et symbole des délivrances actuelles et futures. La marche à travers le désert était rappelée, d'une part, pour glorifier Dieu qui avait pourvu à tous les besoins durant quarante ans – et qui pouvait donc *hic* et *nunc* (ici et maintenant) pourvoir aussi à tous les besoins. Mais, d'autre part, la désobéissance des pères était aussi un constant avertissement de ne pas retomber dans les mêmes erreurs.

Les prophètes font aussi le lien entre le passé et l'avenir : Dieu fera repasser Israël par le désert (Os. 2.14-20; Es. 52.11-12), David – ou plutôt quelqu'un que David préfigurait – viendra (Am. 9.11), de même qu'Elie (Mal. 3.23).

### *La typologie dans le N.T.*

Ce principe sera pleinement exploité dans le N.T., c'est pourquoi on a défini le type comme étant "une préfiguration intentionnelle dans l'A.T. d'une réalité spirituelle du N.T." (Sterrett, 74, p. 107). "En typologie, l'interprète trouve une correspondance sur un ou plusieurs points entre une personne, un événement ou une chose de l'A.T. et une personne, un événement ou une chose plus proche de l'auteur du N.T. ou contemporain avec lui" (Mickelsen, 72, p. 237). Muenscher et Terry insistent sur le caractère "préordonné, c'est-à-dire voulu par Dieu, de la représentation des réalités du N.T. par celles de l'A.T." (cité Ramm, 56, p. 208, 209).

Moïse ne savait pas que le serpent d'airain représenterait le Messie en croix, mais en lui donnant l'ordre de faire cette représentation, Dieu savait quelle application son Fils pourrait en tirer un jour, lorsque son plan de salut serait parvenu à l'accomplissement. Moïse ne savait pas non plus ce que représenterait un jour l'agneau pascal, les divers sacrifices, le tabernacle et les objets qu'il contenait. Le Nouveau Testament jettera une pleine lumière sur ces types lorsque Jean-Baptiste s'écriera : "Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde" (Jn. 1.29) et que Jésus dira : "Je suis la lumière du monde" (Jn. 8.12), "le pain de vie" (Jn. 6.35). Le dernier jour de la fête des tabernacles, lorsque le peuple commémorait l'épisode du rocher frappé abreuvant le peuple, Jésus s'est écrié : "si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive" (Jn. 7.37) : le rocher frappé était une préfiguration de Christ (cp. 1 Cor. 10.4).

### *L'utilisation typologique de l'A.T. par Jésus*

R.T. France a admirablement résumé l'utilisation typologique que Jésus fait de l'A.T. : il utilise les *personnes* de l'A.T. comme types de lui-même (David, Salomon, Elie, Elisée, Esaïe, Jonas) ou de Jean-Baptiste (Elie); il se réfère à des *institutions* de l'A.T. comme étant des types de lui-même et de son œuvre (la prêtrise et l'alliance), il voit dans les *expériences* d'Israël des préfigurations des siennes; il trouve les *espérances* d'Israël réalisées en lui-même et en ses disciples et voit ses disciples comme assumant le statut d'Israël; dans la *délivrance* d'Israël par Dieu, il voit un type du rassemblement de ceux qui constitueront son Eglise, alors que les *désastres* d'Israël préfigurent le châtement imminent de ceux qui le rejettent, ceux dont l'incrédulité est préfigurée par celle des méchants en Israël et même, dans deux cas, par l'arrogance des nations païennes.

Dans tous ces aspects relatifs au peuple de Dieu de l'A.T., Jésus voit des préfigurations de lui-même et de son œuvre, résultant dans l'opposition et dans le rejet par la majorité des Juifs, alors que le véritable Israël se trouve maintenant dans la nouvelle communauté chrétienne. Ainsi, dans sa venue, l'histoire d'Israël a atteint ses moments décisifs. Tout l'A.T. est résumé en lui. Dans sa personne, il incarne le statut et la destinée d'Israël qui seront accomplis, non plus dans la nation en tant que telle, mais dans la communauté de ceux qui lui appartiennent" (71, pp. 75-76).

### **Les limites de l'interprétation typologique**

Certains exégètes ont été amenés à édicter des règles très strictes pour la typologie en ayant constaté les excès de l'interprétation allégorique : "N'est admis comme type que ce qui est désigné comme tel dans le N.T." Cette position réactionnelle de l'évêque Marsh a été quelque peu tempérée par S. Glassius, suivi par d'autres, qui distinguent un type inné (*innate*), déclaré comme tel dans le N.T., du type "inféré" dont l'existence se justifie par analogie à la première catégorie.

Par exemple, Hbr. 11.17-19 nous dit qu'Abraham fut soumis à l'épreuve, il offrit Isaac par la foi, croyant que Dieu pourrait le lui rendre "par une sorte de résurrection". Jq. 2.21-22 dit qu'il fut justifié par les œuvres, qui ont rendu sa foi parfaite, en offrant son fils. Aucune de ces seules

références du N.T. à l'histoire de Morija ne contient d'allusion à une représentation typique de Dieu offrant son Fils sur la croix. Pourtant, le parallèle vient tout naturellement à l'esprit. Il semble légitime, à condition de ne pas oublier les différences : c'est l'épreuve de la foi d'Abraham qui est l'objet principal du récit de Gn. 22; un bélier a été donné comme substitut pour Isaac, mais il n'y a pas eu de substitut pour Jésus. Au contraire, c'est Jésus le substitut pour le pécheurs.

Il en est de même de beaucoup d'histoires de l'A.T. (Joseph, David dans la caverne d'Adoullam, voir A. Kuen, *Comment lire la Bible*, 78, pp. 46-49, 68-71).

L'utilisation typologique de ces récits est possible si les ressemblances sont évidentes, c'est-à-dire s'imposent à tout esprit bien disposé. Il faut, cependant, se souvenir qu'elles restent des "extrapolations" dans le sens mathématique du terme, c'est-à-dire des prolongements hypothétiques de lignes indiquées. Aucune doctrine ne pourra jamais être déduite d'une interprétation typologique et les applications n'en sont légitimes que si elles sont corroborées par des passages clairs tirés d'autres parties des Ecritures.

### *Précautions*

Comme il s'agit d'un domaine délicat où beaucoup d'erreurs ont été commises, il sera bon de s'en tenir à quelques règles impératives :

1. Etudiez d'abord soigneusement la manière dont le N.T. manie la typologie. Ramm remarque que ce sont les grands faits rédempteurs et les grandes vérités morales et spirituelles qui sont l'objet des correspondances typologiques relevées par le N.T.

"Nous devrions donc limiter nos efforts aux grandes doctrines, aux vérités centrales, aux leçons spirituelles clés et aux principes moraux les plus importants. Une typologie qui se passionne pour des détails est d'ores et déjà étrangère à l'esprit de la typologie du N.T." (56, p. 211).

2. Relevez soigneusement les ressemblances et les dissemblances entre le type et l'antitype. Ne forcez jamais un parallèle. Veillez à ne pas tomber dans l'allégorisation (où tous les détails doivent avoir une signification spirituelle). Contentez-vous de la leçon centrale à laquelle les détails sont subordonnés (cp. l'interprétation des paraboles). Celle-ci doit découler de la signification normale du récit de l'A.T. pris dans son sens littéral.

3. Evitez tout dogmatisme là où le N.T. ne se prononce pas. Dites : "Cette histoire pourrait préfigurer... nous fait penser à..." plutôt que : "*est* une préfiguration de...". Acceptez de bonne grâce que d'autres ne voient pas les choses comme vous. L'essentiel est qu'ils croient en la vérité clairement révélée dans le N.T. que vous voulez illustrer par ce récit.

## **L'interprétation symbolique**

### *Qu'est-ce qu'un symbole ?*

Nous avons déjà évoqué, à propos du langage figuré (chapitre 7), l'importance du symbolisme dans la Bible. Le mot *sym-ballô* signifie étymologiquement : jeté ensemble; une signification spirituelle est placée à côté d'une réalité matérielle : le sceptre est symbole de royauté. Lorsque nous lisons : "Un sceptre s'élève d'Israël..." (Nb. 24.17), nous comprenons que c'est une prophétie annonçant la venue d'un roi. "Le sceptre de la méchanceté" (Ps. 125.3) est le règne de la méchanceté.

Comme nous l'avons vu, "le symbole peut représenter une chose passée, présente ou future alors que le type est essentiellement une préfiguration de quelque chose de futur" (Terry : *Biblical Hermeneutics*, 81, p. 246).

Toute notre vie et tout notre langage sont pétris de symbolisme. Ernst Cassire a dit qu'au lieu de définir l'homme comme un *animal rationale*, nous devrions le définir comme un *animal symbolicum*" (*Essay on Man*, New Haven, Yale University Press, 1944, p. 26). Les symboles, selon lui, sont la marque de la pensée humaine. (Revoir au chapitre 7 ce qui est dit des symboles).

La compréhension des symboles est fondamentale pour la compréhension de la mentalité et de la pensée bibliques.

# Chapitre 14

## Cinquième règle : Tenir compte du caractère progressif de la révélation

### Un principe pédagogique

La révélation est une. Cela ne signifie pas que toutes ses parties rendent un son identique. Elle forme plutôt un tout à la manière d'un corps ou d'une vie humaine. Nous pourrions lui appliquer ce que l'apôtre Paul dit de la diversité du corps dans 1 Cor. 12. Elle obéit, comme tout organisme vivant, aux lois de la croissance. Pour dire que nous sommes contents, nous nous exprimons différemment à 6 ans, à 12 ou à 60 ans. Personne ne nous accusera pour cela de nous contredire, nous aurons simplement appris à ressentir et à formuler nos impressions autrement.

Dans notre éducation, nous respectons les lois de croissance en adaptant l'expression de notre pensée au niveau de nos enfants. Une mère ne parlera pas de la naissance des enfants à une fille de 4 ans comme à une adolescente. Dans bien des cas, nous interdisons à nos enfants ce que nous leur permettrons plus tard, et, d'autre part, nous passons sur certaines fautes quand ils sont petits, alors que nous les leur reprocherons sévèrement lorsqu'ils auront déjà l'âge de raison. Nous n'appelons pas cela contradiction, mais éducation. Dieu aussi s'adapte au niveau de compréhension de ses enfants. En sage pédagogue, il a d'abord inculqué à son peuple les notions élémentaires de justice, de pureté et de sainteté à l'aide d'exemples concrets. La Loi était une étape provisoire, "un pédagogue pour nous conduire à Christ" (Gal. 3.24). Dieu a éduqué peu à peu son peuple et lui a donné une connaissance de plus en plus précise de sa nature et de sa volonté. Sa révélation fut progressive à travers tout l'Ancien Testament, son "éclat va croissant jusqu'au milieu du jour" (Pv. 4.18), c'est-à-dire jusqu'à la venue de Jésus-Christ. Cette venue constitue le centre de l'histoire de l'humanité, elle projette ses rayons sur tout l'histoire passée et future du peuple de Dieu. "La reconnaissance d'un mouvement progressif, autrement dit, du caractère historique de la révélation vétéro-testamentaire" est, selon McConville, le premier principe d'une théologie adéquate de l'A.T., celui qui permet de rendre compte de certaines diversités" (87, p. 54).

L'interprétation de l'Ancien Testament dans cette perspective évolutive nous évitera d'être choqués par certaines paroles et certains faits (les guerres "saintes", les fautes manifestes de serviteurs de Dieu punies sans rigueur). Maintes paroles des psaumes nous déroutent (ex. Ps. 83. 10-18; 109. 6-20; 139. 21-22), si nous ne les considérons pas comme des expressions sincères et authentiques des sentiments qui animaient le psalmiste à ce moment-là. Le verdict du Seigneur (Mt. 5.44; Lc. 6.27) et les exhortations des apôtres (Rom. 12.14, 19-21; 1 Cor. 4.12; 1 Pi. 2.18; 1 Jn. 2.9, 11; 3.15; 4.20) jettent une pleine lumière sur ces sentiments et nous indiquent la voie à suivre.

### *Après Jésus-Christ*

Jésus-Christ éclaire aussi l'histoire future du peuple de Dieu. En effet, il n'a pas dit lui-même le dernier mot de la révélation. Ses disciples ne l'auraient pas compris. "J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant" (Jn. 16.12). Le Saint-Esprit n'habitait pas encore en eux pour les éclairer. "Quand le Consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité" (Jn. 16.13; voir v. 25; 8.27-28, 43; 13.7, 28; 12.16; Lc. 18.34).

## Les trois étapes de l'histoire spirituelle de l'humanité

C'est aux apôtres que reviendra le privilège d'exposer tout le plan de Dieu. L'apôtre Paul dit aux Ephésiens (3.3) que c'est "par révélation" qu'il a eu connaissance de ce qu'il appelle ailleurs "la sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée" (1 Cor. 2.7) ou "le mystère de Christ" (Eph. 3.4). "ce mystère n'a pas été porté à la connaissance des fils des hommes dans les autres générations, comme il a été révélé maintenant par l'Esprit à ses saints apôtres et prophètes" (Eph. 3.5). Il a été "caché pendant des siècles (tenu secret dès l'origine des temps), mais manifesté maintenant par les écrits des prophètes d'après l'ordre du Dieu éternel et porté à la connaissance de toutes les nations" (Rom. 16.25-26). Dans ces siècles qui ont précédé la révélation de la vérité dans toute sa plénitude, l'apôtre Paul distingue deux périodes. Avant la Loi, pendant la Loi, à laquelle s'ajoute une troisième : depuis Jésus-Christ (voir Gal. 3.16-19, 23). Correspondant à ces trois étapes de l'histoire spirituelle de l'humanité, nous trouvons trois groupes d'hommes : les païens, qui sont sans Loi, les Juifs, qui sont sous la Loi, et les chrétiens, qui vivent sous la grâce (voir Rom. 2.14; 1 Cor. 9.20-21; 10.32). Suivant qu'elle s'adresse aux uns ou aux autres, sous l'une ou l'autre "dispensation", l'Écriture donne des directives et des promesses différentes. Comparez par exemple :

Ex. 21.24-25	et	Mt. 5.39
Lv. 17.8-9	et	Mt. 18.20
Nb. 3.10	et	1 Pi. 2.5,9
Dt. 8.7-	et	Mt. 8.20
Gn. 24.34-35	et	1 Cor. 4.11
Dt. 28.7, 13	et	Jn. 16.2

### *Deux alliances*

L'ancienne alliance a pris fin avec la mort de Christ, le voile du temple s'est déchiré (Mt. 27.51), montrant que l'accès au lieu très saint est désormais ouvert. Le chrétien n'est plus "sous la Loi" (Rom. 6.14-15; 7.4-6; Gal. 2.19; 3.23-25; 4.21; Col. 2.20), ce qui signifie d'abord que nous sommes libres de la Loi comme moyen de justification. Mais l'amour de Dieu passe toujours par l'observation de ses commandements et la prise en compte de sa sagesse, même si certaines formes de ces commandements peuvent être adaptées plus librement.

On s'expose à de graves méprises en appliquant à la nouvelle alliance les lois de l'ancienne. Cette confusion est la cause principale de quelques erreurs fatales (les divers légalismes, le multitudinisme...). Des chrétiens insistent sur le respect de certaines règles alimentaires ou vestimentaires de la Loi (Dt. 14.8; 22.5), mais si nous sommes soumis à la Loi, nous n'avons pas le droit de sélectionner, parmi les prescriptions, celles qui nous conviennent; nous sommes tenus d'observer toute la Loi (Gal. 3.10; 5.3); nous ne pouvons pas, dans un même chapitre, imposer l'observance stricte d'un verset (Dt. 14.8; 22.5) pris au milieu d'autres que nous négligeons (Dt. 14.21b, 28; 22.8, 11-12). En transposant le cadre religieux et social de l'ancienne alliance dans la nouvelle, on a créé le système multitudiniste et clérical qui a dominé la chrétienté durant plus de 15 siècles.

Le ministère de Jésus est à cheval sur les deux alliances, c'est pourquoi certaines paroles des évangiles ne sont pas transposables dans la dispensation de l'Église (Lc. 24.49; Act. 1.4). Celle-ci commence le jour de la Pentecôte. Cependant, quelques récits des Actes relèvent encore du régime transitoire entre l'ancienne et la nouvelle alliance : l'inauguration de l'ère de la grâce chez les Samaritains (Act. 8.14-17), chez les païens (Act. 19. 1-7). On peut classer dans la même catégorie les prescriptions destinées à ne pas choquer les convertis issus du judaïsme (Act. 15.29), prescriptions qui seront pratiquement révoquées pour les églises essentiellement pagano-chrétiennes (1 Cor. 10.25). C'est donc à la lumière des épîtres qu'il nous faut interpréter les indications des évangiles et des Actes, car les apôtres ont adressé leurs lettres à des églises installées de plain-pied dans l'alliance nouvelle.

## Comment distinguer le transitoire du permanent ?

Ce caractère progressif de la révélation nous pose un problème, peut-être pas tant au niveau de l'interprétation qu'à celui de l'application : comment pouvons-nous distinguer, dans les prescriptions de la Bible, ce qui était transitoire de ce qui est permanent ? Ne risquons-nous pas, à force de vouloir lier certains ordres de la Parole de Dieu à un temps donné et à une culture particulière, d'ôter toute son efficacité à la Parole de Dieu ? Si un commandement nous gêne, on pourra toujours dire qu'il était pour les Juifs, pour les premiers chrétiens (ou pour le Millénium !).

Disons d'abord que, pour la plupart des commandements, il faudrait être de mauvaise foi pour faire un tel raisonnement ("Ne mentez pas les uns aux autres... Pardonnez-vous réciproquement..."). Ensuite : nous faisons automatiquement cette "adaptation culturelle" pour beaucoup de consignes bibliques – même du N.T. : n'avoir qu'un habit (Lc. 3.11; 9.3), ne porter ni bourse, ni sac, ni sandales et ne saluer personne (Lc. 10.4), se contenter de dire oui-oui, non-non (Mt. 5.37), se laver mutuellement les pieds (Jn. 13). Nous reconnaissons donc que certaines prescriptions étaient liées à un contexte social déterminé.

A.B. Mickelson donne quelques critères pour distinguer les normes et principes valables pour tous les temps des règlements destinés à une période et à un cercle de gens limités :

1. Les normes et principes ont été soulignés par Jésus et les apôtres. Par exemple : "Tout ce que vous voudriez que les autres vous fassent, faites-le pour eux. *En cela se résument la Loi et les prophètes*" (Mt. 7.12). Jésus citait Lv. 19.18. L'apôtre Paul répète la même pensée (Rom. 13.8-10). Tout ce qui, dans les commandements de l'A.T. ou du N.T. irait contre ce principe tombe dans la catégorie des règles transitoires. "Toute prescription de la Bible dont l'observance aurait pour effet de faire apparaître un groupe de chrétiens inférieur à un autre (sur le plan de la race, du sexe, de l'âge ou du statut économique) devra être examinée à la lumière de ce principe supérieur : traiter les autres comme on aimerait être traité soi-même".

2. Un autre test est le but que Jésus a donné lui-même à son ministère et à l'Evangile : procurer une vie abondante à ceux qui le suivent : "*Moi, je suis venu afin que les brebis aient la vie et qu'elles l'aient en abondance*" (Jn. 10.10). "Tout règlement qui diminue les possibilités de croissance et de service est automatiquement suspect".

3. Les principes supérieurs demandent que les chrétiens acquièrent une compréhension de plus en plus grande de l'ordre nouveau que Jésus a proclamé : *le vin nouveau doit être mis dans des outres neuves* (Mt. 9.16-17). "La vie nouvelle en Christ ne doit pas être versée dans les vieilles outres du judaïsme, du paganisme ou du sécularisme... Le littéralisme sélectif dans l'interprétation de la Bible a été utilisé pour défendre des causes qui sont bien éloignées des idées et des principes enseignés par Jésus... Il y a environ 150 ans, beaucoup de chrétiens prétendaient dur comme fer que la Bible approuvait et ordonnait l'esclavage parce que Paul demandait aux esclaves d'obéir à leur maîtres (Eph. 6.5) et que "chacun doit demeurer dans l'état où l'a trouvé l'appel de Dieu" (1 Cor. 7.20)" (Mickelsen, 72, p. 31). Bien des polémiques et des discriminations s'éteindraient si, au lieu de s'appuyer sur des règlements liés à un temps donné, les chrétiens partaient des normes et des principes enseignés par Jésus et les apôtres. Dans le chapitre 23, nous considérons en détail l'application du texte interprété.

# Chapitre 15

## Sixième règle : Interpréter de manière christocentrique

### Le témoignage du Christ

Christ est le point central des Ecritures, toutes les lignes convergent vers lui, de lui partent tous les rayons qui éclairent la périphérie. L'Ancien Testament annonce : il viendra; les évangiles : il est là; les épîtres et l'Apocalypse : il est venu et il reviendra. "Le témoignage de Jésus est l'esprit de la prophétie" (Ap. 19.10). Le Seigneur lui-même a parlé de ce témoignage que l'Ecriture rend de lui : "Abraham a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour" (Jn. 8.56). "Moïse a écrit de moi" (Jn. 5.46). "David m'appelle Seigneur" (Mt. 22.45). "Vous sondez les Ecritures parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle : ce sont elles qui rendent témoignage de moi" (Jn. 5.39). Le jour de sa résurrection, il dit aux disciples d'Emmaüs : "O hommes sans intelligence et lents à croire tout ce que les prophètes ont dit ! ... Et commençant par Moïse et tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le concernait" (Lc. 24.25-27, voir v. 44-47). L'auteur de l'épître aux Hébreux place dans sa bouche ces paroles du Ps. 40 : "Dans le rouleau du livre il est question de moi" (Hbr. 10.7) (voir Hodgkin, 87).

"La parole écrite n'est que le complément ou le reflet de la Parole vivante. Sans Christ, elle n'a pas de raison d'être. Elle est, pour ainsi dire, le halo autour de sa tête dans lequel sa gloire trouve une expression visible ou intelligible parce qu'elle est verbale. Comme il faut toute l'Eglise, qui est son Corps, l'assemblée de tous les croyants, pour exprimer sa plénitude dans des paroles humaines et pour permettre aux hommes d'apprendre la Vérité telle qu'elle est (incarnée) en Jésus" (Alan M. Stibbs, 54, p. 32).

Christ est la clé de toute interprétation correcte de l'Ecriture. Dans la lecture de l'Ancien Testament, nous chercherons à découvrir ce témoignage rendu d'avance au Messie par les types et les prophéties. Dans les Actes et les épîtres, nous nous demanderons constamment comment les paroles des apôtres s'appliquent à Christ, même dans des passages comme 1 Cor. 13 ou Rom. 12.9-21 où il n'est pas explicitement nommé. C'est un *premier aspect de l'interprétation christocentrique* : celui qui relève tous les traits convergeant vers Christ.

### Limites

Il faut toutefois se garder d'absolutiser ce principe. Luther disait que l'Ecriture n'était édifiante que dans la mesure où elle glorifiait Christ. Cette affirmation hyperbolique est dangereuse et ne rend pas entièrement justice à l'A.T. Elle est dangereuse, car elle amène à reconnaître plus ou moins d'autorité aux différents livres bibliques. Le principe qui sous-tendait la doctrine de l'inspiration chez Luther ("est inspiré *was Christum treibt* = ce qui pousse vers Christ, qui le suscite), contient en germe une différenciation entre des "degrés d'inspiration" (les "psaumes imprécatoires" seraient "moins inspirés" que les psaumes messianiques). Une telle attitude mène à faire un tri dans l'étude des textes (voir l'attitude méprisante de Luther vis-à-vis des livres d'Esther et de Jacques) et ouvre la porte à une interprétation subjective et arbitraire.

L'A.T. est un tout, qui contient à la fois 1. une histoire – celle du développement des relations entre Dieu et son peuple 2. une révélation commune sur la nature de Dieu et de l'homme et 3. une

transcription de ce que des hommes et des femmes ont vécu dans leur relation avec Dieu. Ce troisième élément, qui apparaît surtout dans les livres poétiques et sapientiaux (Psaumes, Job, Proverbes, Ecclésiaste), garde toute sa valeur pour le croyant de la nouvelle alliance – qui peut les interpréter à la lumière de la révélation définitive apportée par Christ. C'est là le deuxième bénéfice d'une lecture christologique de la Bible.

### **Christ dans toutes les Ecritures**

Ce deuxième aspect, non moins important, consiste à éclairer l'ensemble de la révélation biblique à partir du centre : Christ donne son vrai sens à la Loi, aux prophètes et aux psaumes comme il le donne aux aspects de l'Eglise primitive que nous rapportent les Actes, au ministère des apôtres tel qu'il se reflète dans les épîtres et à la vision de l'Histoire que nous dévoile l'Apocalypse.

Sa parole souveraine : "Vous avez appris... mais moi je vous dis" nous autorise à interpréter la Loi dans le sens qu'il lui donne, c'est-à-dire comme une étape provisoire, mais insuffisante, qui nous indique simplement la direction dans laquelle se situe la volonté de Dieu pour nous (Mt. 5.21-22, 27-28, 31-34, 38-39, 43-44). Il a montré le vrai sens des prescriptions de l'A.T., l'esprit du commandement au lieu de la lettre de la Loi à laquelle s'attachaient les pharisiens. Il a donc *accompli* la Loi dans le sens de : mené à la perfection. Lorsque nous lisons les lois de Moïse, il nous faudra donc prolonger les lignes amorcées et voir quelles intentions elles visent, quel sens Jésus leur donne. Lorsque les livres historiques nous rapportent les hauts faits des hommes de Dieu de l'ancienne alliance, nous avons le droit de les comparer à l'étalon de référence qu'est Jésus et de nous demander : Aurait-il agi de même ? Qu'aurait-il fait ou dit dans ce cas ? Notons toutefois que Jésus dit : "Vous avez *entendu* (et non pas : *lu*) qu'il a été dit *par* les anciens (plutôt que : *aux anciens*)". La tradition juive reprenait les prescriptions de l'A.T. pour les expliquer, mais aussi pour les compléter; la preuve, c'est que ce qui "a été dit par les anciens" : "tu haïras ton ennemi" (Mt. 5.43), ne se trouve pas dans Lv. 19.18 d'où est tiré le début de la citation ("Tu aimeras ton prochain"), ni ailleurs dans l'A.T.

Il en est de même du Nouveau Testament : en voyant agir et parler les disciples, nous devons être amenés à la constatation faite par les chefs religieux du judaïsme : "Ils les reconnurent pour avoir été avec Jésus" (Act. 4.13). Devant une parole ou une action énigmatique, demandons-nous comment l'exemple et les directives du Maître ont pu amener les disciples à faire ou à dire ce qui nous est rapporté. Lorsque l'apôtre Paul écrit aux Corinthiens : "Nous nous efforçons de lui être agréables", il nous donne la clé de son comportement, clé que nous pouvons appliquer à toute sa pensée et son œuvre. Tout le développement de Rom. 14.1-15.7 sur le comportement envers les frères faibles dans l'observance de certaines lois restrictives est motivé par l'exemple de Christ (15.3-7) et le désir de lui plaire (14.6-8). La démonstration de l'épître aux Galates, et plus particulièrement le passage difficile de 2.15-21, se comprennent à la lumière de la personne et de l'œuvre de Christ : il ne peut être un "ministère de péché", il "m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi", "j'ai été crucifié avec Christ", "il vit en moi". Donc je suis mort à la Loi, je n'ai plus besoin de la Loi pour vivre à la gloire de Dieu.

L'Apocalypse elle-même s'éclaire si, au lieu d'y chercher une histoire anticipée dans laquelle il n'y aurait plus qu'à remplacer les symboles par des noms et des dates, nous y voyons – comme l'indique son titre – la "révélation de Jésus-Christ", c'est-à-dire de sa seigneurie, des lois de son gouvernement et de la manière dont viendra son règne.

### **Prédictions concernant Christ dans l'A.T.**

Dès le début de l'histoire de l'humanité, les croyants ont attendu un Sauveur né d'une femme (Gn. 3.15), de la lignée de Sem (9.26). Il sera de la postérité d'Abraham (12.3; 15.5), d'Isaac (21.12) et de Jacob (26.4), de la tribu de Juda (49.10), de la famille de David (2 S. 7.12) et de la descendance de

Salomon (1 Chr. 28.4-7), né d'une vierge (Es. 7.14) à Bethléhem (Mich. 5.2) qui souffrira et mourra pour les péchés du peuple (Es. 53; Ps. 22), mais ressuscitera (Ps. 2.7).

Dans son désir de montrer à Théophile (et à ses amis) que le christianisme est dans le droit fil de la révélation de l'A.T., Luc cite un certain nombre de prédictions de l'A.T. qui se sont accomplies en Jésus : le ministère du Précurseur (Lc. 1.17 – Mal. 3.23-24) et le témoignage qu'il a rendu à Jésus (3.4-6 – Es. 40.3-5; 52.7-12; Mal. 3.1), la mention de son lieu de naissance (2.11 – Mich. 5.2), l'accomplissement d'Es. 61.1-2a (4.18-19), l'entrée triomphale à Jérusalem (19.38 – Ps. 118.26), la purification du Temple (19.46 – Es. 56.7; Jr. 7.11), la pierre angulaire rejetée (20.17 – Ps. 118.22), la déclaration de David (20.42 – Ps. 110.1), celle de Daniel au sujet du retour en gloire du Fils de l'homme (21.27 – Dan. 7.13), Christ compté au nombre des transgresseurs de la Loi (22.37 – Es. 53.12), le tirage au sort de ses habits (23.34 – Ps. 22.19).

Il poursuit sa démonstration dans le livre des Actes en citant des textes de l'A.T. qui ont prédit l'effusion du Saint-Esprit (2.17-21 – Joël 3.1-5...), la résurrection de Christ (2.25-28; 13.35 – Ps. 16.8-11), la parole de David (2.34-35; Ps. 110.1), de Moïse (3.22-23; 7.37 – Dt. 18.15, 19), la promesse faite à Abraham (3.25 – Gn. 22.18), la pierre rejetée par les bâtisseurs (4.11 – Ps. 118.22), le rejet du Messie (4.25-26 – Ps. 2.1-2), qui fut comme une brebis menée à l'abattoir (8.32-33 – Es. 53.7-8), le Fils relevé d'entre les morts (13.33 – Ps. 2.7), les bénédictions de David (13.34 – Es. 55.3), la lumière des nations (13.47 – Es. 49.6), le tabernacle de David (15.16 – Am. 9.11), le salut des païens (15.17-18 – Am. 9.12) ignoré par les Juifs dans leur aveuglement (28.26-27 – Es. 6.9-10).

Paul, de son côté, cite de nombreux passages se rapportant à Christ dans son épître aux Romains (10.6-7, 11, 15, 19, 20-21; 11.26, 27; 14.11; 15.9-12, 21) et dans celle aux Galates (3.8, 13, 16). Tous ces écrits adressés à d'anciens païens soulignent la valeur apologétique des prophéties messianiques, même pour des non-Juifs.

### *Préfigurations de Christ dans l'A.T.*

Outre les prédictions directes, nous avons aussi dans l'A.T. de nombreuses préfigurations sous la forme de types et de symboles (voir chapitre 13) dans le tabernacle, la prêtrise et les fêtes. Nous y trouvons également des principes et des lois morales qui n'ont été accomplis parfaitement qu'en Christ. Ce mot accompli est utilisé quinze fois, par Matthieu en relation avec Christ (1.22; 2.15, 17, 23; 3.15; 4.14; 5.17; 8.17; 12.17; 13.35; 21.4; 26.54, 56; 27.9, 35). Jésus a réalisé dans sa vie ce que l'A.T. a prescrit, il a obéi parfaitement aux lois morales édictées par Moïse. L'apôtre Paul en apporte le témoignage : en envoyant son Fils dans un corps semblable au nôtre, "Dieu a condamné le péché dans la chair" (il a démontré qu'il était possible de ne pas pécher) (Rom. 8.3). "Christ a été tenté comme nous en toutes choses, mais il n'a pas commis de péché" (Hbr. 4.15). Ainsi, il a été parfaitement *juste* (Mt. 27.19, 24).

Les écrivains du N.T. ont vu également toute une série de références à Christ dans des expressions se rapportant à des faits ou des personnages de l'A.T., mais qui ont trouvé leur accomplissement final en Christ. Lorsqu'il était question du fils de David qui régnerait sur son trône (2 S. 7), David lui-même avait compris que cette prédiction se rapporterait à un avenir plus lointain que celui de son fils Salomon (7.19). Jérémie a tendu sa jour à ceux qui le frappaient (Lam. 3.30). Il fut en cela une préfiguration de Christ (Mt. 27.30). Israël portant le deuil d'un fils unique (Am. 8.10) représente la communauté croyante pleurant la mort du Fils unique de Dieu (Lc. 23.28). Ainsi, les évangélistes ont vu des prophéties de différents épisodes de la vie de Jésus dans des paroles isolées de l'A.T. : sa vie à Nazareth (Mt 2.15 – Os. 11.1), son enseignement par paraboles (Mt. 13.34-35 – Ps. 78.2), la haine de ses ennemis "sans cause" (Jn. 15.25 – Ps. 35.19), le traître qui mangeait avec lui (Jn. 13.18 – Ps. 41.10), le vendrait pour trente pièces d'argent (Mt. 26.15 – Zach. 11.12), mais irait vers la perdition (Jn. 17.12 – Ps. 41.10), le soleil s'obscurcissant à midi pendant la

crucifixion (Mt. 27.45 – Am. 8.9), le vinaigre qu'on lui a offert sur la croix (Mt. 27.48; Ps. 69.22). Ce qui était arrivé à des membres du peuple messianique, le Messie l'a concentré et accompli en sa personne.

### *L'ange de l'Eternel, l'Eternel et Christ*

L'interprétation christocentrique nous permet de découvrir Christ dans les passages de l'A.T. où il est question de l'ange de l'Eternel : Gn. 16.7, 13 (cp. Jn. 20.12); Gn. 48.15-16 (cp. Hbr. 1.8); Ex. 3.2, 5, 6, 14 (Jn. 8.58) : Jug. 13.15, 18 (Es. 9.5); Ex. 23.20 (Jn. 6.38); Ex. 14.19 (Mt. 28.20); Es. 63.9 (Eph. 5.25); Jos. 5.13-15 (Ap. 19.11-14).

L'ange de l'Eternel est à la fois identifié à l'Eternel (dans la plupart des passages ci-dessus) et distingué de lui. Dans Es. 63.9, il est appelé "l'ange de sa présence". Dans Gn. 24.7, il est envoyé par l'Eternel et dans Zach. 1.12, il s'entretient avec lui (d'après Geisler, 68, p. 50-51).

En considérant de plus près les titres et les fonctions de l'Eternel dans l'A.T. et ceux de Christ dans le N.T., nous pouvons même dire que bien des passages où il est question de l'Eternel (Yahvé, le Seigneur) dans l'A.T. pourraient, en fait, s'appliquer à Christ. Es. 43.11 dit par ex. : "Je suis l'Eternel, et hors de moi, il n'y a pas de *Sauveur*". Mais l'ange qui a annoncé la naissance du fils de Marie à Joseph lui a demandé de l'appeler Jésus "car c'est lui qui *sauvera* son peuple de ses péchés" (Mt. 1.21). Les Samaritains l'ont reconnu : "Celui-ci est vraiment le *Sauveur* du monde" (Jn. 4.42). Tous les passages parlant de l'Eternel-Sauveur peuvent donc s'appliquer à Christ. N'a-t-il pas dit : "Moi et le Père nous sommes un" (Jn. 10.30) ?

Lorsque Moïse a demandé à Dieu son nom, il a répondu "Je suis celui qui suis" (Ex. 3.14). Plusieurs fois, Jésus a repris à son compte ce "Je suis" (Jn. 8.58; 18.5-6). D'ailleurs, les Juifs ne se sont pas trompés et ils ont voulu le lapider "parce qu'il se faisait égal à Dieu" (Jn. 5.18). D'autres fonctions sont attribuées par l'A.T., puis par Jean ou l'Apocalypse, à la fois à l'Eternel et à Christ : Créateur (Es. 40.28; Jn. 1.3), Juge (Joël. 4.12 (3.12); Jn. 5.27 cp. Mt. 25.31 s.), Lumière (Es. 60.19-20; Jn. 8.12), souverain Berger (Ps. 23.1; Jn. 10.11), Premier et Dernier (Es. 41.4; 44.6; Ap. 1.18; 2.8), Rédempteur (Os. 13.14; Ap. 5.9), Epoux (Es. 62.5, Os. 2.16; Ap. 21.2; cp. Mt. 25.1 s.).

Dans Es. 42.8, Dieu dit qu'il ne partagerait sa gloire avec aucun autre. Pourtant, Jésus lui demande de lui redonner la gloire qu'il avait avant que le monde fût (Jn. 17.5) et Jean dit que c'est la gloire de Jésus qu'Esaië a vue (Jn. 12.41).

Cette identification entre l'Eternel et Christ n'est pas limitée aux écrits de Jean. Dans Es. 45.22-23, l'Eternel prédit que tout genou fléchirait devant lui. L'hymne de Ph. 2.10 affirme que c'est devant Christ que tout genou fléchira. L'Eternel est le créateur des anges (Ps. 148.5), adoré par eux (v. 2), mais Col. 1.16 nous dit que "toutes choses ont été créées par Christ" et Hbr. 1.6 lui applique l'adoration des anges. S'appuyant sur Jr. 31.34, les pharisiens disent : "qui peut pardonner les péchés sinon Dieu seul" (Mc. 2.7), mais Jésus affirme avoir ce pouvoir (v. 10).

Ainsi, dans beaucoup de textes où il est question des actes rédempteurs de Dieu, nous pouvons voir déjà Christ à l'œuvre.

### **Christ dans toutes les parties de la Bible**

Dans Lc. 24.44, Jésus a fait allusion à la division de l'A.T. en 3 parties : "la Loi, les prophètes et les psaumes". Cette division datait du 3<sup>e</sup> siècle av. J.-C. puisqu'elle est déjà évoquée dans le prologue de l'Ecclésiastique (200 av. J.-C.).

*La Loi*, c'est-à-dire les cinq livres de Moïse, pose les fondements des relations entre Dieu et son peuple : les alliances (Noé, Sinaï), les principes de base, la manière de s'approcher de Dieu

(Lévitique) et de vivre conformément à sa volonté (tabernacle, Deutéronome). Dans les évangiles, de même, Christ pose les fondements de la nouvelle alliance, les lois du Royaume (Mt. 5.7) et de la nouvelle relation avec Dieu (Jn. 14-17).

La Loi était à la fois *préparation* pour conduire à Christ (Rom. 3.19-22; Gal. 3.19-24), préfiguration (par les types et les symboles) et *prophétie* (Gn. 3.15; 49.10; Dt. 18.15).

Les *prophètes* comprenaient ce que nous appelons livres historiques ("prophètes antérieurs" sauf Chroniques, Esdras, Néhémie) et les livres prophétiques proprement dits (sauf Daniel). Se fondant sur la déclaration de Moïse au sujet du Prophète que Dieu susciterait (Dt. 18.15), les prophètes précisaient peu à peu, sous l'inspiration du Saint-Esprit, l'image de ce Prophète par excellence et nourrissaient, dans le peuple, l'attente du grand Libérateur.

Les *Ecrits* (livres poétiques) manifestaient l'aspiration des croyants à une meilleure communion avec Dieu (Psaumes, Cantique des cantiques), au bonheur (Ecclésiaste), à la solution des grands problèmes de l'existence (Job, Ecclésiaste) et à une vie conforme aux exigences de la sagesse (Proverbes). L'enseignement de Jésus-Christ et des apôtres dans les évangiles, les Actes et les épîtres nous révèlent en Christ le Médiateur qui nous assure la communion avec Dieu (1 Tim. 2.5 cp. Job. 9.33), l'amour parfait (Jn. 15.13; 1 Jn. 4.17-18 cp. Cantique des cantiques). Il est la Sagesse de Dieu (1 Cor. 1.30; Col. 2.3) et nous offre la joie parfaite (Jn. 15.11).

### **Christ dans tous les livres de l'A.T.**

Avec cette perspective christocentrique, nous pouvons parcourir tout l'A.T., livre par livre et voir comment Dieu-Christ choisit un peuple (Genèse), le rachète (Exode), le sanctifie (Lévitique), le dirige (Nombres) et l'enseigne (Deutéronome). Il veut lui assurer la possession du Pays de la promesse et du repos (Josué). Si ce peuple est opprimé par l'ennemi et crie à lui, il le délivre (Juges) et lui assure stabilité (1 Samuel) et expansion (2 Samuel). Après le déclin de la nation (1 Rois, 1 Chroniques) et son châtement (2 Rois, 2 Chroniques), Dieu-Christ la restaure (Esdras-Néhémie) et la préserve des desseins de l'Ennemi (Esther). Christ est la réponse à l'aspiration à la communion avec Dieu (Psaumes), à la sagesse (Proverbes), au bonheur (Ecclésiaste), à l'union parfaite dans l'amour (Cantique des cantiques). Les prophètes précisent l'image de Christ : Prince de la paix et Agneau de sacrifice (Esaïe), fontaine d'eau vive, bon Berger, Roi (Jérémie), celui qui restaure et purifie le peuple, gloire de Dieu (Ezéchiël), Fils de l'homme, Oint, Ancien des jours (Daniel), Fils de Dieu, seul Sauveur (Osée), Dispensateur de l'Esprit et Juge des nations, refuge pour les siens (Joël), Epoux de son peuple, Fils unique (Amos), Rédempteur du reste saint (Abdias), Prophète des nations, Ressuscité (Jonas), Dieu de Jacob, Juge des nations (Michée), Dieu jaloux qui venge son peuple (Nahoum), le Saint qui justifie par la foi (Habaquq), Roi d'Israël, Seigneur (Aggée), celui qui fut percé mais qui est Roi de toute la terre (Zacharie), messenger de l'alliance, soleil de justice (Malachie).

Les quatre évangiles présentent chacun un aspect de Christ : le Roi (Matthieu), le Serviteur (Marc), l'Homme parfait (Luc) et Dieu (Jean). Les Actes racontent ce que Jésus a continué à dire et à faire par ses disciples. Ce sont, au fond, les "Actes de Jésus" puisque c'est lui qui dirige les apôtres par son Esprit. Les épîtres explicitent en détail son œuvre de rédemption (Romains) et de sanctification (1 Corinthiens), elles nous disent comment il console (2 Corinthiens), libère de la Loi (Galates), unit en lui païens et Juifs (Ephésiens), donne la joie, même dans les difficultés (Philippiens), la plénitude et la maturité (Colossiens).

C'est lui que l'Eglise attend (1, 2 Thessaloniens), qui assure à ses serviteurs un ministère fécond (1, 2 Timothée) et la fermeté dans la foi (Tite). Il est le Souverain Sacrificateur qui nous mène à la perfection (Hébreux), la Sagesse d'en haut (Jacques), qui nous permet de tenir ferme dans l'épreuve

(1, 2 Pierre), de vivre en communion avec lui (1, 2, 3 Jean) et de résister au diable et à ses suppôts (Jude). L'Apocalypse nous le révèle sous son vrai visage actuel et futur, comme le Roi de l'univers, celui qui vient (d'après Geisler, 68, pp. 88-110, voir aussi Hodgkin, 87).

# Chapitre 16

## Septième règle : Interpréter dans la communion de l'Eglise

### **Nous ne sommes pas seuls**

Nous ne sommes pas seuls à lire et à étudier la Bible. Des générations de chrétiens avant nous ont essayé de comprendre son message. Des milliers d'enfants de Dieu à travers le monde sondent chaque jour les Ecritures. Dieu a donné, depuis le premier siècle, des "docteurs" à son Eglise, c'est-à-dire des hommes qui ont reçu du Saint-Esprit le don d'enseigner la saine doctrine, donc d'interpréter correctement la Parole de Dieu, seule source de la Révélation. Aucun d'eux n'est infallible, mais chacun peut nous apporter quelque lumière pour mieux comprendre l'Ecriture. Nous devons, du moins, examiner leur interprétation et retenir ce qui est bon (1 Thess. 5.21).

Nous avons tout d'abord nos frères de l'église locale, en particulier ceux qui sont chargés du ministère de la Parole, auxquels nous pouvons demander aide et conseil : "Comment comprenez-vous cette parole ? Que signifie tel mot, telle expression ? Pouvez-vous me prêter un commentaire sur ce passage ?"

Nous pouvons bénéficier ensuite de l'aide des chrétiens sur le plan de l'Eglise universelle. Leurs explications de la Bible nous sont accessibles dans leurs écrits, il serait dommage de ne pas profiter de cette contribution précieuse.

### **Quand les avis divergent**

Les interprétations des commentaires ne concordent pas toujours, mais elles sont toujours utiles à connaître. Lorsque les exégètes sont d'accord sur la signification d'un passage, nous pouvons les suivre sans hésitation.

Il faudrait, certes, de solides raisons et des connaissances très sûres pour se risquer à donner une explication originale là où les plus éminents exégètes de l'histoire de l'Eglise ont été pratiquement unanimes dans leur interprétation.

Lorsque leurs opinions divergent, nous devons redoubler de prudence. Nous nous trouvons probablement devant un passage difficile où il serait puéril de décréter : "C'est simple : ce texte signifie...". Pesons les arguments de part et d'autre en tenant compte, moins du renom et de la piété des exégètes, que de la valeur de leur démonstration biblique et de "l'analogie de la foi". En effet, les meilleurs interprètes se sont laissé influencer par leurs positions dogmatiques ou ecclésiastiques (il suffit de relire les commentaires des Réformateurs sur les passages relatifs au baptême ou à la Sainte Cène pour s'en convaincre).

### **L'analogie de la foi**

Partant du principe de non-contradiction, on pense qu'un verset de la Parole ne saurait s'opposer aux affirmations contenues ailleurs. Parmi les différentes explications, on retiendra donc, de préférence, celle qui s'harmonise le mieux avec le reste de la Révélation.

Par exemple, pour 1 Pi. 3.18-20, on a le choix entre un certain nombre d'interprétations : descente de Christ aux enfers, prédication aux morts, allusion au purgatoire, possibilité de se convertir après la mort, justification du spiritisme... Toutes ces explications s'avèrent caduques, car elles se heurtent à des déclarations claires d'autres passages de l'Écriture (Hbr. 9.27; 2 Cor. 5.10; Mt. 12.36; Lc. 16. 19-31; Hbr. 4.6-11 ...). Il est plus simple de lire ce passage ainsi : l'Esprit de Christ a prêché, à travers les prophètes – donc aussi à travers Noé – à ceux qui sont restés rebelles, "captifs dans la misère et dans les chaînes" (Ps. 107.10). Ils subissent maintenant la peine de leur incrédulité.

Cette interprétation, que nous avons donnée dans le chapitre 8, qui ne fait intervenir aucune donnée extra-biblique, s'accorde le mieux avec le contexte immédiat, avec la pensée exposée par l'auteur ailleurs (2 Pi. 2.5) et avec l'enseignement général des Écritures (voir Mt. 24. 37-38; Lc. 4.18-19). Elle a, de plus, trouvé des défenseurs parmi les meilleurs exégètes : autant de raisons pour nous la faire préférer à une autre, si originale soit-elle.<sup>33</sup>

Interpréter dans la communion de l'Église ne signifie pas nécessairement suivre la majorité. Si Luther, Calvin, Godet et d'autres grands exégètes avaient suivi la majorité de leur temps, quelle aide nous auraient-ils apporté pour la compréhension de la Bible ? Souvenons-nous toutefois qu'ils n'ont pas rompu avec la vraie tradition de l'Église; au contraire, grâce à leur compétence et leur intuition biblique exceptionnelles, ils ont renoué avec celle-ci par-delà la tradition scolastique ou libérale régnante.

### **Une bonne interprétation nous rapproche des chrétiens**

Une des caractéristiques d'une bonne interprétation est précisément de nous rapprocher des autres enfants de Dieu. L'Esprit qui a inspiré les écrits bibliques nous régénère et nous guide aussi dans notre lecture de la Parole. Cet Esprit est un (1 Cor. 12.11; Eph. 4.4), il veut glorifier Jésus-Christ et accomplir sa volonté (Jn. 16.13-15). Or l'un des plus chers désirs de notre Seigneur était l'unité de ses enfants. Il l'a exprimé dans la prière qui constitue en quelque sorte son testament spirituel (Jn. 17.11, 21-23). Les apôtres l'ont rappelé maintes fois dans leurs lettres (Rom. 12.4-5; 15.5-7; 1 Cor. 1.10; 10.17; 12.4-6, 12-27; Eph. 4.1-6; Ph. 2.1-11; 3.15). Si donc notre interprétation de la Bible nous sépare intérieurement, non du monde, mais des autres enfants de Dieu, ce n'est certainement pas l'œuvre de l'Esprit Saint, car il cherche toujours à unir les croyants.

Malheureusement, du 1<sup>er</sup> siècle à nos jours, le Diviseur s'est servi de divergences d'interprétations de la Bible pour susciter des animosités, des querelles et des divisions parmi les chrétiens. "Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits" (Mt. 7.18). Ces fruits empoisonnés portent indéniablement la marque de leur origine (Gal. 5.20).

### **La Bible : cause de divisions ?**

Comment "la Bonne Parole de Dieu" (Hbr. 6.5) a-t-elle pu devenir, pour l'Église de Dieu, une cause de dissensions et de stérilité ? L'apôtre Paul posait une question semblable au sujet de la Loi que Dieu avait donnée aux hommes pour les guider vers la Vie, et qui est devenue, pour eux, la cause de leur condamnation. "Ainsi le commandement qui conduit à la vie, se trouva pour moi conduire à la mort... Ce qui est bon a-t-il donc été pour moi une cause de mort ?" (Rom. 7.10, 13). "Certes non ! répond-il, mais le péché, afin de se manifester comme tel, m'a donné la mort par ce qui est bon".

Les véritables causes des divisions ne sont pas les imprécisions ou les difficultés de la Bible, ni même les divergences entre les interprétations, mais l'orgueil, l'esprit de parti, la recherche d'une "vaine gloire", le désir de briller, de se singulariser ou de dominer les autres. Les différences d'interprétation fournissent à ces péchés le prétexte "spirituel" pour exercer impunément leurs

---

<sup>33</sup> Pour une explication plus détaillée de ce passage, voir A. Kuen : *Le baptême*, pp. 56-58

ravages dans les milieux chrétiens. "C'est une question de vérité !" Tout est donc permis ! Au nom de la Vérité menacée, on va semer la discorde, créer des scissions et pourfendre le frère : il est dans l'erreur parce qu'il est de mauvaise foi en lisant la Bible ! Et l'on ne se rend pas compte que, sous couvert d'obéissance à Dieu, on est en train de faire le jeu de l'Adversaire.

Toutes les guerres intestines de l'Eglise, du 2<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle, qu'il s'agisse de la querelle arienne, du *Filioque*, des dissensions entre Luthériens et Réformés, Arminiens et Calvinistes, Plymouthistes larges et exclusifs... ont été justifiées par la Parole de Dieu. C'est tellement plus rassurant de se battre pour des principes et des doctrines plutôt que pour un parti ou un homme ! Dans combien d'Eglises actuelles, les conflits et les rivalités se cristallisent autour de deux interprétations opposées de la Parole de Dieu !

### **Clartés et obscurités dans la Parole**

En fait, ni la Parole, ni l'interprétation ne sont en cause. La Parole est ce qu'elle est, avec ses clartés et ses ombres ; l'interprétation la prend telle quelle, reconnaissant d'emblée ses limites et ses aléas. Dans ses conclusions l'interprète avisé et loyal fait généralement 3 parts :

- a. ce que le texte veut certainement dire,
- b. ce qu'il veut peut-être dire,
- c. ce qu'il ne peut certainement pas dire.

Dans le deuxième groupe, il énumère et classe les différentes options, en affectant éventuellement les raisons pour ou contre chacune d'elles d'un coefficient personnel. Malheureusement, certains interprètes estiment cette hésitation inconfortable et humiliante pour eux; ils sont tentés de supprimer purement et simplement cette catégorie, en refoulant les arguments dans le premier ou le troisième groupe : il devient "évident" ou "impossible" que l'auteur ait voulu dire telle ou telle chose. Du même coup les autres interprètes se répartissent en blancs ou noirs, suivants qu'ils adoptent ou non la même position.

C'est pourtant au maintien du deuxième groupe qu'est liée la paix et la communion dans l'Eglise. Si le texte peut aussi vouloir dire autre chose, le frère qui est d'un avis différent n'est donc pas un lecteur de mauvaise foi, il comprend ce passage autrement; mais moi-même, je ne suis pas cent pour cent certain d'avoir la bonne interprétation. Rien ne m'empêche donc de lui donner la main d'association, rien ne trouble notre communion. "Si vous avez, sur quelque point, une pensée différente. Dieu vous éclairera aussi là-dessus. Seulement, au point où nous sommes parvenus, marchons ensemble" (Ph. 3.15-16).<sup>34</sup>

Une saine interprétation de la Bible aurait pu, plus d'une fois, maintenir la paix et la communion dans l'Eglise – comme, d'un autre côté, la volonté de maintenir cette paix et de lire la Bible dans la communion de l'Eglise aurait préservé l'interprétation des sentiers scabreux dans lesquels elle s'est souvent engagée.

Si nous sommes convaincus que toute doctrine essentielle aux yeux de Dieu est clairement exposés dans la Parole, que les ambiguïtés du texte n'affectent que des points secondaires, nous pouvons reprendre au profit de l'interprétation biblique la formule célèbre de Mélanchthon :

"Dans les choses essentielles : unité.  
Dans les choses secondaires : liberté.  
En toutes choses : charité."

---

<sup>34</sup> Voir A. Kuen : *Que tous soient un*, pp. 57-59.

# C. REGLES RELATIVES AUX DIFFERENTS GENRES LITTERAIRES

## Chapitre 17

### La variété des genres littéraires dans la Bible

#### **Différentes approches de la Bible**

L'interprétation d'un texte biblique dépend en grande partie de notre conception de la Bible.

L'*approche dogmatique* voit en elle un recueil de textes à reclasser logiquement d'après un plan plus systématique : ce que la Bible enseigne sur Dieu, Jésus-Christ, le Saint-Esprit, Satan et les anges, le salut, la sanctification, etc....

Les versets sont souvent extraits de leur contexte et juxtaposés sans considération de leur origine et de leur signification première. Dans cette perspective, la Bible est une sorte de caverne d'Ali-Baba où l'on va puiser les trésors dont on a besoin; parfois aussi : un arsenal où l'on cherche les armes qu'il faut pour combattre un adversaire. Elle est, certes, aussi cela (encore que les monnaies du temps de David devraient d'abord être changées, et que sa fronde ne ferait pas nécessairement l'affaire au siècle des armes nucléaires). Elle est surtout bien plus que cela, et c'est la dégrader que de la réduire à ce rôle subalterne (par rapport au dogmaticien qui en dispose souverainement).

Cette approche méprise le texte tel qu'il nous a été donné (Pourquoi Die n'a-t-il pas composé tout de suite une bonne Dogmatique ? C'eût été tellement plus simple, et plus clair !). Elle est toujours plus ou moins subjective, prenant la Bible comme carrière de matières premières pour construire son édifice à soi où les versets servent de pierres (plus ou moins équarries selon les besoins), assemblées suivant un plan et avec un ciment de sa propre fabrication.

L'approche dogmatique risque surtout de fausser le sens des Ecritures lorsqu'une autorité religieuse (officielle ou occulte) a décidé le sens que les versets doivent avoir. Dans ce cas, la Bible est livrée à l'arbitraire complet. Non seulement, on en fait une sorte de code de lois homogène, d'où l'on extrait n'importe où le texte dont on a besoin, mais on fait encore passer ce texte à travers le prisme de l'interprétation "autorisée" pour confirmer l'enseignement de son Eglise ou de sa secte.

L'*approche impressionniste* semble être antipodes de l'approche dogmatique, mais, en fait, elle ne s'en éloigne pas tant. La Bible est prise comme un "livre de méditation" dont on se laisse imprégner, elle "suggère" une série de pensées, qui viennent renforcer et prolonger celles qui, déjà, occupant l'esprit. Là encore, le subjectivisme commande tout le processus. "Cette approche ne tient pas compte de la réalité, car l'Ecriture vient à nous dans un habit historique et demande à être respectée dans le cadre contextuel du jour où le message d'abord été donné. De plus, cette approche ignore le fait – pénible hélas ! – que la Bible n'est pas un livre facile à comprendre, que son étude exige une attention soutenue et la discipline intérieure d'un effort concentré pour saisir le sens originel des mots du texte considéré si nous voulons en pénétrer la véritable signification, étude difficile par rapport au chemin facile de l'impressionisme" (R.P. Martin, Marshall, 77, p. 221).

L'*approche existentialiste* ("Je prends dans le texte ce qui me parle aujourd'hui") est assez semblable, malgré son apparence scientifique et son jargon savant.

L'*approche sélective* a pris son parti de la difficulté de certains livres de la Bible et a décidé une fois pour toutes de les laisser de côté. On se confine donc dans des "morceaux choisis", se privant de bénéfique que "toute l'Écriture", inspirée de Dieu, veut apporter à "l'homme de Dieu" pour le rendre "apte à toute bonne œuvre" (2 Tim. 3.16).

L'*attitude critique* envers la Bible, qui distingue entre fragments authentiques et interpolations postérieures, couches primaires et strates rédactionnelles ultérieures, aboutit également à un "canon dans le canon" élaboré à partir de critères subjectifs : si on ne retient comme sources de doctrine et d'édification que les passages qui ont passé victorieusement à travers les différents filtres critiques, la Parole de Dieu risque de se rétrécir comme une peau de chagrin.

La lecture de la Bible à travers certaines lunettes *hyper-dispensationalistes* réservant l'A.T. à la dispensation de la Loi, les évangiles et une partie des épîtres à celles du Royaume à venir, a le même effet réducteur.

L'*approche historico-littéraire* que nous avons exposée jusque-là prend la totalité de l'Écriture, telle qu'elle se présente, comme la Parole de Dieu pour nous. Elle s'efforce, par un travail sérieux et l'emploi de méthodes scientifiques éprouvées dans d'autres disciplines, de tenir compte de l'habit humain sous lequel cette Parole se présente à nous, un habit marqué par le temps de la rédaction et les habitudes littéraires de l'époque. "Le fait de réaliser que les Écritures présentent la Parole de Dieu par le moyen d'une expression littéraire courante, pleine des richesses et des idiomes du langage de la période de rédaction du texte, a ouvert bien des accès à une compréhension plus profonde et plus significative du texte." (I. A. Fair, 86, p. 37).

La Bible se présente à nous sous les traits d'un livre pareil à bien des livres antiques, mais sous cet humble habit de serviteur, nous discernons les traits divins de la Révélation unique du Dieu qui a créé les hommes et qui veut entrer en communication avec eux, du Dieu qui s'est incarné en Jésus-Christ pour sauver l'humanité. Et ce caractère de la Bible nous commande une attitude respectueuse d'obéissance et de foi.

Une soumission respectueuse au texte n'exclut pas l'approche scientifique : je peux m'émerveiller devant l'admirable structure moléculaire de la matière et y voir une manifestation de l'intelligence suprême. Et cela ne m'empêchera nullement d'étudier cette matière avec les moyens d'investigation les plus modernes : les découvertes que je ferai ainsi peuvent même nourrir mon admiration et ma louange.

### **Reconnaître les différents genres littéraires**

L'une des particularités de la méthode historico-littéraire est la reconnaissance des genres littéraires dans la Bible. Un genre littéraire est un ensemble de textes ayant un ou plusieurs traits communs. "Le lecteur aborde le texte avec certaines attentes fondées sur ses lectures précédentes. Dès qu'il commence à lire un texte, il fait une identification du genre – consciente ou inconsciente" (T. Longman, 87, p. 77). Cette identification est généralement facilitée de nos jours par le titre ou sous-titre du livre : Histoire de France, roman, nouvelle, autobiographie, poèmes, théâtre... Ainsi, l'auteur indique au lecteur comment son œuvre doit être lue. Il se plie aux règles qui régissent ce genre, il utilise un certain nombre de codes que le lecteur décodera aisément s'il connaît la clé. Beaucoup de romans, par exemple, sont écrits à la première personne, comme s'il s'agissait de souvenirs personnels de l'auteur, mais la mention "roman" empêchera le lecteur de confondre ce

genre avec une autobiographie. S'il lit un poème, il ne soupçonnera pas le poète d'avoir eu des visions s'il emploie certaines images.

Dans la Bible, l'identification du genre est parfois aussi facile : les psaumes portent généralement un titre : psaume, complainte, hymne, prière, cantique, poème, chant d'amour, louange; les prophéties s'intitulent : oracle de l'Éternel ou "parole qui fut adressée à... de la part de l'Éternel", "menace sur...", vision. Dans le N.T., si nous lisons : "Jésus leur parla en paraboles et dit", nous sommes immédiatement fixés sur la manière de lire ce qui suit. Il en est de même chaque fois qu'un livre commence par : "Paul, apôtre de Jésus-Christ à l'Église qui est à...". Notre attente et la manière de lire ces textes seront très différentes dans ces deux cas.

Pour d'autres textes, il sera plus difficile de déterminer le genre (Job, Ecclésiaste, Cantique des cantiques). Leur caractère unique nous avertit qu'il ne faudrait pas lire ces livres dans la même optique que d'autres textes bibliques (en lisant, par exemple, les développements des amis de Job comme le Pentateuque ou les Proverbes, et en les prenant comme "paroles d'évangile", on commettrait une grave erreur; voir Job 42.7).

"Des écrits n'ont pas été créés de toutes pièces; les auteurs ont utilisé les formes familières d'écrits existants pour communiquer avec leurs lecteurs". (T. Longman, 87, p. 4). Si nous voulons comprendre leurs écrits, nous devons donc nous familiariser, comme les premiers lecteurs, avec ces formes littéraires. "Apprendre les conventions de la littérature de l'Ancien et du Nouveau Testament est le premier pas pour devenir un interprète compétent" (*Ibid.*).

L'étude littéraire pose d'abord des questions destinées à déterminer la nature du genre littéraire auquel appartient le texte considéré : "S'agit-il d'une narration historique, d'une poésie, d'une parabole, d'une allégorie, d'un genre apocalyptique, d'une épître, d'un traité religieux ou d'autre chose ? Quelle est la fonction de ce genre littéraire ? Comment entend-il être compris ? Ce n'est qu'après avoir posé de telles questions que l'interprète est à même de savoir comment évaluer ou comprendre le texte. S'il omet de le faire, il peut donner, par exemple, une interprétation très littérale à un langage imagé (Ap.)" (I. A. Fair, 86, p. 40).

Une première différence qui saute aux yeux est la distinction entre prose et poésie. Or, on n'interprète pas un vers extrait d'un poème comme une phrase d'un récit. Je me souviens de la question que me posait un jour Tom Houston : "Lorsqu'il est dit, dans Jug. 5.25, de Yaël face à Sisera : "Il demanda de l'eau, elle a donné du lait; dans la coupe d'honneur, elle a présenté de la crème" est-ce qu'elle lui a donné du lait ou de la crème ?" Dans un récit, on n'admettrait pas une telle équivoque. C'est l'un ou l'autre. Il faudrait savoir ! Mais en poésie, la question ne se pose pas (dans tout lait, il y a de la crème). On recherche plutôt, par le parallélisme des deux vers, à produire un effet d'emphase pour célébrer le geste de Yaël grâce auquel le peuple est délivré.

Dans l'Écriture, les genres littéraires sont encore bien plus variés : drames, essai philosophique, lois, proverbes, discours, lettres, visions apocalyptiques... C'est ce qui fait la richesse de notre Bible. Si tout se présentait sous la même forme, sous celle d'une dogmatique ou d'un code, qui trouverait le courage d'aller jusqu'au bout des quelque 1500 pages ?

Nous avons un Dieu à la "sagesse infiniment variée" (Eph. 3.10). Toute la création en porte la marque : les milliers de variétés d'arbres, de fleurs, d'animaux et de paysages ! Nous retrouvons cette même variété dans la Bible et nous en louons Dieu. Mais elle nous impose aussi une obligation : celle de la respecter. Nous le faisons instinctivement pour toute œuvre littéraire humaine. Qui aurait l'idée de recourir aux fables de La Fontaine pour étudier les mœurs des animaux ? Un bon traité de zoologie ferait bien mieux l'affaire, mais ne lui demandez pas la délicieuse finesse psychologique du grand fabuliste. Si nous prenons les Essais de Montaigne, nous

n'y chercherons pas de renseignements sur la psychologie du subconscient, et si nous ouvrons le Code civil, nous ne nous attendons pas à y trouver des vers. Il n'y a que dans la Bible qu'on se croit autorisé à tout mélanger. Certaines éditions favorisent encore la confusion en imprimant prose et vers de la même manière – un peu comme si on nous servait le contenu d'un bon dîner passé au mixer.

Un prédicateur qui, en quête d'arguments bibliques choisirait ses versets indistinctement dans le Lévitique, l'Ecclésiaste, Jérémie ou l'Apocalypse, serait un peu comme un conférencier qui, pour appuyer ses thèses, citerait pêle-mêle sur le même plan le code civil, Sartre, Eluard et le Club de Rome.

Le respect des genres littéraires est une règle fondamentale d'une interprétation correcte de l'aspect humain du texte biblique. Nous ne pouvons pas séparer ce qui est dit de *la manière* dont c'est dit, c'est-à-dire de la forme littéraire que l'auteur a donnée à la pensée que Dieu lui a inspirée. Sans aller jusqu'à la formule célèbre de McLuhan : "Le médium est le message", on peut dire que le message est en tout cas inséparable du médium, c'est-à-dire de la forme sous laquelle il nous est présenté. En posant les principes d'une bonne exégèse du N.T., R.P. Martin dit : "Nous nous poserons en premier lieu la question générale : quelle est la forme littéraire (*genus litterarium*) des différents documents du N.T. : " (Marshall, 77, p. 226). Car le "genre littéraire détermine le cadre de référence dans lequel les mots sont employés : or, le cadre de référence est logiquement antérieur aux mots" (B. Ramm, 68, p. 102).

L'un des grands bénéfices d'une étude biblique respectueuse des genres littéraires est de lui redonner sa valeur artistique voulue par l'auteur. L'étude littéraire des textes traite les livres comme des entités formant un tout homogène – alors que l'approche dogmatique comme l'approche critique atomisent le texte en le découpant en versets-preuves ou en pièces d'un puzzle. L'approche littéraire présuppose et assume l'unité d'un texte donné. Elle cherche à découvrir le dessein de l'auteur, le plan de son livre et la manière dont chaque partie fonctionne dans cet ensemble. Elle valorise donc la forme que l'inspiration divine a adoptée et le travail de l'auteur inspiré.

### **Quels genres littéraires trouvons-nous dans la Bible ?**

Le premier et le plus fréquent est le *genre narratif*. Dieu nous parle avant tout par le vécu d'hommes et femmes comme nous qui ont écouté sa voix ou se sont éloignés de lui, et il nous montre où l'un et l'autre chemin les ont menés. "Dans ces temps qui sont les derniers, il nous a parlé par le Fils" (Hbr. 1.2) qui a vécu parmi nous, a enseigné et agi. Les évangiles nous racontent son histoire et c'est encore par une histoire que nous apprenons comment se sont constituées les premières communautés chrétiennes auxquelles s'adressent les différentes lettres du N.T.

Le *genre narratif* peut se subdiviser en différents sous-groupes (narration héroïques, épiques, style évangiles, Actes, que nous verrons plus en détail), mais leur interprétation obéit à certaines règles communes. Si les critiques du 19<sup>e</sup> siècle avaient mieux connu les conventions qui régissaient les textes antiques, ils n'auraient pas échafaudé, à partir de répétitions dans le texte, leurs théories des deux-trois sources du Pentateuque et d'autres textes narratifs.

Le *genre poétique* occupe la deuxième place, surtout dans l'A.T., mais chaque livre de la Bible contient des éléments poétiques : un langage figuré, un parallélisme de pensées, une forte densité émotionnelle. Là encore, il nous faudra distinguer la poésie lyrique, l'élégie, les psaumes, les discours poétiques des prophètes.

Une grande partie du Pentateuque consiste en *lois* morales ou cérémonielles. La littérature *sapientiale* (de sagesse) ou *didactique* se subdivise en *poèmes réflexifs* ou *dramatiques* (pièces à thèses) : Job, Cantique des cantiques, *essai philosophique* (Ecclésiaste) et *proverbes*.

Les *livres prophétiques* n'ont guère de correspondants littéraires extra-bibliques, ce sont à la fois des poèmes, par la forme de la plupart de leur contenu, des discours politiques et des prédications de l'avenir. Sur le plan du but immédiat, c'étaient souvent des sermons virulents dénonçant les vices et les travers de leur temps. Parmi ces livres, la littérature visionnaire (ou apocalyptique) occupe une certaine place (Ezéchiel, Zacharie). L'Apocalypse, le seul livre prophétique du N.T., se situe dans cette même lignée.

Le genre *évangiles* est une forme littéraire à part qu'on ne peut classer ni parmi les biographies ni dans la littérature didactique mais qui participe des deux. Les évangiles contiennent un autre genre original : les *paraboles*, qui obéissent à des règles d'interprétation propres.

Les *épîtres* sont aussi un genre mixte entre la "lettre ouverte" et le traité. Elles semblent être une création littéraire originale, caractéristique de la nouvelle alliance.

Si nous apprenons à connaître et à appliquer les règles d'interprétation propres à chaque genre, nous serons amplement récompensés de notre peine par une perception plus globale et plus profonde du message que Dieu a confié à chacun de ses porte-parole. Les règles générales et particulières que nous avons vues plus haut sont, bien sûr, valables pour tous les genres, mais doivent être adaptées et nuancées suivant le livre que nous étudions.

# Chapitre 18

## L'interprétation d'un texte narratif

### La perspective d'un texte narratif

La majorité des textes bibliques sont des récits : Dieu nous parle par des histoires vécues. Il se révèle à travers l'histoire... et *des* histoires d'hommes et de femmes qui lui ont obéi – ou désobéi. "Ces choses leur sont arrivées pour nous servir d'exemples (littéralement : de types) et elles ont été écrites pour nous avertir, nous pour qui la fin des siècles est arrivée" (1 Cor. 10.11). "Tout ce qui a été écrit d'avance l'a été pour notre instruction" (Rom. 15.4). Notre tâche essentielle sera donc de trouver pourquoi chaque récit particulier a été écrit.

"Nous devons reconnaître le fait que nous avons dans la Bible des rapports façonnés – c'est-à-dire sélectifs, soulignés et interprétés d'événements historiques (cp. Jn. 21.25)" (T. Longman, 87, p. 88). Ne pas tenir compte de ce fait, c'est ne pas prendre au sérieux le dessein de l'auteur.

Le but général de tous les récits est "de montrer Dieu à l'œuvre dans sa création et parmi son peuple". Les récits le glorifient, nous aident à le comprendre et à l'apprécier, ils nous donnent une image de sa providence et de sa protection. En même temps, ils illustrent beaucoup d'autres leçons importantes pour nos vies" (Fee, 82, p. 74).

### Trois niveaux d'interprétation

Les récits de l'A.T. peuvent être examinés à trois niveaux :

Le *niveau supérieur* est celui du plan universel de Dieu. "Les aspects les plus importants sont la création, la chute de l'humanité, le pouvoir et l'universalité du péché, le besoin de rédemption, l'incarnation et le sacrifice de Christ" (Fee, 82, p. 74).

Au *niveau moyen* se situe l'histoire d'Israël : l'appel d'Abraham, l'histoire des patriarches, l'esclavage en Egypte, l'exode et l'entrée en Canaan, les fréquentes désobéissances, l'exil, la restauration du peuple.

Au *niveau inférieur*, nous trouvons des centaines d'histoires qui s'insèrent dans le cadre des deux autres niveaux, chacune en constitue un maillon. "Vous ne ferez pleinement justice à un récit particulier qu'en reconnaissant sa part dans les deux autres" (Fee, 82, p. 75). Parfois, la relation entre ce récit et le plan d'ensemble sera à la fois de nature causale directe et de nature typique.

Voyons, par exemple, l'histoire de Joseph vendu par ses frères (Gn. 37) : Joseph lui-même dira plus tard que c'est pour leur sauver la vie que Dieu a permis cette mauvaise action (Gn. 45.7-8). Au *niveau inférieur*, on peut donc en dégager la leçon : Dieu peut tourner le mal en bien. Parce qu'il "fut avec Joseph" (Gn. 39.2, 21), le dessein malveillant de ses frères n'a pas pu lui nuire, au contraire : il fut le moyen pour lui d'accéder à une situation d'honneur et de pouvoir qu'il n'aurait jamais connue en Canaan (sans compter les leçons morales et psychologiques que nous pouvons dégager de ce récit).

Au *niveau moyen*, l'histoire de Joseph nous montre comment Dieu a préservé la vie du "reste" élu, de la famille héritière de la promesse d'Abraham, et préparé lointainement l'acte rédempteur le plus éclatant de l'A.T. : l'exode. Si la famille de Jacob était restée en Canaan à ce moment-là qui sait

si les descendants d'Abraham ne se seraient pas rapidement assimilés aux populations idolâtres du pays. Les histoires de Gn. 34-38 ne nous rassurent guère à ce sujet.

Au *niveau supérieur*, l'histoire de Joseph démontre la préservation des fils d'Israël, de Juda en particulier. Elle permettra la venue du Chilo (le pacifique, le dominateur, celui qui doit être envoyé, Gn. 49.10), c'est-à-dire du Messie. Sur le plan du type, l'histoire préfigure ce qui se passera quand le Messie sera là : les hommes auxquels il était venu faire du bien (cp. Gn. 37.14) l'ont renié, vendu (v. 28), considéré comme mort (42.13). Mais par ce rejet même, Dieu préparait le moyen de leur salut : par la croix, les hommes qui ont rejeté leur Sauveur sont sauvés.

Il n'est pas dit que chaque récit de l'A.T. ait une valeur typique, mais c'est le cas d'un certain nombre d'entre eux (voir A. Kuen, *Comment lire la Bible*, pp. 46-49, l'histoire de David dans la caverne d'Adoullam : sens historique, sens prophétique, sens actuel).

### **Le cadre de l'histoire**

Chaque récit se situe dans un cadre temporel et géographique donné qui a son importance pour la signification de l'histoire. Nous relèverons donc tout ce qui nous permet de répondre aux deux questions-cadres : Quand ? Où ?

#### *Quand ?*

Ancienne ou nouvelle alliance ? (attention : la période des évangiles se situe à cheval entre les deux et, dans certains récits des Actes, on se trouve au passage de l'ancienne à la nouvelle alliance). A quel moment de l'histoire du peuple de Dieu, qu'est-ce qui a précédé (exode, entrée en Canaan, désobéissances nombreuses, exil) ? Quels événements futurs sont imminents (annoncés, prédits depuis longtemps, menaces qui planent, promesses, ...).

*Quand et pourquoi ?* Pourquoi cet événement s'est-il passé à ce moment-là, pourquoi pas avant ni plus tard ? Quels éléments ont favorisé l'action – ou l'auraient handicapée auparavant ? "Quand les temps furent accomplis" : le plan de Dieu s'accomplit dans le temps, à un moment précis (*kairos*). Certaines raisons nous sont révélées ou peuvent être devinées (par ex. : les circonstances favorables à la diffusion de l'Évangile au 1<sup>er</sup> siècle : le grec, *lingua franca* de tout l'Empire, l'atmosphère philosophique et religieuse, les routes, la sécurité des mers...).

#### *Où ?*

Localiser l'endroit sur une carte. Voir les notations géographiques indiquées dans le récit même (correspondant donc à une intention de l'auteur). Imaginer le cadre (montagne ? colline ? près d'un cours d'eau ? d'un lac ? dans le désert ? Consulter des photos dans un livre sur la Palestine).

S'il y a une indication de lieu, chercher à l'aide d'une concordance ce qui s'est passé auparavant à cet endroit (des souvenirs sont attachés à des lieux, certains ont une valeur symbolique : Guilgal, Jérusalem, Babylone). Noter les distances entre les différentes localités citées.

Parfois, les lieux donnent une certaine coloration et une unité au récit (le désert, les montagnes et les collines des récits d'Elie, la cour pour ceux de Daniel et d'Esther, différences d'atmosphère entre les récits des évangiles qui se passent en Galilée et en Judée).

Cadre culturel de l'endroit (croyances, superstitions, mœurs et coutumes, ayant une influence sur le déroulement du récit...).

*Où et pourquoi ?* Pourquoi là et pas ailleurs ? Qu'est-ce qui explique le choix de Dieu de l'endroit ? L'action se serait-elle déroulée de la même manière n'importe où ? Éléments favorables et

défavorables de l'endroit (parfois Dieu choisit intentionnellement l'endroit le plus difficile pour montrer que rien ne lui est impossible).

### *Les personnages : Qui ?*

Quels sont les personnages principaux ? secondaires ? Ont-ils déjà été présentés auparavant dans le même livre ? dans un autre livre biblique ? Que savons-nous de leur origine (nationale, religieuse, ont-ils des ancêtres célèbres) ? de leur enfance, des influences qu'ils ont subies ? de leur famille ? Quel est leur âge au moment du récit ? Font-ils partie d'un groupement religieux (confrérie de prophètes, pharisiens, sadducéens) ? Comment les idées dominantes de ce milieu expliquent-elles en partie leur comportement ? Quels sont les traits dominants de leur caractère ? Est-ce que les récits antérieurs les concernant nous préparent à ce qui se passe dans le texte considéré ? Ce récit joue-t-il un rôle déterminant dans leur évolution spirituelle ? Quelle est leur attitude au cours du récit par rapport à chacun des autres personnages ? Quel est le rôle des assistants (spectateurs passifs ? intervenants ? contradicteurs ?) ?

*Qui et pourquoi ?* Raisons du choix du principal acteur, de ses associés et ses antagonistes ? Pourquoi David plutôt que Saül devait affronter le Philistin ? Pourquoi seulement 300 hommes pour lutter contre Madián ? Pourquoi Salomon plutôt qu'Absalom succède-t-il à David ?

Les agents actifs de tous les récits sont Dieu et les hommes. Ce sont ces derniers qui sont généralement les acteurs des récits. C'est un trait commun entre les textes bibliques et la littérature en général. "Le sujet de la littérature est l'expérience humaine" (Ryken, 84, p. 13). Dans la Bible, on peut ajouter : éclairée, guidée, contrôlée par Dieu. Mais expérience humaine quand même, par laquelle nous pouvons apprendre quantité de choses pour *notre* expérience. De plus, comme on s'en est aperçu seulement récemment, les auteurs bibliques ont su présenter ces expériences avec un art digne des plus grands littérateurs de tous les temps.

L'intention littéraire tient en grande partie à la manière dont l'auteur campe ses personnages par des descriptions directes ou indirectes. Les descriptions directes sont rares dans la Bible. C'est une raison de plus pour prêter attention à ce qui en est dit. "Joseph était beau de taille et beau de figure" (Gn. 39.6). "Il avait un fils du nom de Saül, homme d'élite et beau, plus beau qu'aucun des Israélites, et les dépassant tous d'une tête" (1 S. 9.2). De David, on dira : "C'est un vaillant héros, un guerrier, parlant bien, un bel homme" (1 S. 16.18).

"Contrairement aux récits de notre littérature, les récits de la Bible sont très discrets dans la description des personnages (Jug. 3.15; 13-16; 1 S. 9.2; 2 S. 11.2 sont des exceptions) et dans celle des mobiles de leurs actions. L'auteur nous laisse deviner ces mobiles en nous donnant de faibles indices (une parole, un détail, une attitude, un geste). Par exemple, pour le sacrifice de Caïn (Gn. 4), il manque le parallèle aux deux détails caractérisant le sacrifice d'Abel : "*premiers-nés* du troupeau... la *graisse* (c'est-à-dire la meilleure part)" (Waltke cité Longman, 87, p. 91).

Le plus souvent, c'est indirectement qu'un personnage est décrit : par ses paroles, ses pensées, son action ou par les réactions des autres (admiration ou haine; ex. Dan. 6.5). Parfois, nous pouvons aussi déduire certains traits physiques ou moraux du récit lui-même : pour que Jésus ait pu faire tous ces voyages à pied, dominer de sa voix une foule de plusieurs milliers de personnes, il fallait qu'il "ait du coffre" c'est-à-dire une bonne résistance physique; les habitants de Lystre ont pris Barnabas pour Zeus et Paul pour Hermès (Act. 14.12); d'après les représentations de ces deux divinités, on peut déduire que Barnabas était grand, Paul petit. Notez comment différents frères de Joseph sont caractérisés par leurs réactions (Ruben : Gn. 37.21-22, 29; Juda : 43.3, 8; 44.16, 18).

### *L'action : Quoi ?*

Quel est le centre du récit, le nœud du conflit ? (la lutte entre David et Goliath, le moment où Elie fait tomber le feu du ciel, où Jésus dit au paralysé : Lève-toi et marche). Partez de ce centre pour voir comment ce moment décisif a été préparé (préparation lointaine, immédiate, "littéraire", c'est-à-dire les éléments fournis par l'auteur qui convergeaient vers ce centre) et quelles sont ses répercussions. L'action est soit rectiligne (il fallait que cela arrive ainsi, tout le faisait pressentir) soit avec des rebondissements imprévus, dus souvent à une intervention miraculeuse de Dieu ou à la conjonction de facteurs humains et divins (l'habileté de David à manier la fronde, son courage, et l'intervention de Dieu qui a guidé la pierre).

*Quoi et pourquoi ?* Qu'est-ce qui aurait pu se passer si les événements avaient suivi leur cours normal ? D'où venait la différence ? Était-il logique d'agir ainsi ? Quelles raisons matérielles et spirituelles ont pu influencer la décision des acteurs ? Dans quels événements peut-on voir la main de Dieu ou du diable ?

Le conflit, parfois physique (batailles), est le plus souvent moral ou spirituel. Cela peut être un conflit de caractères (Caïn et Abel, Jacob et Esaü, Paul et Barnabas, Paul et Pierre à Antioche) mais, généralement, il se cristallise autour d'un "héros" de Dieu et d'un antagoniste manipulé par l'Adversaire.

L'interprète devra identifier la nature de ce conflit, l'enjeu de la lutte et, éventuellement, sa portée symbolique. La lutte entre David et Goliath ne se réduit pas à une bataille entre un géant musclé et un petit malin, car David dit au Philistin : "Tu marches contre moi avec l'épée, la lance et le javelot ; et moi je marche contre toi au nom de l'Éternel des armées..." (1 S. 17.45). Dès lors, la lutte devient symbolique entre les forces humaines et les forces spirituelles.

Assez fréquemment, le récit nous présente un homme ou une femme devant une croisée de chemins : quelle voie choisiront-ils, le sentier étroit de la foi ou le chemin large de la confiance dans les moyens humains. Là réside souvent le sens de l'histoire : les choix d'Abraham quittant Harân, se dirigeant vers le mont Moriya, de Joseph devant la femme de Potiphar, de Moïse refusant d'être appelé fils de la fille du pharaon, de Ruth préférant rester avec Naomi, de David devant Betsabé, de Daniel et de ses trois amis, des disciples de Jésus qui ont tout quitté pour le suivre... L'histoire, dans ce cas, est celle d'une épreuve devant laquelle le personnage principal est placé, et l'épreuve ne tourne pas toujours à son avantage. Selon l'option choisie, l'histoire devient pour nous exemple ou avertissement.

Au cours de l'histoire, nous assistons à différents *changements* : changements de situation extérieure (de favorable en défavorable ou inversement), de comportement (en bien et en mal, souvent le choix révèle la nature profonde du héros : les convoitises refoulées de David, 2 S. 11), la fermeté de Joseph (Gn. 39.8ss) ou de Daniel (Dan. 1.8) devant la tentation, le caractère influençable de Pierre dans l'incident d'Antioche (Gal. 2).

Notez donc tous les changements qui se produisent entre le début et la fin du récit, ainsi que leurs causes.

La Bible joue souvent sur les contrastes qui font mieux ressortir les caractéristiques qu'elle veut souligner : contrastes de caractères (Abraham et Lot, Ruth et Orpa, Rachel et Léa, David et Saül, Marthe et Marie) ou d'événements (la déchéance de Saül et l'accession de David à la royauté, le développement de la foi et de l'incrédulité dans l'évangile de Jean, l'attitude des Juifs incrédules et des païens ouverts à l'Évangile dans les Actes).

*Comment ?*

Cette question se subdivise en deux parties :

1. *Comment se sont passées les choses ?* Le déroulement de l'action, les interventions extérieures (de Dieu des amis, des ennemis, d'événements imprévus) et la *manière* dont les choses se sont faites (progressivement, brusquement, de manière visible ou invisible). Notez les indications du texte au sujet du "comment" de l'action.

2. *Comment sont-elles dites ?* Comment l'auteur prépare le tournant décisif de l'histoire et son déroulement, comment il suscite la curiosité, maintient le suspense (les "aussitôt" de Marc), donne de l'unité et de la cohérence à son récit, enchaîne les différents épisodes...

*Comment et pourquoi ?* Pourquoi la situation a-t-elle changé si lentement ou si rapidement ? Pourquoi l'auteur a-t-il inclus tel détail sur la manière dont les événements se sont déroulés ?

Ces notations n'ont pas seulement un intérêt littéraire pour nous faire admirer l'art du conteur, elles nous servent aussi d'indices pour nous mettre sur la piste de la signification que l'auteur a voulu donner au récit. Notez particulièrement les répétitions (pas nécessairement de mots, mais de pensées sous différentes formes : le sentiment d'incapacité de Moïse (Ex. 3) et de Gédéon (Jug. 6.11, 12, 13, 16-18, 27), l'endurcissement du pharaon, l'importance donnée à certains facteurs par l'ampleur du développement qui leur est consacré, les déclarations des principaux protagonistes ou de Dieu, la sélection des détails relevés et de ceux qui ne sont pas mentionnés (différences entre Rois et Chronique dans cette sélection), la fin de l'histoire (qui constitue souvent le commentaire de l'auteur : voir la fin de la vie de David après sa faute, de Salomon, d'Ezéchias).

Le papyrus coûtait cher à l'époque, on peut donc être sûr que chaque détail mentionné correspondait à une intention de l'auteur et peut nous orienter dans la recherche du sens qu'il voulait donner à son récit.

Sous ce rapport, on est frappé des nombreuses répétitions dans les textes narratifs. Quelle en est la raison ? L'indice de sources différentes comme le prétendent les écoles critiques ? L'analyse littéraire voit plutôt dans ces répétitions un trait caractéristique du style narratif hébreu destiné à attirer l'attention sur des points importants. Dans *The Art of Biblical Narrative* (New-York, 1981, pp. 95-113), R. Alter a identifié cinq types de répétitions : *leitwort*, motif, thème, séquence d'action et scène-type. Par *leitwort* mot calqué sur le *leitmotiv* des œuvres musicales), il entend un mot – ou un groupe de mots – qui revient souvent à cause de son importance stratégique pour le récit. Par exemple, le mot *maison* dans 2 S. 7, qui décrit la conclusion d'une alliance entre Dieu et David : David voulait construire une maison (un Temple) à l'Eternel, mais Dieu répond que c'est Lui qui allait lui bâtir une maison (c'est-à-dire une dynastie – comme on dit : la maison de France, des Valois). L'identification de tels *leitwörter* aide à découvrir la structure et les idées importantes d'un texte.

Par l'expression scène-type, Alter désigne des textes semblables par le contenu et la structure : une même séquence de faits attire l'attention sur une intention commune aux différents événements. Ainsi, J.G. Williams a étudié cinq cas de femmes stériles qui ont donné naissance, après l'intervention divine, à des hommes de Dieu.<sup>35</sup>

Un autre trait stylistique typique est l'omission de certains éléments qu'un auteur moderne signalerait sûrement : causes, mobiles, desseins, etc. Selon M. Sternberg (*The Poetics of Biblical Narrative*, Bloomington, Indiana University Press, 1985, p. 259), le but de ces omissions serait d'exciter l'intérêt du lecteur et de lui faire se poser des questions : Pourquoi Urie n'est-il pas rentré chez lui comme David le lui conseillait ? Pourquoi Paul a-t-il demandé que les lecteurs viennent le libérer ?

---

<sup>35</sup> J.G. Williams, "The Beautiful and the Barren : Conventions in Biblical Type-Scenes", *Journal for the Study of O.T.*, 17, 1980, pp. 107-119, cité par T. Longman, 87, p. 96.

Certains détails agissent davantage sur nos sentiments que sur notre raison et rendent tel personnage sympathique ou antipathique (voir dans l'histoire de la vigne de Naboth, 1 R. 21.1-16, comment l'auteur procède pour faire pencher notre sympathie du côté de Naboth).

*Pourquoi ?* C'est la question essentielle : Pourquoi l'auteur nous raconte-t-il cet épisode ? Son corollaire à un niveau plus élevé peut se formuler ainsi : Pourquoi Dieu a-t-il inspiré ce texte pour que le souvenir de cet événement nous soit conservé ? Comme nous l'avons dit plus haut : la signification du récit pour nous passe par celle que l'auteur a voulu lui donner *et* celle que Dieu a voulu lui donner.

En fait, la signification d'un récit peut s'envisager sous quatre angles différents :

1. signification pour les personnes impliquées dans le récit
2. pour les témoins oculaires et leurs contemporains
3. pour les destinataires du livre
4. pour nous.

Pour découvrir cette signification, il nous faudra souvent revenir au but du livre entier : pourquoi l'auteur l'a-t-il écrit ? Le récit que nous considérons est un maillon d'une chaîne. Il a sa place à cet endroit précis comme élément d'une démonstration. Le récit de David et Goliath fait partie des raisons énumérées dans les livres de Samuel pour lesquelles la dynastie de David a remplacé celle de Saül. La conversion du géôlier de Philippes (Act. 16) répond à l'un des buts des Actes, montrer que le christianisme est inoffensif du point de vue politique : des préteurs romains ont reconnu que les chrétiens n'étaient pas fauteurs de troubles.

Sur le plan des intentions divines, il n'est pas difficile de deviner pourquoi ces récits nous ont été conservés, la faveur dont ils jouissent auprès des prédicateurs comme du public jeune ou adulte montre quelles leçons spirituelles on peut en tirer.

Les deux plans nous amènent peut-être à des réponses différentes mais complémentaires sur le plan des intentions divines. La leçon que nous tirerons d'Act. 16 gravitera autour de "Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé", ou de l'intervention de Dieu en réponse à la louange de ses enfants, ou de l'engagement immédiat de ce soldat païen qui se fait baptiser la même nuit avec les siens. L'autre ligne, cependant, celle de l'intention du Luc, nous apportera aussi des leçons utiles : Paul a exigé que les préteurs viennent eux-mêmes les délivrer pour ne pas laisser peser sur la jeune Eglise le soupçon d'avoir été fondée par des troublemakers de l'ordre public, incarcérés par les autorités et qui avaient profité des événements pour prendre le large. Il a voulu que les choses se passent en bonne et due forme. "Les gouvernants ne sont pas à craindre quand on fait le bien" (Rom. 13.3). Quand on est dans son bon droit, on n'a pas toujours besoin de baisser la tête, on peut aussi exiger que son droit soit reconnu.

Généralement, étant familiarisés avec les récits bibliques dont on connaît la fin, nous sommes tentés d'idéaliser les étapes intermédiaires et de ne lire l'ensemble de l'histoire que sous son aspect positif : comme une préparation à la fin. On risque ainsi de méconnaître complètement le trouble qu'ont dû ressentir les différents personnages qui, eux, ne savaient pas sur quoi allaient déboucher les événements qui leur arrivaient. Or, c'est en mettant en lumière, par exemple dans l'histoire de Joseph, l'extrême difficulté qui devait être la sienne de donner du sens à toutes les "tuiles" qui lui tombaient dessus que l'on découvre : 1. sa valeur de croyant et 2. les retournements de situation que Dieu sait opérer.

Parfois, il nous faut aussi tenir compte du fait que les récits eux-mêmes ont été écrits du point de vue de leur accomplissement. Ainsi le langage de Luc dans Act. 16.6-10 est probablement celui

d'un témoignage "post-eventum", où après coup on discerne la main de Dieu qui conduit vers l'ouverture. Mais sur le coup, il y a eu probablement toute une série de contretemps, d'obstacles : on essaie ici, et cela bute. Puis ailleurs, et cela bute encore. On tente une autre direction, et c'est enfin l'ouverture ! Mais il n'y a pas forcément eu de "révélation" du Saint-Esprit pour leur dire : "C'est moi qui vous empêche d'aller ici, partez dans telle direction !" C'est à la lumière de la fin que l'on discerne que c'est l'Esprit qui "empêchait", puis ouvrait le chemin... et tout cela à une époque où les kilomètres se faisaient à pieds : les détours se faisaient sentir !

### **L'interprétation des récits des évangiles**

Les évangiles constituent un genre narratif particulier, différent de tout ce qui existait dans la littérature antique : "documents à la fois historiques et religieux" (F. Bassin).<sup>36</sup>

Il est important de se souvenir de ce double caractère, historique et théologique, de chaque récit, ce n'est ni un compte-rendu neutre, désengagé, de ce qui s'est passé, ni – comme le prétendent les théologiens critiques – une reconstruction théologique à partir des préoccupations de l'Eglise primitive. L'évangéliste rapporte des faits réels, des paroles authentiques, mais il avait comme souci principal de faire comprendre certaines vérités spirituelles importantes à ses lecteurs.

Celui qui étudie les récits des évangiles dans une synopse (qui place côte à côte les textes de Matthieu, Marc et Luc) se trouvera plus d'une fois devant la question : lequel des trois rapporte les faits exactement comme ils se sont passés, les paroles telles qu'elles ont été prononcées ? Cette question a préoccupé les théologiens de tous les temps. Augustin a écrit en l'an 400 un livre "Sur l'harmonie des évangélistes" (*De Consensu Evangelistarum*) dans lequel il a cherché à résoudre les apparentes contradictions.

Prenons un exemple relativement simple : dans Mt. 3.17, la voix qui se fait entendre au moment du baptême de Jean dit : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé* ; dans Mc. 1.11 et Lc. 3.22 : "Tu es mon Fils bien-aimé". Après avoir fait remarquer que le *sens* est le même dans les trois rapports, Augustin dit que celui (ou ceux) des évangélistes qui a modifié la formulation l'a fait afin d'aider les lecteurs à mieux comprendre le sens des paroles. De toute manière, les évangiles étant écrits en grec et les paroles ayant été prononcées en araméen, celles-ci n'ont pas été transcrites littéralement. Un traducteur a toujours en vue le public de la langue d'arrivée. Peut-être, si les paroles étaient adressées à Jésus ("Tu es..."), était-ce Matthieu qui a voulu leur donner une application plus générale en montrant que cette appréciation du Fils par le Père était valable pour tous.

Dans un livre consacré en partie à ces différences entre les évangiles (*Difficult Passages in the Gospels*, Baker, Grand Rapids, 1984), R.H. Stein examine par exemple la première béatitude qui, dans Lc. 6.20 se lit : "Heureux les pauvres" et dans Mt. 5.3 : "les pauvres en esprit". Pour résoudre la difficulté, il étudie d'abord le sens du mot pauvre dans l'A.T. où il peut désigner ceux qui sont économiquement démunis, mais aussi ceux qui sont spirituellement pauvres. Ainsi, dans Ps. 40.18; 86.1 et 109.22, David déclare : "Moi je suis pauvre et malheureux". Pour lui, il ne s'agissait certainement pas de pauvreté matérielle. Dans Pv. 3.34, le même terme est traduit par humble, dans Pv. 16.19, il est opposé aux arrogants, dans 2 S. 22.28 aux orgueilleux. Ainsi, le terme signifie autant humble qu'indigent. Probablement, Jésus l'a-t-il utilisé sans complément, puisque son auditoire était habitué au sens figuré de ce terme. Luc a donc conservé l'"équivalent formel" exact, alors que Matthieu l'a rendu par un "équivalent dynamique" pour ses lecteurs grecs, sachant que Jésus voulait parler de ceux qui sont humbles, c'est-à-dire spirituellement pauvres. Il se pourrait aussi que Jésus ait prononcé cette parole à diverses reprises et qu'elle soit parvenue sous deux formes différentes aux évangélistes.

---

<sup>36</sup> Voir é ce sujet le chapitre 7 (pp. 155-178) dans Bassin – Horton – Kuen, *Evangiles et Actes*, Ed. Emmaüs, 1990 : "Le genre littéraire de l'évangile".

Luc, il est vrai, est particulièrement conscient du danger des richesses (1,53 ; 6.24 ; 12.16-21 ; 16.19-31 ; 18.18-27), mais il sait aussi que les bénédictions du royaume de Dieu ne sont pas réservées aux indigents : des riches comme Zachée (19.2) et Joseph d'Arimatee (23.50-56), des femmes fortunées suivaient Jésus (8.3) et font partie des élus.

Ainsi les deux évangélistes ne sont pas en contradiction l'un avec l'autre. "Dans Luc, la métaphore est sans ornement, mais... Matthieu exprime la pensée du Christ avec plus de clarté" (Calvin).<sup>37</sup>

"Beaucoup de problèmes suscités par la lecture des évangiles sont dus à quelque fausse conception de la part du lecteur d'aujourd'hui. Une des principales difficultés provient du fait que ce lecteur se méprend sur la forme de l'enseignement de Jésus. Il cherche à interpréter littéralement ce qui, pour Jésus, était une forme littéraire non littérale. Par exemple, il ne reconnaît pas l'utilisation de l'hyperbole par Jésus" (R.H. Stein, 84, p. 123. Voir à ce sujet ce qui est dit dans le chapitre 7 sur les figures de langage, sur l'hyperbole en particulier).

"Peut-être le plus grand problème auquel le lecteur moderne est confronté dans la lecture des évangiles provient de ce qu'il aborde sa lecture avec des notions préconçues de ce que les évangélistes auraient dû faire en écrivant leurs livres inspirés... Pour certains chrétiens, les doctrines de l'infaillibilité et de l'inerrance bibliques exigent que tout le contenu des évangiles soit disposé dans un ordre strictement chronologique comme le ferait un ouvrage scientifique du 20<sup>e</sup> siècle. Si nous croyons que les évangélistes étaient inspirés dans tout ce qu'ils ont écrit et qu'ils sont par conséquent infaillibles et inerrants, ne serait-il pas possible d'apprendre d'eux et de la manière dont ils ont écrit ?" (R.H. Stein, 84, p. 124)

Accepter que les évangélistes ont souvent regroupé les paroles et les récits de manière thématique plutôt que chronologiques résout déjà une bonne part des difficultés. Bien des problèmes disparaissent "si le chrétien peut accepter que les évangélistes ont été autorisés à être les interprètes inspirés des enseignements de Jésus, et pas de simples sténographes" et qu'"ils ont cherché à communiquer la vérité infaillible de Dieu de manière à ce que leurs lecteurs la comprennent" (*Id.* p. 125).

Jésus a laissé à ses disciples une double promesse concernant le rôle du Saint-Esprit : "il vous enseignera" (c'est-à-dire fera comprendre) et il vous "rappellera" (les faits" (Jn. 15.26). Grâce à l'enseignement du Saint-Esprit, les disciples pouvaient méditer, reformuler, combiner les paroles de Jésus. Leur rôle était donc bien plus important que celui d'un sténographe qui se contenterait de répéter exactement ce qui a été dit. Ce rôle leur a donné aussi la liberté de regrouper des épisodes et des paroles de Jésus suivant l'idée qu'ils voulaient mettre en relief. Ainsi certains contextes des évangiles sont plus "théologiques" que chronologiques. Par exemple l'épisode des trois personnes qui veulent suivre Jésus est placé par Luc (9.51ss) en contraste avec la détermination de Jésus à monter à Jérusalem : suivre Jésus, c'est prendre la même détermination que lui, s'inspirer de son exemple. Matthieu met ce même épisode en relation avec la tempête apaisée : suivre Jésus c'est monter sur la même "barque" que lui (8.23) et découvrir qu'il est le Seigneur de tous les moments de la vie.

### **Quelques précautions**

Ne pas confondre textes narratifs et textes didactiques. Les premiers nous disent ce qui s'est passé, les seconds ce que nous devons faire. Les récits ne nous enseignent pas toujours de manière directe. Parfois, il faut chercher la leçon de l'histoire quelques chapitres plus loin. Le récit illustre ce

---

<sup>37</sup> D'après R.H. Stein, 84, pp. 20-26; voir d'autres parallèles à problèmes, pp. 27-62. Voir aussi F.F. Bruce, *Hard Sayings of Jesus*, Hodder – Stoughton, London, 1985) et les articles de D. Arnold sur différents récits apparemment contradictoires dans ICHTHUS nos 132, 133, 134, 135.

qui est dit explicitement ailleurs. Deux des dix commandements disent : "Tu ne commettras pas d'adultère ni de meurtre" (Ex. 20.13-14). Le récit de 2 S. 11 ne dit nulle part : David fit mal en commettant un adultère, puis un meurtre pour cacher sa première faute, mais si nous lisons la suite de l'histoire, nous pouvons noter toutes les misères que David s'est attirées par ces faux pas.

Un récit n'a pas nécessairement une morale, comme une fable ou une parabole. Il fait peut-être partie d'une série d'événements qui a son sens par l'évolution qui se dessine d'une histoire à une autre. C'est l'ensemble qui porte le message, pas toujours le récit individuel.

Ce qui nous est raconté, même sans jugement de valeur négatif, ne nous est pas nécessairement donné en exemple. C'est à la lumière des principes enseignés dans le reste de la Bible qu'il nous faut juger les actions, même des hommes de Dieu loués ailleurs (les mensonges d'Abraham, les faux pas de Samson, la toison de Gédéon).

Les récits des évangiles et des Actes obéissent aux mêmes règles : nous ne pouvons pas fonder de doctrine sur ce qui s'est passé une fois pour toutes, ou une fois d'une manière et une fois d'une autre. Paul a guéri beaucoup de malades dans les Actes, mais il écrira à Timothée : "J'ai laissé Trophime malade à Milet" (2 Tim. 4.20). Il a saisi un serpent sans dommage (Act. 28.3). Cela ne se justifie pas la secte des "charmeurs de serpents". Il a imposé les mains aux disciples de Jean-Baptiste à Ephèse. Cela ne légitime pas la cérémonie catholique de la confirmation. L'événement n'est pas nécessairement exemple, ni norme, à moins que l'Écriture le spécifie explicitement.

**Exemple d'interprétation d'un récit :**  
**La guérison du boiteux de la Belle-Porte (Act. 3.1-11)**  
*Le cadre*

*Quand ?*

Après la Pentecôte. Est-ce important ? Pourquoi ?

A la Pentecôte, les disciples ont reçu le Saint-Esprit qui les rend capables d'accomplir les mêmes miracles que Jésus (Jn. 14.12).

Le miracle a-t-il lieu immédiatement après la Pentecôte (voir 2.43) ?

2.43 : "il se faisait beaucoup de prodiges et de miracles par les apôtres".

De façon plus précise : à quel moment de la journée (v. 1) ?

A l'heure de la prière. Pas de rupture des premiers chrétiens avec les traditions juives (voir 2.46). A trois heures de l'après-midi : est-ce une heure pour aller au Temple ? (différence de coutumes : la sieste des pays chauds, la prière se situe avant la reprise des travaux).

Est-ce important ? Pourquoi Luc nous le rapporte-il ?

C'est une heure où beaucoup de monde passera par là : le miracle a lieu au vu et au su des habitants de Jérusalem.

*Où ?*

V.2 : à la porte du Temple, la Belle. Est-ce important ? Pourquoi Luc nous le dit-il ?

Cela se passe à l'entrée du Temple (c'est-à-dire de la cour du Temple), donc en un lieu où résidait la Présence de Dieu, où il y avait beaucoup de monde et qui était le domaine où les prêtres avaient la haute main (explique la suite du récit : v. 12s.).

### *Les personnages*

Qui ? Quels sont les acteurs et les spectateurs. Relire le récit et noter

Pierre et Jean

Que savons-nous d'eux ?

Deux disciples et apôtres de Jésus qui faisaient partie du cercle le plus intime (Mt. 17.1)

Pierre n'est pas seul et n'agit pas seul. Pourquoi ?

Importance de l'équipe ("deux à deux"). Changement du caractère de Pierre après la Pentecôte.

voir différentes traductions

Un homme "boiteux de naissance".

D'après le contexte, il s'agit plutôt d'un paralytique puisqu'il faut le porter là chaque jour.

"Tout le monde" (v. 9.), "le peuple", (v. 12). Plus tard surviendront les prêtres (4.1). Ils n'étaient donc pas présents.

Pourquoi Luc énumère-t-il ces différents personnages ?

Nous trouvons là les éléments de toute situation missionnaire : 1. les disciples de Jésus, émanation de l'Eglise, 2. le peuple, les hommes à évangéliser, 3. plus tard : les adversaires (parallèles avec notre situation ?).

### *L'action : Quoi ?*

*Observation du texte et questions* : ce qui est dit :

- V. 2 : on porte l'infirmes, on le place à cet endroit. Pourquoi ici ? A qui demandait-il l'aumône ? Pourquoi ?
- V. 3 : Quelle était la suite normale de ce verset ?
- V. 4 : Les apôtres fixent le regard sur lui. Pourquoi ? Quels sentiments les poussaient ? (pitié ? autre chose ?). Ils disent : Regarde-nous ! Pourquoi ? (Pourquoi pas : Regarde vers Dieu, vers Jésus ?).
- V. 5 : Pourquoi Luc nous dit-il cela ? Il concrétise les espoirs des hommes. Oriente vers la leçon centrale.
- V. 6 : La parole capitale qui va déclencher l'action centrale. La parole précède l'acte, mais c'est une parole de puissance.

Observation détaillée de la parole :

- côté négatif : Je n'ai pas... qu'est-ce que cela implique ?
- mais j'ai (quoi ?), je te le donne : en quoi consiste le don ? En une parole qui agit.
- Au nom de (= par le pouvoir, l'autorité de) Jésus de Nazareth (pourquoi cette précision ?) : Lève-toi (ce que précisément il ne peut pas : foi de Pierre) et marche ! Qui a dit cette même parole ? Qu'est-ce qui a poussé Pierre à reprendre cette formule ?

V. 7 : Il le prend par la main. Pourquoi ? La main droite : qu'est-ce qu'elle signifie ? Au même instant (notation de temps : pourquoi ?)... devinrent fermes – pourquoi à cet instant ?

V. 8 : Pourquoi Luc parle-t-il d'un bond ? et répète-t-il : marchant et sautant ? Il entra dans le temple : pourquoi ?

V. 9-11 : Quelles sont les réactions de la foule ? Combien de notations parlant de la surprise et de l'étonnement ? Pourquoi Luc insiste-t-il sur cette réaction ? Quelle est l'importance des derniers mots ?

*Comment ?* Notez les répétitions de "Pierre et Jean" (3 fois), du caractère instantané et complet de la guérison (v. 7, 8), de l'étonnement des assistants (v. 9-11), et demandez-vous : Pourquoi ces répétitions (en voir la justification dans la suite du chapitre).

*Pourquoi ?* (ou plutôt : pour quoi = dans quel but ?) Cette question se subdivise en quatre sous-questions:

*Quelle est la signification du récit*

1. pour les personnes impliquées dans le récit ?
2. pour l'Eglise primitive ?
3. pour les destinataires du livre ?
4. pour nous ?

*Signification*

1. Pour chacune des personnes impliquées :

Pour le boiteux ? pour Pierre et Jean ? pour la foule ? Qu'est-ce que la parole de Pierre (v. 6) implique (pauvreté des messagers de l'Eglise primitive – richesse spirituelle). Y a-t-il des récits semblables dans les évangiles ? dans les Actes ? (voir 9.32-35; 14.8-10).

2. Pour l'Eglise primitive :

- La puissance du nom de Jésus.
- Confirmation de la promesse : "Celui qui croit en moi fera, lui aussi, les œuvres que je fais" (Jn. 14.12).
- La guérison débouche sur la louange.
- Ce miracle n'est pas le premier, mais celui qui entraînera un changement dans les relations avec les autorités religieuses. La phase heureuse de 2.47 s'achève "é cause d'un bienfait accordé à un infirme" (4.9) – comme beaucoup de miracles de Jésus en faveur du peuple ont suscité la jalousie des responsables.

3. Pour les destinataires du livre :

Il fallait convaincre Théophile et ses amis de tout ce qui est dit ci-dessus. De plus, ils devaient savoir pourquoi le christianisme n'est pas resté lié au judaïsme, la religion de l'A.T. instituée par Dieu : ce sont les Juifs qui ont pris l'initiative de la rupture. Il ne faut pas confondre le judaïsme tel que Dieu l'a voulu avec ce qu'en ont fait les chefs religieux du 1<sup>er</sup> siècle. Bien des récits des Actes le confirmeront. S'il y a eu des difficultés, des incarcérations à Jérusalem, la faute n'en était pas aux apôtres : ils n'ont fait que du bien.

4. Pour nous :

Toutes les leçons ci-dessus sont valables. On peut y ajouter des applications nombreuses :

- Toute personne a de la valeur aux yeux de Dieu.
- Etre sensible aux misères autour de nous.
- L'importance d'agir au nom de Jésus, de la foi qui ne doute pas.
- Qu'avons-nous à donner ?
- Le Saint-Esprit peut nous guider vers ceux qui ont besoin de notre aide, comme il a rendu Pierre et Jean attentifs à cet homme.
- L'importance de la louange et du témoignage après l'intervention de Dieu, de l'action en équipe (Pierre et Jean).

Question ouverte : ce miracle est-il rapporté pour nous servir d'exemple ?

# Chapitre 19

## L'interprétation d'un discours

### Les discours dans la Bible

Les livres historiques et prophétiques de l'A.T., les évangiles et les Actes contiennent de nombreux discours. Il ne s'agit pas de "sténogrammes" de ce qui a été dit, mais de résumés fidèles du contenu de ces allocutions. La structure du discours y apparaît bien, de sorte que l'on peut suivre la marche de la pensée de l'orateur et noter les thèmes principaux.

Une grande partie des livres prophétiques consiste en discours. Ils sont généralement écrits en vers, la beauté de la langue poétique convenant mieux à ce qui a été directement inspiré par l'Esprit de Dieu. Ces discours obéissent à la fois aux lois du genre poétique que nous verrons plus loin et à celles du genre discours que nous esquissons ici.

Le N.T. contient beaucoup de discours de Jésus, des apôtres Pierre et Paul, d'Etienne, et même des résumés de discours de non-chrétiens (Gamaliel, Gallion, le secrétaire d'Ephèse). L'authenticité de ces discours a été mise en doute par les auteurs critiques : ils prétendent que les évangélistes ont suivi l'habitude de certains historiens de l'antiquité de composer eux-mêmes les discours qu'ils attribuaient à leurs héros.

Cette habitude n'était pas celle de tous les historiens antiques (voir l'analyse de la citation de Thucydide dans *Introduction au N.T. Evangiles et Actes*, éd. Emmaüs, 1990, p. 452) et rien ne démontre que les auteurs chrétiens les aient imités. Bien des indices prouvent, au contraire, que les discours de Jésus rapportent des paroles authentiques de lui et que ceux des Actes correspondent exactement à la situation et à la personnalité de l'orateur (v. *Introduction au N.T. Evangiles et Actes*, pp. 451-458).

### L'analyse d'un discours

En partant de l'idée qu'il s'agit de *résumés*, nous pouvons donc aborder ces discours avec la certitude d'y retrouver la pensée développée à un moment donné dans une circonstance particulière. C'est elle que l'interprétation devra d'abord cerner en utilisant les questions classiques du chapitre précédent :

- |                |  |
|----------------|--|
| <i>Quand ?</i> | A quel moment de l'histoire du salut ? Quelles circonstances l'ont provoqué ?  |
| <i>Où ?</i>    | Importance du lieu (Jérusalem, Béthel, Samarie, Galilée, dans la cour du Temple, ...). Qui commandait ou détenait l'autorité à cet endroit ?   |
| <i>Qui ?</i>   | Orateur et auditeurs. Pour ces derniers préciser leur niveau intellectuel (capables de suivre l'orateur ?) et spirituel, leur attitude intérieure (croyants, disciples, adversaires, sympathie envers l'orateur), leur intérêt, attention pendant le discours, silence ou interruptions critiques (voir Jn. 8) ?   |
| <i>Quoi ?</i>  | Contenu du discours, thème principal, verset central, "pointe" du discours ? Où trouvons-nous les mêmes pensées ou des idées voisines ? S'agit-il de quelque chose de nouveau ? Vont-elles dans le même sens que les idées reçues des auditeurs ou en prennent-elles le contre-pied ? Citations de l'A.T. ou références indirectes. Réponses à des objections formulées ou sous-entendues. |

- Comment ?* Structure du discours : Point de départ et d'arrivée, marche de la pensée par développements successifs, enchaînement des idées et des arguments, plan. Images, figures de rhétorique; comment sont introduites les citations. Style (vif, incisif, calme, agressif, apaisant, ...). Parenthèses.
- Pourquoi ?* Intention de l'orateur (accusation, encouragement, exhortation, appel à l'action, à l'espérance, à la foi, justification, apologétique) ? Qui vise-t-il par tel argument ? Pourquoi introduit-il cette citation ? Qu'est-ce que cela implique de sa part ? de la part des auditeurs ? Utilise-t-il un *captatio benevolentiae* pour disposer ses auditeurs ?
- Résultat ?* Effet direct, indirect ? Conséquences proches, lointaines ? Comment le Saint-Esprit s'est-il servi de ce discours pour obtenir le résultat qu'il désirait ?

Comme pour le récits, nous pouvons nous poser la question de la signification du discours à quatre niveaux différents :

- pour les auditeurs.
- pour la communauté croyante contemporaine de l'orateur (les Juifs avant l'exil, après l'exil, l'Eglise primitive).
- pour les destinataires du livre (les Juifs que visait Matthieu, les païens auxquels Marc et Luc destinaient leurs ouvrages, Théophile et ses amis). Pourquoi l'auteur a-t-il jugé utile d'insérer un résumé de ce discours ?
- pour nous : que pouvons-nous apprendre des circonstances et du contenu du discours ? Quelle part était conditionnée par la situation historique, quelle part garde toute sa valeur actuelle ?

### **L'interprétation d'un discours**

Pour l'interprétation, procéder dans l'ordre suivant :

1. S'assurer d'un texte fiable, élargi par des variantes de traduction des versets difficiles.
2. Repérer les mots difficiles et en préciser le sens (voir chapitre 6).
3. Observation du texte et questions (voir chapitre 4, 5 et 18). Cadre : quand ? où ? qui ?
4. Isoler les versets à problèmes : dans le discours de Jésus sur la fin des temps (Mt. 24; Mc. 13; Lc. 21), les allusions à "l'abomination de la désolation" (Mc. 13.14), aux signes dans le ciel (v. 24-27), et la parole relative à la "génération qui ne passera avant que tout cela n'arrive" (v. 30). Jésus s'est-il trompé comme le pensent les théologiens critiques ? Faut-il traduire génération par race et penser aux Juifs ? S'agit-il de la génération qui verra les premiers signes (Jérusalem de nouveau sous domination juive, Lc. 21.24) ? Ou "tout cela" se rapporte-t-il au début des signes (Mc. 13.29) que la génération contemporaine de Jésus a pu voir ? Quant au moment du retour, Jésus lui-même, dans son incarnation, l'ignorait (v. 32).

Après avoir déblayé ces gros blocs, on pourra avancer plus régulièrement pour la suite. Procéder pour ces versets comme dit aux chapitres 7, 8 et 9.

5. Faire le plan du discours : exemple, développement, conclusions, jalonner l'évolution de l'argumentation, le développement du thème. Repérer la "pointe".
6. Intention de l'orateur. Résultats proches et lointains. Le but a-t-il été atteint ?
7. Significations aux différents niveaux.

Exemple : le discours de Pierre après la guérison du boiteux (Act. 3.12-26)

1. Comparaison des versions pour s'assurer un texte fiable.

2. Mots dont le sens est éventuellement à préciser : "repentez-vous et convertissez-vous" (v. 19 : sens de chacun, différences (voir A. Kuen : *Il vous faut naître de nouveau*, pp. 55-72).
3. Observation du texte et questions. Situation et circonstances qui l'ont provoqué : voir chapitre 19.
4. Versets difficiles : v. 20 : "afin que des *temps de rafraîchissement* viennent de la part du Seigneur et qu'il envoie celui qui vous a été destiné, le Christ Jésus". A rapprocher du v. 21 : "que le ciel doit recevoir jusqu'aux temps du *rétablissement de tout* ce dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes d'autrefois". Ce dernier verset fait allusion aux temps messianiques prophétisés par Es. 62.7; 65.17 (parallèles de la Colombe). Le mot *rafraîchissement* signifie littéralement : où l'on peut de nouveau respirer. Les auditeurs de Pierre devaient involontairement tourner leur regard vers la forteresse Antonia qui s'élevait derrière le Temple, symbole du pouvoir romain qui les opprimait. Quand pourraient-ils de nouveau respirer librement ? (Voir Ex. 8.15; Os. 12.8; Jr. 49.31 où ce mot, absent du reste du N.T., est utilisé dans la Septante). Le mot grec pour *rétablissement*, *restitution* de toutes choses n'apparaît qu'ici dans le N.T. permet d'en préciser le sens : retour à un état heureux précédent (Josèphe l'utilise pour le retour des Juifs de la captivité de Babylone). Ces deux mots comprennent tout ce que les prophètes ont annoncé pour les "derniers temps" : la prospérité, la présence du Messie, le pardon des péchés, la paix, etc. Ces "derniers temps" ont commencé (cp. Hbr. 1.2) : Dieu a envoyé le Prophète annoncé par Moïse (v. 22). C'est lui qu'il faut écouter et ces bénédictions annoncées seront à vous (v. 26) – du moins celles qui sont pour le temps présent (pardon des péchés, paix intérieure, présence spirituelle de Christ en vous,...).
5. *Contenu et plan* (thème, résumé des principales idées) : Le miracle ne vient pas de nous (12) mais de Jésus (13) que vous avez fait mourir (14-15) par ignorance (17) : repentez-vous (19). Idées nouvelles par rapport au discours de la Pentecôte : l'ignorance (17), le Messie souffrant (18), la promesse de temps de rafraîchissement (20), l'universalité du salut (25).

#### 6. *Structure*

Point de départ : le miracle.

Point d'arrivée : l'appel à la repentance.

Exorde : v.12-16 : explication du miracle (négativement, puis positivement).

Développement : 1. v. 17-18 : la miséricorde de Dieu, possible à cause de leur ignorance (v. 17, cp. 1 Tim. 1.13) et du plan de Dieu (18);  
 2. v. 19-21 : appel à la repentance; ses conséquences  
 a. le péché effacé (19),  
 b. des temps de rafraîchissement (20 a),  
 c. le retour de Christ (20 b),  
 d. qui est le Prophète annoncé par Moïse (21-23) et tous les autres prophètes (24).

Conclusion : Avertissement et promesse (25-26).

#### 7. *Intention de l'orateur : motivations et but du discours*

- Dissiper de fausses idées (12).
- Détourner les regards d'eux vers Jésus (13a).
- Faire prendre conscience du péché d'avoir livré et renié Jésus (13b-15)
- Donner la gloire de ce miracle à Jésus (16).
- Ouvrir la porte à un changement d'attitude en excusant le passé (17).
- Insérer tout ce qui s'est passé dans le plan de Dieu révélé dans l'A.T. (18).
- Appeler les auditeurs à changer d'attitude et de vie, à accepter le pardon des péchés (19).
- Ouvrir les perspectives glorieuses des bénédictions divines en cas de repentance (20-21).
- Ancrer l'appel à la foi en Jésus dans l'A.T. (22, 24, 25).
- Avertir des conséquences de l'incrédulité (23).
- Inviter à profiter de la position privilégiée du peuple élu pour accepter les bénédictions promises (26).

Le but est donc la conversion des auditeurs.

Résultats : "Beaucoup de ceux qui avaient entendu la parole crurent, et le nombre des hommes s'éleva à (env.) cinq mille" (4.4). Donc : but atteint. Mais autres conséquences : arrestation des apôtres (4.1-3), interrogatoire devant le sanhédrin (4.5-7), possibilité de rendre témoignage devant les responsables juifs (nouveau discours 4.8-12), interdiction d'annoncer Jésus (4.18), donc, à partir de là : conflit ouvert entre les autorités et les apôtres.

*Particularités :*

- Ce que Pierre dit de Dieu : il l'appelle : le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères (pour souligner la continuité avec la religion que pratiquaient ses auditeurs) (13). Sept mentions de Dieu (plus une fois le Seigneur (20) et une fois "Le Seigneur Dieu" dans la citation de Dt. 18) : c'est lui qui a ressuscité Jésus (15) et accompli son plan (18), il enverra des temps de rafraîchissement et rétablira toutes choses (20, 21), il a traité alliance avec Abraham (25), a promis l'envoi du Prophète (22) et l'a suscité pour bénir son peuple (26).
- Les titres qu'il donne à Jésus : serviteur de Dieu (13, 26), le Saint, le Juste (14), le Prince de la vie (15), le Christ de Dieu (18), le Christ Jésus (20).
- Son œuvre, ses souffrances (18), il efface les péchés (19), guérit (16), est source de bénédictions pour les Juifs (26) et toutes les familles de la terre (25).

7. *Significations :*

- a) *Pour les auditeurs :* montre le chemin de salut après l'erreur du Vendredi Saint (13-15). Pierre a su les toucher en leur reconnaissant des circonstances atténuantes (17), en soulignant l'action de Dieu, de *leur* Dieu (13, 15, 18), fidèle à son alliance (25), en faisant appel au témoignage de la plus haute autorité dans le judaïsme : Moïse (22-23) et en leur décrivant les bénédictions qui les attendent s'ils se convertissent (19-21, 26).
- b) *Pour l'Eglise primitive* (c'est-à-dire les croyants qui ont assisté à ce discours) : confirmation dans la foi, affermissement de leur espérance; arguments pour discuter avec les Juifs, motifs de louange pour tout ce que Dieu et Christ ont fait.
- c) *Pour Théophile et ses amis :* Mêmes bénéfices que pour 1 ou 2 (selon qu'ils étaient déjà croyants ou pas encore). Luc évangélise et forme les chrétiens à l'évangélisation en leur montrant comment les apôtres annonçaient l'Évangile.
- d) *Pour nous :* voir 1, 2, 3. Le discours nous permet de jeter un coup d'œil dans la "théologie des premiers jours de l'Eglise"; ce que l'on croyait dès les tout premiers débuts au sujet de Christ et de son œuvre, comment on évangélisait les Juifs. Le caractère central de la mort et de la résurrection de Christ. Le rôle de la référence à l'A.T.

Distinguer ce qui était lié à la situation de ce qui reste modèle pour nous (indépendamment de la situation) :

- Essayons-nous toujours de détourner les regards de nous-mêmes pour les faire porter sur Jésus ?
- Prenons-nous notre appui dans ce que les interlocuteurs savent et croient pour leur annoncer Jésus ?
- Sommes-nous à la fois directs (14) et pleins d'amour (17) ?
- Avons-nous le souci du bien spirituel de ceux à qui nous nous adressons (19-26) ?
- Louons Dieu pour tous les bienfaits spirituels actuels et futurs que ce texte nous rappelle.

# Chapitre 20

## L'interprétation d'un texte poétique

### La poésie dans la Bible

Environ 60% de l'A.T. est écrit sous forme poétique. Nous connaissons bien sûr, sous cette forme, les psaumes et la majeure partie de Job, le Cantique des cantiques, le livre des Lamentations, mais la plus grande partie des autres prophètes, les Proverbes et une partie de l'Ecclésiaste sont aussi écrits en vers. Nous trouvons des poèmes dans le Pentateuque et dans les livres historiques (Cantique de Miryam, de Débora) et même dans le N.T. (Magnificat, Cantique de Zacharie, hymnes de Ph. 2, Col. 1, 1 Tim., Ap.). Plus que cela : les lois du langage poétique (répétitions, parallélismes, formulations rythmiques) se sont imprégnées à tel point dans l'esprit hébraïque que nous les retrouvons aussi dans la prose, de sorte qu'il n'y a *aucun* livre de la Bible qui n'exige pas la capacité d'interpréter la poésie, car chaque livre est écrit dans un langage partiellement figuré" (Ryken, 84, p. 87). Ainsi certaines paroles de Jésus (Mt. 7.6; Jn. 6.35) et certaines formulations de Paul (Eph. 5.17-18; Ph. 2.1-2, 6-9) portent nettement le cachet de la poésie hébraïque.

Puisque les anciens scribes hébreux remplissaient toute la place disponible sur un manuscrit, on ne peut pas discerner la fin des vers. Aussi, les anciennes éditions de la Bible n'ont-elles pas reproduit les passages poétiques comme tels. En fait, les études sur la poésie hébraïque n'ont été entreprises qu'au 20<sup>e</sup> siècle (G.B. Gray 1915). Celles de Mowinckel (1962) et de Gunkel (1967) sur les psaumes ont marqué une avance considérable dans la connaissance des règles poétiques.

Dans toutes les langues, la poésie atteint une couche plus profonde de l'homme que le langage ordinaire, elle fait appel à la fois aux sentiments, à la pensée et à la volonté. Elle éveille le sens esthétique inné en chaque homme. Elle obtient ces effets par un certain nombre de procédés différents suivant la culture et la langue.

### Pourquoi la poésie ?

Chaque homme porte en lui un besoin esthétique. Le sentiment du beau est universel. Il suffit de faire un tour au Musée de l'homme à Paris pour s'en convaincre. Ce sentiment s'exprime de différentes manières suivant les peuples : par les arts picturaux ou plastiques, par l'architecture, l'artisanat, etc. Les Hébreux n'ont guère laissé de trace dans l'histoire de la civilisation dans ces différents domaines. Par contre, l'art de la parole et la musique ont concentré sur eux l'expression de leur sentiment esthétique.

Dès les premières pages de la Bible, nous trouvons des textes poétiques rythmés (Gn. 3.14-15, 17b-19; 4.23-24). Le Pentateuque contient plusieurs exemples (Ex. 15; Nb. 21.17, 27-30; 23.18-24; 24.3-9, 15-24; Dt. 32.1-43; 33.1-29). Philon d'Alexandrie prétend que les Egyptiens enseignèrent à Moïse "toute la théorie du rythme, de l'harmonie et du mètre" (*De Vita Moses* 1.5). Les Pères de l'Eglise ont été sensibles à la qualité littéraire des textes bibliques et prétendaient qu'elle était supérieure à celle des écrits grecs et latins classiques. Jérôme, le traducteur de la Bible en latin, disait : "Qu'est-ce qui est plus musical que le psautier qui, comme notre Flaccus ou le Grec Pindare, tantôt coule en iambes, tantôt sonne avec des Alcaïques, s'enfle en mesure saphique ou clopine sur un demi-pied ? Qu'est-ce qui est plus beau que les hymnes du Deutéronome ou d'Esaié ? Qu'est-ce qui est le plus solennel que Salomon, plus élaboré que Job ? Tous ces livres coulent dans l'original, comme Josèphe et Origène l'ont dit, dans des vers de six ou de cinq pieds" (cité par J. Kugel, 81, p.

152). Malheureusement, cette conscience des qualités littéraires de la Bible se perdit rapidement "à mesure que le contenu des Ecritures fut abstrait dans différents systèmes théologiques" (T. Longman, 87, p. 15). Pour la poésie, il faudra attendre la fin du 18<sup>e</sup> siècle avant que quelqu'un relève ses caractéristiques. Mais l'essai de Robert Lowth d'Oxford fut pratiquement ignoré jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle.

Les textes poétiques étaient tous chantés. Les anciens manuscrits hébreux déchiffrés par Mme Haïk Ventura portent des notations musicales qui permettent de reconstituer des mélodies très belles et prenantes. Ses travaux restent sur le plan d'une hypothèse, mais qui a tout l'air de fonctionner. Les textes poétiques sont remplis d'images, de rythmes et de procédés artistiques divers qui en font de véritables œuvres d'art. L'art consiste à exprimer une chose au moyen d'une autre, à utiliser une comparaison, une musique, une forme verbale ou picturale pour communiquer l'ineffable : ces sentiments qui bouillonnent en nous. Sa fonction est d'élucider "les mystères au milieu desquels notre existence étouffe" (Lautréamont). "Le poème révèle ce que nous sommes et nous invite à être ce que nous sommes" (O. Paz).

Un des éléments qui fait d'un message verbal une œuvre d'art est l'analogie entre la structure verbale et la structure musicale. Le rythme organise le signifié. Or, comme nous le verrons, dans la poésie hébraïque, le rythme affecte à la fois la forme et le fond. De plus, les images, symboles et figures du langage jouent dans la poésie le même rôle que la couleur en peinture.

Dieu a tenu compte de ce besoin esthétique en nous : il nous donne dans sa Parole de beaux textes qui doivent contribuer à notre joie en même temps qu'ils nous transmettent des vérités importantes sur lui-même et sur nous. Le théologien dirait : J'aspire à être en communion avec Dieu. Le poète change : "Comme une biche soupire après le courant d'eau, ainsi mon âme soupire après toi. Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant" (Ps. 42.2-3). L'amoureux du 20<sup>e</sup> siècle dit : "Viens, on va se promener". Voyez, comment l'ami de la Sulamite a exprimé cela dans Cant. 2.10-13. Même la tristesse, la révolte, l'angoisse prennent une forme poétique dans Job et les psaumes – et perdent du même coup une partie de leur pouvoir déprimant.

Les livres historiques de la Bible sont centrés sur le passé, les livres prophétiques sont tournés vers l'avenir, mais les livres poétiques se concentrent sur le présent : ses problèmes, notre relation avec Dieu et nos semblables, le sens de la vie, de la souffrance et de l'amour, et ils illuminent ce présent de la beauté, reflet des perfections divines.

### **Les composantes de la poésie hébraïque**

En français, la poésie consiste en : 1. un langage choisi et souvent figuré, 2. un rythme sonore basé sur l'alternance des syllabes et généralement aussi 3. des rimes. Ce dernier élément, absent également dans nos "vers libres", n'existe pas non plus en hébreu. La rime sonore est remplacée par une "rime logique" ou "rime de sens" : le parallélisme. C'est la condition la plus favorable pour la traduction dans une autre langue, puisque deux éléments sur trois s'y retrouvent (langage imagé et parallélisme). Le troisième peut être remplacé par un rythme approprié à la poésie dans la langue d'arrivée (vers libres).

Les particularités de la poésie hébraïque sont : 1. les phrases brèves; 2. le langage imagé; 3. le rythme syllabique; 4. les parallélismes et 5. d'autres procédés conventionnels (acrostiches, assonances, allitérations, groupement par strophes...).

#### *1. Les phrases brèves*

T. Longman nous dit que la poésie "se reconnaît facilement parce que les lignes sont courtes... les phrases sont de longueur sensiblement égale, souvent liées ensemble par des répétitions sémantiques ou grammaticales. La brièveté des lignes poétiques en hébreu est accentuée par

l'ellipse... par l'absence de conjonctions et de particules... introduisant un élément d'ambiguïté intentionnelle dans le texte" (87, pp. 121-122).

## 2. *Le langage imagé*

Toutes les images et les figures de langage dont nous avons parlé dans les chapitres 7 et 8 se retrouvent dans la poésie, en densité plus grande qu'ailleurs. Souvent, c'est une succession de *comparaisons* s'enchaînant l'une à l'autre :

"Je suis comme de l'eau qui s'écoule...  
Mon cœur est comme de la cire...  
Ma force se dessèche comme l'argile"  
(Ps. 22.15-16).

"La fille de Sion est restée comme une cabane dans une vigne,  
comme une hutte dans un champ de concombres,  
comme une ville assiégée"  
(Es. 1.8; cp. v. 18, 30)

On passe sans transition aux *métaphores* où la comparaison n'est même plus indiquée par des "comme" :

"Ecoutez la parole de l'Eternel,  
*Chefs de Sodome,*  
Prêtez l'oreille à la Loi de notre Dieu  
*Peuple de Gomorrhe !* "  
(v. 10)

Il est évident qu'Esaïe ne s'adresse ni aux chefs de Sodome ni à la population de Gomorrhe, puisque ces deux villes avaient été englouties bien des siècles auparavant. "Mais vous, dit-il aux Juifs de son temps, vous êtes aussi coupables que les habitants de ces villes qui ont subi un châtement exemplaire".

C'est là que nous devons nous méfier de notre raison rationalisante : si nous prenons littéralement des expressions comme "les montagnes sautèrent comme des cabris" (Ps. 114.4), "que les fleuves battent des mains" (Ps. 98.8), "des épées sortent de la bouche des ennemis" (Ps. 59.8), nous déformons complètement la pensée du psalmiste.

Pour comprendre une métaphore, il s'agit d'abord d'identifier avec exactitude la réalité matérielle qui a servi de support à l'image. Or beaucoup de ces réalités ne nous sont plus familières, car elles font partie d'un autre monde : rural, oriental, antique. Quand le psalmiste s'écrie : "L'Eternel est ma part, mon partage, mon lot et ma coupe" (Ps. 16.5) de quoi voulait-il parler ? Le premier mot se réfère au partage du pays de Canaan lors de la conquête : chaque famille se voyait attribuée une portion de terrain tirée au sort (Nb. 26.56; 36.2). Bien sûr, ceux qui recevaient une certaine surface dans la riche plaine de Jizréel avaient plus l'occasion de se réjouir que ceux auxquels échouait quelque colline aride des monts de Juda. Le psalmiste se réjouit de la communion avec le Seigneur autant que celui qui avait reçu en héritage un beau terrain fertile. La coupe est chez nous symbole de victoire sportive, mais ce symbolisme actuel nous orienterait sur une piste totalement fautive si nous l'appliquions à la Bible. Il s'agit de la coupe d'amitié offerte à un hôte de marque, remplie d'une boisson délicieuse et rafraîchissante : autre image de ce que l'Eternel est pour le psalmiste. La ligne parallèle nous confirme ce sens : "C'est toi qui assures mon lot". La tâche suivante de l'interprète est de transposer sur le plan spirituel ce que la réalité représentait pour l'auteur (voir par

ex. Ps. 57.5 la comparaison entre la langue (= des propos calomnieux) et des flèches : les deux blessent, sont lancées d'un endroit secret, sur une victime sans défense).

Il en est de même des *hyperboles* qui constituent l'un des procédés classiques de la poésie hébraïque. "Chaque nuit, je baigne ma couche de mes pleurs" (Ps. 6.7); "Dieu m'a saisi par la nuque et m'a brisé... il me perce les reins sans ménagement, il répand ma bile par terre, il court sur moi comme un guerrier" (Job 16.12-14). L'hyperbole est aussi une clé de la compréhension des psaumes imprécatoires : les sentiments violents impriment à l'expression des souhaits qui dans l'esprit du psalmiste, ne devaient certainement pas être pris littéralement. La preuve c'est que lorsque l'ennemi de David était entre ses mains, il s'est bien gardé de le toucher (1 S. 24).

Comment savoir si une expression doit être prise de manière *littérale* ou figurée ? Lorsque le psalmiste s'écrie : "Les chiens m'entourent" (22.17a), il pouvait bien vouloir parler de ces chiens d'Orient qui sont une vraie calamité et un danger pour un homme blessé. Dans le même psaume, nous trouvons d'autres images, et la mention d'autres animaux (v. 7); de plus, dans le v. parallèle, le psalmiste dit en clair ce qu'il a d'abord indiqué de manière figurée : "Une bande de scélérats rôdent autour de moi" (Ps. 22.17b).

Cet élément de la poésie, comprenant toutes les figures de rhétorique énumérées dans les chapitres 7 et 8, peut se retrouver intégralement en traduction, ce qui n'est pas le cas du rythme syllabique.

### 3. *Le rythme syllabique*

Chaque phrase – même dans notre langue de tous les jours – a son rythme. La poésie diffère de la prose par l'organisation du rythme : il devient régulier, donc prévisible; c'est ce qu'on appelle le mètre. Le mètre du vers français est basé sur la syllabe : rythme impair : vers de 4, 6, 8, 10, 12 pieds ou syllabes; rythme pair : 3, 5, 7, pieds. Tel n'est pas le cas en hébreu : seules les syllabes accentuées comptent, un peu comme dans le chant :

Magnifique est le Seigneur  
Tout mon cœur pour chanter Dieu.

Dans la poésie française, ces vers ont 7 et 8 pieds, dans le chant seules trois syllabes sont accentuées dans chaque ligne, séparées d'une ou de deux syllabes.

Les vers hébreux ont 2, 3, ou 4 syllabes accentuées; ils se suivent de manière régulière (2 : 2, 3 : 3, 4 : 4) ou alternée (3 : 2, 4 : 3). La séquence 3 : 2, appelée *qinah*, est le mètre élégiaque, commun aux Lamentations :

"Quoi donc ! / elle est assise / solitaire  
Cette ville / si peuplée"  
(Lam. 1.1)

"Je suis homme / qui a vu / la misère  
Sous la verge / de sa fureur"  
(3.1)

Mais ce rythme peut aussi exprimer la joie :

"L'Éternel / est ma lumière / et mon salut  
De quoi / aurais-je crainte ?"  
L'Éternel / est le soutien / de ma vie

De qui / aurais-je peur ?"

(Ps. 27.1)

D.N. Freedman, R. Lowth et G.B. Gray pensent que le rythme est l'élément constant de la poésie hébraïque, le parallélisme le complète souvent, mais pas toujours. S. Gelineau a essayé de rendre les vers hébraïques par des vers de longueur correspondante dans la Bible de Jérusalem (voir par exemple Ps. 5; 14; 40; 42, ...). Notons toutefois que les savants ne sont pas unanimes sur cette caractéristique du mètre hébreu. Récemment, la théorie d'un rythme basé sur le nombre de syllabes (exactement comme dans nos alexandrins) a trouvé des avocats convaincus. Ils se fondent en particulier sur la constatation que les deux membres d'un distique ont souvent un nombre égal, ou très approchant, de syllabes (voir D. Stuart, *Studies in Early Hebrew Meter*, Missoula, Mont. : Scholars, 1976).

#### 4. *Les parallélismes*

Comme la poésie égyptienne et chinoise, la poésie hébraïque est fondée sur le parallélisme de la pensée, généralement dans deux vers qui se suivent. Notons que le parallélisme se rencontre aussi dans la prose. Kugel (81, p. 59) cite à l'appui Gn. 21.1 : "Et l'Eternel se souvint de Sara comme il avait dit, et l'Eternel agit pour Sara selon sa parole".

Nous trouvons déjà cette caractéristique dans la plus ancienne poésie rapportée par la Bible :

"Ada / et Tsilla / écoutez / ma voix,  
Femmes / de Lémek / prêtez l'oreille / à ma parole"  
(Gn. 4.23).

Le mètre est ici 4:4. La deuxième ligne reformule en d'autres mots exactement ce qu'avait dit la première : Ada et Tsilla étaient les deux femmes de Lémek, prêter l'oreille est synonyme d'écouter, la voix prononce des paroles.

La répétition, dit-on, est l'âme de la pédagogie. Elle l'est aussi de la communication (dans le monde actuel sursaturé d'informations, il faut, paraît-il, répéter une information nouvelle au moins six ou sept fois pour qu'elle soit enregistrée). La répétition donne une certaine solennité et un caractère de certitude à une déclaration. C'est la raison pour laquelle les oracles prophétiques prennent généralement cette forme.

Pour nous, cette forme a un avantage supplémentaire : lorsque nous ne comprenons pas bien l'un des vers, nous nous référons à l'autre pour mieux cerner la pensée. Le sens de certains mots hébreux n'apparaissant qu'une fois dans la Bible a pu être deviné de cette manière. De même, la signification d'un thème dans l'esprit de l'auteur peut être mieux définie en considérant par quoi il le remplace dans les lignes parallèles. Ainsi, dans Pv. 1.20-33, la Sagesse, qui parle, est mise en parallèle avec la connaissance et la crainte de l'Eternel (v. 29); la sagesse dont il est question n'a donc rien de commun avec la sagesse grecque, c'est la connaissance de Dieu et de ses lois menant à une vie d'obéissance.

De plus, le parallélisme est un excellent moyen mnémotechnique.

Les psalmistes ont souvent utilisé des formes poétiques communes à la littérature cananéenne. K.A. Kitchen cite l'exemple d'un psaume de l'épopée de Baal trouvée dans les textes ougaritiques :

"Maintenant, ton ennemi, ô Baal,  
"Maintenant, ton ennemi tu vas tuer,  
"Maintenant, tu vas détruire ton ennemi"

Les ressemblances structurelles et stylistiques sont frappantes avec le Ps. 92.10 :

"Car voici, tes ennemis, Seigneur,  
"Car voici, tes ennemis périront,  
"Se disperseront tous les malfaisants"

"Cet exemple très simple (de l'utilisation d'une unité de trois vers avec un parallélisme de développement et un chiasme des lignes 2 et 3) n'est qu'un échantillon infime de la richesse littéraire, toile de fond des psaumes (et des autres poèmes bibliques) que l'on peut trouver dans l'ougaritique" (K.A. Kitchen, 80, pp. 148-149).

*Différents parallélismes :*

*Parallélisme synonymique :* c'est la forme la plus simple où le deuxième vers répète exactement avec d'autres mots la pensée du premier :

"La Sagesse crie dans les rues,  
Elle élève la voix dans les places"  
(Pv. 1.20)

"Lui qui pardonne / toutes / tes iniquités,  
Qui guérit / toutes / tes maladies"  
(Ps. 103.3)

Voir Ps. 38.2-4.

*Parallélisme antithétique :* Le deuxième vers répète la pensée du premier de manière négative :

"Une réponse douce / calme / la fureur  
mais une parole blessante / excite / la colère"  
(Pv. 15.1)

"Un fils sage / fait la joie / de son père  
Et un homme insensé / méprise / sa mère"  
(Pv. 15.20)

"Un homme furieux / excite / des querelles  
Mais celui qui est lent à la colère / apaise / les disputes"  
(Pv. 15.18)

*Parallélisme synthétique :* A la seconde ligne, un élément nouveau s'ajoute, complétant la pensée de la première :

"Remets ton sort à l'Eternel,  
Confie-toi en lui, et c'est lui qui agira"  
(Ps. 37.5)

"Les lèvres des sages répandent la connaissance  
Mais le cœur des insensés est sans fermeté"  
(Pv. 15.7)

Dans Ps. 19.8-10, la même pensée est répétée six fois avec, à chaque ligne, une idée nouvelle. Cette progression de la pensée d'une ligne à l'autre est une caractéristique assez générale, même dans les parallélismes synonymiques. Il faudrait se garder de croire qu'il s'agit d'une simple répétition. Il y a chaque fois "des divergences intentionnelles, des différences de sens auxquelles il faut prêter attention" (Longman, 87, p. 124). Kugel prétend même que la deuxième ligne marque toujours, dans un certain sens, une progression par rapport à la première (exemple : Ps. 72.1-12 : roi – fils de roi; jugements – justice; ton peuple – tes malheureux; Ps. 37.1-2 : les méchants – ceux qui font le mal; s'irriter – envier; être fauché – se flétrir; l'herbe – le gazon vert; toujours, le deuxième membre prolonge la pensée du premier, la précise en introduisant un élément plus spécifique) (Kugel, 81, p. 60s).

*Parallélisme "emblématique"* : La première ligne évoque l'image, la seconde en donne l'application :

"Comme une biche soupire après des courants d'eau,  
Ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu"  
(Ps. 42.2)

"Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre  
Autant sa bienveillance est efficace pour ceux qui le craignent  
Autant l'orient est éloigné de l'occident,  
Autant il éloigne de nous nos offenses,  
Comme un père a compassion..."  
(Ps. 103.11-13)

*Parallélisme progressif* :

"Fils de Dieu, rendez à l'Eternel,  
Rendez à l'Eternel gloire et puissance,  
Rendez à l'Eternel la gloire de son nom"  
(Ps. 29.1-2, voir v. 3-5, 7-8)

"Car voici tes ennemis, ô Eternel !  
Car voici tes ennemis, ils périssent;  
Tous ceux qui commettent l'injustice sont dispersés"  
(Ps. 92.10)

*Parallélisme incomplets* : Un élément est sous-entendu dans la deuxième ligne (Es. 1.3; Ps. 1.5 : absence du verbe).

Ou bien le parallélisme ne se trouve que dans un ou deux éléments, les autres sont compensés par une nouvelle pensée :

"L'homme / ses jours / sont comme l'herbe,  
Comme la fleur des champs / ainsi / il fleurit"  
(Ps. 103.15)

Seuls le 3<sup>e</sup> élément de la première ligne et le 1<sup>er</sup> de la deuxième se répondent, créant une asymétrie qui attire l'attention sur les éléments différents.

"Dieu est notre refuge et notre force  
Un secours toujours présent dans la détresse"

(Ps. 46.2)

Il existe des parallélismes encore plus complexes (sous forme de chiasmes), mais cette brève présentation suffira pour rendre attentif à ce principe fondamental de la poésie hébraïque dont il faut absolument tenir compte dans l'interprétation pour ne pas croire à une énumération d'éléments différents.

"L'un des plus grands avantages de la reconnaissance des parallélismes synonymiques, dit C.M. Miller, est de se rendre compte que la seconde ligne de poésie ne constitue pas une autre pensée, mais renforce la première." (86, p. 160). "La prose développe la pensée sur une ligne continue, la poésie sur deux lignes parallèles" (p. 161).

Les parallélismes ne se limitent pas aux textes poétiques de la Bible. J. Jeremias a relevé 138 exemples de parallélismes antithétiques dans les évangiles (*N.T. Theology*, New-York, 1971, pp. 15-16) auxquels il faudrait ajouter 75 autres cas de parallélismes (R.H. Stein, *The Method and Message of Jesus' Teachings*, Philadelphia, Westminster, 1978, pp. 27-32). Exemples : Mt. 5.39-41; 6.24; 7.7-8; Mc. 2.21-22; Lc. 16.10

### 5. Les strophes

On ne sait pas avec certitude si les auteurs des psaumes et des autres textes poétiques les ont arrangés sous forme de strophes, sauf là où un refrain revient mettre un point à un développement. Par ex. dans les Ps. 42 et 43 qui, à l'origine, n'en faisaient qu'un, les mots :

"Pourquoi t'abats-tu mon âme, et gémis-tu sur moi,  
Attends-toi à Dieu, car je le célébrerai encore  
Il est mon salut et mon Dieu"

reviennent trois fois (42.6, 12; 43.5).

De même sens dans le Ps. 46 :

"L'Eternel des armées est avec nous,  
Le Dieu de Jacob est pour nous une haute retraite"  
(v. 8, 12).

A la fin du v. 4, nous trouvons de plus une Pause (*Sélah*) coupant sans doute les v. 2 à 8 en deux strophes. Le Ps. 80 est divisé en 4 strophes par le refrain des v. 4, 15a et 20.

6. D'autres procédés ne sont sensibles qu'en hébreu : les poèmes en acrostiche (chaque vers ou groupe de vers commençant par la lettre suivante de l'alphabet : Ps. 9-10, 20, 34, 37, 111-112, 119, 145), des assonances, allitérations,... Leur utilisation montre que les Hébreux n'ont pas méprisé, pour exprimer leurs sentiments religieux, les procédés artistiques en usage parmi les autres peuples du Moyen-Orient. D'une manière générale, la syntaxe de la poésie (c'est-à-dire l'ordre des différents éléments grammaticaux de la phrase) est plus libre que celle de la prose afin d'éviter la monotonie que le parallélisme pourrait engendrer (voir Longman, 87, pp. 126-128).

### L'interprétation des Proverbes

Les proverbes sont souvent des énigmes. Ils stimulent notre réflexion et exigent un temps d'arrêt bienfaisant pour l'homme pressé du 20<sup>e</sup> siècle. Ils présentent sous forme de raccourcis saisissants le fruit d'expériences amassées au cours de nombreuses générations. Mais cette sagesse nous est présentée sous forme poétique, c'est-à-dire que nous retrouverons dans ce livre les parallélismes, figures de langage, jeux de mots, etc... dont nous avons parlé.

Pour interpréter un proverbe, il s'agit donc :

1. de détecter les figures et structures poétiques pour ne pas s'embarquer dans une interprétation littérale qui passerait à côté de la pensée de l'auteur;
2. déterminer la leçon centrale, l'intention de l'auteur. Il voulait souligner une vérité, même s'il évoque plusieurs choses (une énumération des choses insatiables : 30.15, au-dessus de sa portée : v. 18, ou qui font trembler la terre : v. 21);
3. voir si le contexte dans lequel l'éditeur a inséré ce proverbe jette quelque lumière sur son sens;
4. se concentrer sur ce qui paraît obscur. Chercher les parallèles dans d'autres proverbes, puis dans le reste de la Bible.

(Voir A. Kuen, *Comment lire la Bible : La méditation d'un verset des Proverbes (12.27)* p. 55-59; et *L'Art de vivre selon Dieu*; Ed. Emmaüs : proverbes classés par thèmes).

### **L'interprétation du livre de Job**

Le prologue en prose nous donne la clé du livre, l'épilogue nous fournit le jugement de Dieu sur les discours des amis de Job. C'est donc à la lumière de ces données qu'il nous faudra interpréter les paroles des uns et des autres, sinon nous risquons de tirer d'un texte exactement le contraire de ce que l'auteur a voulu démontrer.

Pour déterminer la pensée de l'un des interlocuteurs, il faudrait rapprocher une déclaration isolée de l'ensemble de ses discours. Pour les paroles de Job, ne pas oublier ce qu'il dit à Dieu après que celui-ci se fut révélé à lui (40.4-5; 42.2-6) où il reconnaît avoir parlé de ce qu'il ignorait et où il se condamne et se repent. Chaque passage isolé doit donc être interprété à la lumière de la leçon qui se dégage de l'ensemble du livre (voir article *Job* dans *Nouveau Dictionnaire Biblique révisé* ou *66 en 1*, pp. 56-64).

### **L'interprétation de l'Ecclésiaste**

Ce livre obéit aux mêmes lois que celui de Job : l'Ecclésiaste est en quête de "ce qui demeure" et il s'aventure dans bien des voies sans issue avant d'arriver à sa conclusion du ch. 12. Méfions-nous donc des conclusions hâtives que nous pourrions tirer de versets isolés, témoins d'une étape dans la recherche de la vérité (voir art. *Ecclésiaste* dans le *NDB révisé* ou *66 en 1*, pp. 74-79). D'autre part, souvenons-nous que seul le N.T. nous apporte la pleine révélation en réponse aux questions de ce livre.

### **La poésie dans le Nouveau Testament**

On a reconnu depuis longtemps le caractère poétique des hymnes du début de l'évangile de Luc (1.46-55, 68-79; 2.14, 29-32) et de l'Apocalypse (5.9 s., 12; 19.6) qui étaient probablement chantés dans l'Eglise primitive.

Le rythme de certaines phrases a fait penser qu'il s'agit également de cantiques en usage dans les Eglises et cités par l'apôtre Paul (Eph. 5.14; Ph. 2.6-11; Col. 1.15-20; 1 Tim. 3.16); peut-être même le prologue de l'évangile de Jean faisait-il partie d'un hymne.

La forme de la poésie hébraïque apparaît également dans l'enseignement de Jésus. F.F. Bruce pense que "l'une des raisons pour lesquelles il a été reconnu comme prophète, à part l'autorité évidente avec laquelle il parlait, était le fait qu'il a régulièrement donné à son enseignement la forme des oracles de l'A.T. Cela facilitait la mémorisation et, ce qui est le plus important pour nous, nous permet de croire que cette structure nous a préservé les paroles mêmes (*ipsissima verba*) de Jésus" (*A Bible Commentary for Today*, London, 1979, p. 114).

Voir par ex. Mt. 6.19-21, où l'on retrouve le parallélisme de sens et la structure métrique (a-b-c, a1-b1-c1-d-e) et, si l'on retraduit du grec en araméen, il paraît que l'on retrouve même la rime.

Dans Mt. 7.6, la pensée a la forme classique du chiasme.

### **Quelques directives générales**

Pour interpréter la poésie biblique, C.M. Miller donne un certain nombre de directives.

1. Reconnaître la structure parallélistique, penser en terme de couples de lignes, discerner l'unité de pensée et sa relation avec l'ensemble.
2. Reconnaître le type de poème et son but principal.
3. Etudier les mots, les paires de mots et les contrastes qui dénotent souvent des nuances intéressantes.
4. Apprécier la richesse du langage figuré.
5. Elucider le cadre historique et culturel du poème.
6. Etudier la poésie biblique en harmonie avec l'enseignement et le contexte total de la Bible.

"L'étude attentive de la poésie biblique est peut-être la recherche qui lance la plus de défis, mais aussi qui apporte les plus grands profits à l'étudiant sérieux des Ecritures" (86, pp. 166-167).

# Chapitre 21

## L'interprétation des psaumes

Les Psaumes sont le principal livre poétique. Toutes les remarques et les règles du chapitre précédent sont donc valables pour les psaumes. Comme il s'agit du livre le plus long de la Bible, de celui de l'A.T., en tout cas, vers lequel les chrétiens se tournent le plus souvent, il vaut la peine de consacrer un chapitre à part à son interprétation. Les psaumes nous font pénétrer dans la vie intérieure des hommes de Dieu de l'ancienne alliance, dans "toutes les douleurs, tristesses, craintes, doutes, espérances, solitudes, perplexités, voire jusqu'aux émotions confuses dont les esprits des hommes ont accoutumé d'être agités" (Calvin).

### Jésus et les psaumes

Comme tout bon Juif, Jésus a prié et chanté les psaumes depuis son enfance, ils lui ont révélé les étapes marquantes de son ministère : sa prédication en paraboles (Ps. 78.2), la haine dont il serait l'objet (Ps. 22.7; 41.8-10; 69.5; 88.9, 19; 109.2; 142.5), ses souffrances (Ps. 22.2, 8, 9... 31.10, 14; 42.6, 12; 69.5, 22, 30; 118.22), sa résurrection, sa gloire (Ps. 8.3; 16.10; 110.1; 118.22-23, 28) et son avènement futur (Ps. 96.13). Il les a maintes fois cités (Mt. 21.16, 42; 22.43-44; 23.39). Il a rendu témoignage à leur inspiration divine (Mt. 22.43). Jusqu'au dernier moment, il les a chantés et priés (Mt. 26.30; Mc. 14.26; Ps. 31.6). Si nous comparons les Ps. 115 à 118 que Jésus venait de chanter avec ses disciples (Mc. 14.26) avec le récit des évangiles, nous constatons que les mots du psalmiste ont directement inspiré les paroles et les actes de Jésus (voir G. Arnéra : Jésus priant les psaumes (3) ICHTHUS 81-5, pp. 30-32). Après sa résurrection, il a rappelé à ses disciples que tout ce qui était écrit de lui "dans la Loi de Moïse, dans les prophètes *et dans les psaumes*" devait s'accomplir (Lc. 24.44). Jésus a prié les psaumes comme chaque Juif, mais en même temps, il les a priés d'une façon unique "en tant que Messie d'Israël". Et de même que nous entrons dans la façon dont Jésus a relu l'Écriture pour nous, ainsi notre prière des psaumes doit passer par la façon dont Jésus les a priés (G. Arnéra, ICHTHUS 81-3, p. 29).

### Comment interpréter un psaume ?

1. Déterminer, si possible l'occasion qui a donné naissance au psaume. Le titre nous renseigne parfois. Les Bibles à parallèles nous permettent de retrouver la circonstance historique. Relisons le passage dans les livres de Samuel, des Rois ou des Chroniques.

2. Relisons plusieurs fois le psaume en entier : dans quelle catégorie le classerions-nous : louange, action de grâces, supplication, psaume historique (ou didactique) (78, 105, 106, 135, 136) de célébration, de sagesse (36, 37, 49, 73, 112, 127, 128, 133), de confiance (11, 16, 23, 27, 62, 63, 91, 121, 125, 131) ?

3. Dans quel état intérieur le psalmiste prie (joie, détresse, reconnaissance, colère, peur, tristesse, perplexité, foi) ? Calvin appelait le Psautier "une anatomie de toutes les parties de l'âme". L'interprète doit s'efforcer de comprendre la personnalité du poète. Quelle est l'évolution de son état intérieur au cours de la prière ? Parfois, le psaume commence par une lamentation et finit par la louange (Ps. 3).

4. Que dit le psalmiste de Dieu : ses attributs, ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il fait pour lui (pour nous). Par exemple, dans les 17 premiers psaumes, David énumère une quinzaine d'actions de Dieu en faveur des croyants (voir A. Kuen, *Comment lire la Bible* : la méditation d'un Psaume, pp. 24-26). On peut dégager de ces prières toute une "théologie des psaumes".

5. Que dit le psalmiste de ce qu'il fait de son côté ("Je t'invoque, je cherche ta face, je bénirai l'Éternel...") ou à quoi exhorte-t-il les croyants ("Louez l'Éternel, poussez des cris de joie, invoquez-le") ? Quelles requêtes précises présente-t-il à Dieu ?

6. Notez la structure du psaume, les genres de parallélismes, les images, figures de langage, etc. Faites le plan du psaume. Donnez-lui un titre. Résumez en une phrase ou une expression chaque strophe ou partie.

7. Y a-t-il des éléments prophétiques dans ce psaume ? Concernent-ils le Messie ?

8. Quelles prières pouvons-nous nous approprier telles quelles ? Quelles requêtes devons-nous faire passer par le filtre du N.T. ? Apprenons aussi une leçon de sincérité et de liberté en voyant comment les psalmistes parlaient à Dieu de leurs perplexités comme de leurs joies.

Parmi les *requêtes* que nous pouvons faire nôtres se trouve l'appel à la miséricorde divine (Ps. 38), que nous pouvons faire monter vers Dieu à travers Jésus, en nous identifiant à lui. Tantôt c'est un malheureux abandonné par les siens (Ps. 41), tantôt un malade (Ps. 28.1-5) ou un persécuté appelant au secours contre l'injustice (Ps. 22), ou un exilé qui exhale sa soif de Dieu (Ps. 42; 63).

Nous pouvons aussi nous identifier au psalmiste lorsqu'il *confesse son péché* (Ps. 51) et exprime son *assurance du pardon* (Ps. 130), lorsqu'il remercie pour la grâce obtenue (Ps. 32.1-5) ou exprime en Dieu (Ps. 27.1-3; 28.7-8) et dans sa victoire finale (Ps. 2.8-9; 22.28-32).

Nous nous associons sans peine aux *louanges* adressées à Dieu le Créateur (Ps. 8; 104, le Maître des forces cosmiques (Ps. 19.1-7; 29; 95.1-7) comme de l'histoire des hommes (Ps. 24; 47; 114). Nous faisons nôtres les *prières de gratitude* pour les fruits de la terre (Ps. 67, les merveilles de la création (Ps. 136.4-9), les délivrances accordées (Ps. 124; 126) tout au long de l'histoire du peuple du Dieu (Ps. 105; 111; 135), comme nous exultons avec le croyant de l'ancienne alliance dans l'espérance du règne de Dieu sur le monde entier (Ps. 96; 98). Mais par-delà ses œuvres, nous *louons Dieu pour ce qu'il est* : un Dieu d'amour (Ps. 103), omniscient (Ps. 139) mais si proche de nous (Ps. 73.23-28). Il est notre bonheur (Ps. 16), notre berger (Ps. 23), notre refuge dans la détresse (Ps. 91), celui qui nous garde à l'heure du danger (Ps. 4; 121).

### **Que faire des psaumes imprécatoires ?**

Les psaumes dits "imprécatoires" nous posent un problème épineux : comment pouvons-nous demander à Dieu la destruction de nos ennemis (Ps. 35.8; 55.16), qu'ils aient les dents cassées (Ps. 58.7), les yeux aveuglés (Ps. 69.24) et voient leurs enfants massacrés (Ps. 137.9), alors que Jésus nous a appris à aimer nos ennemis, à bénir ceux qui nous maudissent, à faire du bien à ceux qui nous haïssent et à prier pour ceux qui nous maltraitent et nous persécutent (Mt. 5.44) ? Sans vouloir écarter la difficulté, souvenons-nous toutefois que :

1. La réaction du psalmiste est à la mesure des actes qui l'ont provoqué : on a répondu par la brutalité à l'amour (Ps. 109.4) ou à la faiblesse (Ps. 137). Un homme normalement constitué ne peut réagir froidement et calmement à de tels actes. L'injustice et le mal délibéré suscitent une réaction passionnée. Le jour où j'ai vu un voleur arracher son sac à main à une vieille dame, je n'ai pas commencé à analyser tous les motifs excusables qui ont pu pousser ce jeune homme à un tel acte, je me suis lancé à sa poursuite mû avec une colère subite qui se libérait sur le plan moteur. Dans les psaumes, la colère se défoule sur le plan verbal dans le style propre à l'expression de sentiments violents (cp. les signes cabalistiques exprimant les explosions de colère du capitaine Haddock !). Ces textes ne sont pas à disséquer avec un froid littéralisme, mais doivent être replacés dans le contexte passionné qui les a vu naître. Cela nous amène à la véritable vocation de ces psaumes : ils parlent à nos sentiments plus qu'à notre raison raisonnante, ils veulent nous toucher, nous enflammer, susciter en nous quelque chose du désespoir qui les a inspirés.

2. *Pouvoir exprimer ses sentiments* est souvent la condition pour les dépasser et en être libéré. Les thérapies psychologiques modernes ont redécouvert l'importance de la verbalisation de ce que l'on ressent : celui qui a subi un traumatisme psychique est invité à défouler tout ce qui bouillonne en lui plutôt qu'à le refouler dans son subconscient où cela continuera à le miner.

3. *Toutes ces paroles sont des prières.* Rien ne nous indique qu'elles furent accompagnées d'actes ou même de menaces contre les adversaires. David a formulé de telles prières (Ps. 5.11; 12.4-5; 28.4), mais lorsqu'il tenait son ennemi à son merci, il s'est contenté de lui couper un pan de son manteau (1 S. 24.1-23) ou de prendre sa lance et sa cruche d'eau (1 S. 26.12). Ayant remis sa cause entre les mains de Dieu, il recevait de lui la force d'agir sans haine et sans violence.

Dans le Ps. 109.8-19, il demande la mort de son ennemi, mais lorsque Saül est mort, David demande s'il restait quelqu'un de sa famille pour "user envers lui de la bonté de Dieu" (2 S. 9.3), il rend à Mephiboeth tous les biens de Saül et l'invite à manger tous les jours à sa table (v. 11-13). Si l'injustice nous oppresse, si nous sommes indignés ou perplexes devant les victoires apparentes du mal, nous pouvons faire comme David : exhaler notre révolte et nos doutes devant Dieu. Si, dans le monde d'aujourd'hui, ceux qui sont animés par la haine se contentaient de l'exhaler devant Dieu dans leur prières, on ne verrait pas ces déchaînements de violence qui menacent de submerger notre civilisation. Et si nous vivons dans le calme et la sérénité, prions ces psaumes en communion avec l'Eglise sous la croix, en intercédant pour nos frères éprouvés.

4. *Il nous faut distinguer entre le ton et le contenu.* Dans le ton, il faut faire la part de la véhémence intense de la poésie orientale, du tempérament sémite et des hyperboles coutumières dans ce genre littéraire. Si des nordiques entendent des gens du Midi discuter, ils pourraient facilement prendre peur et s'attendre à ce qu'ils viennent aux coups d'un moment à l'autre. Pour eux, cependant, la parole est une sorte d'exutoire par le moyen duquel ils déchargent le trop-plein de sentiments que les gens du nord refoulent souvent. Or, Dieu lit le message total : l'homme, sa situation et les paroles qu'il a prononcées. Il se choque moins facilement que nous. Il regarde au cœur. Il n'a jamais reproché à David, à Job ou à Jérémie leurs expressions de révolte (voir Job 3; Jr. 20.14-18). Si ces paroles sont dans la Bible, elles sont pour nous un encouragement à exprimer librement nos sentiments devant Dieu. Cette nécessité de tenir compte du genre littéraire des psaumes est l'une des raisons principales qui m'ont amené, dans la Bible du Semeur, à rendre ces textes par des vers libres rythmés. C'est ce qui se rapproche le plus, pour notre sensibilité occidentale, de la poésie hébraïque. La poésie fait appel à une couche plus profonde de notre être que la prose, elle parle davantage à nos sentiments et éveille plus facilement nos émotions. Bien des expressions "passent" en poésie qui ne passeraient pas en prose. Elle est donc plus apte à transmettre le message total.

5. *Le psalmiste identifie ses intérêts avec ceux de Dieu :* "Ils parlent de toi d'une manière criminelle, ils prennent ton nom pour mentir, eux, tes ennemis ! Eternel, n'aurais-je pas de la haine pour ceux qui te haïssent, du dégoût pour ceux qui s'élèvent contre toi ?" (Ps. 139.20-21).

David était généreux envers ses ennemis personnels, mais implacable envers les adversaires de Dieu à cause de son zèle pour le renom de l'Eternel (Ps. 9.16-20; 83.16-17). Le psalmiste parle en tant que représentant du peuple de Dieu en insérant ses griefs personnels dans les torts infligés à son peuple (Ps. 109.2-5; 16-20).

Pétris par notre mentalité individualiste, nous avons de la peine à entrer dans cette forme de pensée et à nous identifier au peuple de Dieu qui souffre de persécutions injustes.

6. *Le psalmiste est réaliste.* Peut-il demander à Dieu de venger son peuple persécuté sans demander en même temps qu'il attaque les persécuteurs ? Si nous prions pour le retour du Christ et l'instauration de son Royaume, nous demandons en même temps qu'il vienne "pour punir ceux qui ne connaissent pas Dieu et ceux qui n'obéissent pas à l'Evangile de notre Seigneur Jésus" (2 Thess. 1.8). Il est d'ailleurs parfois difficile de faire la différence entre ce que le psalmiste souhaite et ce qu'il prédit. On risque de prendre pour un vœu peu charitable ce qui, au fond, est une déclaration objective sur l'avenir du méchant (Ps. 52.3-7). D'ailleurs, "un bon nombre de psaumes imprécatoires

ont une valeur prophétique attestée dans le Nouveau Testament" (J.-M. Nicole, *ICHTHUS* 82-1, p. 24). Nos réactions devant les imprécations proviennent souvent de notre inexpérience de la persécution, de notre difficulté à nous solidariser avec les persécutés. La victoire de Dieu ne peut être obtenue que par l'écrasement du mal. Il est absurde de vouloir l'un sans l'autre.

Faut-il donc parler d'une moralité de l'Ancien Testament que l'on opposerait à celle du Nouveau Testament ? Il y a, certes, des différences d'accent, mais remarquons que nous trouvons dans le Nouveau Testament des prières et des passages semblables à ceux qui nous occupent dans les psaumes (Lc. 18.1-8; Gal. 1.8; Ap. 6.10; 18.20; 19.1-6). D'autre part, l'Ancien Testament enseigne aussi que nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes (Lv. 19.17-18), rendre le bien pour le mal (Ps. 7.5; 35.12-14) et refuser la violence que l'Eternel abhorre. Il y a progression dans la révélation, non de l'erreur vers la vérité, mais d'une révélation de l'ancienne alliance mais l'accomplir (Mt. 5.17), ce qui peut se comprendre de deux manières : 1. Jésus a lui-même réalisé tout ce que la Loi exigeait de l'homme pour que, par son Esprit, nous soyons rendus capables de l'accomplir à notre tour (Rom. 8.4). 2. Il a complété la Loi, il l'a rendue parfaite, accomplie, en précisant par ses "mais moi je vous dis" (Mt. 5.22, 28, 34, 44) la portée intérieure du commandement mosaïque.

Il a, de plus, comme le souligne Kidner, apporté deux éléments nouveaux qui changent notre perspective : 1. la croix, qui nous enseigne que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, même ses pires ennemis, ceux qui ont cloué son fils sur le bois; donc notre attitude envers eux devra aussi changer. 2. la certitude de la vie future et d'une juste rétribution de chacun "selon le bien ou le mal qu'il aura fait, étant dans son corps" (2 Cor.5.10). Ces deux éléments nous permettent de "transcender les expressions des psalmistes et de les redire dans la perspective de la révélation plénière apportée par Jésus-Christ."

### **Trois perspectives pour prier les psaumes**

Dans "Prier les psaumes" A. George adopte pour chaque psaume une triple perspective : la prière de l'Ancien Testament, la prière de Jésus, notre prière. Comme nous l'avons vu, pour certains psaumes (ou, dans d'autres, pour une grande partie du psaume), nous n'avons aucune peine à nous assimiler au psalmiste dans sa prière. En étudiant de plus près sa situation historique, nous nous sentirons encore plus proche de lui et nous enterons mieux dans l'esprit de sa louange ou de sa requête.

Puis il y a ces "prières des psaumes que nos lèvres ne peuvent pas dire, qui nous choquent ou nous épouvantent" comme le dit D. Bonhoeffer dans *De la vie communautaire* (47, p. 43). Elles "nous font pressentir, continue-t-il, qu'ici un Autre que nous prie, et que celui qui peut ainsi proclamer son innocence, appeler le jugement de Dieu et descendre dans un tel abîme de douleur c'est Jésus-Christ lui-même... Celui auquel aucune détresse, aucune maladie, aucune souffrance n'est étrangère, et qui pourtant était le Juste et l'Innocent par excellence. Le recueil des psaumes est le livre de prière de Jésus-Christ dans le sens le plus réel. C'est lui qui a prié les psaumes, et le Psautier est ainsi devenu la prière pour tous les temps."

Ainsi, en un deuxième temps, nous pouvons nous demander comment Jésus a dit ces paroles du psaume, à quel moment de sa vie elles se sont appliquées tout particulièrement à sa situation, comment il a "accompli" – dans les deux sens du mot – la révélation apportée par ce psaume. Si nous prions "au nom de Jésus", cela veut dire aussi que nous prions dans l'esprit de Jésus, avec les sentiments qui étaient en lui (Ph. 2.5). Depuis Jésus, nous ne pouvons plus prier certains psaumes comme avant sa venue : le Psaume 22 rappellera toujours sa croix, et en lisant Ps. 58.7 ou 69.24, nous entendrons toujours résonner à nos oreilles : "mais moi je vous dis : aimez vos ennemis." Notre prière enfin, nous l'apportons englobée pour ainsi dire dans celle de Jésus, comme il la

présente actuellement pour nous dans le sanctuaire céleste, nous sachant justes en lui, cachés en lui, vainqueurs en lui.

Dire "en lui" c'est sous-entendre aussi : dans son Corps. Le psalmiste priait, louait, rendait grâce ou se révoltait contre le mal en communion avec le peuple de Dieu. "Répétons donc que notre prière des psaumes doit passer par la façon dont Jésus les a priés... Du moment que Jésus les a lui-même priés, ... ils sont d'abord une possibilité de prier autant avec le peuple de Jésus qu'avec Jésus lui-même" (G. Arnéra *ICHTHUS* 81-3, p. 30). Comme le dit Bonhoeffer : "La prière des psaumes enseigne à prier en communauté. Le Corps de Christ prie, et en tant qu'individu, je vois que ma prière n'est qu'un tout petit élément de l'ensemble de la prière de l'Eglise. J'apprends à prier avec le Corps de Christ" (47, p. 46).

### **Exemple d'interprétation : Le Psaume 1**

Ce psaume a été placé au début du livre car il résume tout le contenu du psautier : la différence radicale entre la vie avec Dieu et une vie sans Dieu. Le premier mot : Heureux, contient le programme de Dieu pour l'homme. Le psaume montre comment parvenir à ce bonheur.

#### *Structure du psaume :*

- V. 1-2 : Le juste se décide pour la justice et pour Dieu,
  - V. 3 : décrit le juste,
  - V. 4 : décrit le méchant.
  - V. 5-6 : L'Eternel décide en faveur du juste et contre les méchants.
- L'ensemble du poème a donc la forme d'un chiasme (A, B, B', A').

#### *Vu plus en détail :*

1. L'homme pieux est décrit (v. 1-3) :
  - négativement : ce qu'il n'est pas,  
ce qu'il ne fait pas;
  - positivement : ce qu'il est et fait;
  - par une comparaison (v. 3).
2. Le méchant (v. 4-5)
  - est le contraire du juste,
  - est décrit par une comparaison,
  - la conséquence de cette attitude : v. 5.
3. Contraste entre les deux :
  - la décision du Seigneur.

#### *Analyse par versets*

V. 1 : Parallélisme synonymique à 3 éléments. Le juste est décrit par trois traits, mais le parallélisme n'est pas parfait : on note une progression 1. de l'action : marcher, s'arrêter, s'asseoir, 2. dans la description de ceux que le juste évite : les méchants, les pécheurs, les moqueurs; leur conseil, leur chemin, leur banc (compagnie). Il s'agit d'une association de plus en plus étroite, d'une habitude toujours plus enracinée. L'idée sous-jacente est : lorsqu'on s'engage dans la voie du mal, on

s'enfonce de plus en plus : du premier niveau, celui de la pensée (conseil, avis), en passant par celui de l'action (marcher, synonyme d'agir dans la Bible) à celui de l'identification avec ceux qui en sont venus à se moquer de Dieu.

Vus ces éléments nouveaux qui s'ajoutent à chaque ligne, on pourrait parler plutôt de parallélisme synthétique. L'antithèse apparaît entre les v. 1 et 2 : ce qu'il ne fait pas – ce qu'il fait; puis entre les v. 1-3 et les v. 4-5 : opposition entre le juste et les méchants.

V. 2 : ce que fait l'homme pieux : il médite (littéralement : murmure) la Loi de Dieu, la *Torah*, jour et nuit, et il y trouve son plaisir. Ce qui caractérise le croyant, ce n'est pas seulement sa conduite, c'est sa vie intérieure d'où sa conduite découle. "La Loi de l'Eternel" est ici une métonymie désignant la Parole de Dieu. Le Ps. 119 montre que le mot *Torah* était synonyme de Parole de Dieu, commandement, prescriptions, statut, ordonnances, préceptes. Souvenons-nous qu'au temps de David la Parole de Dieu se résumait au Pentateuque. Nous pouvons donc étendre le terme à l'ensemble des Ecritures.

L'amour de la Parole de Dieu est en lui-même déjà une conséquence de l'intervention de Dieu dans une vie, car l'homme naturel n'aime pas lire la Bible. Trouver "son plaisir dans la Loi de l'Eternel" est donc un signe de l'action du Saint-Esprit dans une vie et de la communion non troublée avec lui. Comment entretenir cette action et cette communion ? La ligne suivante nous répond : "qui médite sa Loi jour et nuit". Le psalmiste emploie manifestement une hyperbole (le juste doit encore faire d'autres choses dans sa vie) qui, cependant, est vraie partiellement : les pensées, de jour comme de nuit, sont imprégnées par la Parole de Dieu.

V. 3 : L'image. Essayons de nous représenter le plus concrètement possible la réalité matérielle qui a servi de support à l'image, puis de transférer tout ce qu'elle vous suggère à la réalité spirituelle. Cherchons les parallèles.

V. 4 : Faisons de même avec l'image appliquée aux méchants. Image d'une scène de battage sur une aire située au haut d'une colline bien exposée au vent. La balle non seulement "ne fait pas le poids", mais elle est sans valeur, vouée au feu de destruction (image reprise par Jean-Baptiste et appliquée au Messie qui fera le tri : Mt. 3.12).

V. 5 : Parallélisme synonymique qui met en équation les méchants et les pécheurs le jour du jugement, et son résultat : la constitution de la communauté des justes (autour du Messie, dans son royaume).

V. 6 : Conclusion qui résume les deux "voies" (conduites, manières de vivre).

L'Eternel *connaît* la voie des justes, ce verbe a le sens fort de l'Ecriture : une connaissance intime qui implique participation, communion, identification (voir Dt, 2.7; 34.10; Ps. 37.18; Nah. 1.7; 2 Tim. 2.19). La deuxième ligne est elliptique : l'Eternel ne connaît pas la voie des méchants, il ne veut rien avoir à faire avec eux (voir Mt. 7.23 : "je ne vous ai jamais connus"; 25.12 : "je ne vous connais pas"). C'est pourquoi elle mène à la perdition : elle se perd, n'aboutit à rien, à la ruine (cp. Ps. 112.10; 119.176; Pv. 11.7).

# Chapitre 22

## L'interprétation d'un texte de la Loi

### La Loi dans l'Ancien Testament

Les Juifs appelaient *Loi (Torah)* les cinq livres de Moïse. Dans ces livres se trouvent des récits (Gn., Ex. 1-20 et des textes isolés dans les autres livres) que l'on interprétera selon les principes exposés au chapitre consacré aux textes narratifs. Dans Ex. 20-40, Lv., Nb., et Dt., nous trouvons plus de 600 commandements qui constituent à proprement parler la Loi donnée à Israël. Cette Loi était la contre-partie humaine de l'alliance conclue entre Dieu et son peuple au Sinai sur le modèle des traités de suzeraineté en usage au Moyen-Orient à l'époque. Ces traités spécifiaient les obligations du suzerain et du vassal ainsi que les châtiments en cas de désobéissance aux règles, c'est-à-dire de rupture de l'alliance.

Quelle est l'importance de ces lois pour nous ? En quoi nous concernent-elles, nous qui ne sommes plus "sous la loi" (Rom. 6.14-15), sous l'ancienne alliance ? Comment les appliquer à notre situation ?

La première remarque qui s'impose à celui qui parcourt ces livres, c'est la grande diversité de ces lois : lois morales, religieuses, sociales (relatives à la propriété, aux mœurs, à la liberté, la protection de la vie, peines contre divers crimes...). Ces diverses lois sont souvent imbriquées les unes dans les autres.

### Les lois morales

Les lois morales sont directement transposables dans notre temps (les dix commandements, d'autres lois répétées en grande partie dans le N.T.).

En reprenant certains commandements du décalogue, Jésus ne les a pas abolis mais, en remontant à l'intention divine qui les avait inspirés, il en a montré toute la portée : "Il a été dit par les anciens : Tu ne tueras pas" (Ex. 20.13; Mt. 5.21). Mais où les meurtres prennent-ils naissance ? Dans la haine, qui s'exprime par exemple par des explosions de colère envers le frère. C'est cette colère que Jésus dénonce comme désobéissance au 6e commandement (v. 22). De même, celui qui ne commet pas d'adultère physique ou de parjure formel ne sera pas quitte envers le 7e commandement ou envers celui de Lv. 19.12. Jésus traque la transgression de la Loi jusque dans le regard de convoitise et dans toute formule destinée à attester la véracité de ses paroles (Mt. 5.27-32, 33-37). "Œil pour œil, dent pour dent" (Ex. 21.24) était une première limitation de l'escalade de la vengeance telle que Lémek l'avait exprimée (Gn. 4.23-24). Jésus prolonge cette ligne, non pas en s'opposant au commandement ancien mais en allant jusqu'au bout de l'intention qui l'avait inspiré (Mt. 5.38-42). Ainsi les lois morales se trouvent confirmées et renforcées sous la nouvelle alliance.

### Les lois religieuses

Les lois religieuses, cérémonielles ou rituelles, étaient, en général, liées au culte du tabernacle (plus tard : du Temple), aux sacrifices qui y étaient célébrés, aux fêtes juives, etc... La plupart de ces lois sont devenues caduques, même pour les Juifs depuis la disparition du Temple de Jérusalem. Il en est de même de celles qui sont directement liées au pays promis : villes lévites, cités de refuge, vengeur du sang, défense aux filles héritières de se marier hors de leurs tribus. L'interprétation de ces textes devra s'efforcer de dégager 1. le sens qu'avait cette loi pour l'Israélite d'alors, 2. son sens symbolique et 3. l'application de ce symbolisme aujourd'hui (voir par ex. "L'étude d'un chapitre de la Loi" (Lv.2) dans A. Kuen, *Comment lire la Bible* pp. 59-62. Voir aussi

Hbr. 9.2-8, 9-10 qui déclare que toutes ces dispositions étaient "une figure (image) pour le temps actuel").

Les autres lois religieuses du judaïsme (sabbats, jubilé, vœux, dîmes, impuretés, rituels, ...) ont été explicitement abolies par le N.T. L'apôtre Paul et l'épître aux Hébreux expliquent clairement que nous ne sommes plus "sous la Loi", sous l'"ancienne alliance". L'Ancien Testament n'a donc plus de force de Loi pour nous, à moins que ses ordonnances soient confirmées par le Nouveau Testament. Deux lois rituelles ont été maintenues dans l'Eglise primitive (ne pas consommer de sang ni d'animaux étouffés) avec une motivation précise et temporaire (Act. 15.20-21). 1 Cor. 10.25-27 et Col. 2.16, 20-22 montrent clairement que le chrétien n'est plus soumis à ces lois alimentaires et cérémonielles.

### **Les lois sociales**

Parmi les *lois sociales*, beaucoup gardent leur valeur à titre d'exemples. Elles sont résumées par Lv. 19.18 : "aime ton prochain comme toi-même" dont Jésus a fait le résumé de toute loi relative aux relations humaines. Ce verset est d'ailleurs cité 9 fois dans le N.T. De la même manière, l'apôtre Paul applique à la lettre le principe posé par Dt. 19.15 : "Toute affaire se réglera également : "Honore ton père et ta mère" (Dt. 5.16; Eph. 6.2, 3) comme étant le premier commandement assorti d'une promesse. Loi morale ou loi sociale ? Les deux sont intimement confondues et découlent du principe général de l'amour du prochain quel qu'il soit : ami ou ennemi, juif ou étranger, esclave ou homme libre.

Sous ce rapport, la comparaison de ces lois avec celles d'autres codes contemporains révèle une nette supériorité de la morale sociale biblique par rapport à celle de tous les peuples environnants. Fee et Stuart citent, par exemple, deux extraits des "Lois d'Echounna", un code accadien du 18<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et du Code babylonien d'Hammourabi datant de 1726 av. J.-C. D'après ces textes, les amendes infligées pour blessures corporelles variaient considérablement suivant le rang social de la victime et du coupable (10, 5 ou 2 shekels) ; si l'on causait la mort d'un esclave ou d'un homme du commun, il suffisait de payer une amende, alors que la mort d'un noble entraînait la peine de mort. Un homme noble infligeant n'importe quelle blessure à un esclave jouissait d'une immunité quasi totale. S'il faisait mourir l'esclave féminine d'un autre, il devait seulement compenser la perte en fournissant deux esclaves, mais lui-même n'était pas puni. Les femmes et les esclaves étaient considérés comme de simples propriétés ou comme des animaux domestiques (Fee, 82, pp. 143-144, voir aussi NDB révisé sous Hammourabi).

Ex. 20.13;; 21.12, 27; Dt. 23.15-16 et 24.16 présentent un tout autre tableau qui se reflète encore dans nos lois modernes valorisant la personne et la vie humaine. Il suffit de lire les différentes dispositions relatives aux pauvres (Ex. 22.25; 23.11; Lv. 14.21;; 19.10; 23.22; 25.35, 39, 47; 27.8; Dt. 15.11; 24.12, 14, 15), aux veuves et aux orphelins (Dt. 10.18; 14.29; 16.11, 14; 24.17, 19-21, 26.12-13; 27.19) ainsi qu'aux étrangers (Ex. 22.21; 23.9; Lv. 19.33-34; 25.35; Dt. 24.14) pour se rendre compte de ce souci de protéger les faibles et les méprisés.

L'interprétation de ces lois pourra montrer comment Dieu considère l'homme, quelle valeur il attribue à chaque personne, quels que soient son âge, son sexe et sa condition sociale.

L'esclavage, général dans toute l'antiquité, est réglementé de manière à en limiter les abus : les esclaves hébreux recouvraient leur liberté après un service de 6 ans au maximum (Dt. 15.12, 18) et ils devaient être renvoyés chargés de cadeaux de toutes sortes (bétail, blé, vin, v. 14). L'attitude du maître envers son esclave devait être telle que ce dernier pouvait préférer rester à son service la septième année (v. 16-17). Ces lois peuvent encore nous guider dans notre attitude envers nos subordonnés.

## **Lois apodictiques**

Beaucoup de ces lois sont données à titre d'exemples (c'est ce que l'on appelle des lois apodictiques). La Torah n'est pas un code de casuistique prévoyant tous les cas possibles. Ce seront les rabbins qui, plus tard, élaboreront de tels codes. Lorsque Ex. 23.4 évoque le cas d'un homme trouvant le bœuf ou l'âne de son ennemi égaré, il est clair que si l'on trouve sa chèvre ou sa vache, on ne sera pas dispensé de les ramener à leur propriétaire parce que la loi ne parle pas de ces animaux-là. Le bœuf et l'âne sont également mentionnés parmi les biens du prochain que nous ne devons pas convoiter (ex. 20.17). C'est encore à titre d'exemples qu'ils sont cités, comme le montre l'adjonction de : "ou quelque autre chose appartenant au prochain".

Lv. 19.9-10 mentionne la moisson et la vendange, exemples qui ne sont pas exhaustifs : ce qui est tombé doit être abandonné "au pauvre et à l'étranger". Ils avaient aussi le droit de manger autant de raisins qu'ils voulaient dans le vignoble d'autrui (Dt. 23.25). Le principe s'applique, bien sûr, aussi aux autres récoltes du pays (olives, figes, ...) et peut-être transposé dans toute civilisation.

## **Lois alimentaires et hygiéniques**

Certaines lois alimentaires ou hygiéniques semblent ne plus avoir d'intérêt pour nous. Cependant, elles témoignent, en premier lieu, de la sollicitude de Dieu pour le bien de son peuple, car la plupart des aliments interdits sont susceptibles de causer des maladies dans un climat chaud (Sinaï, Canaan) ou seraient peu rentables comme nourriture. Des recherches médicales récentes ont montré que ces règles ont préservé les Israélites d'allergies communes dans ces régions. Le mouton, viande principale consommée par eux, est la viande la moins susceptible de causer des allergies. De plus, les travaux du Dr. S.J. McMillen ont montré que l'homme actuel aurait encore intérêt à respecter la plupart des règles alimentaires et hygiéniques prescrites dans ces livres du Pentateuque et qu'ainsi il ne contracterait "aucune des ces maladies" (titre de l'édition anglaise de "Santé ou maladie à votre choix" Ed. Vida, Miami, 1987. Voir aussi Ch. Klopfenstein : *Essai sur l'actualité de diverses considérations sanitaires dans la Bible*, Thèse de la faculté de médecine et pharmacie de l'Université de Besançon, No 75114, 1975).

## **Des lois qui nous intriguent**

Il reste une catégorie de lois dont nous ne savons trop quoi faire : que signifient pour nous la prohibition de porter des habits tissés avec diverses espèces de fils (Dt. 22.11), de semer diverses semences dans sa vigne (v. 9), l'obligation de mettre des franges aux quatre coins de son vêtement (v. 12), l'interdiction de se raser les coins de la barbe (Lv. 19.27), de faire travailler un taureau premier-né ou de tondre un mouton premier-né (Dt. 15.19) ? Pourquoi n'a-t-on pas le droit de faire cuire un chevreau dans le lait de sa mère (Dt. 14.21) ? - une prescription que les Juifs pieux respectent encore aujourd'hui en utilisant deux batteries de cuisine : l'une pour les produits laitiers, l'autre pour les autres aliments. Les découvertes archéologiques ont montré qu'il s'agit là de la prohibition d'une pratique des cultes de fertilité cananéens destinée à assurer magiquement la reproduction du bétail. Mélanger les semences d'animaux ou de plantes (Dt. 22.9) c'est-à-dire les "marier" devait assurer la fécondité des animaux et de la terre. Dieu ne pouvait pas bénir son peuple s'il recourait à de telles pratiques au lieu de s'attendre à lui pour les bénédictions matérielles promises comme récompenses du respect des clauses de l'alliance.

Que faire du texte de Dt. 22.5 ("Une femme ne portera pas un habillement d'homme, et un homme ne mettra pas de vêtements de femme") au nom duquel certains frères interdisent le port du pantalon à la femme ? Ce texte semble également faire allusion aux cultes des hauts lieux cananéens où des "travestis" se livraient à toutes sortes de pratique destinées à favoriser la fertilité des personnes, des animaux et des champs.

Se raser les coins de la barbe devait aussi être une pratique païenne (peut-être comme la tonsure des prêtres ?) dont le sens nous est resté jusque-là inconnu, mais que les Israélites ne devaient pas imiter.

D'autre part, ces lois avaient un but didactique : on ne mélange pas n'importe quoi, n'importe qui ! Dt. 22.10 demande de ne pas labourer "avec un bœuf et un âne attelés ensemble". L'apôtre Paul évoque ce commandement en disant : "Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger (mal assorti)" (2 Cor. 6.14). Tout ce passage de Dt. 22.5-10 proscrivant les mélanges (d'habits masculins et féminins, de semences, d'animaux, de fils dans un tissu) précède la péripécie 22.13-30 contre l'adultère. Ces prescriptions touchant divers domaines de la vie courante étaient donc données aussi comme "pense-bêtes" pour rappeler au peuple le danger de l'adultère.

D'autres lois, inapplicables aujourd'hui, apportent le témoignage de ce que Dieu pense de la gravité de certains péchés : l'indiscipline d'un fils (Dt. 21.18-21), l'adultère et la relation sexuelle hors mariage (22.22-29) étaient punis de mort. Mais souvenons-nous que même en Israël, ces lois, destinées surtout à montrer le châtement mérité par le péché, n'étaient pas appliquées dans leur rigueur (cf. David et son adultère).

L'interprète devra donc s'efforcer de trouver l'intention divine derrière la loi en question et voir comment cette intention peut s'exprimer dans le contexte actuel. L'apôtre Paul nous donne un bon exemple d'une telle transposition d'une loi de l'A.T. En citant Dt. 25.4 : "Tu n'emmuselleras pas le bœuf quand il foule le grain", il dépasse le sens littéral premier en disant : "Dieu se met-il en peine des bœufs (ou seulement des bœufs) ? Ou parle-t-il uniquement à cause de nous ? (F.C. : "n'est-ce pas en réalité pour nous qu'il parle ainsi ?"). Oui, c'est à cause de nous que cela fut écrit; celui qui laboure doit labourer avec espérance et celui qui foule le grain avec l'espérance d'y avoir part (F.C. : "d'obtenir sa part de la récolte"). "Si nous avons semé pour vous les biens spirituels, est-ce excessif que nous moissonnions (une part de) vos biens matériels ?" (1 Cor. 9.9-12).

L'apôtre a cherché à discerner derrière le commandement, la pensée de Dieu : il ne faut pas priver celui qui travaille (fût-ce un animal) des bienfaits résultant de ce travail. Et il a appliqué ce principe à celui qui œuvre à la diffusion de l'Évangile. Cet Évangile transforme des vies. Ceux qui étaient voleurs ou paresseux deviennent travailleurs (Eph. 4.28), ceux qui dépensaient leur argent dans les plaisirs l'économisent à présent. Il n'est que juste qu'ils en fassent aussi bénéficier celui qui, par son travail, a été à l'origine de cette transformation et qui l'utilisera pour apporter le message libérateur à d'autres.

Autre exemple qui découle du même principe : "Ceux qui remplissent les fonctions sacrées sont nourris par le temple, ceux qui servent à l'autel ont droit à l'autel" (1 Cor. 9.13 citant Dt. 18.1-5). Application : "le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'Évangile de vivre de l'Évangile" (v. 14; cp. : "L'ouvrier mérite son salaire" Lc. 10.7). Le fait que l'apôtre ait renoncé pour lui-même à ce droit ne change pas le principe qu'il rappelle d'ailleurs dans 1 Tim. 5.17-18 en s'appuyant sur cette même parole de Dt. 25.4 (ce qui permet de donner au mot honneur utilisé ici le sens d'honoraire que le mot grec avait également).

Vues dans cette perspective, ces lois contiennent beaucoup d'enseignements susceptibles d'enrichir notre connaissance de la volonté de Dieu pour nous aujourd'hui, mais elles demandent à être interprétées avec beaucoup de sagesse et d'humilité, car le contexte dans lequel elles ont été données nous est encore assez mal connu et nous risquons de donner, à des ordonnances énigmatiques, un sens très différent de celui que comprenaient les Juifs d'alors et qui était motivé par le milieu ambiant.

# Chapitre 23

## L'interprétation des prophéties

### Les prophètes dans la Bible

Les livres prophétiques de l'A.T. occupent dans nos Bibles plus du quart de l'A.T., donc davantage que tout le Nouveau Testament. Si nous y ajoutons l'Apocalypse, ces livres forment près du quart de toute la Bible. Si nous tenons compte de l'existence de prophéties en dehors des livres prophétiques, presque dans toutes les autres parties de la Bible, nous nous rendons compte de l'importance de ce genre d'écrits. Comme il s'agit d'autre part, des textes les plus difficiles, la nécessité de règles précises pour leur interprétation s'impose d'elle-même.

Les passages prophétiques, certes, sont difficiles à comprendre : toutes les difficultés signalées précédemment s'y trouvent cumulées : langage imagé, souvent allégorique ou apocalyptique, allusions à des événements historiques imparfaitement connus, contenu échappant à l'expérience. puisqu'il se rapporte à l'avenir. Aussi ferons-nous bien d'étudier ces textes après nous être familiarisés avec le reste de la Bible et de redoubler de prudence en les abordant.

C'est à propos d'un texte prophétique que l'eunuque éthiopien s'est écrié : "Comment pourrais-je comprendre si quelqu'un ne me guide ?" (Act. 8.31). Tous n'ont pas la même sagesse que ce païen, et certains se lancent avec toute l'inconscience du néophyte dans l'interprétation d'Ezéchiel ou de l'Apocalypse, parfois avant d'avoir étudié les autres livres de la Bible, tant il est vrai que la difficulté est un puissant stimulant.

Pour d'autres, elle constitue une barrière qui leur semble infranchissable. Il est vrai qu'il s'agit de textes difficiles, mais ils sont écrits pour être compris - même par nous - et ils contiennent une partie importante du message biblique. Ne nous privons donc pas du bénéfice du quart de notre Bible par crainte de quelque effort. En suivant les règles ci-dessous, nous parviendrons à comprendre l'essentiel de ces livres.

### Qu'est-ce que la prophétie ?

W.A. Hendrichsen fait remarquer que "pour les chrétiens, la prophétie est un peu ce que la politique est pour les autres gens : une source de beaucoup de controverses, d'excitation et d'émotion" (p. 69). Ce n'est souvent que trop vrai, hélas ! Parce qu'on a oublié la nature et le but de la prophétie.

Le mot prophétie vient du grec *prophanai* : parler pour, être le porte-parole de quelqu'un. Dans Ex. 4.16 et 7.1, Dieu répond à Moïse, qui s'est plaint de ne pas savoir parler, qu'il lui donne Aaron pour prophète, c'est-à-dire pour porte-parole devant le pharaon. Dans un sens, toute la Bible est prophétique puisque, par elle, "des hommes ont parlé de la part de Dieu" (2 Pi. 1.21). C'est Dieu qui a suscité les prophètes (Ex. 3.1s.; Es. 6; Jr. 1; Ez. 1-3; Os. 1.2; Am. 7.14-15). Le mot hébreu pour prophète (*nabhi*) vient du verbe *nabu* : appeler. Des centaines de fois, nous lisons : "Ainsi parle l'Eternel... dit l'Eternel... L'Eternel m'a dit...". Les prophètes étaient en quelque sorte les ambassadeurs du Roi des rois, envoyés avec un message de sa part aux souverains, au peuple de Dieu et aux nations païennes. Revêtus de son autorité, ils investissaient ou déposaient des rois (1 R. 19.16; 21.17-22), déclaraient la guerre (2 R. 3.18-19; 2 Chr. 20.14-17; Os. 5.5-8) ou s'y opposaient (Jr. 27.8-22).

Le vrai prophète ne parlait jamais de sa propre initiative, il répétait seulement les paroles que Dieu lui avait mises dans la bouche. Cette première conviction sur la nature de la prophétie nous fera aborder ces livres tout autrement que si nous y cherchons "la conception de Dieu d'un Esaïe ou d'un Nahoum", opposée éventuellement à celles d'autres auteurs bibliques.

*La prophétie est plus que la prédiction de l'avenir.* Pour la plupart de nos contemporains, le mot prophétie signifie prédiction de l'avenir. Les chrétiens pensent que ces livres se concentrent sur l'annonce de la venue de Jésus-Christ ou des événements qui sont encore à venir. Or, Fee et Stuart nous disent que "moins de 2% de la prophétie de l'A.T. est messianique. Moins de 5% se rapporte à une description de l'ère de la nouvelle alliance et moins de 1% concerne des événements à venir" (Fee, 82, p. 150). Ces proportions dépendent déjà en partie du système d'interprétation adopté, mais leur comparaison avec l'ampleur des textes prophétiques nous avertit que l'essentiel de ces livres est ailleurs. Dieu n'a pas donné ces prophéties pour satisfaire notre curiosité, pour que nous nous amusions à déchiffrer des rébus, comme on le fait avec les écrits de Nostradamus. Ces messages avaient en premier lieu un but historique immédiat qui concernait les auditeurs ou les destinataires auxquels les prophètes s'adressaient : avertissement, encouragement, appel à la repentance ou à l'espérance, à l'acceptation ou à l'action.

L'avenir n'était annoncé que pour influencer l'action présente. Ces livres nous apporteront le plus de profit spirituel si nous les étudions dans cette perspective et si nous cherchons comment nous pouvons bénéficier de l'avertissement ou de l'encouragement que ces messages voulaient transmettre.

### **Le but du ministère prophétique...**

Le but essentiel du ministère des prophètes, comme de tous les hommes de Dieu dont la Bible nous parle, était de faire connaître Dieu et sa volonté. En un sens, leur message n'avait rien d'original : ils répétaient seulement, avec des mots et des images adaptés à leur temps, ce que Moïse avait dit lorsqu'il a annoncé les bénédictions liées au respect de l'alliance (Lv. 26.1-13;; Dt. 4.32-40; 28.1-14) et les malédictions qui suivraient le non-respect de ses clauses (Lv. 26.14-39; Dt. 4.15-28; 28.15-68, 45). Les bénédictions annoncées au peuple qui obéit à l'Eternel - ou qui revient à lui - sont l'abondance des récoltes, la vie, la santé, la prospérité et la sécurité (voir par exemple Am. 9.11-15). Les fléaux que Dieu tient en réserve en cas de désobéissance sont la maladie, la sécheresse, la famine, la défaite, la déportation, la destruction des villes, la mort : rien d'autre que ce que Moïse a déjà prédit pour ce cas.

Les prophètes accomplissent donc une mission importante : ils veillent à ce que chaque génération comprenne ce que ses choix impliquent pour l'avenir. C'est par grâce que Dieu rappelle et actualise les conventions de l'alliance que nul n'était pourtant censé ignorer.

### **... et les moyens**

Pour que ce rappel ait l'impact voulu, Dieu et les prophètes utilisent toutes les ressources de la langue et des moyens audio-visuels de leur temps : figures de langage, symboles, visions, actions symboliques, apostrophes véhémentes, tableaux impressionnants... Par ces moyens "ils attaquent nos schémas de pensée profonds dans un effort de nous convaincre que le monde ne continuera pas toujours comme il est à présent, qu'il y a quelque chose de radicalement mauvais dans le statu quo, ou que la réalité ne saurait être confinée au monde physique que nous percevons avec nos sens" (Ryken, 84, p. 169).

Parfois, les prophètes ne se contentaient pas de discours; sur l'ordre de Dieu, ils ajoutaient le geste à la parole. Nous trouvons dans leurs livres un certain nombre d'actions symboliques.

L'action symbolique est une prédiction mimée qui impressionne davantage que la parole, c'est "une parabole en action" (D. Buzy, 23, p. 22). Ezéchiel (2.8-3.3) et Jean (Ap. 10.2,8-11) devaient manger un rouleau contenant un message. Qu'est-ce que cette action symbolique - non expliquée - signifie ? Le message devait devenir chair et sang en eux, entrer dans leur être même. Le message est doux dans la bouche (pour les deux) : c'est la joie et le privilège d'être messagers de Dieu. L'amertume que Jean devait ressentir par la suite parle de son identification avec ceux que touchera le message de jugement qu'il apporte. Cette douceur et cette amertume font partie du ministère de tout vrai serviteur de Dieu. Jérémie (13.1-11; 18.1-6; 19.1-2; 27.1-15; 43.8-13) et Ezéchiel (4; 5) ont reçu mission d'accomplir maintes actions symboliques généralement expliquées.

Il faut dire que les gestes et les actions symboliques constituaient la trame de la vie quotidienne du peuple hébreu (voir l'article symbole dans le *Nouveau Dictionnaire Biblique révisé*) de sorte que l'interprétation de ces actions prophétiques ne posaient guère de problème pour les Israélites.

Les prophètes veulent nous secouer dans notre léthargie ou notre indifférence; il faut que cela change ! Et dans ce but, ils emploient souvent les grands moyens. Mais avant de parler du langage et des actions prophétiques, il nous faut replacer ces messages dans le temps où ils ont été donnés.

### **Des messages pour leur temps**

Les prophètes n'étaient pas des visionnaires, dans le sens que l'on donne actuellement à ce mot, mais des hommes d'action. Plusieurs d'entre eux ont joué un rôle politique important. Les rois devaient compter avec eux (1 R. 20.22-30; 21.18-27; 22.15-23; 2 R. 3.12; 6.8-13; 8.7-15; 20.14s.). Leurs oracles étaient des discours adressés au peuple d'Israël ou de Juda dans des circonstances bien précises et avec un but immédiat déterminé. Lorsqu'ils les mettaient par écrit, c'était le plus souvent pour que l'on puisse constater, au moment de leur accomplissement, que Dieu avait tout prédit exactement comme les choses se sont passées - et qu'eux-mêmes étaient donc de *vrais* prophètes. Si nous voulons comprendre le sens premier, le sens littéral de leurs prophéties, nous devons donc les replacer dans leur contexte historique et social. Pour comprendre Esaïe, il nous faut relire souvent 2 R. 15-20; 2 Chr. 26-32, rechercher sur une carte les nations et les villes nommées, étudier leur histoire dans un dictionnaire biblique, un commentaire ou une introduction à l'A.T. Pour saisir le sens des messages de Jérémie et d'Ezéchiel, il sera nécessaire de lire tout ce qui concerne la captivité babylonienne. Pour chaque prophète, les articles correspondants dans un dictionnaire biblique ou une Bible d'étude nous seront indispensables si nous voulons asseoir notre interprétation sur des bases solides.

### *Le contexte historique général*

Les seize livres prophétiques de l'Ancien Testament couvrent trois à quatre siècles (800-450 av. J.-C.). Ce temps était caractérisé : "1. par des troubles politiques, militaires, économiques et sociaux sans précédent, 2. par une infidélité religieuse énorme et un mépris de l'alliance mosaïque et 3. par des déplacements de populations et des changements de frontières nationales. Dans ces circonstances, la Parole de Dieu devait être entendue de nouveau. C'est pourquoi Dieu a suscité les prophètes" (Fee, 82, p. 157).

En 760, le peuple d'Israël était divisé en deux royaumes : celui du nord (appelé Israël, Ephraïm ou Samarie) et celui de Juda. Dans les dix tribus qui s'étaient séparées de la dynastie de David, l'infidélité aux conventions de l'alliance atteignait son comble. Amos et Osée leur annoncèrent la destruction imminente si le peuple ne se repentait pas. L'Assyrie mit fin à leur existence nationale en 722. A partir de là, les péchés de Juda et la menace d'une déportation par les Babyloniens constituèrent le thème des prophéties d'Esaïe, de Jérémie, Joël, Michée, Nahoum, Habacuc et Sophonie.

Mais Juda ne se laissa pas avertir. Conformément aux prophéties, Neboukadnetsar détruisit Jérusalem et déporta les Judéens en 587. A partir de ce moment, Ezéchiel et Daniel annoncèrent le retour de l'exil et la restauration du peuple. Aggée, Zacharie et Malachie stimulèrent les travaux de reconstruction. Ces événements constituent les thèmes essentiels des prophètes.

Durant cette période, la prépondérance politique au Moyen-Orient passait d'une grande puissance à une autre : de l'Egypte à l'Assyrie, puis à la Babylonie, puis aux Médo-Perses. Avec elles, les Etats voisins d'Israël : Syrie, Phénicie, Philistie, Edom, Moab, Ammon, Arabie, influençaient constamment le destin des deux nations israélites. Une lecture très attentive de la Bible permet de dégager les grandes lignes de l'histoire de ces nations. Les dictionnaires bibliques, commentaires, introductions, donnent une vue d'ensemble élaborée à partir de la Bible et des documents extra-bibliques fournis par l'archéologie.

Pour superviser l'ensemble des prophètes de l'Ancien Testament, dressons un tableau synoptique de l'histoire des royaumes de Juda et d'Israël en marquant pour chacun d'eux dans des colonnes parallèles :

Date	Rois	Années de règne	Références		Prophètes	Faits principaux
			Rois	Chron.		

Un autre tableau synoptique mettant en parallèle l'histoire des divers peuples de l'Orient (Egypte, Chaldée, Assyrie, Phénicie, ...) nous aiderait à comprendre encore mieux le message des prophètes. Ce message ne se limite pas aux événements contemporains des prophètes, mais notre compréhension de sa portée future passe par celle de son application à l'actualité de son temps.

#### *Le contexte historique spécifique*

Chaque prophète a exercé son ministère dans une tranche plus ou moins longue de ce cadre général. Esaïe a prophétisé pendant près de 60 ans sous cinq rois de Juda, alors que le ministère d'autres prophètes - du moins ce qui en a été consigné - n'a duré que quelques semaines ou quelques mois (Jonas, Sophonie, Habaquq, Aggée, Zacharie). Certains ont vécu dans le royaume du nord (Amos, Osée), d'autres en Juda, Ezéchiel et Daniel en Babylonie.

Outre le contexte politique, il faudrait connaître *la situation religieuse et le contexte culturel et social* pour comprendre certains messages.

L'attrait des hauts lieux (voir 1 R. 13.1-2; Jr. 7.31; 17.3; Ez. 6.3; Os. 10.8; Am. 7.9), survivances d'anciens cultes idolâtres cananéens, et des temples d'idoles s'explique en partie par la prostitution sacrée (Os. 4.11-14) qui s'y pratiquait et par l'immoralité tolérée ou encouragée lors des pèlerinages vers ces sanctuaires (Jr. 3.2; 2 Chr. 21.11). Chaque cité et chaque famille conservaient souvent des idoles domestiques (Es. 2.8; 40.19-20; 44.9-20; Jr. 10.9), alors que les sacrifices du Temple n'étaient plus qu'un formalisme vide de toute signification spirituelle (Es. 1.11s.; Jr. 7.21s.; Os. 6.6; Am. 5.25).

Entre les riches qui détenaient les terres, les maisons et le pouvoir (politique et judiciaire), et les pauvres, opprimés et exploités, l'inégalité était de plus en plus criante. Ces situations expliquent la virulence de l'attaque des prophètes (voir Es. 3.14-26; 5.8-10; Am. 3.9-10; 4.1-3; Mich. 2.2-5; 5.11-13; 6.12; 7.3).

Beaucoup de prophéties ont eu leur accomplissement du vivant des prophètes ou peu de temps après : c'est la génération qui avait entendu les avertissements prophétiques et que n'en a pas tenu

compte qui a subi les châtements annoncés. D'autres prophéties se sont réalisées plus tard (retour de l'exil, la succession des empires vus par Daniel, les événements prédits dans Dan. 11). D'autres encore ont été accomplies durant la vie de Christ ou peu après. D'autres enfin, attendent encore leur accomplissement. Certaines d'entre elles, comme nous le verrons, ont eu leur accomplissement littéral à l'époque où elles ont été données, ce qui n'a pas empêché Jésus et les apôtres d'en prédire un deuxième accomplissement pour leur temps ou pour l'avenir. Mais c'est à travers le sens littéral premier que passent les applications futures. En particulier l'interprétation de leur message pour nous dépend de celle du message intentionné par les prophètes pour leurs contemporains. C'est par là qu'"ils nous parlent encore bien qu'ils soient morts" (cp. Hbr. 11.4). Car nous aussi nous avons besoin d'être secoués dans notre apathie spirituelle, à cause de nos manquements à la "loi de Christ" (Gal. 6.2) ou d'être encouragés dans nos détresses par les promesses contenues dans ces livres. C'est là leur fonction première.

Essayons donc de déterminer *l'intention essentielle* du prophète et d'interpréter les détails en fonction du dessein général. Quelle était sa pensée centrale ? Que voulait-il faire comprendre à ses contemporains ? Que voulait-il obtenir d'eux ? S'il parlait de l'avenir, quel effet en espérait-il dans le présent ? La Bible a-t-elle noté la réaction des auditeurs ? Si la prophétie était destinée exclusivement à des lecteurs futurs, quels étaient les premiers à pouvoir s'appliquer ces paroles ? Les Juifs du temps de l'exil ? Au retour de la captivité babylonienne ? Au temps de Jésus ? Comment pouvaient-ils comprendre ce message et quels sentiments devait-il susciter en eux ? Quelle attitude pouvait-il prévenir ou susciter ?

### **Les prophéties réalisées**

Une autre fonction, historique et actuelle, est de démontrer la véracité de la Parole de Dieu et la fiabilité de ses messagers. Moïse avait fixé les règles : "Peut-être diras-tu dans ton cœur : Comment reconnâtrons-nous la parole que l'Éternel n'aura pas dite ? Quand le prophète parlera au nom de l'Éternel, et que sa parole ne se réalisera pas et n'arrivera pas, ce sera une parole que l'Éternel n'aura pas dite." Jérémie l'a confirmé : "C'est par l'accomplissement de ce qu'il prophétise que le prophète sera reconnu comme véritablement envoyé par l'Éternel" (Jr. 28.9; cp. Es. 41.22-23).

Les prophètes se sont appuyés sur l'accomplissement de prédications antérieures pour fonder la foi de leurs auditeurs dans les messages qu'ils apportaient (Es. 41.26-27).

Pour nous, les prophéties réalisées sont l'une des preuves les plus convaincantes de l'inspiration de la Bible et de l'origine divine de Celui que les prophètes annonçaient : de Jésus-Christ, car elles sont claires et précises, leur réalisation échappait à la volonté humaine, leur probabilité d'accomplissement était suffisamment faible pour que leur accomplissement ne puisse pas être attribué au hasard, et leur date de rédaction est prouvée antérieure à leur réalisation. Ces prophéties se rapportent à des cités et des pays antiques, au déroulement de l'histoire mondiale, au peuple d'Israël et au Messie.

1. *Cités et pays de l'antiquité* : Ninive sera détruite par une crue du fleuve (Nah. 1.8; 2.7), Samarie sera transformé en vignoble, ses pierres seront précipitées dans la vallée (Mich. 1.6), les Arabes s'établiront dans Moab (Ez. 25.3-4), Israël conquerra le pays d'Edom (Ez. 25.14), Babylone ne sera plus jamais habitée (Es. 13.20; Jr. 51.43), ... Nous trouvons ainsi des dizaines de prophéties précises dans les 16 livres prophétiques. En affectant une probabilité variable (une chance sur 5 ou sur 10), à 11 d'entre elles, Peter Jones a trouvé pour un ensemble de 11 prophéties, une probabilité de 1 sur 50<sup>59</sup> pour que toutes se réalisent, c'est-à-dire une probabilité de 5.76 x 10 suivi de 59 zéros, ce qui correspond à une pièce de 1 F prise au hasard dans une masse équivalente à deux millions de fois deux milliards de galaxies semblables à la nôtre (qui comprend notre terre et notre soleil et 100 milliards d'autres soleils).

2. *L'histoire mondiale* : La succession des empires babylonien, médoparse, grec, romain, ainsi que l'histoire détaillée de la période maccabéenne (3-2 siècle av. J.-C.) ont été décrites par Daniel au 6<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Tous les essais de postdater ces prophéties ont échoué.

3. *Prophéties concernant le Messie* : On a compté plus de 300 références au Messie dans l'A.T. Un homme quelconque aurait une chance sur  $10^{17}$  d'accomplir par hasard huit d'entre elles et une chance sur  $10^{157}$  d'en accomplir 48, une proportion qui dépasse tout ce que nous pourrions imaginer (même pas un grain de sable dans une masse analogue à celle dont il est question au No 1).

Sur ce terrain, l'interprète peut apporter une aide importante à l'apologète en précisant le sens premier de la prophétie et, si possible, en fournissant les éléments de son accomplissement.

Un exemple : Ez. 26 contient 6 prédictions précises faites en l'an 588 av. J.-C. au sujet de Tyr (v. 3, 4, 7-11, 12, 14). Elles ont été accomplies en 6 temps par Neboukadnetsar (573), Alexandre (333), Antigone (314), Ptolémée Philadelphe (285-247) et le sultan Mamelouk (1291 après J.-C.). L'accomplissement le plus frappant est celui du v. 12 : Alexandre a littéralement balayé la poussière de la ville et jeté ses pierres à la mer pour fabriquer une digue de 60 m afin d'atteindre l'île où s'étaient réfugiés les Tyriens.

## **Le langage prophétique**

### *Langage du temps des prophètes*

Les prophètes parlaient à leurs contemporains le langage de leur temps, ils empruntaient leurs images à la vie culturelle, politique, sociale et économique de l'époque. S'ils annonçaient une guerre, ils mentionnaient des épées, des lances, des flèches, des boucliers et des chars. S'ils voulaient évoquer l'adoration du peuple de Dieu, leurs comparaisons étaient prises dans la vie du Temple et dans le système sacrificiel lévitique. Les ennemis sont les Assyriens, les Moabites, les Egyptiens, les Babyloniens. Ils sont aussi les ennemis de Dieu à cause de leur idolâtrie et de leur mépris du Dieu d'Israël.

Pour le premier accomplissement littéral de la prophétie, aucun problème : les choses se sont passées comme elles ont été vues par le prophète, avec des épées et des lances, des Moabites et des Babyloniens. Mais si la prophétie doit avoir un second rebondissement dans l'avenir, faut-il croire que les Babyloniens ressusciteront et se remettront à combattre avec des épées et des flèches ? Si le prophète annonce pour les temps messianiques que les hommes "forgeront des socs de leurs épées et des serpes de leurs lances" (Es. 2.4; Mich. 3.5) faut-il en déduire que l'agriculture future se servira de nouveau de charrues et de serpes faites à partir d'épées et de lances (exhumées des musées ?) ? Devons-nous penser que le culte de l'avenir aura lieu dans un temple reconstruit suivant le modèle d'Ez. 40-48, avec des sacrificateurs (44.4-45.17) et un rituel analogue à celui de Moïse (45.18-46.24) alors que le N.T. dit clairement que ces "ombres" (Hbr. 10.1) sont définitivement dépassées et abolies (Hbr. 7.12-14, 18-19; 8.13; 10.5-8) ? Ou faut-il tout spiritualiser et y voir des symboles des réalités de la nouvelle alliance ? Une troisième possibilité serait de chercher des équivalents actuels (ou futurs éventuels) des notions accessibles aux hommes du 8<sup>e</sup> au 5<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Des épées et des lances, l'interprète retient la notion de guerre offensive. Il la traduira peut-être dans l'application par des missiles et des bombes atomiques. Les chevaux et les chars seront des avions de combat et des tanks. Les Moabites et les Babyloniens prendront les noms d'ennemis proches ou plus lointains. Quant au culte, l'interprète s'efforcera de retenir l'idée centrale que le prophète voulait souligner, les changements par exemple qu'Ezéchiél a apportés à la disposition du Temple calqué sur le tabernacle lévitique (une porte à la place du voile, une table tenant lieu d'autel : 41.22-24, des fenêtres au vestibule v. 26) préfigurant ceux que la nouvelle alliance apportera.

La première tâche de l'interprète sera donc de chercher la pensée du prophète évoquée par les réalités de son temps : guerre, paix, disette, prospérité, déclin spirituel, adoration de Dieu, ... et de trouver des correspondants actuels à ces notions.

### **Sens littéral ou figuré des mots ?**

De ce que nous venons de dire, il ressort que certains mots peuvent avoir à la fois un sens propre et un sens symbolique : les Babyloniens de Neboukadnetsar sont venus armés d'épées et de lances. Si la prophétie doit avoir, dans l'avenir, un second accomplissement, les ennemis emploieront les armes de leur temps. Si nous l'appliquons aux ennemis spirituels, l'épée symbolisera peut-être les armes morales offensives, les flèches, la calomnie lancée de loin sur des victimes sans défense.

D'autres prophéties avaient d'emblée un sens symbolique manifeste : Dieu peut faire couler un torrent du haut d'une colline et faire augmenter le volume de son eau sans apport extérieur (Ez. 47), mais dans notre monde régi par les lois physiques actuelles, ce ne serait possible que par une abolition ponctuelle de ces lois. La lune peut être transformée en un étang de sang (Joël 3.4) et une montagne peut être déplacée (Zach. 4.7) mais est-ce bien *cela* que le prophète voulait dire ? Les prophéties étaient parfois données dans des visions. Les visions apparentent aux rêves. Quand le pharaon a rêvé que les vaches maigres mangeraient des vaches grasses, ni lui-même, ne ses devins n'ont pensé à un accomplissement littéral, mais ils ne pouvaient deviner la signification de ce rêve symbolique.

Parfois, le prophète lui-même nous fournit la clé du symbole : "les quatre bêtes... *sont* quatre rois" (Dan. 7.17). "Les sept lampes *sont* sept Eglises" (Ap. 1.20), "les coupes remplies d'encens *sont* les prières des saints" (5.8). En identifiant le serpent avec Satan, l'Apocalypse (12.9; 20.2) nous donne la clé pour interpréter la prophétie de Gn. 3.15. Gal. 3.16 nous dit, d'autre part, que la semence de la femme était Christ. Le conflit dont il est question dans le texte de la Genèse n'est donc pas un antagonisme entre les hommes et les serpents, mais la lutte entre Christ et Satan.

Notons que certains symboles étaient aussi courants à l'époque que chez nous le coq gaulois, la cocarde tricolore ou l'oncle Sam. Comme personne, aujourd'hui, n'éprouve le besoin d'expliquer qu'il ne s'agit pas d'un gallinacé survivant de l'époque gauloise, les prophètes ne considéraient pas nécessaire de dire qu'en parlant d'une vigne c'est à Israël qu'ils pensaient, que prostitution voulait dire idolâtrie et moisson signifiait jugement. A nous de retrouver le sens des symboles en comparant les divers passages où ils sont employés.

Le N.T. montre que ses auteurs ont compris certains prophéties dans un sens figuré (Ps. 118.22; la pierre rejetée par les bâtisseurs : Act. 4.11; 1 Pi. 2.7; Es. 22.22 : la clé sur l'épaule symbolisant la royauté : Ap. 3.7; Zach. 13.7 : le berger frappé : Mt. 26.31).

Au vu du genre littéraire de la prophétie, le littéralisme n'est généralement pas la bonne interprétation. D'autre part, méfions-nous de faire de la succession dans le livre le signe de la succession chronologique des événements prédits (cf. le plan "en spirale" de l'Apocalypse).

### **Prophéties conditionnelles ou irrévocables ?**

Dans un document sur l'interprétation des textes prophétiques rédigé pour le Groupe d'étude des Assemblées (de Suisse romande), J. Villard dit : "Il faut s'efforcer de discerner les prophéties conditionnelles des prophéties irrévocables. Ce n'est pas toujours facile. Parfois la condition est explicite, mais parfois elle est sous-entendue. Exemple : Jonas 3.1, 4 ; seule la suite des événements nous prouve que cette prédiction était conditionnelle; elle n'a pas été réalisée. Nous suggérons que, *dans le doute, on considère une prédiction comme conditionnelle*; et cela en raison des doctrines bibliques exprimées clairement et plus d'une fois, affirmant que le châtement frappera le pécheur s'il ne se repent pas, ou refuse la grâce, et que les promesses se réalisent moyennant la foi de leurs

destinataires. Cette considération, parmi d'autres, conduit à reconnaître que les prophéties ne sont pas de l'histoire écrite à l'avance; elles sont remplies de promesses, de menaces, d'exhortations, assorties de possibilités d'avenir, certes, mais leur but n'est pas de faire de nous des spectateurs de l'avenir; leur but est de transformer aujourd'hui notre comportement".

### **La grammaire prophétique**

Nous avons déjà fait remarquer certaines particularités de la grammaire hébraïque et les différences avec la grammaire française. Les prophètes semblent avoir utilisé leur grammaire avec une liberté encore plus grande que les autres auteurs bibliques. Le passé peut fort bien se rapporter au futur. Toute la prophétie d'Es. 53.1-10a est au passé, 10b-12 est au futur (se rapportant aux conséquences des souffrances de Christ), mais il est évident que l'ensemble du chapitre se rapportait à l'avenir. Dans Zach. 9.9 qui parle de l'entrée du Roi à Jérusalem, le prophète emploie le présent pour l'avenir.

#### *Les formes littéraires*

Les prophètes utilisaient aussi certaines formes conventionnelles pour donner l'impact voulu à leur message. Fee et Stuart (82, p. 160) en signalent trois :

1. *Le procès* (Es. 3.13-26; Os. 4; 5; 6 ...) où Dieu se fait l'accusateur d'Israël. La cour est constituée et le procès est ouvert (es. 3.1-14a), l'accusation est formulée (v. 14b-16), le verdict est annoncé (v. 17-26) : puisque l'alliance a été rompue, les châtiments prévus par la Loi frapperont les Israélites.

2. *Malheur !* C'était l'exclamation courante en cas de désastre, de mort ou lors des funérailles. Lorsque Dieu employait ce cri, aucun Israélite ne se méprenait sur sa signification. Les oracles annonçant des malheurs à venir indiquaient aussi la raison pour laquelle Dieu les faisait venir (Mich. 2.1-5; Hab. 2.6-15; Soph. 2.10-11; ... voir concordance sous le mot : malheur).

3. *En ce jour* : promesses de bonheur, de transformation radicale de l'état actuel, bénédictions matérielles (Es. 45.1-7; Jr. 31.1-9; Os. 2.16-25; Lam. 3.22-27). Toutes les conditions actuelles sont renversées (contraire du renversement d'Es. 32.9-10, 14).

#### *Structure kaléidoscopique*

L. Ryken (84, p. 170) donne ce nom à la structure particulière de beaucoup de prophéties constituées de petites unités fugitives qui sont sans cesse remplacées par d'autres, comme dans certains vidéo-clips modernes. C'est MacLuhan qui a lancé ce mode de communication par séquences ultra-brèves et images simultanées restant une seconde ou moins sur l'écran, mais, une fois de plus, les procédés les plus modernes ont été précédés par la Parole de Dieu. "Non seulement les unités individuelles sont constamment fuyantes, mais elles consistent en matériaux divers : descriptions visuelles, paroles que le prophète a entendues et notées, dialogues, monologues, fragments de narrations, discours directs du prophète à ses auditeurs, lettres, prières, hymnes, paraboles." C'est aussi la structure des rêves : "des images momentanées, des impressions fugitives, des caractères et des scènes qui apparaissent un instant et disparaissent, des passages abrupts d'une action à l'autre. C'est exactement ce que nous trouvons dans la littérature visionnaire" (Ryken, p. 170).

#### *L'accomplissement partiel*

Une difficulté d'interprétation provient du fait que des événements séparés dans le temps sont vus comme s'ils étaient concomitants. Le prophète ne semble pas voir l'intervalle séparant les événements à venir et il les présente sur le même plan - un peu comme nous décrivons le ciel étoilé en plaçant côte à côte des étoiles dont l'éloignement, par rapport à nous, diffère peut-être de milliers d'années-lumière. Ainsi, dans Jr. 50.41ss., le prophète annonce la venue d'un peuple qui détruira Babylone. Dans l'accomplissement, des centaines d'années s'écoulent entre l'attaque des Perses et la destruction complète de la ville. Joël prédit, dans le même souffle, l'effusion de l'Esprit (la

Pentecôte) et la fin du monde (Joël 3.1ss). L'humiliation et la gloire finale du Messie sont souvent évoquées dans le même verset (voir Zach. 9.9-10), la première et la seconde venue de Christ sont associées.

Ce manque de perspective dans les prophéties fait qu'un même passage peut se rapporter à des événements dont l'accomplissement s'échelonne sur des siècles. Dans sa prédication à Nazareth, Jésus a cité Es. 61.1-2 : "Il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer la liberté aux captifs et l'élargissement aux prisonniers, pour proclamer l'année favorable de la part du Seigneur" (Lc. 4.16-21). Après la lecture, Jésus a dit : "Aujourd'hui cette parole de l'Écriture est accomplie". Esaïe continuait : " et un jour de vengeance de notre Dieu", mais Jésus s'est arrêté au milieu du verset, car le "jour de vengeance" est pour plus tard.

Dans la prophétie de Joël que Pierre a lue le jour de la Pentecôte (Joël 3.15; Act. 2.16-21), il est question : 1. de l'effusion de l'Esprit 2. de phénomènes cosmiques (sang, feu, colonnes de fumée, le soleil changé en ténèbres et la lune en sang). La première partie s'est accomplie lors de la naissance de l'Église, la seconde attend encore son accomplissement.

Les durées sont indiquées suivant les conventions du langage prophétique : un jour ou "un temps" représente une année (voir Nb. 14.34; Ez. 4.5-6; Dan. 7.25, Ap. 11.2-3). Rappelons-nous toutefois que Dieu ne désire pas nous renseigner sur la date du retour de Christ (Mt. 24.36, 44, 50; 25.13; Act. 1.7); tous les calculs à ce sujet sont par conséquent condamnés d'avance à l'échec.

#### *Accomplissements multiples*

Les auteurs du N.T. citent certaines prophéties de l'A.T. comme se référant à Christ alors que ces prophéties ont déjà eu un accomplissement historique bien des siècles auparavant.

Les prophéties d'Es. 7 concernent le roi Ahaz de Juda que les Syriens de Retsin et les Israélites de Pégah voulaient contraindre de se joindre à leur coalition pour lutter contre l'Assyrie (7.1; voir 2 R. 16.5-9; 2 Chr. 28.5-8). Dieu donne à Ahaz (v. 10) un signe pour lui montrer qu'il n'avait rien à craindre de ces ennemis (v. 14); "voici la jeune femme (ou : jeune fille) sera enceinte et elle enfantera un fils, et tu lui donneras pour nom Emmanuel, ... avant que l'enfant sache choisir le bien et repousser le mal, le pays des deux rois que tu crains aujourd'hui sera abandonné" (v. 14-16).

Dans le contexte historique, le signe concerne la jeune reine et lui annonce la naissance d'un prince de la lignée de David qui sauvera le peuple de la menace assyrienne. Il s'agissait donc d'Ezéchias. La prophétie annonce une intervention divine écartant le danger de la coalition des deux rois avant que l'enfant soit devenu grand. Or, Mt. 1.23 a rapporté cette prophétie à Marie et à Jésus. La Septante avait traduit *almah* (jeune femme) par vierge, et les évangélistes, conduits par le Saint-Esprit, ont vu dans la situation du peuple de Dieu menacé par les Assyriens, les Syriens et les Israélites du nord du type de la situation spirituelle du peuple de Dieu, c'est pourquoi ils ont interprété la prophétie du v. 14 comme une annonce de Celui qui délivrerait le peuple d'une menace bien plus grave que celle des Assyriens.

Le sens de la prophétie était bien l'accomplissement historique, mais son "sens plénier" (*sensus plenior*) incluait la naissance de Jésus, le véritable Emmanuel : Dieu avec nous. La promesse d'un fils faite à David (2 S. 7.12-16) concernait bien Salomon, certains détails (14b) ne pouvant se rapporter qu'à lui. N'empêche que Hbr. 1.5 applique ce verset à Christ. L'étonnement des Juifs devant l'utilisation par Dieu des armées chaldéennes (Hab. 1.5-6) préfigurait celui des Juifs du 1er siècle devant l'intégration des païens dans l'Église (Act. 13.41). Les événements de l'époque maccabéenne prévus par Daniel (9.27; 12.11) représentaient ceux qui se passeront à la fin des temps (Mt. 24.15).

Puisque l'histoire du peuple de Dieu de l'ancienne alliance préfigure, sur le plan matériel, l'histoire spirituelle de l'Eglise, une même prophétie peut donc se rapporter à la fois à l'une et à l'autre. La promesse faite à Abraham (Gn. 15.5) concerne aussi bien sa postérité selon la chair que celle selon l'Esprit (Rom. 9.7; Gal. 3.16). La royauté promise à la descendance de Juda (Gn. 49.10) est à la fois temporelle (en David et ses successeurs) et spirituelle (en Christ). La prophétie de Balaam (Nb. 24.17) s'applique de même aux deux règnes.

Dieu a promis à David d'affermir son trône (2 S. 7.12.16). Cette promesse a eu un premier accomplissement historique et limité : 20 descendants de David ont occupé le trône de Juda pendant 400 ans alors que, dans le royaume d'Israël, 9 familles différentes se sont disputé le pouvoir pendant les 254 années que ce royaume a subsisté. Si l'accomplissement historique fut limité dans le temps, c'est parce que les descendants de David n'ont pas respecté les conditions posées par Dieu. Or, le caractère conditionnel de la promesse avait été souligné à la fois par David (1 R. 2.4) et par Dieu (9.4-5). Le deuxième accomplissement, spirituel et illimité, concerne Jésus, le "Fils de David".

Beaucoup d'autres prophéties concernant Jérusalem, l'Egypte, Babylone, etc. ont été accomplies littéralement sur le plan historique, ce qui n'empêche pas les auteurs du Nouveau Testament de les reprendre au profit de la nouvelle alliance pour en tirer des applications spirituelles (voir Os. 11.1 et Mt. 2.15; Jr. 51. 6 et Ap. 18.4; Am. 9.11 et Act. 15.16; Jr. 31.15 et Mt. 2.18; Es. 52.7 et Rom. 10.15; ...). Cette loi de la double application est le fondement même de la lecture chrétienne de l'Ancien Testament.

Mt. 24 offre un exemple du N.T. de prophétie à références multiples : certaines prédictions se rapportent au siège de Jérusalem (accomplies en l'an 70), d'autres au Retour de Christ, sans qu'il soit toujours bien possible de délimiter les unes des autres. Parfois, le premier accomplissement préfigure le second. Nous sommes là sur un terrain délicat où il faudra veiller à ne pas aller au-delà de ce que le Saint-Esprit a clairement indiqué comme "sens plénier" de certaines prophéties.

Il est évident que des paroles prophétique énonçant des principes moraux, même si elles ont été prononcées dans des circonstances particulières, sont susceptibles d'applications nombreuses (ex. Es. 1.31; 2.11; 33.15-16; ...).

(Voir A. Kuen, *Comment lire la Bible*; La méditation d'un verset des livres prophétiques (Os. 2.16-17), pp. 50-51).

### **Les principes d'interprétation des apôtres**

Nous considérons le Nouveau Testament comme la clé de l'Ancien. Jésus a promis à ses apôtres que le Saint-Esprit les guiderait dans toute la vérité (Jn. 16.13). L'interprétation des textes anciens donnée par les apôtres devrait donc être la norme de notre interprétation. Nous trouvons 263 citations de l'Ancien Testament et près de 400 allusions plus ou moins directes dans le Nouveau Testament. Nous avons donc une ample matière d'information à notre disposition.

Il est vrai que nous sommes souvent un peu déroutés par la manière dont les auteurs du Nouveau Testament utilisent certaines citations. Néanmoins, nous pouvons en tirer des principes applicables à l'ensemble des textes de l'Ancien Testament.

1. Pour eux, Christ est le point de convergence de toute prophétie. Dans sa personne et son œuvre, "tout est accompli". La plupart des citations se rapportent au Messie et prouvent que les écrits de l'Ancien Testament l'ont prédit et qu'elles furent accomplies en Jésus (voir Lc. 4.21; Mt. 5.17) : "L'Œuvre de Dieu en Jésus-Christ... est présentée par le Nouveau Testament comme l'aboutissement paradoxal de l'œuvre que le Dieu vivant a entreprise à la création et qu'il a menée avec une inlassable patience au sein du peuple d'Israël" (S. Amsler, 60, p. 107). Pour les apôtres, les

textes de l'Ancien Testament étaient orientés vers l'avenir et trouvaient leur véritable signification en Christ.

2. Les promesses de l'Ancien Testament trouvent, pour les apôtres, leur accomplissement actuel dans l'économie chrétienne. L'alliance avec Abraham et celle avec David sont accomplies en Christ.

3. Un verset s'éclaire par son contexte : dans une citation, tout le contexte est souvent sous-entendu.

4. Les apôtres actualisent le texte ancien en l'appliquant à la situation néotestamentaire (Ex. Ps. 118.2 cité dans Act. 4.11). L'écriture avait, pour eux, un sens vivant et actuel où tout devenait prophétie.

5. C'est la citation de l'écriture qui constitue la base de l'argumentation des apôtres et lui donne son autorité.

6. Le mur de séparation entre Juifs et chrétiens a été aboli (Eph. 2.14; Gal. 3.28). Aucune prophétie de l'Ancien Testament n'est interprétée dans le sens d'une reconstruction future de ce mur.

7. Toute l'histoire de l'A.T. était pour eux typique de l'histoire spirituelle du peuple de Dieu : la création était un type de la nouvelle création en Christ (2 Cor. 4.6) et du salut en lui (Hbr. 4.4), l'appel du peuple hébreu préfigurait l'appel céleste des chrétiens (Hbr. 3.1), les bénédictions matérielles d'Israël représentaient les bénédictions spirituelles du christianisme (Hbr. 6.4), la Palestine était typique du Pays de la promesse (Hbr. 11.10, 16) et Jérusalem, de la Jérusalem céleste à venir (Hbr. 12.22; 13.14). C'est dans ce sens que Paul parle des chrétiens comme étant l'Israël de Dieu (Gal. 6.16) et qu'il voit la circoncision comme typique d'une circoncision ou purification spirituelle (Rom. 2.29; Ph. 3.3; Eph. 2.11; Col. 2.11); le voile couvrant Moïse préfigure la cécité spirituelle des Israélites de son temps (2 Cor. 3.13-16), la loi écrite sur des tablettes de pierre représentait l'Evangile écrit dans le cœur (2 Cor. 3.3). L'autel du tabernacle était un type de la croix de Christ (Hbr. 13.10-12) et les sacrifices qui y étaient offerts une préfiguration du sacrifice unique de notre Sauveur (Hbr. 10.11-12).

Hbr. 8.8 applique la "nouvelle alliance avec la maison d'Israël et de Juda" à l'Eglise (cp. 10.15-17), en accord avec les paroles de Jésus pendant l'institution de la Cène (Lc. 22.20). Lors de la conférence de Jérusalem (Act. 15.16-18), Jacques cite Am. 9.11-12 en appliquant le relèvement de "la tente de David" à l'Eglise de son temps.

Ces principes peuvent nous guider, nous aussi, dans notre interprétation de l'A.T.

### **Caractère progressif de la révélation prophétique**

Toute la révélation biblique a ce caractère progressif - comme nous procédons avec nos enfants pour leur révéler peu à peu ce qu'il est nécessaire de savoir de la conduite et des choses de la vie. La prophétie, organe par excellence de la révélation, suit cette même progression. La révélation donnée par le Fils est plus complète que celle des prophètes avant lui (Hbr. 1.1-2).

La personne de Christ est évoquée depuis Gn. 3.15 avec une précision sans cesse croissante, chaque prophétie messianique ajoutant quelques traits : son lieu de naissance, son ministère d'enseignement par paraboles, sa mort expiatoire, sa résurrection...

Le plan de Dieu se précise aussi peu à peu, à la fois dans son aspect de jugement et dans l'aspect de bénédictions spirituelles et matérielles. Le N.T. nous révèle que la venue du Messie se fait en

deux temps : première venue, œuvre rédemptrice, seconde venue : retour en gloire et établissement du royaume. Parmi les prophéties liées au jugement et à la progression du mal, la personne de l'Antichrist est décrite avec des détails de plus en plus grands (cp. Dan. 9.27; 11.31; 12.11; Mt. 24.15; Mc. 13.14; 2 Thess. 2.4).

F. Buhler a noté que la révélation divine progressive "va toujours

- du terrestre au céleste,
- du matériel au spirituel,
- du passager au définitif,
- du temporel à l'éternel,
- de l'ombre à la réalité,
- des préfigurations aux réalisations,
- de l'imparfait au parfait.

Dieu ne revient pas en arrière. Tous les événements s'acheminent avec un progrès certain vers la consommation de toutes choses et l'introduction de l'éternité" (F. Buhler, *Retour de Christ et Millénium*, Ed. Centre de culture chrétienne, 9 rue des Charpentiers, Mulhouse, p. 8).

La règle qui se dégage de cette progression est que les textes antérieurs doivent être interprétés à la lumière des textes postérieurs. Les textes du N.T. sont généralement plus clairs que ceux de l'A.T. C'est d'après eux qu'il nous faut esquisser les événements futurs, puis interpréter les passages prophétiques de l'A.T. à leur lumière. Parmi eux, les discours prophétiques de Jésus et les textes didactiques des épîtres sont plus clairs que l'Apocalypse; or, une règle herméneutique essentielle est d'interpréter les passages obscurs à la lumière des textes clairs et non inversement.

### **Prophétie et eschatologie**

Le doute continue à planer parmi les interprètes évangéliques au sujet des événements futurs du plan de Dieu : y aura-t-il un ou plusieurs retours de Christ ? La grande tribulation aura-t-elle lieu avant ou après l'enlèvement ? Le retour de Christ inaugurera-t-il le millénium ou l'état définitif ? Où se situe le jugement dernier ?

Les positions différentes adoptées par les théologiens évangéliques dont ni la piété, ni la compétence, ni le respect de l'autorité de la Parole de Dieu ne sauraient être mis en cause prouvent que le problème n'est pas simple. L'interprétation dépend, d'une part, des principes d'interprétation adoptés, d'autre part, de l'ambiguïté des textes eux-mêmes. Comme les Juifs, avant la venue de Jésus, étaient incapables de distinguer dans les textes messianiques ce qui se rapportait à la phase "enseignement-rédemption" de ce qui concernait la venue du Messie en gloire, ainsi il nous est difficile de discerner avec précision les différentes étapes du plan futur de Dieu. Si Dieu ne nous a pas donné les indications nécessaires pour cette distinction, c'est que cela ne nous est pas utile, l'essentiel étant d'être prêts pour la prochaine étape, c'est-à-dire pour le Retour du Seigneur et l'enlèvement de l'Eglise. Ne faisons donc pas de nos systèmes prophétiques décrivant ce qui se passera après cela une cause de divisions entre chrétiens.

*Ne cherchons pas à systématiser de force les indications prophétiques.*

On a échafaudé bien des systèmes prophétiques en essayant de faire rentrer l'ensemble des données bibliques dans un tableau cohérent de l'avenir. Malheureusement "aucune vue prophétique n'est entièrement à l'abri des objections. Aucune ne s'accorde d'une manière parfaite avec tous les textes bibliques" (F. Buhler, *op. cit.*, p. 7). Chacun des systèmes : prémillénarisme, postmillénarisme, amillénarisme et dispensationalisme, compte parmi ses partisans des chrétiens

éminents, respectueux de la Parole de Dieu et de son inspiration divine. De volumineux traités défendent les différentes thèses.<sup>38</sup>

Il faudrait de longs mois de travail ardu et une rare compétence pour peser équitablement tous les arguments en présence et arriver à une conviction - toute relative d'ailleurs, puisque les spécialistes les plus éminents en la matière s'avouent incapables de trancher de façon définitive. C'est une question de méthode d'interprétation, disent les uns comme les autres.<sup>39</sup>

On ne peut que souscrire au conseil de prudence que donne J. Villard dans le document du G.E.A. cité plus haut : "Il est prudent, pour entrevoir le plan d'ensemble de l'histoire du salut, de ne recourir qu'aux canevas explicitement fournis par la Bible. Exemples :

a) *Rom. 9.11*. Séquence : annonce de l'Evangile aux Juifs - rejet par les Juifs, d'où évangélisation des païens et leur insertion sur l'arbre de la promesse - conversion de l'Israël restant amenant sa réintégration sur le même arbre - Parousie...

b) *Hbr. 7-10*. Séquence : l'ancienne alliance avec son sacerdoce, ses rites, sa Loi - la nouvelle alliance avec son Souverain Sacrificateur, son unique sacrifice et l'illumination intérieure. On passe des préfigurations provisoires, multiples et caduques à la réalité unique, parfaite et définitive.

c) *Gal. 3-4*. Séquence : promesse faite à Abraham - parenthèse de la Loi, avec la mise sous tutelle provisoire - réalisation de la promesse, grâce à la rédemption par Christ et à l'adoption. (N.B. Ce texte met solennellement en garde contre l'intention de revenir à la 2ème phase et son esclavage.)"

Même si nous avons opté pour un système, restons suffisamment humbles pour reconnaître que, dans ce domaine, toute certitude est relative. Gardons-nous de lancer l'anathème contre les tenants d'un système différent. Notre salut et notre communion fraternelle sont fondés sur la foi en Christ, non sur l'adhésion à tel système eschatologique. L'exhortation de Paul aux Philippiens (3.15-16) peut s'appliquer aussi aux divergences en cette matière. Rien n'est aussi dangereux que le dogmatisme mal éclairé. En effet, bien des jeunes croyants ont vu leur foi vaciller le jour où ils se sont aperçus de la fragilité des théories qui leur furent enseignées comme paroles d'évangile.

Gardons devant les textes une attitude loyale et honnête. Ne les remplaçons pas par une explication qui les fait rentrer sans coup férir dans notre système. Sachons reconnaître les difficultés et ne les esquivons pas : elles nous ouvrent souvent de nouvelles perspectives. Elles nous font surtout distinguer entre les faits essentiels bien attestés dans l'Ecriture et les détails secondaires sur lesquels il y a divergence.

Le retour personnel de Jésus-Christ, la résurrection des morts, l'enlèvement des croyants, le jugement dernier, la création de nouveaux cieux et d'une nouvelle terre constituent le fondement solide de notre espérance : ils nourrissent notre foi, soutiennent notre sanctification, stimulent notre action et gardent notre vigilance en éveil.

La succession des événements, la reconstruction matérielle du temple de Jérusalem, l'avènement même d'un règne millénial de Christ sur terre ont peu d'influence sur notre vie et notre piété

---

<sup>38</sup> Voir Oswald Allis, *Prophecy and the Church* (Presbyterian and Reformed Pub Company, Philadelphia, 1945, 339 p.) pour la thèse amilléariste; S. Dwight Pentecost, *Things to come* (Dunham Publishing Company, Findlay, USA, 1958, 633 p.) pour la thèse prémillénariste.

<sup>39</sup> Allis, *op. cit.*, pp. 17, 99, 116, 244; Pentecost *op. cit.*, pp. 1-64. Pour avoir une idée équitable des quatre principales positions défendues par les chrétiens évangéliques (pré-, post-, amilléarisme et dispensationalisme), on pourra consulter F. Claude, *The Meaning of the Millenium, The Four Views* (Inter Varsity Press, Downers Grove, 1977) où chaque option est présentée par l'un de ses protagonistes, puis critiquée par les trois tenants d'options différentes.

actuelles. Pourquoi vouloir écrire l'histoire par anticipation ? Nous verrons bien lorsque les événements se produiront. Beaucoup de prophéties demeurent scellées jusqu'à leur accomplissement, parce que Dieu l'a voulu ainsi (Dan. 12.4, 9). Lorsqu'elles commenceront à se réaliser, la foi des chrétiens en sera affermie (Lc. 24.8; Jn. 12.16; 16.4; Act. 11.16); la prédiction des événements nous empêchera d'être ébranlés ou scandalisés (2 Thess. 2.5-12; 2 Pi. 3.2; Jd. 17), elle nous indiquera la bonne attitude (Lc. 21.28) et la marche à suivre (Ap. 13.8, 4.12 ; ...).

# Chapitre 24

## L'interprétation des paraboles

Dans les évangiles, nous trouvons une cinquantaine de comparaisons et d'histoires appelées paraboles; elles constituent plus du tiers des paroles de Jésus que les évangiles nous ont conservées. Elles sont une caractéristique essentielle de son message.

Bien que Jésus ait porté l'enseignement sous forme de paraboles à son plus haut degré de perfection, ce n'est pas lui qui l'a inventé. Il a utilisé une forme littéraire en usage en Israël dès la plus haute antiquité. Cet enseignement s'inscrit dans la ligne du symbolisme que nous avons déjà mentionné et auquel l'Orient est beaucoup plus sensible que nous.

### Qu'est-ce qu'une parabole ?

Le mot gr. *parabolê* signifie étymologiquement : jeté à côté; à côté d'un récit mettant en œuvre des réalités humaines de la vie quotidienne, on a "jeté" une leçon spirituelle. On a dit que la parabole était "une histoire terrestre avec un sens céleste". Etant deux manifestations de la même pensée divine, les choses d'ici-bas et les réalités spirituelles avaient, pour Jésus, une profonde affinité. Si nous voulons connaître comment les choses se passent dans le royaume de Dieu, nous n'avons qu'à regarder autour de nous, nous dit-il. Et partout, il trouve des images et des comparaisons qu'il applique aux réalités spirituelles. Ainsi les paraboles "rendent tangibles des choses qui, autrement, resteraient abstraites" (V. Weymann, Steiner, 80, p. 14).

Tout le monde sait que les histoires se gravent plus facilement dans la mémoire qu'une notion abstraite. Le critique le plus sceptique peut donc être assuré que nous avons, dans les paraboles, "un fondement historique particulièrement solide; car elles sont un fragment du roc sur lequel s'est édifiée la tradition" (J. Jeremias, 62, p. 17).

*Du seul point de vue littéraire, les paraboles de Jésus sont des chefs-d'œuvre qui mériteraient de figurer dans les meilleures anthologies de la littérature mondiale. "Une perfection au-delà de toute comparaison" en disait Tennyson. G.V. Jones a noté qu'elles révélaient chez Jésus "une étonnante faculté d'observation" (64, p. 113) du monde familier qui l'entourait. Presque toutes se rapportent aux événements de la vie quotidienne : planter et récolter, cuire du pain, paître des moutons, voyager, fêter, faire du commerce...*

Comme l'a relevé L. Ryken, elles obéissent parfaitement aux règles du conte populaire : simplicité de l'intrigue, unité d'action, suspense, utilisation des contrastes, répétitions qui assurent l'unité et soulignent les points forts (répétitions *doubles* de "Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi...", "Mon fils qui était mort et qui est revenu à la vie, il était perdu et s'est retrouvé"; *triples* : trois invités refusent de venir au banquet, trois serviteurs mis en scène dans les paraboles des talents et des mines), règle de l'accent sur le dernier élément : le quatrième sol, les derniers ouvriers engagés, le dernier voyageur (le Bon Samaritain), les derniers invités au banquet des noces. Souvent, il y a trois personnages (règles de la triade) : les trois amis (le voyageur, son ami, son voisin); le père, le fils aîné et le cadet; les trois serviteurs mis en relief dans les paraboles des talents et des mines, le père et ses deux fils envoyés dans la vigne... Les histoires font appel à des archétypes psychologiques universels : les relations maître-serviteur, la joie de la trouvaille d'un objet perdu, l'attrait de l'aventure lointaine, loin des tabous moraux domestiques, la rivalité fraternelle, l'amour paternel, l'amitié, le besoin de justice, l'appel de la joie... (voir Ryken, 84, pp. 140-144).

Mais, ne nous y trompons pas, ce ne sont pas seulement des productions littéraires, si parfaites soient-elles, d'un maître-conteur (ce n'est pas pour cela qu'après avoir entendu l'une d'entre elles les autorités juives auraient cherché à se saisir de lui : Mt. 21.45-46). En fait beaucoup de paraboles étaient pour Jésus des armes de combat, des instruments de controverse dans le conflit qui l'opposait à ceux qui voulaient monopoliser toute la vie religieuse de leur pays. Par elles, il voulait ouvrir l'esprit de ses compatriotes à une nouvelle vision du Royaume de Dieu et lutter contre la conception étriquée et légaliste que les pharisiens avaient imposée à toute la relation de l'homme avec Dieu. Comme le disait P.G. Wodehouse, la parabole est "l'un de ces récits de la Bible qui, au premier abord, a l'air d'une histoire plaisante inoffensive, mais qui garde sous la manche quelque chose qui jaillit soudain et vous assomme" (comme l'histoire de la petite brebis de Nathan 2 S. 12.1-14; cp. Mc. 12.1-12; Lc. 7.40-43; 10.25-37). Max Dauner disait que les paraboles étaient "parfois comme une sorte de piège. Elles étaient un moyen d'amener les hommes à admettre une vérité avant de se rendre compte qu'elle s'appliquait à eux personnellement." Ainsi, à la fin de la parabole des vigneron, les chefs d'Israël ont approuvé la sentence de destruction des mauvais gérants de la vigne "avant de comprendre que c'était d'eux que Jésus parlait" (M. Dauner, 83, pp. 4-5). "Le lecteur est captivé et entraîné jusqu'au moment où une autre action se passe : quelque chose qui surprend ou renverse les attentes du lecteur. Le monde de la parabole diffère tant de celui du lecteur qu'il constitue un défi, et le lecteur doit l'accepter ou le refuser" (A.C. Thiselton, 85, p. 101).

### **Les paraboles dans l'A.T.**

Lorsque Balaam comparait le peuple à "une lionne qui se lève, un lion qui se dresse et ne se couche pas avant d'avoir dévoré sa proie" (Nb. 23.24), et son Dieu à un buffle qui "dévore les nations qui s'élèvent contre lui, qui brise leurs os..." (24.8), il utilisait un langage parabolique.

Yotam avertit les habitants de Sichem des conséquences de leur décision irréfléchie de proclamer Abimélek roi en leur racontant la parabole des arbres partis pour chercher un roi (Jug. 9.7-15). Samson utilisa une parabole - devinette pour intriguer ses adversaires (Jug. 14.14). Nathan reprit David par la parabole de la brebis de l'homme pauvre volée par son riche voisin (2 S. 12.1-4). La femme de Tekoa plaida le retour d'Absalom sous la forme d'une parabole (2 S. 14.5-11). Le roi Amatsia de Juda tenta de dissuader le roi Joas d'Israël de lui faire la guerre en lui soumettant la fable du buisson épineux et du cèdre du Liban (2 R. 14.9). Les prophètes ont fait un large usage des paraboles. C'est à l'aide d'une parabole qu'un prophète inconnu reprocha au roi Achab d'avoir laissé échapper Ben-Hadad de ses mains (1 R. 20.35-40). Ezéchiel a utilisé maintes paraboles (17.3-8; 19.2-9, 10-14; 24.3-5; 37.1-14, 15-28). La plupart de ses visions étaient, en fait, des paraboles (2.8; 3.11; 37.1-14), comme le furent celles de Jérémie (1.11-12, 13-16; 24.1-10; 25.15-29) ou de Zacharie (1.7-17; 2.1-4, 5-9; 3.1-5; 4; 5.1-4, 5-11; 6.1-8, 9-15). Leurs actions symboliques n'étaient rien d'autre que des paraboles en action (voir Jr. 13.1-11; 18.1-12; 19.1-15... Ez. 3.25; 4.1-17; 12.13-16...).<sup>40</sup>

Dans sa volumineuse étude des "Symboles de l'A.T.", D. Buzy souligne cette grande "affinité qui règne entre les symboles et les paraboles" (23, p. 406), "à tel point que la plupart des lois qui régissent la parabole s'appliquent également au symbole" (p. 3) - et inversement, "le symbole n'étant, comme la parabole, qu'une comparaison développée" (p. 23). Il rappelle l'épisode de Néh. 5.12-13 où Néhémie secoue son manteau en disant : "Que Dieu secoue de la même manière hors de sa maison et des ses biens tout homme qui n'aura pas tenu parole...". "Quel besoin, dirons-nous, ajoute D. Buzy, de secouer son manteau pour signifier que le Seigneur va secouer les pécheurs ? A quoi l'Oriental ne manquera pas de répondre : Pourquoi ne pas secouer son manteau quand il s'agit

---

<sup>40</sup> Dans *Paraboles rabbiniques* (84) Dominique de La Maisonneuve a rassemblé des paraboles émanant de rabbins du 3<sup>e</sup> siècle av. J.-C. jusqu'au 12<sup>e</sup> siècle de notre ère; elles ont souvent beaucoup d'affinités avec celles de Jésus, mais aussi, comme l'a noté Kistemaker (80 p. XVIII), de profondes différences : elles n'enseignent pas de nouvelles vérités, n'apportent pas de révélation mais illustrent seulement celle de l'A.T.

de faire entendre aux pécheurs la menace de rudes secousses spirituelles ?" (p. 8). Dans ces deux questions se résume toute la différence de mentalité entre les Orientaux et les Occidentaux.

### **Pourquoi Jésus parlait-il en paraboles ?**

Son premier but était d'enseigner. Tout bon enseignant sait qu'il recourt d'instinct à une illustration dès que la matière à enseigner devient difficile. Les images, disait Spurgeon, sont comme les fenêtres d'un édifice, elles font pénétrer la lumière.

Les paraboles avaient un avantage supplémentaire dans le contexte dans lequel Jésus les a prononcées. "Elles convenaient particulièrement aux Juifs de l'époque, pour rendre accessibles certaines vérités qu'ils trouvaient difficiles à accepter (Mc. 4.33). Si Jésus avait parlé ouvertement aux foules du règne messianique, il les aurait offusquées. Pourquoi ? Parce que le règne messianique ne correspondait pas aux rêves nationalistes des Juifs... L'emploi de la parabole permettait à Jésus de présenter la vraie nature sous un voile léger et de dissiper progressivement les préjugés terrestres des Juifs. Jésus leur révélait ainsi la nature du règne, les conditions de son établissement, les devoirs de ses sujets, etc." (M. Dauner, 83, pp. 3-4).

Une autre réponse, originale et intéressante, au pourquoi des paraboles nous est donnée par A.C. Thiselton. Après avoir évoqué les différentes interprétations données au texte difficile de Mc. 4.11-12 ("afin qu'ils voient mais ne perçoivent pas, entendent mais ne comprennent pas, de peur qu'ils se convertissent et soient pardonnés"), il dit que "Jésus a utilisé les paraboles afin de prévenir une compréhension prématurée non *accompagnée par un changement intérieur*. Cela implique la notion de jugement (comprise ici par l'allusion à l'aveuglement d'Israël dans l'A.T.) puisqu'une personne qui n'a ni la volonté ni la capacité de comprendre doit subir le châtiment que cette faute entraîne. Mais cela implique aussi de la compassion et de la miséricorde, car les paraboles préviennent un rejet prématuré et superficiel de l'Évangile" (85, p. 112).

Ce que dit J. Jeremias est vrai pour beaucoup de paraboles : elles "correspondent à une situation de conflit : elles justifient, défendent, attaquent, provoquent... chacune d'elles exige une réponse sur-le-champ" (62, p. 31).

Les paraboles de Jésus ne laissent jamais l'auditeur indifférent : elles lui permettent "de se redécouvrir lui-même et le monde dans lequel il vit" (V. Weymann, Steiner, 80, p. 15). Jésus ne lui permet pas de rester neutre : il le fait entrer personnellement dans le débat. D'où ces questions que nous trouvons dans maintes paraboles : "Que vous en semble ?... Ne fallait-il pas ?... Lequel des deux ?" et l'avertissement : "Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende !" En somme : vois, juge et agis ! Aussi les paraboles opéraient-elles souvent un tri entre ceux qui voulaient suivre Jésus et comprendre son enseignement et ceux qui n'étaient pas prêts à faire l'effort nécessaire, parce qu'au fond ils ne désiraient pas le suivre.

Le même effort nous est demandé dans la compréhension de ces paraboles.

### **L'interprétation des paraboles au cours des siècles**

Dès les premiers siècles de notre ère, l'interprétation des paraboles s'est orientée vers l'allégorisation : chaque détail devait signifier quelque chose de précis. Deux raisons pour cela : 1. les seules fois où Jésus lui-même a expliqué une parabole, il a donné la signification de *plusieurs* détails (voir Mt. 13.20-23, 37-39). Lorsque ses disciples l'ont interrogé sur la raison de l'enseignement parabolique, sa réponse (Mt. 13.10-17) pouvait faire croire qu'il y avait un sens caché aux gens "du dehors" et accessible aux seuls initiés. 2. "Dans le monde hellénistique, on tenait les mythes pour porteurs de connaissances ésotériques et leur interprétation allégorique était, par suite largement répandue; dans le judaïsme hellénistique aussi, l'exégèse allégorique faisait

école. On pouvait s'attendre de ce fait à ce que les maîtres chrétiens aient recours à la même méthode" (C.H. Dodd, 36, p. 15 cité Jeremias, 62, p 19).

Ainsi Irénée, Tertullien, Origène et saint Augustin ont tous traité les paraboles comme des allégories. Dans la parabole du Bon Samaritain, par exemple, l'homme, c'est Adam, qui allait de Jérusalem (de la communion avec Dieu) à Jéricho (cité de la lune, donc vers le caractère mortel); les voleurs (le diable et ses anges) l'ont dépouillé (de son immortalité), battu (en le persuadant de pécher) et laissé à demi-mort (spirituellement mort); le prêtre et le Lévite (c'est-à-dire les représentants du ministère sacerdotal de l'ancienne alliance) n'ont rien fait pour lui, mais le Samaritain (= Christ) a bandé ses plaies (les conséquences du péché), après y avoir versé de l'huile (l'espérance) et du vin (l'esprit de service). Il l'a pris sur sa monture (sur la chair de son incarnation) et amené à l'hôtellerie (= l'Eglise); à son tenancier (=Paul), il a donné deux deniers (la promesse de la vie présente et de celle de venir).

Certains rapprochements sont suggestifs et peuvent être fort édifiants, mais... ce n'est pas le sens que Jésus a donné à cette parabole, ni celui que Luc a entendu lui conférer en l'incluant dans son évangile. Or, c'est là ce qu'il nous faut trouver avant tout.

L'interprétation allégorique a dominé l'exégèse des paraboles jusque vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Parmi les Réformateurs, seul Calvin a manifesté quelque réticence à la suivre - et un jésuite espagnol, Maldonatus (1533-1583) qui pour cela, fut accusé d'hérésie par la Sorbonne. C'est à la fin du siècle dernier qu'après une première réaction du Hollandais C.E van Koestfeld, A. Jülicher publia en Allemagne deux volumes sur les paraboles dans lesquels il défendait l'idée que chacune d'elles n'a qu'une seule "pointe" qui, d'ailleurs, pour lui, était une leçon morale très élémentaire. C.H. Dodd (1935) et J. Jeremias (1947) ont repris l'idée tout en corrigeant l'optique de Jülicher. "La tâche de l'interprète des paraboles, disait Dodd, est de trouver, si possible, le cadre de la parabole dans la situation rapportée par les évangiles" (35, p. 26). En France, D. Buzy (1912) et J. Pirot (1943) ont également insisté sur la différence entre la parabole, où l'attention doit se concentrer sur le "trait principal", et l'allégorie qui est "une série coordonnée de métaphores se rapportant au même sujet" (Pirot, 43, p. 17). La distinction tranchée de ces deux genres et l'unité de sens de la parabole ont régné jusque dans les années 60 où ces "résultats acquis" de la science exégétique ont été remis en question.

Plus récemment encore, les représentants de la "nouvelle herméneutique" ont porté toute leur attention sur la forme littéraire, la structure et l'interprétation existentielle de la parabole, le cadre historique étant pour eux indifférent. Ce qui importe, c'est l'application qui replace l'homme moderne devant un défi, comme Jésus l'a fait pour ses contemporains. Cependant, la négligence du cadre dans lequel les paraboles ont été prononcées prive les leçons qu'on en tire de l'autorité de Celui qui les a prononcées. Ce ne sont plus que des histoires morales qui n'ont d'autre poids que celui de la notoriété de l'interprète et de son système philosophique.

### **Paraboles et allégories**

Dans l'allégorie, chaque détail a une signification spirituelle - même si elle n'est pas indiquée. L'allégorie la mieux connue dans les milieux chrétiens est *Le voyage du pèlerin* de John Bunyan (qui fut pendant longtemps le livre le plus répandu après la Bible). Jn. 10 et Jn. 15 nous rapportent deux allégories en partie expliquées par Jésus lui-même : "Je suis la porte des brebis"; le loup est évidemment le diable, les mercenaires, les mauvais bergers. "Je suis le vrai cep et mon Père est le vigneron"; les sarments représentent les chrétiens, l'émondage, l'épreuve ? L'allégorie peut aussi avoir une "pointe"; c'est l'idée dominante, le trait qui a le plus de relief.

La parabole est une *histoire*, prise généralement dans la vie courante, qui a *un* trait principal et pose essentiellement *une* question à l'auditeur.

Cependant, on s'est aperçu que la distinction entre les deux genres n'est pas aussi tranchée qu'on le supposait. Dans la *parabole* du semeur et dans celle de l'ivraie, Jésus indique la signification d'au moins 7 éléments différents (Mt. 13.18-23, 36-43). Et pourtant, ce sont des paraboles, parce qu'elles se fondent sur des histoires cohérentes et elles ont chacune *une* leçon principale. C'est pourquoi, à partir des années 60, on a préféré parler d'un "continuum allégorique" comprenant des degrés divers d'allégorisation, allant de la parabole pure, où tout est effectivement subordonné à un seul trait principal, en passant par la parabole allégorisante où plusieurs traits ont leur importance, à l'allégorie du style de Jn. 15.<sup>41</sup>

Du même coup, la règle de la "pointe" unique de la parabole fut aussi mise en question. "C'est l'une des gloires de la littérature de pouvoir incorporer une multiplicité de sens même dans une unité aussi petite qu'une métaphore" (L. Ryken, 84, p. 149). Même si une parabole a un trait principal, les traits secondaires ne sont pas nécessairement "littéraires", c'est-à-dire destinés seulement à enjoliver le récit. Historiquement, la parabole du Fils prodigue était dirigée contre les pharisiens et le trait principal en est, sous ce rapport, l'attitude du fils aîné contrastant avec celle du père. Cependant, on ne saurait ignorer les autres thèmes bibliques illustrés par cette histoire : le choix que chaque homme doit faire dans sa vie, la liberté que Dieu nous laisse de lui tourner le dos, les conséquences désastreuses du péché, une illustration de la repentance<sup>42</sup>, la nature de Dieu, la joie de la réconciliation... Nous ferions un grave tort à la Parole de Dieu si, au nom de la règle du sens unique, nous nous condamnions à ignorer tous ces aspects de ce récit qui, peut-être plus que tout autre, a inspiré des prédications et motivé des conversions - et l'aurait sans doute fait même sans l'épisode du fils aîné considéré par certains comme un "appendice".

### Diverses sortes de paraboles

Certaines paraboles sont si simples que les exégètes leur refusent le titre de paraboles et les classent avec les métaphores : le trésor, la perle, le levain.

Il y a les paraboles-exemples où récit et enseignement sont sur le même plan (le pharisien et le publicain; le mauvais riche et Lazare). Il y a aussi les paraboles que H. Kahlefeld appelle simplement des "leçons", comme l'histoire du Bon Samaritain : "il n'y a rien à transposer; l'auditeur s'entend dire plutôt : *"Toi, fais de même"*... *Maxime et récit forment un tout compact*" (69, p. 5). Dans la plupart des autres, l'histoire se déroule sur le plan terrestre, la signification court parallèlement sur le plan spirituel.

Certaines paraboles sont plus complexes. J. Pirot classe trois d'entre elles dans le genre "parabole à chambre haute" (par comparaison avec les maisons palestiniennes) : le fils prodigue, les ouvriers de la vigne, le mauvais riche. Ce sont "des paraboles contrôlées, mises à l'épreuve de la contradiction. Leur conclusion est déjà énoncée à la fin de la première partie. Dans la seconde, un personnage secondaire la contredit, l'attaque et le personnage principal la défend et montre sa nécessité absolue" (Pirot, 43, p. 169). Ainsi la conclusion de la première partie du Fils prodigue était, comme celle des deux paraboles précédentes, la joie de la retrouvaille. Le fils aîné ne veut pas se réjouir. Le père intervient pour dire qu'"il fallait se réjouir". La "chambre haute" de la parabole des ouvriers de la vigne est constituée par le murmure des ouvriers de la première heure qui contestent la justice de la décision. Le propriétaire de la vigne maintient son droit à être bon comme il lui plaît; "l'autonomie de la bonté du maître de la vigne, voilà le trait principal" (Pirot, 43, p. 204).

---

<sup>41</sup> Voir Raymond E. Brown : "Parabole and Allegory Reconsidered", *Novum Testamentum* 5, 1962, pp. 36-45; "Certaines paraboles demandent une interprétation allégorique des détails"; L. Ryken, 84, pp. 145-150. M.D. Goulder a même conclu, après examen détaillé de toutes les paraboles, que celles de Matthieu contiennent 82% d'éléments allégoriques, celles de Marc 75% et celles de Luc 60% (Characteristics of the Parables in several Gospels, *Journal of Theological Studies*, n. s. 19, 1968, pp. 58-62).

<sup>42</sup> Voir A. Kuen : *Il vous faut naître de nouveau*, pp. 63-67.

De même, la condamnation du riche jouisseur est confirmée dans la deuxième partie de la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare : même l'apparition d'un mort n'arrêtera pas les cinq frères engagés sur la même pente fatale s'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes.

Finalement, on peut encore distinguer des "paraboles à cliché négatif" où le personnage principal est "un fils du siècle" dont les caractères négatifs doivent servir d'arrière-plan sombre contrastant avec les qualités de Dieu et celles qu'il attend des siens : l'économie infidèle, le juge inique, l'ami importun. La leçon principale se dégage par un raisonnement *a fortiori*.

On a classé les paraboles de diverses manières. J. Jeremias a distingué 8 groupes : 1. Le salut est là. 2. La miséricorde de Dieu pour ses "débiteurs". 3. La grande confiance (de Jésus dans l'avenir du Royaume; grain de sénevé, levain, semeur...). 4. Devant la catastrophe. 5. Les exigences de l'heure. 6. Comment doit vivre un disciple. 7. La passion et la manifestation glorieuse du Fils de l'homme. 8. L'accomplissement. A. Hunter les a ramenées à 4 catégories : 1. La venue du Royaume. 2. La grâce du Royaume. 3. Les hommes du Royaume. 4. La crise du Royaume, auxquelles il rattache 4 paraboles qui parlent du jugement final et de la vie éternelle.

### **Comment "fonctionne" une parabole ?**

La parabole, avons-nous dit, était une arme entre les mains de Jésus. Il l'a employée pour gagner les auditeurs bien disposés à la vision du Royaume et pour dénoncer et confondre ses adversaires. Beaucoup de ces paraboles agissaient par l'effet de surprise : les choses tournaient autrement que de manière habituelle, logique, humainement prévisible : aucun Juif ne s'attendait à ce qu'un Samaritain vienne en aide au blessé de la route négligé par l'élite religieuse du peuple élu, à ce que les invités des noces royales soient des mendiants, des impotents et des clochards; le père du prodigue aurait eu toutes les raisons de commencer par faire la leçon à son fils ingrat tombé dans une juste dèche; tout le monde espérait que Jésus dénoncerait la malhonnêteté de l'économe infidèle, que les ouvriers de la première heure seraient mieux rétribués que les derniers. L'inattendu de la conclusion était destiné à provoquer une réaction chez l'auditeur : pour ou contre. A. Maillot nous donne comme une clé "souvent fort utile pour l'interprétation des paraboles" la question : "Qu'est-ce qui me choque, et surtout qu'est-ce qui devait choquer les auditeurs du Christ ? Qu'est-ce qui n'est pas normal, pas habituel ?" (73, p. 12).

Mais cette provocation était indirecte. L'identification avec les personnages de la parabole se faisait "à distance", par le biais du récit impersonnel, ce qui laissait à l'auditeur sa liberté : le nouveau style de vie lui était présenté, offert, mais non pas imposé. Les paraboles "ne font pas pression, elles ne font pas violence; elles se contentent d'offrir et laissent libres... ce ne sont pas des arguments-massue mais des arguments libérateurs" (Weymann, Steiner, 80, p. 21) - qui, cependant, nous interpellent.

Nous avons de la peine à imaginer l'effet produit sur les contemporains de Jésus par certaines de ces paraboles parce que nous n'avons plus les mêmes points de référence. Un prédicateur américain a fait l'expérience de "contextualiser" la parabole du Bon Samaritain en remplaçant l'homme tombé entre les mains des brigands par une famille de gens échevelés, mal vêtus, assis un dimanche matin au bord de la route et faisant des signes aux voitures qui passaient. Ni l'ecclésiastique pressé de rejoindre sa congrégation, ni le président d'une importante société locale ne se sont arrêtés. La voiture suivante amenait un athée notoire qui ne mettait jamais les pieds dans une église. C'est lui qui prit la famille malodorante dans sa voiture, les amena au prochain motel, leur paya une semaine de séjour et la location d'une voiture pour que le père de la famille puisse chercher un travail.

Les réactions irritées des auditeurs montrèrent au prédicateur qu'ils avaient bien "entendu" la leçon de la parabole dans le même sens que les auditeurs de Jésus avaient dû entendre celle du Samaritain compatissant. "Nous avons toujours parlé du *Bon Samaritain*, comme si les Samaritains

étaient alors les gens les plus respectés" alors que, pour les Israélites pieux, être un Samaritain et avoir un démon étaient équivalents (cp. Jn. 8.48).

Evidemment, s'il nous faut d'abord expliquer tous les points de référence (pourquoi telle partie du public a dû réagir ainsi, ce que x et y signifiaient), nous détruisons l'effet de la parabole exactement "comme s'il nous fallait d'abord interpréter une histoire drôle" pour expliquer pourquoi elle faisait rire. "Ce qui rend une blague amusante, sa pointe, c'est son caractère immédiat. L'auditeur s'amuse précisément parce qu'il est 'attrapé'. Mais elle ne peut l'attraper que s'il comprend ses points de référence. Or, s'il faut d'abord les lui expliquer, elle perd son impact. Elle ne *fonctionne* plus de la même manière" (Fee, 82, p. 126).

Imaginez l'histoire suivante racontée à un contemporain de Jésus : "Un pessimiste et un optimiste se promènent dans une rue de Moscou. Le pessimiste : 'Tout va mal. Je crois que cela ne pourrait pas devenir pire'. L'optimiste : 'Mais si, mais si...'" S'il faut commencer par expliquer ce qu'est un optimiste, un pessimiste, pourquoi Moscou, ce que la réponse de l'optimiste a, en fait, de plus pessimiste que l'attitude de son interlocuteur... tout l'effet est détruit. Il tient dans le ton de la voix de l'optimiste (encourageant, enjoué) et dans la surprise dès que l'on constate que au lieu de "Mais *non*, mais *non*", l'optimiste a dit : "Mais *si*". La distance sociologique entre certaines paraboles et nous est à peu près la même que celle entre cette histoire et les gens du 1er siècle. La blague est aussi, pour les peuples opprimés, une arme de combat souvent plus efficace que les cocktails Molotov. S.J. Kistemaker compare la parabole à un "cartoon", ces dessins humoristiques qui figurent dans la plupart de nos journaux et qui stigmatisent, mieux que les plus éloquents éditoriaux, la situation politique, sociale ou économique d'un pays (80, p. XIII).

### **Le parallélisme dans les paraboles**

On sait que le parallélisme, c'est-à-dire la répétition de la même vérité sous deux formes légèrement différentes, est l'une des caractéristiques fondamentales de l'esprit hébreu. A.R. Habershon a attiré l'attention sur les parallélismes que l'on peut observer dans les paraboles groupées par deux. Souvent la même vérité est soulignée par deux images qui se complètent. Dans Mt. 5.13-16, le sel et la lumière parlent du témoignage devant le monde, les oiseaux du ciel et les lis des champs (Lc. 12.24, 27-28) du "devoir d'imprévoyance"; dans Lc. 12.54-56, Jésus se sert des nuages et du vent, que ses adversaires savaient bien interpréter, pour dénoncer, par opposition, leur incapacité à discerner les signes des temps (cp. Mt. 16.2-4 : le ciel du soir et celui du matin).

Dans Mt. 13, nous trouvons trois paires de paraboles : 1. semeur-ivraie (v. 1-23, 24-30), 2. grain de sénevé-levain (v. 31-32, 33), 3. trésor-perle (v. 44, 45-46). Le premier couple représente le royaume des cieux sous l'image d'un champ et d'un semeur qui y répand des graines, le deuxième souligne la croissance rapide du royaume, le troisième sa valeur exceptionnelle. L'habit neuf déchiré pour en réparer un vieux et les vieilles outres dans lesquelles on met du vin nouveau (Mt. 9.14-17; Mc. 2.18-22; Lc. 5.36-39) illustrent la même vérité.

On peut aussi rapprocher des paraboles qui ne sont pas naturellement groupées. Dans Mt. 12.25-30 et 43-45 (cp. Lc. 11.21-26), l'homme est représenté dans deux paraboles comme habité par Satan. Dans la première, l'Adversaire est maîtrisé par un plus puissant que lui, dans la seconde, il n'est vaincu que temporairement : les deux paraboles se complètent pour nous enseigner que "la nature a horreur du vide" et que l'expulsion du diable doit être suivie de l'habitation de Christ en nous et d'une vie de constante vigilance. Pour souligner le prix à payer pour être son disciple, Jésus a raconté deux paraboles qui illustrent la nécessité de calculer d'abord la dépense : l'homme qui veut bâtir une tour et le roi qui veut engager des hostilités contre un autre (Lc. 14.28-30, 31-32). Dans Lc. 15 et 16, deux paraboles représentent des hommes qui dilapident le bien d'autrui : le fils prodigue et l'économe infidèle. Cette dernière peut être rapprochée également de l'autre parabole du même chapitre, celle du mauvais riche et du pauvre Lazare : les deux hommes dépensaient les

"richesses injustes" égoïstement, pour leur propre bien. Lc 18 rapporte deux paraboles sur la prière, l'une, celle du juge inique (v. 1-8), nous enseigne quand il faut prier (continuellement), l'autre, celle du pharisien et du publicain (v. 9-14), *comment* prier.

En parlant de son retour, Jésus a représenté les effets de ce retour sur ceux qui seront prêts et ceux qui ne le seront pas par deux paraboles qui l'assimilent à un voleur venant en pleine nuit (Mt. 24.43-44) et à un maître revenant à l'improviste (v. 45-51). Les deux paraboles de Mt. 25 s'appliquent au temps de l'absence du Seigneur parce que cette absence se prolonge pendant lequel nous ne devons *pas* nous laisser surprendre, comme les vierges folles (v. 1-13), mais travailler pour lui avec les talents qu'il nous a confiés (v. 14-30).

Certaines paraboles peuvent être rapprochées, car on y trouve la même expression : "les derniers seront les premiers..." (Mt. 19.30 et 20.16; Lc. 13.30), "celui qui s'élève sera abaissé" (Lc. 14.11; 18.14); "Seigneur, ouvre-nous... je ne vous ai jamais connus" (Mt. 7.21-23; 25.11-12; Lc 13.25), "on vous mesurera avec la mesure que vous aurez utilisée" (Mc. 4.24; Lc. 6.38), "on donnera à celui qui a" (Mt. 25.29; Mc. 4.25; Lc. 19.26), "il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus" (Mt. 20.16).

L'interprétation des paraboles peut tirer profit de ces rapprochements et enrichir l'application de leçons précieuses.

### **La christologie des paraboles**

Dans les paraboles, on rencontre Jésus lui-même : elles sont inséparables de lui. Il est le Roi (Mt. 18.23-25; 22.1-14), l'homme de haute naissance qui part pour un pays lointain (Lc. 19.12-27), l'époux (Mt. 22.1-14; Mt 25.1-13) qui reviendra (Lc. 12.35-48) mais qui est actuellement avec ses amis (Mt. 9.15). Il est le Maître (Mt. 25.14-30) qui partira (Lc. 12.35-48), reviendra de manière inopinée (Mc. 13.32.37) et demandera compte de leur gestion à ses serviteurs (Lc. 16.1-13). Il sera l'hôte du festin des noces (Mt. 22.1-14; Lc. 14.16-24). C'est encore lui qui nous discernons derrière le semeur (Mt. 13.3-23), le propriétaire du vignoble (Mt. 20.1-16; 21.28-31, 33-46; Lc. 13.6-9), le bon berger (Lc. 15.3-7; Jn. 10.1-30). Sa figure apparaît en filigrane dans le Bon Samaritain qui se penche sur les blessés de la route (Lc. 10.30-37), le chercheur des perles (Mt. 13.45-46) comme le médecin (Mt. 9.12-13) et l'homme fort (Mt. 12.25-29). Il est à la fois le constructeur de l'Eglise (Mt. 16.18), le rocher sur lequel elle s'élève (Mt. 7.24-29) et la pierre angulaire de l'édifice (Mt. 21.42-44). Un jour, l'humanité incrédule découvrira sous les traits de l'humble charpentier de Nazareth, le Juge universel (Mt. 5.25-26; Lc. 16.1-13).

Sans doute : "aucune parabole ne parle directement de la personne de Jésus" (Hunter, 71, p. 25), mais elles mettent en scène des personnages ayant des qualités que Jésus a incarnées au plus haut point. "Lorsqu'une parabole décrit la bonté de Dieu, dit Ernst Fuchs, c'est la bonté rendue effective par Jésus. Lorsqu'elle parle du Royaume, alors Jésus est caché derrière le Royaume comme étant son contenu secret" (cité Hunter, p. 25). Ainsi, bien des paraboles illustrent des traits de son caractère et de ses attributs divins : sa grâce et sa miséricorde (Lc. 7.42), sa patience (Mt. 13.24-30; Lc. 15.3-7), sa compassion (Lc. 10.25-37), sa libéralité (Mt. 22.1-14), son amour (Lc. 15.11-32).

Mais nous pouvons aussi nous découvrir nous-mêmes, notre situation et nos comportements en tant que débiteurs de Dieu (Mt. 18.23-25; Lc. 7.40-50), serviteurs (Mt. 20.1-16; 22.1-14; 25.14-30; Lc. 17.7.10), gérants (Mt. 13.52), hôtes (Mt. 22.2-14; Lc. 14.16-24), fils de Dieu (Mt. 21.28-31; Lc. 15.11-32). Dans beaucoup de paraboles, les hommes se répartissent en deux groupes : sages et insensés, fidèles et infidèles, serviteurs et ceux qui haïssent le Maître et ne veulent pas qu'il règne sur eux. Même là où plus de deux catégories sont dépeintes (parabole du semeur, des invités aux noces), elles se ramènent finalement à deux : ceux qui produisent du fruit et ceux qui n'en produisent pas, ceux qui participent au Grand Souper et ceux qui restent dehors.

## Règles d'interprétation des paraboles

Pour interpréter correctement les paraboles, il faut tenir compte de tout ce qui vient d'être dit :

1. Les paraboles se situent dans la ligne du symbolisme de l'A.T. D'ailleurs, elles utilisent souvent un symbolisme conventionnel, bien connu des auditeurs (semer = enseigner, la semence = la Parole de Dieu, le vignoble = Israël, son propriétaire = Dieu, qui est aussi le Berger et le Père). Donc : rester dans une interprétation qui tient compte de ce symbolisme.

2. La parabole obéit aux règles du conte populaire (donc: tenir compte de ces règles). Elle était une arme de combat. Donc : la situer exactement dans le ministère de Jésus et, pour certaines d'entre elles, dans le conflit qui l'opposait à ses adversaires.

3. Certaines paraboles se rapprochent de l'allégorie, d'autres contiennent quelques traits allégoriques ou sont des paraboles pures. Donc : déterminer, à côté du trait central, les traits allégoriques à prendre en compte.

4. Il existe différentes sortes de paraboles. Donc : déterminer le genre de la parabole que nous étudions, ses caractéristiques, en la rapprochant d'autres du même genre.

5. Essayer d'imaginer l'effet de la parabole sur l'auditoire d'alors pour identifier le but visé. Quelle en était la "pointe" ?

6. Chercher s'il y a une parabole semblable en tenant compte de la règle du parallélisme, et voir comme elle éclaire la leçon de la nôtre.

7. Ne pas oublier de voir l'élément christologique de la parabole.

## Etapas de l'interprétation d'une parabole

### 1. Déterminer le cadre de la parabole

A quelle occasion fut-elle prononcée ? Parfois l'évangéliste nous indique pourquoi Jésus l'a racontée : "Les pharisiens et les scribes murmuraient et disaient : Celui-ci accueille des pécheurs et mange avec eux. Mais Jésus leur dit cette parabole" (Lc. 15.2-3). "Jésus leur dit une parabole pour montrer qu'il faut toujours prier et ne pas se lasser" (18.1). "Il ajouta une parabole parce qu'il était près de Jérusalem, et qu'on pensait que le royaume de Dieu devait apparaître à l'instant" (19.11). Il est évident qu'une telle indication a priorité sur tout ce que nous pourrions trouver comme but de la parabole.

Le cadre comprend d'abord les circonstances *historiques* de la parabole : les événements qui la précèdent - et éventuellement la motivent - et qui la suivent (indiquant les réactions de certains groupes d'auditeurs), les entretiens dans lesquels elle s'insère, les actions qu'elle explique.

Quelle place la parabole occupe-t-elle dans le cadre général du ministère de Jésus (début en Galilée; milieu, où les uns et les autres s'interrogent encore; période finale où les jeux sont faits) ? A qui s'adresse-t-elle : aux disciples, aux adversaires, aux deux, à un homme en particulier ?

Chaque parabole "fut prononcée à un moment donné de la vie de Jésus, dans des circonstances qui ne se sont produites qu'une fois et qui furent souvent imprévues... il est naturel de penser qu'elles se rattachent à des incidents concrets (par exemple Mt. 24.43; Lc. 10.30s.; 12.16s.; 16.1s.)" (J. Jeremias, 62, p. 31, 35).

Mais il nous faut considérer aussi le *cadre inspiré* dans lequel elles nous sont présentées, c'est-à-dire leur place dans les évangiles.

Plusieurs paraboles furent prononcées en *réponse à des questions* : "Pourquoi votre maître mange-t-il avec des publicains et des pécheurs ?" Cette question des pharisiens introduit la petite parabole des malades qui ont besoin d'un médecin (Mt. 9.11-12). La citation d'Os. 6.6 qui suit éclaire aussi la parabole. En effet, dans Os. 5.13, il est question de la maladie d'Ephraïm et de Juda qu'on a d'abord voulu guérir en s'adressant au roi d'Assyrie "Mais ce roi ne pourra ni vous guérir, ni porter remède à vos plaies". Dans Os. 6.1, le prophète indique d'où viendra le secours : "Venez, retournons à l'Éternel... il nous guérira". Le contexte de la citation indique donc qui sont ces malades et qui est le Médecin, mais aussi dans quelles dispositions venir à lui.

La parabole des amis des nocés qui ne peuvent jeûner tant que le fiancé est avec eux répond à la question des disciples de Jean-Baptiste à Jésus : "Pourquoi nous et les pharisiens jeûnons-nous et tes disciples ne jeûnent pas" ? (Mt. 9.14). La petite parabole opposant ce qui entre dans la bouche et ce qui en sort (Mt. 15.11) répond à la question des pharisiens choqués parce que les disciples de Jésus ne respectaient pas la tradition de l'ablution des mains avant les repas. Cette parole scandalisa les pharisiens. Les disciples le rapportèrent au Maître qui répondit par deux autres petites paraboles (la plante non plantée par le Père et l'aveugle conduisant un autre aveugle : Mt. 15.13-14).

La parabole du Bon Samaritain répond à la question du docteur de la Loi : "Que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ?" (Lc. 10.25-37). Celle des mauvais vigneron suit de près la question des pharisiens : "Par quelle autorité fais-tu ces choses et qui t'a donné l'autorité de les faire ?" (Mc. 11.28; 12.1-12; Lc. 20.2. 9-19; dans Mt. 21, la parabole des deux fils s'insère entre la question de cette parabole). "Combien de fois dois-je pardonner à mon frère s'il pêche contre moi ?" : en réponse, Jésus raconta la parabole du serviteur impitoyable (Mt. 18.23-35). Parfois, la parabole répond à une demande : voir Lc. 11.1 et la parabole des trois amis (v. 5-8); Lc. 12.13 et v. 16b-21; Jn. 12.21 et v. 23-25.

Mettre aussi les paraboles propres à un évangile en rapport avec le but particulier de cet évangile : Mt. 13.44-52; 24.45-51; 25.1-46; Lc. 10.25-37; 11.5-8; 12.16-21, 35-48; 13.6-9; 14.7-11, 12-24; 15.3-32; 16.1-8, 19-31; 17.7-9; 18.1-14; 19.11-27.

## 2. *Rechercher la vérité centrale*

Par chaque parabole, Jésus a voulu illustrer *une* vérité. La parabole ne contient donc pas un résumé symbolique de toute la doctrine chrétienne. Elle n'en éclaire qu'un aspect. C'est ce trait principal qu'il s'agit de déterminer : quelle est "la pointe" de la parabole ? Parfois, le contexte nous l'indique comme nous venons de le voir. Ou bien Jésus lui-même tire la leçon (Mt. 25.13; Lc. 17.10; 18.14). Dans d'autres cas, le discours qui suit ou la réaction des auditeurs peut nous mettre sur la piste (voir Lc. 16.9-15 : 20.19). Le trait principal se reconnaît encore à son relief, c'est-à-dire à l'importance qu'il a dans le récit ou dans son explication, à la facilité de lui subordonner les autres traits, à son accord harmonieux avec le contexte historique ou doctrinal. "Si nous possédons la bonne clé, non seulement elle ouvrira, mais encore elle tournera sans grincement, sans effort" (R.C. Trench, *Les Paraboles*, 79, p. 35). Les paraboles parallèles peuvent aussi nous aider à identifier le trait central.

## 3. *Subordonner les traits secondaires au trait principal*

Ces traits secondaires servent généralement à mettre le trait principal en relief. Les caroubes, objet de la convoitise du fils prodigue, témoignent de la misère extrême dans laquelle il était tombé, image de la misère et des désirs insatisfaits de l'homme qui s'est éloigné de Dieu. La robe, l'anneau

et le soulier que le père lui donne sont autant de marques de son amour et de sa sollicitude, ces cadeaux prouvent et soulignent le pardon accordé à celui qui revient à son Père. Si nous cherchons la signification symbolique de tous ces détails, nous risquons de nous engager dans la voie de l'allégorisation qui a mené les Pères de l'Eglise dans l'impasse que l'on sait. Même dans les paraboles qui contiennent des traits allégoriques expliqués par Jésus, ces éléments sont au service de la leçon centrale : dans la parabole du semeur, les détails expliqués renforcent la vérité que Jésus voulait inculquer aux foules comme aux disciples : Prenez garde à la manière dont vous écoutez la Parole de Dieu, à ce que vous en faites.

Certaines paraboles complexes peuvent avoir deux pointes, mais c'est l'exception. La parabole des mines (Lc. 19.11-28) a un double foyer: deux épisodes s'entremêlent intimement : 1. les serviteurs auxquels le Maître confie des mines pour qu'ils les fassent valoir durant son absence; 2. le prétendant investi de la royauté. Chacun de ces épisodes aurait pu constituer le sujet d'une parabole et avoir sa "pointe" (comme c'est le cas de la parabole des talents, Mt. 25.14-30). Leur combinaison indique que c'est précisément dans le contexte de l'hostilité de nos contemporains envers le Maître que nous avons à faire valoir les dons qu'il nous a confiés.

Dans l'analyse des détails de la parabole, ne soyons pas trop prompts à tirer des leçons de certains traits insolites - pour nous. Peut-être s'expliquent-ils par les coutumes d'alors. On a beaucoup glosé sur la prodigalité et le gaspillage du semeur de la parabole qui répand sa précieuse semence sur le chemin, sur le rocher et dans les ronces où elle n'a aucune chance de fructifier. J. Jeremias nous donne une explication qui est peut-être plus proche de la réalité : "En Palestine, on sème avant de labourer... c'est intentionnellement que le semeur jette son grain sur le sentier qu'ont tracé les villageois à force de traverser les champs, puisque celui-ci doit disparaître lors du labour. Intentionnellement aussi, il sème sur les ronces desséchées qui jonchent le sol en friche, car elles aussi seront retournées. Ne soyons pas non plus surpris maintenant que des grains tombent sur le sol rocheux : la roche calcaire, recouverte seulement d'une fine couche de terre arable, n'apparaît pas à la surface, avant que la charrue ne vienne en crissant s'y heurter. Ainsi ce que l'Occidental tient pour une maladresse est-il de règle en Palestine" (62, p. 18).

Nous comprendrons mieux pourquoi la femme de la parabole de Lc. 15.8-10 a cherché avec tant d'assiduité la drachme perdue si nous savons que le jour de mariage le fiancé donne à sa future épouse un collier de dix pièces d'argent qu'elle portera comme un gage de fidélité. Elle n'a le droit d'utiliser cet argent que si elle est veuve et dans le besoin (B.M. Bowen, 84, pp. 37-38).

L'ivraie dont il est question dans Mt. 13.25 est une plante dont les graines sont amères et vénéneuses. Elle ne peut guère être distinguée du blé avant la maturité. Plus on approche de la moisson, plus la distinction devient aisée : le blé, dont les grains sont de plus en plus lourds, penche ses épis vers le sol, alors que l'ivraie, légère, reste droite. Avant de moissonner le blé, le fermier coupe les têtes dressées de l'ivraie et les rassemble en gerbes pour les brûler ensuite. (*Ibid*, pp. 90-91). "La moisson, les noces et le vin étaient des symboles juifs de la fin des temps. Le figuier était un symbole du peuple du Dieu. On met un boisseau sur une lampe pour l'éteindre immédiatement. L'agneau qui s'est égaré loin du troupeau se couche et ne bouge plus, il faut donc aller le chercher. Un grain de moutarde donne un plant pouvant atteindre plus de 3 mètres de hauteur. Une mesure de levain suffit à faire lever une pâte susceptible de nourrir 162 personnes" (B. Ramm, 56, p. 260 citant surtout Jeremias).

Des voyageurs du Moyen-Orient ont également remarqué "dans certains mariages lorsque les invités du fiancé sont entrés dans la maison, les portes sont rapidement closes et l'on n'autorise plus personne à rentrer après cela. Dans certains cas, la famille du fiancé fournit des habits spéciaux à tous les invités qui doivent obligatoirement les porter, ces coutumes jettent une vive lumière sur les paraboles rapportées dans Mt. 22.1-14 et 25.1-13" (G.C. Weiss, 74, pp. 88-89). Tout ce qui nous

permet de mieux connaître les mœurs et les coutumes de la vie palestinienne au 1er siècle nous aide à mieux comprendre ces détails des paraboles (voir aussi D. Rops, 61; A. Chouraqui, 71).

#### 4. *Tirer de la parabole des applications, mais non des doctrines*

"Comparaison n'est pas raison" et une image ne saurait constituer la base d'une règle de foi. Toute doctrine doit s'appuyer sur des déclarations claires et explicites des Ecritures et non sur une interprétation d'un texte symbolique. Les hérétiques de tous les siècles se sont servis des paraboles pour justifier leurs extravagances; ils ont vu dans les personnages des paraboles le Demiurge des gnostiques, la Sagesse, le Pape, les Goths et les Lombards, la doctrine de Calvin et l'Eglise de Genève...

Il nous faudra donc toujours appuyer la vérité centrale de notre parabole sur un certain nombre de citations claires des discours de Jésus ou des lettres des apôtres.

L'interprétation des paraboles demande autant de prudence et d'humilité que de connaissance de l'ensemble des Ecritures. "Les paraboles ne sont pas faites pour nous donner un enseignement systématique, mais pour éveiller les âmes" (A. Aeschlimann, 64, p. 11). On ne saurait, par exemple, s'appuyer sur la parabole de l'ivraie pour s'opposer à toute discipline dans l'Eglise, car 1. dans l'explication que Jésus donne, il indique que "le champ est le monde" et non l'Eglise. 2. les épîtres enseignent clairement qui fait partie de l'Eglise et comment exercer la discipline envers ceux qui démentent par leur conduite la foi qu'ils ont professée.

L'application des paraboles devra partir du trait central et voir comment cette vérité peut modifier *ici et maintenant* notre comportement. L'exégèse historique des paraboles a rendu un grand service à l'herméneutique en les replaçant dans le cadre qui leur a donné naissance mais, comme le dit A. Hunter, on se demande parfois si ces exégètes n'ont pas "lié si bien historiquement les paraboles à leur temps, les ont enfermées loin de nous dans la camisole de force du judaïsme du premier siècle, que les ripostes de Jésus en paraboles aux pharisiens chicaneurs, ses avertissements aux fougueux zélotes et ses défis *ad hominem* aux conducteurs d'Israël n'ont plus grand chose à nous dire, à nous qui vivons dans ce 20e siècle si différent" (71, p. 26). C'est pourquoi Hunter plaide pour une approche *existentielle* des paraboles. "Pour l'existentialiste, la vérité est quelque chose à faire... la pensée existentielle, née d'une inquiétude, implique la réponse, l'engagement et l'obéissance. Les paraboles ne sont pas des propositions didactiques mais des appels à la décision... Leurs thèmes nous concernent encore aujourd'hui" (*Ibid*).

Certaines paraboles ont plus d'une application. Le but de la parabole du juge inique nous est indiqué par Luc lui-même : Jésus leur adressa une parabole, pour montrer qu'il faut toujours prier et ne pas se relâcher" (Lc. 18.1). Cependant, la fin de la parabole pointe vers une autre application : "Mais quand le Fils de l'homme viendra trouvera-t-il la foi sur la terre" (v. 8). La dimension eschatologique indiquée par cette parole autorise l'interprète à voir dans la veuve importune une image de l'Eglise persécutée qui implore Dieu : "Fais-moi justice de ma partie adverse" (v. 3) et comme l'une des applications, l'exhortation à la persévérance dans la foi qui inspire la prière, jusqu'au moment du Retour de Christ.

Il ne faut pas nous étonner si dix prédicateurs tirent de la même parabole dix applications différentes : c'est en cela que se révèle la richesse d'un texte. Comme l'a dit Matthias Claudius, évêque de Turin au 9e siècle : "Les paroles de Christ sont comme une fontaine intarissable. Si vous puisez dans cette fontaine de sagesse, elle se remplit de nouveau, et la seconde vérité que vous en

retirez est plus pleine et plus splendide que la première. Il en est ainsi de tout ce que Christ a proclamé: de ses paroles et de ses paraboles.<sup>43</sup>

---

<sup>43</sup> On trouvera dans A. Kuen, *Comment lire la Bible*, pp. 61-68 un canevas d'étude d'une parabole facile (Le Bon Samaritain), d'une parabole difficile (L'économiste infidèle) et un questionnaire pour l'étude personnelle d'une parabole (les mines).

# Chapitre 25

## L'interprétation d'un texte tiré d'une épître

### Les épîtres sont des lettres

Les épîtres occupent la majeure partie du N.T. Le genre littéraire de l'épître se situe entre la lettre personnelle et le traité (ou l'essai). Certaines épîtres (comme Philémon ou les Pastorales) sont plus proches de la première catégorie, d'autres (Romains, Ephésiens) ressemblent au genre "lettre-essai" ou à la "lettre ouverte" adressée à un large public, un genre qui existait depuis le 5<sup>e</sup> s. av. J.-C. et qui s'est répandu dans l'Empire romain au cours du 1<sup>er</sup> s. av. J.-C. Ces lettres faisaient un peu fonction de mass-media, surtout lorsqu'elles émanaient d'autorités politiques, philosophiques ou littéraires. On a retrouvé 931 lettres de Cicéron dont une grande partie était destinée à un large public.

Aucune des épîtres du Nouveau Testament ne rentre directement dans le genre "lettre-essai" où, sous la fiction d'une lettre à une personne ou à une collectivité, un auteur expose au public ses pensées et ses théories philosophiques. Ce sont toujours des écrits de circonstance s'adressant à des destinataires précis avec des buts bien définis. Néanmoins, chacune d'elles est aussi destinée à une ou plusieurs collectivités : elles devaient être lues dans les différentes communautés de la ville (Rom. 16.5, 15) ou de la province (1 Cor. 1.2), ou même circuler d'une Eglise à l'autre (Col. 4.16). Même les plus personnelles, comme Philémon et les Pastorales, s'adressaient à toute la communauté dont les destinataires faisaient partie (Phm. 2-3; 1 Tim. 6.21; 2 Tim. 4.22; Tit. 3.15). Elles ont d'ailleurs très rapidement débordé le cadre local (2 Pi. 3.15 fait état de "toutes les lettres" de Paul, donc Pierre en a connu un certain nombre, et ses correspondants dispersés dans plusieurs provinces aussi). Vers la fin du 1er siècle, Clément de Rome semble avoir connaissance de la plupart de ces lettres et au début du second siècle, nous trouvons des traces indubitables de collections plus ou moins complètes des épîtres en Asie mineure et ailleurs (voir A. Kuen, 82, pp. 64-66).

Ces caractéristiques des épîtres sont utiles à connaître pour leur interprétation : ce sont toujours des lettres plus ou moins personnelles, des écrits de circonstance coulés dans le moule conventionnel de l'époque, mais par lesquels Dieu nous enseigne des vérités et des principes permanents.

### Quatre caractéristiques des épîtres

1. *Toutes les épîtres sont des lettres portant à un haut degré la marque de leur auteur.*

Les épîtres sont des lettres. Notre manière de lire une lettre peut nous guider vers les bons principes d'interprétation des épîtres.

Lorsque nous recevons une lettre, la première question que nous nous posons - même avant de l'ouvrir - est : Qui est-ce qui m'écrit ? Notre réaction instinctive à une lettre est en grande partie fonction de notre attitude envers la personne de notre correspondant. Si c'est un inconnu, nous sommes intrigués, nous cherchons à chaque ligne des indices qui nous permettent de cerner sa personnalité et ses motivations : Est-ce quelqu'un de cultivé ? Quelles sont ses dispositions à mon égard ? Va-t-il droit au but ou prend-il mille détours ? Est-il affectueux ou agressif, simple ou compliqué ? Peut-être devrions-nous, de temps en temps, nous replacer dans la situation d'un membre de l'Eglise de Colosses ou de Rome qui entend pour la première fois la lecture de l'épître de Paul adressée à sa communauté, pour retrouver la fraîcheur des réactions que devait susciter en lui cet écrit.

Si, au contraire, nous connaissons bien notre correspondant, nous aurons d'emblée une attitude favorable ou défavorable envers sa missive, car nous supposons qu'elle sera dans la ligne de son caractère : aimable ou hargneuse, cherchant à nous faire plaisir ou exposant une fois de plus ses plaintes, ses récriminations contre Untel, sa hargne contre tel groupe ou contre la société. Généralement, ces premiers mots confirment nos sentiments et stimulent notre plaisir de lire... ou notre tentation de remettre la lecture à plus tard. Car avec la lettre, c'est toute la personne qui vient vers nous. Nous retrouvons les indices de sa personnalité tout au long de sa lettre : dans le style, dans le choix des mots, dans la forme de l'esprit et de pensée qui commande les raisonnements, dans les traces de la formation subie et des influences du milieu. En tout cas, nous le confondrions pas une de ses lettres avec celle d'un autre ami, même si les deux étaient tapées à la machine. Ainsi chaque épître du Nouveau Testament porte la marque de son auteur : impossible de confondre une lettre de Paul avec celles de Jean : le style, la marche de la pensée, les idées, la communication avec les correspondants, tout est différent. Plus nous connaissons leurs personnalités, mieux nous comprendrons et nous apprécierons leurs lettres.

Pour comprendre les épîtres de Paul, il faut non seulement comprendre son vocabulaire et ses concepts, mais encore pénétrer les lois qui régissent son esprit et son comportement intellectuel. Il aime les antithèses (par exemple Rom. 5.15-19), la personnification des idées (Rom. 5.20; chapitre 7), les métonymies (voir A. Kuen, 82, pp. 57-58), l'exposé-dialogue. Nous avons de la peine à le suivre dans la subtilité parfois déconcertante de son raisonnement qui obéit aux règles de la dialectique juive ou de la rhétorique ancienne, qui présente les idées de manière plus concentrique que linéaire (voir A. Kuen, 82, pp. 59-62). Nous sommes déroutés par sa logique plus verbale qu'idéelle, c'est-à-dire qui accroche tout un développement à un mot qu'il vient d'énoncer, puis se laisse de nouveau happer par un autre. Pour bien saisir sa pensée, il ne faut pas le forcer dans le cadre de nos schémas cartésiens, mais le suivre dans ses méandres comme dans le dédale tortueux des ruelles d'une cité antique. "Saint Paul, auteur inspiré, reste saint Paul, et il se livre tel qu'il est : à nous de le comprendre tel qu'il se présente, et non tel que nous voudrions le voir" (G. Thils, 42, p. 55).

La lecture d'une biographie de Paul nous sera fort utile pour mieux apprécier le contenu des épîtres. Chaque circonstance de sa vie reflète dans ses lettres (conflits avec les judaïsants, emprisonnement, solitude) et leur donne un style et un cachet particuliers. Un exercice fort utile serait de lire de manière cursive l'ensemble de ses écrits dans l'ordre chronologiques de leur rédaction (Galates, Thessaloniens, Corinthiens, Romains Ephésiens, Colossiens, Philémon, Philippiens, 1 Timothée, Tite, 2 Timothée) et de noter la maturation de sa personne et de sa pensée. Nous nous familiariserions avec les particularités et l'évolution de son vocabulaire et de son style ainsi qu'avec ses habitudes littéraires. Pour cette lecture cursive, il faudrait surtout se garder de vouloir tout comprendre. Laissez-vous simplement imprégner par l'atmosphère qui émane de cette personnalité si riche et si attachante. Après cela, vous aborderez la lecture de chaque épître avec les mêmes sentiments qu'en ouvrant la lettre d'un ami très cher.

N'oublions pas non plus que, dans la plupart des cas, les destinataires des épîtres connaissaient la personne et la pensée de celui qui leur écrivait. La lettre qu'il leur adressait présupposait la connaissance de l'ensemble de la doctrine chrétienne; l'auteur se concentrait sur les points où des déficiences ou des déviations lui avaient été signalées. C'est pourquoi si l'on faisait un tableau signalant le nombre de versets consacrés à différentes questions dans les épîtres, on ne pourrait pas en déduire une échelle de valeur des différents points de doctrine ou de vie. D'après les épîtres aux Thessaloniens, on pourrait croire que la doctrine des événements futures doit occuper le premier plan dans la pensée des chrétiens; mais dans l'épître aux Romains, le Retour de Christ n'est même pas mentionné.

## 2. Toutes les épîtres sont des écrits de circonstance

La deuxième question qui nous vient en recevant une lettre est : "Pourquoi m'écrit-il ? Nous-mêmes nous n'écrivons jamais sans raison particulière; nous le faisons pour répondre à une demande, pour remercier, féliciter, demander un service, un renseignement, donner des nouvelles, pour encourager, avertir, informer, faire des reproches ou des mises au point, pour nous défendre, pour dissiper un malentendu, expliquer notre manière d'agir... Telles sont aussi les motivations qui ont poussé les apôtres à écrire leurs épîtres.

Lorsque nous avons découvert la raison principale de la lettre que nous recevons, nous lisons l'ensemble en fonction de ce but. Parfois, le vrai mobile n'apparaît que vers la fin, dans une petite phrase qui ne semble avoir aucun rapport avec le reste ("A propos, pourriez-vous m'envoyer...") ou même dans le *post-scriptum* ("Quand vous me répondrez, pourriez-vous me dire..."). Et tout à coup, nous comprenons pourquoi on nous a donné telle ou telle nouvelle, pourquoi notre correspondant nous a dit tant d'amabilités.

D'autres fois, la raison est indiquée d'emblée ("Je vous écris pour vous remercier... pour vous demander...") et les nouvelles viennent simplement étoffer quelque peu la lettre. Cela dépend beaucoup de la personnalité de notre correspondant. Nous pouvons aussi mieux comprendre - et parfois deviner - la motivation de la lettre si nous connaissons bien les circonstances dans lesquelles vit celui qui nous écrit (pauvreté, maladie, conflits familiaux, difficultés professionnelles, chômage...). C'est ainsi que nous devons lire les épîtres du Nouveau Testament en cherchant d'abord son but - ou ses buts, car on peut avoir plusieurs motivations, et en essayant de connaître le mieux possible le contexte dans lequel elles sont nées. Cela nous permettra aussi de cerner quels éléments sont liés à l'époque de rédaction et quels autres ont une valeur permanente.

Quand nous recevons une lettre, nous la lisons du début à la fin pour avoir une idée d'ensemble. Parfois, nous relisons un passage particulièrement important ou significatif, mais c'est à la lumière de la lecture d'ensemble que nous le faisons. Pourquoi la plupart des chrétiens prennent-ils la démarche inverse en lisant les épîtres (études de petits fragments, puis reconstitution du puzzle) ? Seule une lecture globale nous permet de comprendre la raison d'être de tel développement, son ton, son vocabulaire même.

Pourquoi Paul fait-il tout un développement sur la Loi de Moïse au chapitre 3 de sa lettre aux Galates ? Parce que ses correspondants étaient tentés de se replacer sous le régime de la Loi. Pourquoi prévient-il contre les abus de la liberté chrétienne au chapitre 5 ? Parce que, par réaction contre leurs frères légalistes, certains Galates s'estimaient tout permis. Pourquoi l'apôtre prend-il un ton si virulent dans cette lettre, pourquoi a-t-il l'air de se défendre ? Parce qu'on lui a signalé que des prédicateurs, qui se disaient mandatés par l'Eglise-mère de Jérusalem, avaient saboté son travail en Galatie et discrédité son ministère. Ainsi chaque chapitre, chaque verset même est lié au but général de l'épître. L'ignorer c'est se condamner à sauter de l'observation à l'application en court-circuitant l'interprétation, c'est vouloir construire un troisième étage d'une maison sans le deuxième, ou du moins sans donner à celui-ci la solidité qui lui permettra de supporter les conclusions que l'on veut fonder sur le texte.

La détermination du but peut se faire par une lecture globale attentive de l'épître. Ceux qui sont pressés (et ceux qui veulent vérifier l'exactitude de leurs découvertes) recourront à une "introduction" (*66 en 1, Les Lettres de Paul*) ou à la partie introductive d'un commentaire. Ils y apprendront pourquoi Paul insère un long développement sur le ministère dans 2 Cor. 2.14-7.4, pourquoi il rappelle aux Thessaloniens tout au long d'un chapitre son séjour parmi eux, pourquoi il cite l'exemple de l'humilité et l'abnégation de Jésus-Christ aux Philippiens (2.6-11) et leur vante les mérites d'Epaphrodite (2.25-30).

Même dans les épîtres qui nous paraissent le moins être des lettres (comme Romains et Ephésiens), certains développements ne se comprennent qu'à la lumière de la situation locale dans ces Eglises, dont l'apôtre a dû être informé : Rom 13 : l'attitude envers l'Etat; 14.1-15.7 : les forts et les faibles; Eph. 2.11-22 : l'unité du nouveau peuple de Dieu. Si nous y regardons encore de plus près, nous constaterons que même les développements doctrinaux de Rom. 1-11 et d'Eph. 1-3, ont leur motivation dans la constatation de certaines déficiences de connaissance de ces Eglises, donc d'une moindre résistance aux hérésies qui les menaçaient et un témoignage moins convaincant vers l'extérieur. Si l'Eglise de Rome devait pouvoir servir à l'apôtre de base d'opération pour l'œuvre à l'ouest de l'Europe, comme Antioche l'avait été pour les provinces orientales, il fallait qu'elle soit une communauté solide, doctrinalement stable, en plein accord avec l'apôtre et son message. Si l'Eglise d'Ephèse et les autres Eglises de la province d'Asie auxquelles l'épître aux Ephésiens était également destinée voulaient résister victorieusement aux attaques des hérétiques qui avaient commencé leur œuvre insidieuse dans plusieurs communautés de la région, il fallait qu'elles aient dépassé les tensions internes entre anciens Juifs et anciens païens. Or, si nous examinons de près l'enseignement donné dans cette épître, aussi bien dans la partie doctrinale que dans la partie pratique, nous constatons que les exhortations à l'unité y occupent la première place (voir 1.10, 12, 13; 2.2, 3, 11-12, 13, 15, 16, 18; 3.6; 4.3-6, 9-16; 4.2; 5.2, 19-20).

Même le vocabulaire des épîtres est affecté par les problèmes sous-jacents dans l'Eglise destinataire. Si Paul utilise si souvent les mots mystère, connaissance (*gnôsis*), éléments (*stoïcheia*) et plénitude (*plérôma*) dans l'épître aux Colossiens, c'est parce que c'étaient les mots-clés de la philosophie prêchée par les hérétiques de Colosses et que Paul voulait montrer à ses correspondants que tout ce qu'on leur prônait comme nouveautés et avantages de ces systèmes était déjà "en Christ" dans lequel "sont cachés tout les trésors de la sagesse et la gnose". On leur vantait la relation privilégiée qu'ils pourraient avoir avec "les autorités, les dominations, les principautés et les puissances" s'ils adhéraient aux nouvelles doctrines ? Mais tous ces êtres surnaturels ont été créés par Christ, il en est le chef et le maître, les ayant dépouillés de leur pouvoir en triomphant d'eux par la croix (2.15). Face à de nouvelles questions et de nouveaux défis, l'apôtre développe une vision du Christ pleinement suffisant.

Les circonstances locales expliquent aussi bien des *différences de langage et d'attitude* d'une épître à l'autre. Pourquoi cette tirade "antisémite" de 1 Thess. 2.15-16 alors que Paul nous dévoile ses véritables sentiments d'affection à l'égard des Juifs dans Rom. 9.1-5 ? Parce qu'il venait de subir des attaques "en série" de leur part (voir Act. 17.1-14) et qu'il sentait la jeune Eglise de Thessalonique menacée par eux. Il fallait donc la mettre en garde. A Rome la situation était toute différente : avant d'exposer les mystères du plan de Dieu à l'égard d'Israël - mystères qui intriguaient certains membres de l'Eglise de Rome - Paul voulait leur dire quelle était sa propre attitude à l'égard de ses compatriotes, pour susciter chez ses correspondants les mêmes sentiments envers les Juifs de Rome, le même désir de les gagner à Christ.

### 3. *Toutes les épîtres sont coulées dans le moule conventionnel des lettres de l'époque*

Ce moule imposait aux lettres (privées ou publiques) une structure invariable :

- 1 Adresse et salutations (expéditeur, destinataires, salutations)
- 2 Remerciements (bon souvenir des destinataires, vœux pour leur santé)
- 3 Corps de la lettre
- 4 Conseils
- 5 Nouvelles
- 6 Salutations finales

Mais ce cadre, il l'a rempli d'un contenu spécifiquement chrétien : les remerciements ont fait place à l'action de grâces dans laquelle il remercie Dieu pour le bon souvenir qu'il garde de ses destinataires, pour toutes leurs qualités spirituelles (foi, espérance, amour). Les vœux sont remplacés par une prière d'intercession pour les correspondants. Le corps de la lettre se subdivise généralement en deux parties : dogmatique - pratique (surtout dans Romains, Ephésiens, Colossiens, Thessaloniciens). Dans d'autres lettres les vérités doctrinales et les applications pratiques se suivent sans ordre préétabli.

Les lettres utilisent aussi toute une série de genres et de procédés littéraires que nous avons relevés dans les genres utilisés par l'A.T. ou qui étaient en usage dans la rhétorique juive ou païenne contemporaine : proverbes (1 Cor. 15.33; Gal. 5.9), métaphores, images (Eph. 6.10-17), questions rhétoriques (Rom. 6.1, 15; 7.1; 8.31), dialogues fictifs (Rom. 3.1-8), exclamations (Jamais de la vie ! Loin de là ! Rom. 3.4, 31), apostrophes (1 Cor. 15.55), répétitions, antithèses, constructions parallèles (2 Cor. 4.8-9), chiasmes, ironie, satire (1 Cor. 4.8-13), listes de vices et de vertus (Rom. 1.29-31; Gal. 5.22-23; 2 Tim. 3.2-5), formules liturgiques, credos, hymnes (Gal. 5.14; Ph. 2.6-11; Col. 1.15-20; 1 Tim. 3.16), doxologies (Rom 11.33-36). Les épîtres ne sont donc pas des improvisations, mais de petits chefs-d'œuvre littéraires écrits dans "une prose artistique et hautement structurée" (L. Ryken, 84, p. 158).

#### *4. Toutes ces lettres ont une valeur permanente*

A travers ces écrits personnels, liés à des circonstances particulières et des habitudes littéraires d'une époque, Dieu nous enseigne des vérités éternelles et des principes permanents.

En réagissant contre une lecture "dogmatisante" des épîtres qui verrait dans chaque verset une affirmation intemporelle, savamment pesée comme devant servir de formulation dogmatique équilibrée, il ne faudrait pas tomber dans l'excès inverse et ne plus voir dans ces épîtres que des documents pour la connaissance d'une personne ou d'une époque de l'histoire chrétienne. Si l'Eglise des premiers siècles a conservé et rassemblé ces lettres en un recueil constituant les premiers éléments de la nouvelle charte normative du peuple de Dieu, c'est parce qu'elle a compris que l'intérêt de ces écrits dépassait le cadre des circonstances locales qui les avaient fait naître.

A présent, Dieu ne parlait plus à ses enfants par des lois ou des discours prophétiques, mais au moyen de lettres affectueuses, écrites à des amis dans un esprit d'intimité. C'est toute la différence entre le régime de la Loi et celui de la grâce qui se concrétise dans le genre "lettre" ; c'est lui qui nous apporte le dernier mot de la révélation de la nouvelle alliance.

Toutes les exhortations morales adressées aux Eglises de la Macédoine ou aux provinces énumérées dans 1 Pi 1.1 restent valables pour les chrétiens du 20 siècle. Les problèmes particuliers au temps (viandes sacrifiées aux idoles, relations maîtres-esclaves, situation de la femme, conflit judéo-chrétien - pagano-chrétiens) sont réglés suivant des principes qui doivent nous guider dans la résolution des difficultés spécifiques de notre temps. Ce sont ces principes qu'il s'agit de dégager, comme nous le verrons dans le chapitre 26 consacré à l'application.

#### **Un exemple d'interprétation : Col.1.3-14**

Prenons comme exemple l'interprétation de la prière de l'apôtre Paul au début de l'épître aux Colossiens (Col. 1.3-14). Souvenons-nous que, dans l'étape d'interprétation, nous nous préoccupons uniquement de savoir ce que le texte signifiait pour les premiers destinataires. Tirer de ce texte des enseignements pour nous est le rôle de l'application que nous verrons au chapitre suivant. Ne soyons donc pas étonnés de trouver peu d'éléments "édifiants" dans cette démarche. L'application sera d'autant plus fructueuse et plus fondée qu'elle s'appuiera sur une interprétation correcte du texte.

## *L'action de grâces (Col. 1.3-8)*

Dans la lettre antique, l'auteur commençait par exprimer sa reconnaissance au sujet de la bonne santé du destinataire, puis il émettait quelques vœux en sa faveur. Paul suit la coutume de son temps, mais dans ce cadre conventionnel, il met un contenu chrétien : la reconnaissance prend la forme d'une prière d'actions de grâce (v. 3-8), les vœux se transforment en intercession (v. 9-14). Nous (Paul et Timothée) *rendons toujours* (en toute circonstance, même dans la prison, comme c'était le cas pour Paul) *grâces*. Paul indique trois motifs de sa reconnaissance envers Dieu :

- a) le bon état spirituel des Colossiens (v. 4-5),
- b) les progrès de l'Évangile (v. 5-6),
- c) l'œuvre d'Épaphras (v. 7-8).

a) Dans la mention du *bon état spirituel des Colossiens*, l'apôtre énumère trois éléments que nous trouvons souvent associés dans ses lettres : la foi, l'amour et l'espérance (cp. Rom. 5.2-5; 1 Cor. 13.13; 1 Thess. 1.3; 5.8).

(1) *La foi*. Nous avons entendu parler de votre foi, donc ni Paul ni Timothée n'était à l'origine de leur foi; les Colossiens s'étaient probablement convertis par le ministère d'Épaphras (v. 8). La foi est définie par son objet : *la foi dans le Christ Jésus*, c'est-à-dire l'œuvre accomplie par Jésus en tant que Christ, Messie (cp. Es. 53) : vous avez mis votre confiance en Lui. Lightfoot traduit : votre foi est ancrée dans le Christ Jésus; si l'ancre d'un bateau est solidement accrochée, le vent peut souffler, le bateau ne sera pas entraîné. Dans cette première note d'action de grâces nous pouvons déjà discerner en filigrane une discrète exhortation : puisque vous êtes *ancrés* dans un fondement si solide, pourquoi vous laisseriez-vous séduire par des innovations ? Nous avons entendu parler de votre foi. Elle est renommée bien loin de votre petite sphère géographique, et vous voudriez l'abandonner, vous tourner vers des fables, des inventions purement humaines ?

(2) *L'amour que vous avez pour tous les saints*, c'est le fruit et le critère de la foi; (Gal. 5.6; cp. Jq. 2.14ss; 1 Jn. 3.14), *l'agapè* est l'amour désintéressé, cherchant le bien de l'autre. Cet amour englobe tous les chrétiens. Ce n'est donc pas le moment de vous laisser enfermer dans un petit cercle exclusif par ces hérétiques qui voudraient vous couper de la communion avec l'ensemble des autres chrétiens.

(3) *L'espérance* : ici, à cause du complément : *qui vous est réservée dans les cieux*, l'espérance désigne ce que l'on espère (cp. Rom. 8.24; Gal. 5.5; 1 Pi. 1.3-4). Elle est introduite par la formule : *à cause de* : c'est grâce à l'espérance de ce que Dieu leur réserve dans les cieux, que les Colossiens ont vu se développer leur foi et leur amour pour tous les chrétiens, car cette espérance a complètement transformé leur échelle des valeurs humains.

L'héritage qui les attend dans les cieux est certain, intangible, lié à leur foi; pourquoi chercheraient-ils autre chose et risqueraient-ils de mettre ce trésor si précieux en jeu ?

L'espérance est née par *la prédication* (la "parole") *de la vérité*. Paul a choisi cette circonlocution pour désigner l'Évangile afin d'opposer la vérité que les Colossiens ont entendue et acceptée aux erreurs enseignées par les hérétiques. Voudraient-ils substituer ces inventions mensongères à la seule vérité ?

(b) *Les progrès de l'Évangile* constituent le deuxième motif d'action de grâces (v. 5b-6). La vérité de l'Évangile se démontre par sa croissance et par ses fruits. La croissance est une marque de

la vie; l'Evangile est authentifié par son expansion et par les fruits qu'il porte en ceux qui l'acceptent :

- il est parvenu jusqu'à nous
- il est parvenu dans le monde entier
- il porte des fruits dans le monde entier
- il ne cesse de croître parmi vous.

Si l'Evangile est en train de remporter partout des victoires, s'il croît dans le monde entier, pourquoi les Colossiens voudraient-ils s'en détourner vers autre chose ? Alors qu'ils sont enrôlés dans des armées victorieuses, pourquoi voudraient-ils les désertir pour se joindre à une secte qui ne représente rien sur le plan mondial ? "Chez vous aussi, cet Evangile a déjà produit des fruits depuis que vous avez *entendu et connu la grâce de Dieu conformément à la vérité*". Le choix de cette formule est intentionnel : le message apporté par les hérétiques était un système légaliste de règles, d'interdictions et d'abstentions (2.21), par un message de *grâce*, c'étaient des traditions humaines qui ne venaient pas *de Dieu*, c'était un tissu d'erreurs, alors que l'Evangile est *conforme à la vérité*.

Ce passage nous fait saisir l'une des habitudes littéraires de l'apôtre Paul, l'antithèse, une "démarche fondamentale de la pensée paulinienne" (A. Brunot) : vérité-erreur, grâce-loi, origine divine-traditions humaines. Une autre forme littéraire, instinctive au rabbi pétri de la structure de pensée hébraïque, est le chiasme : A, B, B', A'.

- A : L'Evangile est parvenu chez nous
- B : comme il est parvenu dans le monde entier
- B' : il porte des fruits dans le monde entier
- A' : comme il porte des fruits chez vous

"Paul émet une idée (A), puis il en juxtapose ou en oppose une autre (B), enfin il revient à la première (A) qu'il éclaire avec les lumières de (B)" (A. Brunot).

Cette vérité de la grâce de Dieu, les Colossiens l'ont *connue*. L'apôtre emploie *épiginoskô*, un verbe désignant une connaissance privilégiée, qui établit entre la personne qui connaît et celle qui est connue des liens d'intimité et de solidarité. C'est une connaissance vécue, qui engage celui qui connaît. Le choix de ce verbe est aussi commandé par une intention polémique sous-jacente : vous avez connu Dieu mieux que tous les autres, "vous avez tout pleinement en Christ" (2.10), et vous voulez une autre gnose purement intellectuelle, portant sur des inventions humaines ?

(c) *L'œuvre d'Epaphras* (v. 7-8), 3e sujet de reconnaissance. C'était un chrétien d'origine païenne (son nom, une contraction d'Ephaphrodite, signifie : voué à Aphrodite). Il a été probablement converti par Paul lors de son séjour à Ephèse au cours du 3e voyage missionnaire. Il a dû rentrer à Colosses où il a témoigné de sa foi parmi ses compatriotes.

En l'associant à son œuvre (*notre bien-aimé compagnon de service*) et en lui décernant le titre de *fidèle ministre de Christ*, Paul rassure les Colossiens sur l'authenticité de leur foi : s'ils n'ont pas été évangélisés par l'apôtre lui-même, ils n'ont pas été lésés. Epaphras a fait parmi les Colossiens un travail authentique. La preuve, c'est *l'amour dont l'Esprit les anime* (v. 8). Cet amour, fruit de l'Esprit (cp. Gal. 5), témoigne de la présence du Saint-Esprit en eux. Leur foi est donc véritable, produite par Dieu lui-même. Comment pourraient-ils lui tourner le dos ?

Ainsi dans cette action de grâces, l'apôtre introduit déjà, entre les lignes, l'objet principal de ses préoccupations et de sa lettre : la menace qui plane sur les Colossiens d'abandonner la foi en Christ pour suivre les enseignements des hérétiques prégnostiques qui ont fait leur propagande à Colosses.

## *L'intercession (v. 9-14)*

Cette préoccupation sera encore plus apparente dans la prière d'intercession qui suit (v. 9-14). En priant pour les Colossiens, Paul mentionnera en particulier les points sur lesquels il lui semble que Dieu devra intervenir parce qu'il y a déficience ou déviation.

*C'est pour cela* (v. 9a) rattache cette prière aux nouvelles que Paul a reçues par Epaphras. Jusqu'à présent il n'a retenu que l'aspect positif : l'amour que les Colossiens manifestent pour tous les chrétiens. Maintenant, il aborde le sujet de sa lettre : ce qui le préoccupe, les déficiences de la foi de ses correspondants. Mais il l'aborde indirectement : par son intercession. Admironons sa discrétion : on peut toujours prier pour ses amis; il n'y a rien de vexant à cela.

*Nous aussi* : Paul associe Timothée à ses remarques, sans doute pour leur donner plus de poids.

Le contenu de la prière se résume en deux points : que ses lecteurs *connaissent* la volonté de Dieu et qu'ils *marchent* (c'est-à-dire se conduisent) d'une manière digne du Seigneur.

a) *Connaissance de la volonté de Dieu*. L'apôtre demande qu'ils en soient *remplis* (*pleroô*). Ce verbe correspond au nom *plerôma* (plénitude), c'est-à-dire ce que les prédicateurs hérétiques promettaient aux Colossiens. C'est la manière de Paul de dire : ce qu'on vous promet, Dieu veut vous le donner; mais pour commencer, l'apôtre procède prudemment, en employant le verbe *pleroô* au lieu du substantif (qu'il n'utilisera qu'au v. 19). Les hérétiques avaient promis aux Colossiens un christianisme plus complet, une plénitude de vie par la *gnose*. La vie chrétienne, leur dit Paul, commence par une gnose, une connaissance, il est vrai, mais c'est par la connaissance de la volonté de Dieu. Il ne s'agit pas de poursuivre n'importe quelle plénitude, n'importe quelle expérience, mais de s'assurer d'abord qu'elle est conforme à la volonté de Dieu. Là encore, Paul utilise le mot *epignosis* : une connaissance qui saisit et qui pénètre l'objet sur lequel elle se dirige.

Pour préciser sa pensée, l'apôtre ajoute deux termes chers aux philosophes : *sagesse* et *intelligence* (discernement); mais toutes deux doivent être *spirituelles*, c'est-à-dire guidées par le Saint-Esprit. La sagesse embrasse l'ensemble du plan de Dieu et nous indique les normes générales de nos actes, le discernement permet de juger, dans chaque cas, ce qu'il convient de faire. Tout ce que les hérétiques promettaient aux Colossiens, Dieu voulait le leur accorder pleinement.

### b) *Marche d'une manière digne du Seigneur*

Cette connaissance, cette sagesse et cette intelligence ne trouvent pas leur fin en elles-mêmes, leur but est *la marche d'une manière digne du Seigneur et pour lui être entièrement agréable*, selon l'exemple de Jésus (Jn. 8.29) et de Paul (2 Cor. 5.9).

Cette marche a un certain nombre de caractéristiques que l'apôtre détaille dans les v. 10b à 14. C'est :

1. une vie qui porte des *fruits* en toutes sortes de bonnes œuvres,
2. une vie marquée par une *croissance* constante,
3. une vie fortifiée par la *puissance* de Dieu,
4. une vie caractérisée par la *joie*,
5. une vie de *persévérance* dans la bonne voie,
6. une vie où se manifeste la *patience* donnée par Dieu,
7. une vie remplie d'*actions de grâces* (le v. 12, qui, dans la plupart de nos Bibles, commence un nouveau paragraphe, est coordonné en fait dans l'original à ce qui précède : "rendant grâces au Père").

Toutes ces caractéristiques, portées à leur point maximum (5 fois : tout, toujours, entièrement) ne sont réalisées en nous que par le secours constant de l'Esprit de Dieu avec lequel les Colossiens sont entrés en communion par Christ. Le système philosophico-religieux prêché par les hérétiques ne leur permettra jamais d'accéder à ces bénédictions spirituelles. Il ne leur permet ni de porter des *fruits* agréables à Dieu, ni de *croître* spirituellement, ne de bénéficier du secours de la *puissance* de Dieu. C'est un système légaliste d'où la joie est bannie. Les Colossiens ont besoin de *persévérer* dans la voie où ils se sont engagés, d'apprendre la patience et, au lieu de loucher vers autre chose, de *rendre grâces* pour les bienfaits reçus : d'avoir été rendus participants de l'héritage des saints dans la lumière, d'être délivrés de la puissance des ténèbres, transportés dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu (v. 13) et d'avoir obtenu la rédemption en le pardon des péchés (v. 14). Ce rappel de l'acte rédempteur de Dieu en Jésus-Christ va permettre à l'apôtre de décrire en détail la personne de Christ, qui surpasse de loin les autorités, dignités, dominations... prônées par les hérétiques colossiens. Ainsi il abordera plus directement les problèmes de l'Eglise de Colosses.

### **Les passages difficiles dans les épîtres**

L'interprète trouve dans les épîtres certains des passages les plus difficiles de la Bible. Pierre a dit, pour les épîtres de Paul, qu'il s'y trouve "des points difficiles à comprendre" (2 Pi. 3.16) - mais les siennes ne le cèdent pas en rien sous ce rapport à celles de Paul (1 Pi. 3.18-22; 4.6) !

Que faire lorsque nous nous trouvons devant l'une de ces "arêtes" épineuses ? On peut suivre le conseil de Moody : "Quand je mange du poisson, je mets les arêtes de côté". Peut-être qu'avec le temps et "l'expérience de la Parole de justice", nous arriverons mieux à résoudre les problèmes qui nous arrêtent aujourd'hui. Cependant, cette solution n'est qu'à demi satisfaisante : la difficulté excite notre envie de comprendre et stimule nos facultés. Comment donc procéder si nous sommes décidés à ne pas abandonner la partie avant d'avoir trouvé un sens plausible à notre texte ?

1. C'est en face de passages difficiles qu'il y a lieu d'appliquer toutes les règles dont il a été question dans ce livre : examen du contexte, sens des mots, structure du paragraphe et de la phrase, marche de la pensée. La comparaison de différentes versions s'avérera particulièrement indispensable pour ne pas s'enfermer dans une voie sans issue. Dans ces cas, les versions littérales sont généralement de peu de secours. Les autres s'efforcent de donner un sens compréhensible au texte, mais l'interprétation du traducteur n'est peut-être pas la seule possible. Parfois, d'autres compréhensions plausibles sont données en note. La consultation d'autres versions du même type élargira la palette des sens éventuels du texte.

2. Le sens d'un passage des épîtres ne peut jamais contredire celui d'autres passages clairs du même auteur : Paul ne peut pas vouloir dire que la femme sera sauvée en devenant mère (1 Tim. 2.15) après avoir affirmé si souvent qu'on est sauvé par la foi. L'interprétation d'un texte ne peut pas non plus se trouver en opposition avec des déclarations formelles trouvées ailleurs dans la Bible (déduire d'une éventuelle "descente aux enfers" de Christ et d'une prédication du salut aux morts (1 Pi. 3.19; 4.6) la possibilité d'être sauvé après la mort contredirait Hbr. 9.27 : "il est réservé aux hommes de mourir une seule fois, après quoi vient le jugement"). Revoir les chapitres consacrés à l'unité du message biblique, à la correspondance A.T.-N.T. et à ce qui est dit de la *corrélation* dans le chapitre suivant.

3. C'est devant de tels passages qu'il est précieux de se souvenir que nous ne sommes pas les premiers à nous trouver confrontés à cette difficulté. L'histoire de l'herméneutique et de l'exégèse rend compte des efforts des générations qui se sont succédé depuis le 1er siècle pour éclairer le sens de ces textes difficiles. Les interprètes contemporains bénéficient, de plus, des apports de la

linguistique, de l'archéologie, de l'étude d'autres textes anciens (Qumrân, apocryphes...). Des livres entiers se concentrent sur ces passages.<sup>44</sup>

Nous pouvons bénéficier de tous ces efforts à travers les commentaires et l'enseignement des responsables de nos Eglises. Il serait dommage de s'en priver. Il serait impardonnable de lancer "sur le marché" une interprétation personnelle d'un de ces passages sans tenir compte des avis de ceux qui se sont penchés avec attention et compétence sur ces textes.

4. Ces textes nous appellent à l'humilité. Il y a, dans la Révélation, des choses dont le sens ultime ou certain nous échappera jusqu'au retour du Seigneur. "Nous connaissons en partie" (1 Cor. 13.9). Un exégète disait qu'une des joies liées à l'espérance de ce retour était la perspective de rencontrer les auteurs bibliques et de pouvoir apprendre d'eux - enfin ! - le sens exact de certaines de leurs déclarations.

Dans les épîtres, en particulier, l'auteur supposait bien des choses connues chez ses correspondants ("*Vous savez ce qui le retient*" (2 Thess. 2.6). Hélas, nous, nous ne le savons pas). Les Corinthiens n'avaient sans doute aucune difficulté pour savoir ce qu'était le "baptême pour les morts" auquel Paul fait allusion (1 Cor. 15.29) ou "l'autorité" sur la tête de la femme (1 Cor. 11.10). Nous sommes obligés d'avouer notre ignorance - et les gens les plus dogmatiques sur ces points ne sont pas les plus convaincants. A un récent "atelier" sur 1 Cor. 11.1-16 lors d'un congrès de théologiens, une interprétation nouvelle de ce texte fut proposée, renversant toutes les conclusions apparemment assurées des exégètes classiques. La plupart des participants ont emporté une seule certitude : devant un texte difficile de ce genre, il est impossible d'arriver à une certitude. Plusieurs interprétations sont possibles. Optons pour l'une d'elles après les avoir examinées toutes, mais gardons-nous de l'imposer - ou d'en imposer des applications à d'autres.

---

<sup>44</sup> On pourra consulter F.F. Bruce, *Hard Sayings of Jesus*, London, 1983; R.H. Stein, *Difficult Sayings in the Gospels*, 85; *Difficult Passages in the Gospels*, 88; *Difficult Passages in the Epistles*, 88; G. Archer, *Encyclopedia of Bible Difficulties*, Zondervan, Grand Rapids, 1967; J.W. Haley, *Alleged Discrepancies of the Bible*, Nashville, 1967.

# Chapitre 26

## De l'interprétation à l'application

### L'application : but de l'interprétation

Pourquoi Dieu nous a-t-il donné sa Révélation dans la Bible ? Pour que nous devenions ses enfants et que nous vivions à sa gloire. "L'Écriture nous a été donnée, non pour accroître nos connaissances, mais pour changer notre conduite" (A. Murray). "Toute Écriture est inspirée de Dieu et utile *pour* enseigner, *pour* convaincre, *pour* corriger, *pour* instruire dans la justice *afin que* l'homme de Dieu soit accompli et *propre à toute bonne œuvre*" (2 Tim. 3.16). L'enseignement et la conviction nés de la lecture de la Bible ont pour but la correction de notre conduite et la marche dans une voie juste devant Dieu par la pratique d'œuvres bonnes. Lorsque Paul cite l'A.T., il en tire des applications relatives à la conduite de ses correspondants (1 Cor. 10.6-12). L'Écriture doit nous donner patience, consolation et espérance (Rom 15.4). Si donc nous avons trouvé et communiqué la bonne signification d'un passage biblique, notre tâche n'est terminée. Si nous nous arrêtons là, nous passerions à côté de l'essentiel - comme quelqu'un qui aurait analysé et exposé de façon magistrale les propriétés nutritives d'un aliment, mais omettrait d'en manger ou d'en donner à d'autres.

Lorsque l'interprète a répondu correctement à la question : Que signifie ce texte ? sa question suivante doit toujours être : Que signifie-t-il *pour moi* ? puis : Pour ceux auxquels je vais l'expliquer ? Ses progrès dans la science de l'interprétation sont liés à la réponse qu'il donnera à la première de ces questions. En réponse à l'étonnement des Juifs devant sa connaissance des Écritures, Jésus leur livre son secret : "Si quelqu'un veut faire la volonté (de Dieu), *il connaîtra...*" (Jn. 7.17). Aux Juifs qui avaient cru en lui, il dit : "Si vous demeurez dans ma parole (= si vous lui obéissez)..., *vous connaîtrez la vérité*" (Jn. 8.32). La vraie connaissance est liée à l'obéissance.

Prenant exemple sur l'exode, actualisé à chaque Pâque (Ex. 13.3; Dt. 16.3), mais aussi dans diverses autres circonstances (siège de Jérusalem : Es. 31.5, retour de l'exil babylonien : Es. 43.16-21; 52.12; Ps. 78 et 114) puis dans le N.T. (1 Cor. 5.7), M.A. Chevallier conclut que les textes bibliques "contiennent en eux-mêmes une sorte d'exigence d'actualisation. Parce qu'ils parlent des relations du Dieu vivant avec les hommes, ils ne peuvent pas être confinés dans le passé et ils ne peuvent pas davantage être considérés comme intemporels. Il y a en eux comme un ressort herméneutique projetant les significations passées vers des significations présentes" (84, p. 81).

Un texte biblique peut avoir *différentes fonctions*. T. Longman en distingue six principales :

1. *historique* : fournir des informations concernant les actes de Dieu en faveur de son peuple et parmi les siens. C'est la fonction de base, sur laquelle des autres reposent.
2. *théologique* : l'histoire est interprétée par l'auteur comme une intervention de Dieu en elle.
3. *doxologique* : en transcrivant les hauts faits de Dieu, l'auteur veut lui rendre gloire et encourager ses lecteurs à le louer.
4. *didactique* : les récits bibliques sont souvent structurés de manière à influencer le comportement éthique du lecteur par les exemples positifs et négatifs qu'ils présentent.
5. *esthétique* : les récits bibliques sont écrits de manière captivante et plaisante. Ils ont charmé des générations d'enfants et d'adultes. Ils soutiennent, sur ce plan, la comparaison avec les meilleurs spécimens de la littérature mondiale. Même si ce n'est qu'une fonction tout à fait accessoire, nous

sommes reconnaissants que Dieu ait veillé à ce que sa Parole ne soit pas ennuyeuse (voir T. Longman, 87, p. 68-71).

L'application d'un texte se situe au niveau de la 4e fonction. J.I. Packer compare l'apprentissage des lois de la vie avec Dieu à celui de la loi d'un pays : "en étudiant ce qui a été dit et décidé dans les tribunaux et en voyant comment les principes furent appliqués pour rendre les décisions effectives, nous commençons à voir comment la loi s'applique à nous maintenant. D'une manière analogue, celui qui étudie la Bible déduira de la manière d'agir de Dieu envers ses serviteurs des temps bibliques, quelle est sa pensée et sa volonté le concernant" (81, p. 38).

L'application, qui est le but de tout le processus herméneutique, doit rester présente à l'esprit tout au long du parcours. Déjà dans la phase d'observation, on peut se poser des questions comme celles que la Ligue pour la lecture de la Bible propose à ses lecteurs : Y a-t-il là un exemple à suivre ? un commandement à observer ? une erreur à éviter ? un péché à abandonner ? une promesse à m'approprier ? Souvent, le texte biblique est si clair que nous pouvons passer directement de l'observation à l'application - à condition de consacrer le temps et l'effort nécessaires à une observation détaillée du texte. Le grand prédicateur anglais Campbell Morgan a décidé de saturer son esprit de la Parole de Dieu avant d'ouvrir un commentaire du texte qu'il étudiait. Il lui arrivait ainsi de lire ce texte quarante fois, de sorte qu'il y découvrait des relations et des applications qui avaient échappé à la plupart des commentateurs.

### **Les conditions d'une bonne application**

1. *Une interprétation correcte du texte biblique.* Si nous avons suivi la démarche proposée dans ce livre, notre interprétation a des chances d'être correcte. Cette étape est indispensable si nous voulons donner à nos applications l'autorité qu'a pour les chrétiens la Parole *de Dieu*. M.S. Terry insiste là-dessus : toute application devrait se fonder sur une interprétation correcte du passage en question. "Nous ne pouvons pas appliquer de manière juste les leçons de la Bible ni en tirer un véritable profit pour nous-mêmes si nous ne saisissons pas clairement leur sens originel et à quoi elles se rapportent. C'est une grave erreur de bâtir une leçon morale sur une interprétation fautive de la Parole de Dieu... c'est discréditer toute application que l'on pourrait faire des écrits inspirés" (M.S. Terry, 81, p. 600).

2. *Une foi totale dans l'inspiration divine de la Bible :* nous pouvons seulement appliquer avec autorité les conclusions évidentes de notre texte - à nous-mêmes ou à d'autres - si nous sommes absolument persuadés que c'est Dieu qui parle, et pas seulement un auteur du 6<sup>e</sup> ou du 5<sup>e</sup> siècle av. J.-C. avec ses vues limitées.

3. *Un esprit de prière* pour demander constamment que Dieu nous guide vers les applications les plus judicieuses, nécessaires "ici et maintenant".

4. Surtout : *beaucoup d'humilité*, car, tout d'abord, nous ne pouvons jamais affirmer que notre interprétation est la vraie et la seule correcte, surtout s'il s'agit de passages difficiles et controversés. Jusqu'au retour du Seigneur, "nous connaissons en partie... nous voyons d'une manière obscure" (1 Cor. 13.9, 12). La Révélation biblique elle-même ne nous apporte pas la vérité totale sur toutes choses (Dt. 29.28; Pv. 25.2). De plus, notre intelligence elle-même est obscurcie par la chute d'Adam, donc limitée dans ses facultés d'appréhension de la vérité.

Gardons donc une certaine méfiance vis-à-vis de nos propres conclusions. "Un sain agnosticisme concernant tout ce qui dépasse certains faits préserve la paix du cœur et l'unité de l'Esprit entre enfants de Dieu" (J.R. McQuilkin, 83, p. 190).

Ensuite, rappelons-nous que notre personnalité, notre contexte religieux et social et nos expériences passées s'insèrent entre l'interprétation d'un texte et l'application que nous en tirons. Comme nous l'avons vu, en abordant une affirmation biblique, nos idées préconçues et notre tradition théologique influencent à notre insu notre interprétation et jusqu'à notre observation. McQuilkin cite l'expérience d'un psychologue qui a mis dans un stéréoscope deux vues différentes qui se recouvraient en partie : un toréador et un joueur de baseball. Il a demandé à un certain nombre de Mexicains et d'Américains de lui dire ce qu'ils voyaient. Les Mexicains lui ont répondu qu'ils voyaient un toréador, les Américains un joueur de baseball. Ainsi, dans le même passage, le luthérien verra une allusion au baptême des enfants, le baptiste, au baptême des croyants, le pentecôtiste, au baptême de l'Esprit.

Rarement, d'ailleurs, l'application découle directement et indubitablement de l'interprétation. Parfois, l'application directe des conclusions de l'interprétation est même impossible parce que les conditions sociales ou climatiques ont changé (Dt. 22.13-21; Mc. 6.9) ou simplement parce que les lois de notre pays interdiraient une telle application (Dt. 21.18-21; 22.22; 24.5). Dans d'autres cas - comme celui des viandes sacrifiées aux idoles que nous verrons plus loin - une telle application directe serait sans intérêt pour la plupart des publics contemporains. C'est pourquoi avant d'appliquer les conclusions de notre interprétation, nous devons *dégager les principes* illustrés par notre texte et en *contextualiser* les données.

### **Dégager les principes**

*Qu'est-ce qu'un principe ?*

Le dictionnaire dit, entre autres, qu'un principe est une vérité générale, une proposition fondamentale, qui définit un mode d'action, une règle de conduite constituant un modèle, une règle ou un but par lesquels on dirige sa vie et on régit ses actions. "Les principes généraux, disait Renan, sont seuls à longue portée".

Un principe a donc certaines caractéristiques indispensables : 1. c'est une vérité générale valable toujours et sous tous les cieux; 2. il est destiné à régler notre conduite ou notre vie; 3. sa formulation - de préférence positive - se fait en une phrase claire, contenant une seule idée. Exemples : celui qui rejette la correction se nuit à lui-même (cp. Pv. 16.32). Une bonne réputation vaut mieux que de grandes richesses (Pv.22.1). Celui qui travaille aura de quoi donner à ceux qui sont dans le besoin (cp. Eph. 4.28). De tels principes sont souvent explicitement formulés dans les livres sapientiaux (Proverbes, Ecclésiaste) et prophétiques de l'A.T. et dans les évangiles et les épîtres du N.T. Ils sont implicites dans les livres historiques.

### *Dégager les principes d'un récit*

D'un récit des livres historiques de l'A.T. nous pourrions dégager un certain nombre de principes permanents. Prenons, par exemple, 2 Chr. 29.

v. 1-2      *Ezéchias devint roi à l'âge de vingt cinq ans.. il fit ce qui est droit aux yeux de l'Eternel.*

Ezéchias était le fils d'Ahaz qui "ne fit pas ce qui est bien aux yeux de l'Eternel" (28.1). *Principes* : Les fils peuvent quitter le mauvais chemin emprunté par leurs pères. Ils peuvent le faire même en étant encore jeunes.

v. 3      *La première année de son règne, au premier mois, il ouvrit les portes de la maison de l'Eternel, et il les répara.*

*Principes* : La première condition d'un redressement spirituel est le rétablissement de la communion avec Dieu (la maison de l'Eternel était le lieu où l'on rencontrait Dieu). Le meilleur moment pour prendre une décision positive est le début d'une situation nouvelle (le premier mois de la première année du règne).

- v. 4-7 Ezéchias fait venir les prêtres et les Lévites. Il confesse les péchés et les négligences de ses prédécesseurs.

*Principes* : La confession des péchés est le premier acte d'un processus de redressement spirituel. Nous sommes solidaires de nos devanciers dans leurs manquements. Les négligences sont aussi coupables que des actes.

- v. 8-9 *Aussi la colère de l'Eternel a-t-elle été sur Juda et sur Jérusalem et il les a livrés au trouble, à la désolation et à la moquerie, comme vous le voyez de vos yeux. A cause de cela, nos pères sont tombés par l'épée, et nos fils, nos filles et nos femmes sont en captivité.*

*Principe* : Une vision spirituelle des choses établit une relation de cause à effet entre un déclin spirituel et des malheurs qui nous frappent. Dieu est derrière tout ce qui nous arrive.

- v.10 *J'ai donc l'intention de faire alliance avec l'Eternel, le Dieu d'Israël, pour que son ardente colère se détourne de nous.*

*Principe* : La reconnaissance des causes d'une situation dégradée doit déboucher sur une résolution. Même si l'alliance avec Dieu a été négligée ou dénoncée, elle peut être renouvelée.

- v. 15-16 *Les Lévites réunirent leurs frères et, après s'être sanctifiés, ils vinrent pour purifier la maison de l'Eternel... ils sortirent toutes les impuretés qu'ils trouvèrent dans la maison de l'Eternel... Les Lévites les emportèrent du parvis au torrent du Cédron.*

*Principes* : La bonne résolution doit être suivie immédiatement (v. 17 : "Le premier jour du premier mois") d'actes. Un renouvellement de l'alliance avec Dieu commence par la purification de ce qui se rapporte aux péchés du passé. Cette purification peut consister en des actes significatifs : ôter de sa maison des objets ayant trait à ces péchés. Ne pas rester à mi-chemin (parvis) dans ces nettoyages.

- v. 20-21 *Le roi Ezéchias se leva de bon matin, rassembla les chefs de la ville, et monta à la maison de l'Eternel. Ils offrirent sept taureaux, sept béliers, sept agneaux et sept boucs en sacrifices d'expiation.*

*Principes* : La confession des péchés et l'abandon de tout ce y a trait sont des conditions nécessaires mais non suffisantes du renouvellement de l'alliance avec Dieu. Pour pouvoir reprendre avec lui des relations normales, il faut que le péché soit expié. Les septuples sacrifices du v. 21 pointent vers le sacrifice d'expiation parfait accompli sur la croix de Golgotha : pour être en règle avec Dieu, il faut accepter par la foi le sacrifice de Christ pour nous.

- v. 25 *Ezéchias fit placer les Lévites dans la maison de l'Eternel avec des cymbales, des luths et des harpes, selon l'ordre de David, de Gad le voyant du roi et de Nathan le prophète; car c'était un ordre de l'Eternel, transmis par ses prophètes.*

*Principes* : Le pardon des péchés (expiés ici par les sacrifices, pour nous par le sacrifice de Christ) suscite la louange. Celle-ci doit se faire selon "l'ordre de l'Eternel", conformément aux directives transmises par ses porte-parole dans les Saintes Ecritures. La musique instrumentale peut faire partie d'un culte de louange en l'honneur de l'Eternel.

v. 27 *Au moment où commença l'holocauste, commença aussi le chant de l'Eternel.*

*Principes* : L'holocauste (sacrifice entièrement consumé sur l'autel) parle de consécration totale à Dieu. Christ s'est offert totalement à Dieu - pour nous- et c'est ce qui suscite notre louange. C'est dans la mesure où nous nous consacrons entièrement à Dieu que nous connaissons la joie s'exprimant dans le "chant de l'Eternel".

On peut aussi dégager un principe de l'ensemble du récit : une véritable alliance avec Dieu aboutit à une consécration totale à lui, elle est source de joie et de louange. Un principe peut ressortir de tout un livre. Par exemple, dans le livre du Josué, nous apprenons que Dieu donne et, en même temps, il demande de conquérir ses dons. Dans le livre de Jonas : l'obéissance immédiate à Dieu évite beaucoup d'avatars liés à la fuite devant l'Eternel.

Le livre des Actes contient en filigrane un grand nombre de principes illustrés par les récits, par leur choix et par la progression de l'histoire : rien ne peut arrêter la progression de l'Evangile et la croissance de l'Eglise; cette croissance est conditionnée par l'unité entre les croyants; le ministère des chrétiens est la continuation de celui de Jésus; le Saint-Esprit dirige la vie des serviteurs de Dieu et rend leur action efficace; l'Evangile est une puissance pour le salut de quiconque croit : Juif ou Grec (voir *Introduction au N.T. : Evangiles et Actes*, Emmaüs, 1990, pp. 401-413).

Il est très utile de formuler après chaque lecture d'un texte biblique le ou les principes permanents que s'en dégagent, et de les mettre par écrit. Cette habitude "nous oblige à porter une attention soutenue au texte... Lorsque nous commençons à penser en termes de principes en étudiant notre Bible, nous trouvons nécessaire de savoir non seulement ce que dit la Bible et ce que cela signifie, mais aussi : ce que cela signifie pour nous. Et cela requiert une méditation attentive, accompagnée de prière, de chaque passage. Nous devons nous demander comment la vérité scripturaire s'applique à la vie, à notre situation individuelle et à celle des gens qui nous entourent... Cet exercice nous oblige à penser en termes d'idées contenues dans le texte" (J. Braga, 82, p. 113-114).

#### *Applications de Rom. 6.1-4*

Dans les chapitres consacrés à l'observation et l'interprétation du texte, nous avons pris comme exemple le début de Rom. 6. Quelles applications pouvons-nous tirer de ce passage ? Nous pouvons formuler ces applications sous forme de questions ou de réflexions suggérées par le texte ou son interprétation.

V.1 *Que dirions-nous donc ?*

Quelles conclusions tirons-nous pour *notre* vie de notre justification par la foi ? Nous vivons dans le péché comme Paul, comme les Romains et tous les hommes;

*Demeurerions-nous dans le péché ?*

*Voulons-nous y persévérer* (variante des manuscrits alexandrins et gréco-latins) ou désirons-nous en sortir ? Quelle opinion avons-nous de la grâce de Dieu ("*afin que la grâce abonde*") ?

"Dieu me pardonnera, c'est son métier" disait Mme de Sévigné.  
Est-ce aussi parfois notre attitude devant la tentation ?

Cette question, disait K. Barth, à propos du v. 1, indique que l'Évangile authentique a été prêché et qu'il est entré en conflit avec l'homme non sanctifié. Chaque fois que cela arrive, cette question surgit et elle met en évidence l'impiété de l'homme, qui, à l'ouïe de l'Évangile, elle met en évidence l'impiété de l'homme, qui, à l'ouïe de l'Évangile, essaie de se maintenir en vie en la posant... Là où il y a prédication authentique, les insensés posent assurément la question des v. 1 et 15. Là où ils ne la posent pas, on est pour le moins en droit de soupçonner que ce qui a été prêché est tout autre chose que l'Évangile. L'Évangile qui ne subit pas l'injure de cette question ne saurait guère être l'Évangile authentique" (*Petit commentaire de l'épître aux Romains*, Genève, 1956, p. 64; cf. J. Calvin, *Commentaire sur le N.T.*, Genève, 1960, tome IV, p. 135).

V.2 *Jamais de la vie !* Avons-nous la même réaction quasi instinctive devant le péché et la tentation d'y revenir ?

*Nous qui sommes morts au péché, comment vivrions-nous encore dans le péché ?* Avons-nous pris en compte que notre acceptation de la mort de Christ pour nous entraînait *ipso facto* notre acquiescement à notre mort au péché (2 Cor. 5.14) ? Cette mort au péché est-elle devenue réalité dans notre vie ?

Ainsi il y a derrière nous une mort, notre propre mort... et devant nous, il y a une vie qui ne sera plus en aucun cas cette vie (dans le péché) à laquelle la mort a mis fin... Nous ne pouvons plus servir le péché parce que l'homme qui le pouvait - qui ne pouvait absolument rien d'autre que servir le péché - ne vit plus, n'existe plus du tout" (K. Barth, *op. cit.*, pp. 65-66). La Parole de Dieu nous déclare : "nous sommes morts au péché." Le croyons-nous ? "Et pourquoi, demande encore K. Barth ailleurs, cette parole de Dieu ne serait-elle pas vraie ? Pourquoi ne serait-elle pas digne d'être prise au sérieux ? Pourquoi le regard vers la réalité de la croix serait-il moins "honnête", moins vrai, moins réaliste et moins historique que l'éternelle préoccupation avec son "expérience" ? (*Römerbrief*, Ch. Kaiser, Munich, 1963, p. 154).

"Comment vivrions-nous encore dans le péché ?" "Nous ne pouvons pas pécher, car là où nous nous trouvons, nous ne pouvons pas *vouloir* pécher. C'est précisément en tant que personnes qui veulent pécher que nous sommes morts... Après la transformation de nos conditions de vie, nous pouvons aussi peu continuer à vivre dans le péché qu'un poisson le peut sur la terre ferme" (K. Barth, *Römerbrief*, p. 152). La mort au péché est une question de foi dans l'action de Dieu en nous - et non une question de volonté.

V. 3 *Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés en Christ-Jésus, c'est en sa mort que nous avons été baptisés ?* Sommes-nous conscients de toutes les significations et implications de notre baptême ? L'avons-nous envisagé comme "un engagement d'une bonne conscience envers Dieu" (1 Pi. 3.21), engagement à mourir au péché ?

Nous avons vu que ce verset se réfère en premier lieu au baptême de l'Esprit, c'est-à-dire à notre nouvelle naissance. Si nous sommes nés de nouveau, notre mort "en Christ-Jésus" est donc une réalité que nous pouvons accepter par la foi au même titre que notre pardon. Si nous avons, comme les premiers chrétiens, témoigné de notre nouvelle naissance en passant par le baptême d'eau, cet acte peut nous servir de référence : nous avons déclaré publiquement vouloir couper avec notre ancienne vie. Soyons donc fidèles à notre engagement, aussi sacré que celui du mariage.

"Baptiser signifie littéralement plonger. Les premiers chrétiens étaient généralement baptisés par immersion, ils étaient plongés, ensevelis dans l'eau... Comme on dit de quelqu'un qu'il est plongé dans la musique, ou l'étude, ou le vice et qu'il a perdu la faculté de s'intéresser à autre chose, le baptisé est plongé en Christ et perd la faculté de s'intéresser au péché" (G. Deluz, *La Justice de Dieu*, Delachaux, Neuchâtel, 1945, p. 109).

V. 4 *Nous avons donc été ensevelis avec lui dans la mort par le baptême...* Notre ensevelissement avec Christ est aussi à saisir par un acte de foi.

"La mort et la résurrection du croyant ne sont pas des objets fixés à ses efforts ascétiques ou à ses enthousiasmes mystiques. Personne n'est invité à reproduire ce qui est advenu au Christ, par un effort d'imagination ou de volonté. Personne ne doit imiter, en ce sens, la mort et la résurrection et faire "comme si" lui-même parvenait à cet état d'anéantissement et de vie nouvelle que le Christ a connu. Au contraire, la mort du croyant est déjà incluse dans celle que le Christ a soufferte pour lui; celle-ci est typique; elle est l'original qui contient déjà la mort de tous.

Or, la foi prend au sérieux cette inclusion du croyant dans l'œuvre du Christ. Il prend au sérieux que Christ soit mort *pour* lui. Il se reconnaît présent dans cette mort, de par la volonté qui s'y manifeste. Aussi peut-il comprendre ce que Paul veut dire quand il écrit : "L'ancien homme a été crucifié avec Christ." Il croit avec l'apôtre que cela eut lieu "afin que fût anéanti le corps de péché" (Rom. 6.6), et il donne tout son sens à cet *afin que*... car il exprime tout le dessein de Dieu. C'est afin de délivrer le croyant de la tyrannie du péché que Christ est mort pour lui. La foi saisit ce dessein divin dans la réalité qu'il a reçue en Christ. Elle sait qu'il est réalisé en lui et elle sait que le baptême signifie sa réalisation dans le croyant." (F.J. Leenhardt, *Le baptême chrétien*, Delachaux, Neuchâtel, 1944, pp. 51-52).

"Le monde cherche toujours à enterrer les chrétiens pour essayer de se débarrasser de ces gêneurs... mais les chrétiens préviennent le monde : ils se font eux-mêmes enterrer au moment d'entrer dans la vie chrétienne, ainsi rien ne peut plus les toucher. Ils sont déjà morts et enterrés; le monde arrive trop tard. C'est de par *leur* volonté que le monde est crucifié pour eux comme ils le sont pour le monde" (J : Kroeker, *Römerbrief*, Oncken, Stuttgart, 1949, p. 213).

"Si nous sommes morts mais pas enterrés, la mauvaise odeur de notre vieil homme tiendra les autres loin de nous" (John Hyde)

*...afin que, comme Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, de même, nous aussi nous marchons en nouveauté de vie.* La marche "en nouveauté de vie" est le but ("afin que") de notre ensevelissement avec Christ. Nous sommes sauvés pour que toute notre conduite soit transformée. "C'est même pour cela que nous sommes justifiés, à savoir afin qu'ensuite nous servions Dieu en pureté de vie... Christ nous fait participer à son Esprit qui nous renouvelle aussi en une vie sainte... La mort de Christ est efficace pour éteindre et exterminer la dépravation de notre chair, et sa résurrection pour susciter en nous un état nouveau de meilleure nature" (J. Calvin).

Christ est ressuscité "par la gloire du Père", c'est-à-dire par sa puissance glorieuse. Aucun obstacle ne pouvait le retenir dans la tombe. Pour nous faire marcher "en nouveauté de vie", cette même puissance est à notre disposition (Eph. 1.19-20). Aucun homme, aucune puissance démoniaque ne peut s'opposer à une telle puissance. Si nous prenons la position que l'apôtre nous demande (v. 11), l'énergie la plus considérable de l'univers est à notre disposition pour changer notre comportement.

*Ad lucem per crucem*  
(Vers la lumière par la croix)

# Chapitre 27

## Contextualisation et corrélation

### Qu'est-ce que la contextualisation ?

Le mot contextualisation est actuellement un mot piégé. La théologie libérale et la théologie de la libération l'emploient pour désigner un processus où l'on part de la situation actuelle, donc de notre contexte, ou des traces de la révélation naturelle trouvées dans les différentes religions, pour définir ce que Dieu peut vouloir dire à l'homme d'aujourd'hui, plutôt que de la révélation biblique (voir Fleming, 80, pp. 11-12). Nous utiliserons le mot contextualisation pour parler de l'application des principes bibliques à la culture dans laquelle nous nous trouvons (ce que Fleming appelle *context-indigenization* de l'Evangile, p. 78).

Sans cette contextualisation, la plupart des passages bibliques perdent leur signification pour nous. Nous ne vivons plus sous des tentes comme Abraham, ni dans de vastes familles patriarcales; nous n'allons plus au tabernacle comme David, nous n'offrons plus de taureaux en sacrifice; nous ne nous promenons plus en sandales à lanières comme Jean-Baptiste et nous n'avons plus d'esclaves comme Philémon. Prises littéralement, beaucoup d'exhortations ne nous concerneraient donc plus si nous ne faisons pas la transposition à notre temps et à nos conditions de vie.

Au Congrès de Lausanne en 1974, Byang Kato distinguait entre le message de l'Evangile et son mode d'expression souvent lié à l'époque de Jésus. "La contextualisation de ces modes d'expression est non seulement juste mais nécessaire." (*Let the Earth Hear His Voice*, Minneapolis, 1975, p. 1217).

Pour faire une telle contextualisation de manière valable, il nous faut d'abord dégager du texte biblique des principes valables pour tous les temps, comme nous l'avons vu, puis appliquer ces principes à notre situation.

### *Un exemple de contextualisation*

En étudiant la première épître aux Corinthiens, nous trouvons trois chapitres consacrés à la question des viandes sacrifiées aux idoles. Pour la plupart des chrétiens du 20<sup>e</sup> siècle, ces chapitres ne s'appliquent plus directement à leur vie, et même là où l'on pratique encore des sacrifices d'animaux, il y a peu de chances pour que l'on retrouve la situation qui se présentait aux chrétiens de Corinthe : l'éventualité d'être invité à un repas sacrificiel dans un temple d'idoles ou d'acheter au marché de la viande ayant d'abord été sacrifiée à des idoles.

Pour appliquer correctement les leçons qui se dégagent pour nous de ces chapitres il s'agit :

1. de bien comprendre la situation qui a motivé les directives de l'apôtre,
2. de dégager les principes sur lesquels il s'appuie pour conseiller les Corinthiens,
3. de chercher quelles situations semblables se présentent à nous, dans notre culture et,
4. d'appliquer les principes énoncés à notre situation.

### *1. La situation à Corinthe*

Les sacrifices d'animaux à des idoles faisaient partie des traditions sociales courantes. A chaque rencontre spéciale (anniversaire, fête de famille, rencontre d'amis) on offrait un animal et on en mangeait la viande. Ainsi, on faisait d'une pierre deux coups : on s'attirait les faveurs de la divinité

et de ses prêtres, et l'on récupérait la majeure partie de la viande pour festoyer avec des amis, un peu comme nous marquons les occasions spéciales de notre vie d'un repas en commun - ou du moins d'un repas symbolique : vin d'honneur, cocktail, apéritif. Refuser de participer à ces repas sacrificiels c'était refuser la communion avec les personnes qui vous invitaient, les offenser, se singulariser.

Une partie de la viande de ces sacrifices revenait (comme en Israël) aux prêtres. Mais ils en recevaient tant qu'ils ne pouvaient tout manger. Ils vendaient donc une partie de cette viande aux bouchers, qui la revendaient au marché. Les pauvres faisaient de même après avoir offert leur animal au temple. Ainsi, on ne pouvait jamais savoir si la viande que l'on achetait au marché n'avait pas été d'abord offerte en sacrifice à des idoles.

Deux questions se posaient donc aux chrétiens de Corinthe : Peut-on participer aux repas de sacrifices d'amis corinthiens ? Peut-on consommer de la viande achetée au marché ?

A ces questions, les chrétiens corinthiens donnaient deux sortes de réponses. Les uns disaient : "Nous savons que les idoles ne sont rien, il n'existe pas d'autre dieux à côté des blocs de bois ou de pierre qui représentent ces prétendues divinités; cela ne changera rien à notre communion avec Dieu". Les autres : "Derrière les idoles, il y a des démons. Manger de la viande sacrifiée à ces idoles, c'est entrer en communion avec les démons".

## *2. La réponse de Paul*

L'apôtre commence par énoncer les principes qui régissent la relation entre l'amour et la connaissance (ch. 8), puis il les illustre par son exemple personnel (ch. 9), enfin, il les applique à la situation des Corinthiens (ch. 10).

Au ch. 8, après avoir posé le problème (v. 1-7) et fait une première constatation qui relativise l'avantage que l'on peut retirer de la consommation d'un aliment ou de l'abstention (v. 8; cela ne détermine pas notre relation avec Dieu), Paul énonce un premier principe : prendre garde que sa liberté ne devienne pas une cause de chute pour les faibles (v. 9). Il le justifie en montrant les conséquences d'un acte irréfléchi (v. 10-11), avertit en soulignant la responsabilité de celui qui agit ainsi (v. 12) et propose une résolution : restreindre volontairement sa liberté, renoncer à ses droits, par amour pour les frères (v. 13). L'amour a donc priorité sur la connaissance.

Au ch. 9, l'apôtre montre comment il a appliqué ce principe dans sa propre vie : bien qu'étant libre, il a renoncé à sa liberté; bien qu'ayant des droits, il n'en a pas fait état afin de gagner d'autres à Christ.

Au ch. 10, Paul tire de l'exemple des Israélites au désert (v. 1-13) un avertissement solennel : bien qu'ils aient participé à des privilèges qui représentaient symboliquement le baptême et la Cène (v. 1-4), ceux qui n'ont pas su dominer leurs convoitises furent exclus du pays (v. 5). Ne méprisez donc pas l'avertissement contenu dans cet exemple consigné dans l'Écriture (v. 6-13). Vous ne pouvez participer à la fois à la Cène et à un banquet idolâtre (v. 14-22). Quelques règles pratiques découlent de ce qui vient d'être dit : chercher ce qui est utile, ce qui édifie (v. 23), vouloir s'abstenir en face des scrupules d'autrui (28-30), faire tout pour la gloire de Dieu (31), n'être en scandale à personne (32), chercher l'avantage du plus grand nombre (33).

## *3. Dans quelles situations de notre culture s'appliquent ces principes ?*

Pour faire le parallèle avec une situation contemporaine, il faut voir :

- a) sur quels points il y a divergence d'opinions parmi les chrétiens,
- b) par quoi certains chrétiens risquent d'être "scandalisés", c'est-à-dire de retomber dans un esclavage qui les liait avant leur conversion,
- c) ce qui peut être considéré comme impliquant une communion avec des esprits mauvais.

Il peut s'agir de choses indifférentes en elles-mêmes, mais devenues péché par l'usage des hommes : des boissons alcoolisées, le tabac, le cinéma, la télévision, certaines musiques, certaines thérapies, le yoga, le sport... Dans tous ces domaines, des hommes et des femmes ont été liés par de véritables esclavages qui les entraînaient à pécher, à ruiner leur corps, à négliger leurs proches, à dépenser inconsidérément leur argent. Après leur conversion, certains d'entre eux voyaient derrière certaines de ces pratiques des démons qui rendaient ces liens si indissolubles (le démon Alcool, les esprits auxquels les Indiens offraient primitivement les fumées de tabac, les divinités indiennes avec lesquelles le yogi entrait en contact, les esprits qui énergisaient les pratiques thérapeutiques chinoises ou homéopathiques, les vaudous auxquels étaient consacrées les musiques qui ont donné naissance au rock...). De plus, beaucoup de ces choses, plus ou moins inoffensives en elles-mêmes, sont dangereuses par les associations qu'elles suscitent. Comme les convertis de Corinthe risquaient d'être à nouveau séduits par les attraits du paganisme (les cérémonies fastueuses, le prestige social, la prostitution sacrée) en participant à des repas dans les temples, ainsi des alcooliques guéris peuvent retomber dans leur ancienne passion en voyant des chrétiens boire du vin, d'anciens drogués sont tentés par leur vieille manière de vivre en écoutant la musique qui accompagnait leurs débauches, pour des fanas du foot, ce sport évoque aussi l'atmosphère des après-match et tout ce qui s'y rattache.

#### 4. Application des principes

a) Le principe fondamental de la "glorieuse liberté des enfants de Dieu" reste valable : "Tout est permis". Il n'y a plus de restrictions alimentaires dans la nouvelle alliance. Tous ces *adiaphora* (choses indifférentes) sont à notre disposition. "Dieu nous donne avec abondance toutes choses pour que nous en jouissions" (1 Tim. 6.17). "Mangez de tout ce qui se vend au marché sans vous enquérir de rien par motif de conscience" (1 Cor. 10.25) - même en sachant que la plupart des viandes avaient été offertes à des idoles. Ne vous préoccupez pas des liens que certaines pratiques ou thérapies pouvaient avoir eu à l'origine avec l'occultisme.

b) Ce principe est restreint de 3 manières : (1) prenez garde que votre liberté ne devienne une pierre d'achoppement pour les faibles (1 Cor. 8.8-9). (2) Tout n'est pas utile (3) Tout n'édifie pas (10.23) - auxquelles on pourrait ajouter (4) ce que Paul disait auparavant : "tout m'est permis, mais je ne me laisserai asservir par quoi que ce soit" (6.12).

Donc le chrétien, libre à l'égard de toutes choses, restreint sa liberté si l'exercice de cette liberté (1) constitue pour d'autres chrétiens une occasion de tomber dans le péché; (2) n'apporte rien d'utile pour sa propre croissance spirituelle ou celle des autres; (3) n'aide pas la communauté à grandir ni spirituellement ni numériquement; (4) risque de créer pour lui-même une dépendance qui lui ôterait, en fait, la liberté pour laquelle Christ l'a affranchi. C'est sur le premier point que l'apôtre insiste dans ces trois chapitres. L'application devra aussi en faire son centre de gravité : les chrétiens pour qui l'alcool, le tabac, le cinéma, la musique rock... ne sont pas des tentations constituant un danger pour leur vie spirituelle, sont appelés à restreindre leur liberté s'ils sont en contact avec des frères et sœurs qui risquent de retomber dans le péché par ces choses. Le principe positif sur lequel l'apôtre conclut : "faites tout pour la gloire de Dieu" est susceptible d'application encore plus nombreuses - sans avoir besoin d'une "transculturation".

D'autres applications peuvent être tirées de la manière dont Paul traite cette question : il ne se contente pas d'exhorter, il appuie par des constations les exemples tirés de l'Écriture et de son

expérience personnelle, il justifie, avertit, illustre, tire des conclusions, donne des conseils, des règles pratiques, nuancées, adaptables à la situation particulière de chacun de ses correspondants.

### *Nécessité et limites de la contextualisation*

Cet exemple montre la nécessité, pour certains textes d'une "contextualisation" ou "transculturation". Elle s'impose pour d'autres passages : ceux qui parlent des relations maître-esclave, père-fille (1 Cor. 7.36-38), judéo-chrétiens et pagano-chrétiens, de la collecte pour les chrétiens de Jérusalem, du ministère de Paul, de ses relations avec les Douze, des gnostiques (ou prégnostiques), des hérétiques signalés dans les Pastorales ou les épîtres de Pierre et de Jude, etc.

Pour les récits de l'A.T. et ses règles de conduite, cette transculturation s'impose encore davantage : nous ne mettons pas de balustrade autour de nos toits (Dt. 22.8), mais le principe qui s'en dégage demeure : nous sommes responsables des conséquences de nos omissions ou de nos négligences dans tout ce qui nous appartient.

Il y a, pour la plupart d'entre nous, peu de chances de rencontrer l'âne ou le bœuf de notre prochain tombé dans le chemin (Dt. 22.4); mais il peut nous arriver de constater que notre voisin a laissé les phares de sa voiture allumés, ou qu'il se trouve en panne au bord de la route, ou que son enfant se soit égaré. Le principe "tu ne t'en détourneras pas" peut nous guider dans tous ces cas.

Nous ne risquons guère de labourer avec un bœuf et un âne attelés ensemble (Dt. 22.10). Mais nous nous demanderons pourquoi Dieu a donné cette prescription aux Israélites. L'un des animaux étant plus fort, l'autre plus leste, les deux seront frustrés par cet attelage disparate. Le premier principe à en dégager est que la bonté, qui est un fruit de l'Esprit, doit se manifester aussi envers les animaux. Une deuxième application pourrait se situer dans la ligne de ce que l'apôtre Paul a tiré de ce verset dans 2 Cor. 6.14 (ou de Dt. 25.4 dans 1 Cor. 9.9 et 1 Tim. 5.18) : pas d'association disparate avec des non-croyants pour un travail commun (ou une union *con-jugale*). Tout ce qui a trait aux tentes, à l'élevage des moutons, à la conquête du pays promis devra être transposé soit sur des conditions correspondantes de la vie actuelle, soit sur le plan spirituel.

Cette contextualisation des réalités spirituelles évoquées dans l'A.T. devra aussi tenir compte du passage de l'ancienne à la nouvelle alliance et de tout ce que cela implique comme changement dans les relations entre Dieu et nous (voir Hbr. 10.19-22; 12.18-24).

"Le besoin de combler le fossé entre le monde de la Bible et le monde contemporain n'est pas nouveau. Il a constitué la tâche principale de l'interprétation biblique depuis le commencement de l'Eglise. L'origine du problème peut être retracée jusqu'à Babel où le jugement de Dieu sur le péché de l'homme a eu pour résultat la diversité des cultures et toutes les barrières ethnologiques, politiques et linguistiques qui existent dans le monde actuel (Gn. 10.5, 20, 31)" (T.B. Witmer, 86, p. 1).

Le seul fait de traduire la Bible est déjà un effort de contextualisation (l'Islam interdit de traduire le Coran). On a souvent relevé le fait que l'Eglise disparut dans la plupart des pays d'Afrique du nord qui n'avaient pas de traduction biblique dans les langues locales - mais pas en Egypte où une telle traduction existait. Le principe de la traduction est sanctionné par l'usage que les auteurs inspirés font de la Septante - donc d'une traduction.

Or, traduire c'est toujours dans une certaine mesure contextualiser (sauf, peut-être, si on applique les principes d'A. Chouraqui) : on évite les formules qui, dans une certaine culture, seraient incompréhensibles ou choquantes par leur indécence, on cherche des équivalences dynamiques des formules idiomatiques. Nous avons un exemple biblique de contextualisation dans la manière dont

les apôtres ont adapté l'Evangile à la culture hellénistique (prologue de l'évangile de Jean, prédication de Paul à Athènes, Act. 17; épître aux Colossiens).

Certains chrétiens ont peur - à juste titre - d'une contextualisation qui ferait des commandements de la Bible des règles surannées, liées toutes à un pays et à une époque révolue. Ce "modernisme culturel" permettrait de justifier les relations sexuelles préconjugales (puisqu'il y a la pilule), l'avortement (puisque maintenant la terre est assez peuplée), l'euthanasie, etc. "Si on cède sur un point, qui sait où l'on s'arrêtera ?" Ces chrétiens insistent généralement sur l'observance stricte de toutes les règles alimentaires, vestimentaires et culturelles données par la Parole de Dieu.

Comment donc distinguer ce qui est culturellement déterminé de ce qui ne l'est pas ? Gordon Fee nous donne quelques règles très simples :

1. se demander si c'est moral ou non moral, théologique ou non théologique.
2. serait-ce un problème au 20e siècle si on ne l'avait pas rencontré dans la Bible (voile de la femme, longueur des cheveux de l'homme).
3. rester sensible aux différences de culture (pas d'éducation des femmes au 1er siècle)
4. exercer la charité chrétienne (76, p. 113).

## La corrélation

*Qu'appelle-t-on corrélation ?*

Après avoir dégagé les enseignements d'un texte donné, l'interprète établira la corrélation avec l'ensemble de l'enseignement biblique, ou ce que J.I. Packer appelle *la synthèse*. Il est rare qu'une vérité ne figure qu'une seule fois dans les Ecritures. Si nous plaçons, en regard de notre texte les autres passages où les mêmes vérités sont enseignées, cela nous permet d'intégrer les conclusions que nous en avons tirées dans l'ensemble de la Révélation, de compléter ou de nuancer les informations qu'il nous a fournies. La corrélation se fera d'abord avec les textes du même auteur pour voir si nos conclusions sont cohérentes avec sa pensée explicitée dans d'autres textes, ensuite nous mettrons ces différents textes en parallèle avec ceux d'autres auteurs abordant le même sujet, soit pour relever l'unité de la révélation biblique, soit pour en noter la progression.

Dans un certain sens, la corrélation devrait être présente à l'esprit déjà tout au long du processus d'interprétation. "L'exégète doit poursuivre son étude dans un perpétuel *balancement entre le particulier et le général*. Il doit se livrer à une analyse minutieuse des détails, mais essayer d'en rendre compte dans des perspectives d'ensemble; inversement il doit pouvoir toujours vérifier ce qu'il dit de l'ensemble dans l'examen des détails" (M.A. Chevalier, 84, p. 10).

La corrélation est un corollaire du principe de *l'analogie scripturae* chère aux Réformateurs. Elle est constituée par 3 règles :

1. l'Ecriture est l'interprète de l'Ecriture;
2. il ne faut pas opposer l'Ecriture à l'Ecriture;
3. ce qui est secondaire et obscur doit être étudié à la lumière de ce qui est essentiel et clair (J.I. Packer, *Themelios*, 75, p. 7).

Les instruments d'une telle corrélation sont :

1. les *Bibles à parallèles* (la plus complète étant : *Treasury of Scripture Knowledge*, Bagster, London qui indique les références de 500'000 parallèles au texte);
2. les *concordances* où nous trouverons les passages à l'aide de mots-clés de notre texte;

3. les *concordances thématiques* (par exemple l'*Encyclopédie biblique* de Reece qui regroupe les textes d'après les idées plutôt que d'après les mots out la *Table pastorale de la Bible* (Lethielleux, Paris, 1974). Pour les épîtres de Paul, la *Synopse des épîtres* publiée par les Ed. universitaires, Paris, est très précieuse;

4. les *dictionnaires bibliques*, dans leurs articles théologiques, font aussi ce regroupement par thèmes.

5. les *livres de doctrine* (dogmatiques) regroupent les différents textes selon les points de doctrine considérés (J.-M. Nicole : *Précis de doctrine biblique*; Torrey : *Ce que la Bible enseigne*; Hammond : *Frères, je ne veux pas que vous ignoriez...* et tous les livres qui examinent un point particulier de la doctrine biblique).

### *Un exemple de corrélation*

Si nous prenons, par exemple, le passage de Rom. 6 que nous avons considéré dans des chapitres précédents, nous trouvons comme premiers parallèles dans les épîtres de Paul :

#### *morts avec Christ*

Gal. 2.20a : J'ai été crucifié avec Christ.

Gal. 5.24 : Ceux qui appartiennent à Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises.

2 Cor. 5.14b-15 : Si un seul est mort pour tous, tous donc sont morts, Et il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux.

Ph. 3.10b : la communion de ses souffrances en devenant conforme à lui dans sa mort (Osty : en reproduisant en moi sa mort)

Col. 3.3a : Vous êtes morts...

#### *ressuscités avec lui*

Col. 2.11-12 : Ensevelis avec lui par le baptême, vous êtes aussi ressuscités en lui et avec lui, par la foi en la puissance de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts.

Eph. 2.4-6 : Mais Dieu est riche en miséricorde et, à cause du grand amour dont il nous a aimés, nous qui étions morts par nos fautes, il nous a rendus à la vie avec le Christ - c'est par grâce que vous êtes sauvés - il nous a ressuscités ensemble et fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en Christ-Jésus.

Ph. 3.10a : le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection

Col. 3.3b : Votre vie est cachée avec Christ en Dieu.

Nous retrouvons la même pensée dans 1 Pi. 4.1-2 : "Ainsi donc puisque Christ a souffert dans la chair, vous aussi armez-vous de la même pensée; car celui qui a souffert dans la chair en a fini avec le péché, afin de vivre, non plus selon les désirs humains, mais selon la volonté de Dieu pendant le temps qui lui reste (à vivre) dans la chair".

Nous pouvons même voir une allusion à cette nécessité de mourir au péché dans la parole énigmatique de Jésus. "Si ta main ou ton pied te fait tomber dans le péché coupe-les..." (Mt. 18.8-9). En effet, si un homme a coupé une main ou un pied qui était pour lui une occasion de chute, il lui reste l'autre main ou l'autre pied, tout autant accessible au péché, s'il a arraché un œil, l'autre peut encore nourrir en lui la convoitise. Et fût-il sans main, sans pied et aveugle, il lui resterait le cerveau dont l'imagination nourrit toutes les occasions de chute. La seule solution est donc la mort. Christ nous offre de mourir *avec lui*, mais aussi de ressusciter avec lui à une vie nouvelle. Le baptême, auquel Rom. 6 se réfère, représente symboliquement cette même vérité. Ainsi, les textes relatifs au baptême peuvent aussi être considérés comme des parallèles valables à notre texte.

La corrélation devra aussi tenir compte des passages où des vérités apparemment contraires à celles qui se dégagent de notre texte sont enseignées. "Ne jugez pas" (Mt. 7.1) et "qui es-tu, toi qui juges ?" (Rom. 14.4) s'opposent à "L'homme spirituel juge de tout" (1 Cor. 2.15). "C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez" (Mt. 7.15-16; il s'agit donc d'exercer son jugement). "Epreuvez les esprits" (1 Jn. 4.1, 6).

Dans cette confrontation, il faudra vérifier :

1. s'il s'agit du même terme original (en comparant différentes versions, en particulier des versions littérales si l'on n'a pas recours à l'original),

2. si les passages parlent de la même chose (même objet du jugement) donc examiner avec soin le contexte,

3. voir s'il n'existe pas de texte qui fasse le joint entre deux affirmations apparemment opposées (voir par exemple J.W. Haley, *Alleged Discrepancies in the Bible*, Nashville, 1967 ou G. Archer, *Encyclopedia of Bible Difficulties*, Grand Rapids, 1982).

Ainsi, aux passages qui enseignent la prédestination, il faudra opposer ceux qui affirment la liberté humaine. Ceux qui donnent des promesses apparemment inconditionnelles devront être complétés par ceux qui reprennent la même promesse et l'assortissent d'une condition.

Plus on se familiarisera avec l'ensemble de la Bible, moins on trouvera d'oppositions entre les textes différents. Comme on l'a dit : la Bible elle-même est son meilleur commentaire.

# Chapitre 28

## En bref

Vous avez patiemment étudié toutes les règles exposées au long de ces pages. Et voilà que vous vous trouvez devant un texte difficile. Vous voulez appliquer la méthode proposée, mais dans la masse des principes et des exemples, vous vous sentez un peu perdu. C'est pourquoi vous trouverez là un résumé en quelques lignes de la marche à suivre.

1. Lisez le texte dans toutes les traductions dont vous disposez. Notez les variantes.
2. Posez au texte les six questions classiques : Qui ? Quoi ? Où ? Quand ? Comment ? Pourquoi ? Notez les réponses.
3. Demandez-vous ce que signifient les mots importants, pourquoi l'auteur dit cela et ce qu'impliquent ses paroles.
4. Cherchez le sens exact des mots-clés dans un dictionnaire biblique, ses autres emplois dans une concordance.
5. Analysez la phrase selon les règles habituelles d'une analyse grammaticale : sujets, verbes (temps et modes), compléments, mots de liaison... Découpez au besoin une phrase longue en propositions plus simples. Comparez avec une version moderne.
6. Déterminer le genre littéraire du livre et du passage en question (narratif, poétique, didactique, prophétique). Revoyez les règles relatives au genre auquel appartient votre texte. L'auteur parle-t-il au propre ou au figuré ? Se sert-il d'une image, d'une figure de rhétorique ?
7. Remplacez la phrase dans son contexte : lisez tout le chapitre dans lequel elle s'insère, parcourez le chapitre précédent, et le suivant pour voir s'ils contiennent des éléments pouvant éclairer le sens de votre texte. A qui s'adressent ces paroles ? Comment s'insèrent-elles dans le but général du livre ? Comment les conclusions provisoires que j'en tire concordent-elles avec l'enseignement général de la Bible ?
8. A quelle étape de l'histoire du salut se situe ce texte ? Sommes-nous encore dans la même période ? Si non, quels changements sont intervenus entre l'époque de rédaction du texte et "la période finale de l'histoire" dans laquelle nous vivons ? Comment ces changements pourraient-ils expliquer certaines énigmes posées par le texte ?
9. Quel éclairage l'histoire peut-elle apporter à ce texte (consulter dictionnaires bibliques, livres d'archéologie biblique). Voir s'il y a des indications géographiques contenues dans le texte et chercher à préciser situation, distances, facteurs climatiques... Est-ce que les mœurs et les coutumes du pays peuvent expliquer certaines particularités ? (Voir Bibles annotées et livres sur les coutumes des Hébreux).
10. Cherchez les parallèles du texte dans une Bible à parallèles.
11. S'il s'agit d'une citation de l'Ancien Testament dans le Nouveau ou d'une phrase de l'Ancien Testament reprise dans le Nouveau, lire tout le passage cité ou repris dans son contexte : Comment ce texte a-t-il été compris ou appliqué par les auteurs bibliques ?
12. Sommes-nous en présence d'un type ou d'un symbole ? Où se retrouvent-ils ailleurs dans la Bible ? Avec quel sens ?
13. S'agit-il d'un élément transitoire ou permanent ?
14. Comment Jésus a-t-il ou aurait-il - compris ou "accompli" cette parole ? Pouvons-nous trouver dans les évangiles des indications qui nous permettraient de répondre à cette question ?
15. Comment d'autres chrétiens ont-ils compris ce texte : consultons les commentaires et les enseignants de nos Eglises. Distinguons entre ce qui est certain et ce qui donne lieu à des interprétations divergentes.

Si nous procédons ainsi, nous ne comprendrons pas tout dans la Bible (seul Dieu comprend parfaitement sa Parole), mais nous serons du moins certains de ne pas être totalement à côté de la vérité, de ne pas inventer une théorie extravagante ou d'entraîner d'autres dans une aberration doctrinale. En constatant nos hésitations et nos ignorances, nous prendrons une leçon d'humilité, mais n'est-elle pas la qualité primordiale d'un bon interprète ?

Cependant, au-delà de nos incertitudes, nous apprendrons aussi à formuler des conclusions sûres et certaines, fondées sur le roc des affirmations indubitables de la Parole. Elles nous donneront une assurance qui nous paiera bien de notre peine. Nous pourrions affirmer en connaissance de cause : "Voici ce que dit la Parole".

Si nous avons fait correctement notre travail, nous entraînerons probablement aussi l'adhésion de tous ceux qui sont "droits de cœur". Il y a d'ailleurs de fortes chances pour que notre interprétation rejoigne celle de la majorité des exégètes évangéliques. Ainsi nous contribuerons à "l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité dans la foi et dans la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'adultes, à un stade où se manifeste toute la plénitude qui vient du Christ. De cette manière, nous ne serons plus de petits enfants ballottés comme des barques par les vagues et emportés çà et là par le vent de toutes sortes d'enseignements, à la merci d'hommes habiles à entraîner les autres dans l'erreur. Au contraire, en vivant selon la vérité dans l'amour, nous grandirons à tous égards vers celui qui est la tête : le Christ" (Eph. 4.12-15).

# Conclusion

Pendant la guerre, ma femme était réfugiée dans un petit village de la Dordogne avec une autre institutrice. Après quelques temps, elle s'est aperçue que sa collègue, une catholique pratiquante, lisait, comme elle, sa Bible chaque soir. "On pourrait la lire ensemble et échanger nos réflexions". Mais après quelques jours, l'expérience tourna court. La collègue lui dit : "Je ne peux pas te suivre dans ta lecture. Tu te sens le droit de décider par toi-même ce que signifie le texte. Nous demandons cette signification au prêtre. C'est le magistère de l'Eglise qui interprète la Bible pour nous".

Dans l'un des derniers chapitres de son livre *Retour aux racines* (Entretiens avec Jacques Deschanel, Le Centurion, Paris 1981), intitulé "Comment lire la Bible", André Chouraqui rapporte comme "vérité évidente" l'opinion des anciens rabbins qui prétendaient que "chaque verset de la Bible a soixante-dix sens". C'est pourquoi, dit-il, "j'ai essayé de donner à ma traduction l'ouverture qui corresponde à celle du texte. Les possibilités de lecture du texte hébraïque sont infinies" (p. 228). En effet, sa version de la Bible est ambiguë à souhait, et chacun peut y lire ce qu'il veut - ou peut - comprendre.

Plus récemment, quelqu'un me dit : "L'interprétation de la Bible ? C'est simple : le Saint-Esprit qui a inspiré le texte inspire aussi aujourd'hui au lecteur réceptif à sa voix, le sens véritable des paroles bibliques".

Dans ce livre, nous avons posé comme postulat que, si le texte peut avoir de nombreuses applications, si même certains textes ont connu plusieurs accomplissements successifs, chaque texte n'a qu'un sens de base : celui que son auteur lui a donné. Et c'est par un travail assidu et méthodique qu'on a le plus de chance de le trouver.

Ces quatre attitudes illustrent quatre conceptions de l'interprétation, reposant, en fait, sur quatre épistémologies (théories de l'origine de la connaissance).

Si le sens du texte est déterminé par un groupe d'hommes, nous sommes en présence d'une "religion d'autorité", que cette autorité réside dans "le magistère infaillible de l'Eglise", dans le chef de file d'une secte ou sa direction collégiale, ou dans un oligarchie théologique où le consensus d'une majorité de spécialistes commande, en fait, ce que les fidèles doivent comprendre dans la Parole de Dieu. Le fameux "Ce que je crois, allez le demander à Rome" a plus d'une variante. Je n'ai donc pas besoin de me préoccuper d'interprétation. Je laisse cela à mes directeurs spirituels ou aux théologiens.

Si chaque verset a soixante-dix sens, c'est en fin de compte moi-même qui lui donne le sens qui me convient. Dans cette perspective, l'interprétation de la Bible est inutile. Elle est même nuisible puisqu'elle risque d'enfermer le texte dans un "sens figé", empêchant "la vibration intime du texte, vivant de sa propre vie" (Chouraqui, *Ibid*). Le texte n'est plus qu'un tremplin pour nos méditations, suivant les méandres de notre imagination et de nos désirs. L'origine de la connaissance se situe en l'homme : dans sa raison, dans ses sentiments et dans sa volonté. C'est la lecture humaniste de la Bible, qui est aussi celle de l'aile libérale de l'Eglise chrétienne.

La troisième option paraît plus respectueuse de la relation privilégiée du croyant avec le Saint-Esprit depuis sa nouvelle naissance. Jésus n'a-t-il pas promis : "Il vous conduira dans toute la vérité" (Jn. 16.13) ? Elle semble logique : "A quoi nous sert d'avoir un texte infaillible si chacun en tire des conclusions différentes ?" Aussi logique que la position de ceux qui demandent : "A quoi nous sert un texte infaillible si sa transmission n'a pas bénéficié d'une protection infaillible ?", et qui postulent

l'infaillibilité du "texte reçu". Et pourtant, une fois de plus, la logique se trouve contredite pas les faits - comme la logique de ceux qui pensent qu'un chrétien qui a en lui l'Esprit de vie ne peut pas tomber malade. Le fait est que la Bible se présente à nous dans des centaines de manuscrits contenant des milliers de variantes entre lesquelles les efforts laborieux des spécialistes de la critique textuelle doivent établir une échelle de probabilité afin de se rapprocher le plus possible du texte original.

Le fait est aussi que malgré leur piété et leur égale ouverture au Saint-Esprit, les croyants divergent encore dans leur interprétation de certains textes bibliques, même si la convergence des évangéliques sur les vérités fondamentales de la foi est de plus en plus évidente. Faudrait-il en conclure que les uns sont plus perméables que les autres à l'action du Saint-Esprit ? Le malheur c'est que, pour tous ceux qui tirent cette conclusion, les uns c'est toujours eux, et les autres... ce sont évidemment tout les autres. Et l'on revient insensiblement vers une religion d'autorité... "spirituelle" : "Le frère Untel, (qui vit si près du Seigneur), dit qu'il faut comprendre ce verset ainsi". Et si vous lui demandez pourquoi, il vous répondra peut-être : "Le Seigneur m'a montré...". Il se situe donc dans la "chaîne mystique" qui court, non seulement à travers toutes les branches du christianisme, mais que l'on retrouve dans toutes les religions. En fin de compte, le mysticisme est aussi un humanisme - humanisme du sentiment plutôt que de la raison - puisqu'il situe l'origine de la connaissance en l'homme. Il est moins loin qu'on ne pense de la deuxième position.

A. Chouraqui cite le mot de Jouhandeau : "Dieu est grand, moi aussi" pour en conclure : "C'est dans notre chair que nous devons découvrir Dieu... Il faut réincarner Dieu, il faut sacrifier le profane et incarner le sacré. Les bouddhistes le disent : l'initiation mystique commence et finit au niveau des cheveux, des poils, des dents, des ongles et de la peau" (*op. cit.* p. 124). Dans la Bible, il considère que le Cantique des cantiques est "le livre centrale", il est aussi "la clé de l'énigme de l'univers" et son message se résume dans ce que les deux amants se disent : "Va vers toi-même" (p. 217). C'est pourquoi ceux qui voient, comme lui, dans chaque verset soixante-dix sens n'ont pas de peine à s'entendre avec des mystiques juifs, chrétiens, musulmans ou bouddhistes (*op. cit.*, p. 61, 111ss). Cette option aussi fait l'économie de l'interprétation : c'est le sentiment intérieur qui guide vers le sens "profond" et "vrai" du texte.

En fin de compte, les trois premières démarches sont plus proches les unes des autres qu'il ne paraît au premier abord. Si un texte a soixante-dix sens, c'est qu'il n'a aucun sens par lui-même : il a le sens que *je* lui donne. C'est là aussi la troisième position : *je* donne ce sens au texte parce que *je* me crois conduit à le faire par le Saint-Esprit. Et si je suis en position d'autorité dans le groupe auquel j'appartiens, c'est ce sens que je vais imposer à mon milieu.

Le dogme de l'infaillibilité pontificale est la conjugaison du mysticisme et de l'autoritarisme. "Dans l'Eglise catholique, le pape seul est l'Inspiré. De son inspiration *ex cathedra* tout dépend" (E. Brunner, *Dogmatik* III, p. 92). Luther déjà disait : "Le pape prétend que tous les droits sont dans le secret de son cœur" (*Livres symboliques*, Paris, 1946, p. 274).

La position sous-jacente à ce livre, c'est-à-dire la quatrième option, repose sur des postulats très différents :

1. la Parole de Dieu est infaillible. Elle contient toute la vérité que nous avons besoin de connaître.

2. la transmission du texte s'est faite comme celle de tous les autres textes anciens : par des recopies successives de manuscrits. Elle a donc subi les avatars de ce mode de transmission et c'est par un travail minutieux de comparaison entre les manuscrits que nous pouvons rétablir - avec, actuellement, plus de 99% de certitude - le texte original. Notre grand avantage par rapport aux textes antiques profanes, c'est que nous disposons de quelque 5 000 manuscrits contre une douzaine

d'autres écrits antiques dans les meilleurs cas (voir F.F. Bruce, *Les documents du N.T., peut-on s'y fier ?* Opération Mobilisation France, Fontenay-sous-Bois, 1977, pp. 9-23)

3. les traductions de la Bible ont toutes été faites par des hommes faillibles. Aucune d'entre elles n'est parfaite. Dans les versions à équivalence formelle dites "littérales", le traducteur laisse au lecteur le soin de comprendre ce qu'il peut. Ces versions favorisent donc les trois premières positions décrites plus haut. Les versions "à équivalence dynamique" ou "naturelle" demandent au traducteur de s'efforcer en premier lieu de comprendre le texte, puis de le rendre de la manière la plus adaptée à sa langue. S'il y a deux ou trois manières de comprendre un passage, il doit mettre la plus plausible dans le texte et indiquer les autres en note. Ces versions facilitent grandement l'interprétation.

4. Chaque texte n'a qu'un sens : celui que lui a donné son auteur et qu'il a voulu communiquer à ses destinataires. Ce sens peut être obscurci pour nous à cause de l'état du texte (surtout dans l'A.T.), des variantes qu'il comporte ou de notre ignorance du contexte historique ou littéraire. C'est cependant lui qu'il faut chercher - ou du moins le sens le plus probable.

5. Dans les textes difficiles, la bonne interprétation se trouve par un travail patient d'analyse des mots et des phrases, d'examen des différents contextes et de comparaison avec d'autres textes bibliques. Dieu ne nous dispense pas plus du travail pour l'acquisition de notre nourriture spirituelle que pour celle de notre nourriture matérielle. "C'est à la sueur de ton front que tu mangeras ton pain" (Gn. 3.19). La chute, qui nous a fait perdre l'immédiateté de la présence de Dieu, a aussi eu pour conséquence la perte du caractère immédiat de la compréhension de la Parole (ce que voudraient les mystiques).

Mais sur les deux plans, l'effort trouve sa récompense : le travail du laboureur, complété par celui de la ménagère, nous fournit une nourriture abondante et variée. Abondante et variée est aussi la nourriture spirituelle de celui qui ne rechigne pas devant l'effort que demande l'étude de la Parole de Dieu.

Dieu a permis qu'à travers les efforts conjugués de générations d'agriculteurs et de chercheurs la même terre donne un rendement supérieur d'aliments plus nourrissants et plus diversifiés. Il a aussi permis que les efforts de générations d'interprètes réduisent peu à peu la marge d'incertitude qui entoure certains passages bibliques et que des portions de plus en plus larges de sa Parole soient compréhensibles par tous les chrétiens.

6. Aucune interprétation n'est infaillible. Pour les textes difficiles, les exégètes les plus compétents donnent des interprétations divergentes. Cette constatation nous contraint à une attitude d'humilité : aucun de nous ne peut être dogmatique sur ce point et affirmer avec 100% de certitude que notre interprétation est la seule qui rende compte du sens voulu par l'auteur inspiré. Cette humilité est un corollaire de l'amour fraternel qui valorise les autres chrétiens comme des hommes sincères, intelligents et ouverts à l'Esprit de Dieu.

7. Dieu ne nous épargne pas l'effort. Les recherches agronomiques et les machines agricoles modernes ont considérablement réduit la "sueur" des agriculteurs, mais ne l'ont pas éliminée. Les techniques culinaires modernes et les livres de recettes simplifient le travail de la ménagère, mais ne le suppriment pas. Nous bénéficions de même des efforts inlassables d'innombrables chrétiens du passé et du présent pour nous amener à mieux comprendre le texte inspiré. Ce dont nous sommes reconnaissants. Mais nous ne sommes pas dispensés de faire "*tous nos efforts* pour joindre à notre foi... la connaissance" (2 Pi. 1.5).

C'est ainsi que nous pouvons être "*remplis de la connaissance de sa volonté (de Dieu), en toute sagesse et intelligence spirituelle*" (Col. 1.9). Mais souvenons-nous toujours du but de cette connaissance : "*pour marcher d'une manière digne du Seigneur et lui être entièrement agréables* : (1) en portant, comme fruits, toutes sortes d'œuvres bonnes, (2) en croissant dans la connaissance de Dieu, (3) en devenant puissants à tous égards par sa force glorieuse, en sorte que vous soyez

toujours et (4) avec joie, (5) persévérants et (6) patients, (7) rendant grâces au Père..." (v. 10-12). C'est ce septuple programme que la Parole de Dieu nous présente comme objectif d'une meilleure connaissance.

Dans la perspective biblique, la connaissance n'est jamais une fin en soi. Elle nous est toujours donnée en vue d'une vie conforme à la volonté de Dieu. Et la croissance de cette connaissance est fonction de la mise en pratique de ce que nous avons déjà compris : "Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra..." (Jn. 7.17).

Promesse précieuse pour tout apprenti-interprète : "il connaîtra", mais promesse conditionnelle : quelles sont nos motivations pour augmenter nos connaissances ? Connaître davantage ou mieux faire la volonté de Dieu ? C'est-à-dire être un homme, une femme selon le cœur de Dieu - *ou ne pas l'être. "That is the question"*.

# Appendice

## Face aux nouvelles herméneutiques

### De l'exégèse à l'herméneutique

Un plaisantin disait : "L'interprétation de la Bible était simple... jusqu'au jour où quelqu'un s'est avisé de l'appeler herméneutique". Quelle est la différence entre l'interprétation, l'exégèse et l'herméneutique ? Nous avons déjà vu que l'herméneutique est fondée sur l'exégèse - en même temps qu'elle la guide - mais qu'elle la déborde de deux côtés : avant et après l'exégèse et l'interprétation proprement dite du passage biblique.

A l'origine, les mots herméneutique et exégèse étaient interchangeable. Graduellement, une différenciation s'est dessinée : l'exégèse est actuellement l'explication détaillée d'un passage, alors que l'herméneutique est l'ensemble des principes régissant l'interprétation biblique. Plus récemment encore, l'herméneutique désigne "le processus total de l'interprétation par lequel des croyants contemporains sont introduits dans une relation de compréhension avec le message biblique." (K. Runia)<sup>45</sup>

Patte fait la distinction suivante : "L'exégète cherche à comprendre le texte en lui-même, alors que l'herméneutique tente d'élucider la signification du texte pour l'interprète moderne... la fonction de l'exégèse est de conduire vers l'herméneutique" (*What is Structural Exegesis*, p. 3). Prenant l'exemple de la lettre à Philémon, I.H. Marshall (qui le cite) distingue trois questions que nous pouvons nous poser à propos de ce texte :

1. "Qu'est-ce que Paul a dit à Philémon ? C'est ce qu'on appelle généralement le sens (*meaning*) du texte" - et c'est à l'exégèse de nous fournir la réponse par une étude détaillée de ce qui est écrit.
2. "Qu'est-ce que Paul nous dit ? C'est ce qu'on appelle généralement la signification (*significance*) du texte" - et que nous avons appelé : application. Pour la plupart des auteurs, le terme d'herméneutique englobe les étapes 1 et 2. Marshall suggère de réserver le nom d'*interprétation* au processus comprenant ces deux étapes.
3. "Comment trouvons-nous la réponse à ces questions ? H. Marshall propose d'utiliser le terme d'*herméneutique* pour décrire la science qui cherche les *moyens* par lesquels on trouve la réponse à ces questions... et à expliquer ce qui se passe dans le processus total de la compréhension et de l'interprétation d'un texte" (Conférence FEET, 1982).

### Le processus herméneutique total

D'après J. Veenhof, le processus herméneutique total comprend cinq étapes :

1. *La précompréhension (Vorverständnis)* qui nous permet de nous rendre compte de quoi parle le texte. Cette précompréhension nous est fournie par notre arrière-plan spirituel, mais elle a

---

<sup>45</sup> *The Hermeneutics of the Reformers*. Exposé donné lors de la Conférence de la Fédération Évangélique Européenne de Théologiens (FEET) de 1982. Dans la déclaration commune clôturant cette conférence de la FEET de 1982 consacrée aux problèmes herméneutiques, il est dit : "L'interprétation de la Bible est l'un des problèmes théologiques les plus difficiles de notre temps, celui qui sème le plus de divisions. Dans l'ère postbarthienne, l'herméneutique est devenue le mot-clé de la théologie. En même temps, il règne une grande confusion concernant à la fois la signification théologique et l'application pratique de ce terme."

besoin d'être testée par l'interprétation, sinon nous ne trouverons dans le texte que la confirmation de nos idées préconçues, au lieu d'une incitation au progrès.

2. *Un intérêt éveillé* : une intention et une attente qui nous font poser certaines questions au texte. L'interprétation a les meilleurs chances lorsque l'intérêt de l'interprète coïncide avec celui du texte.

3. *La reconstruction historique*, qui comprend l'essentiel de ce que nous avons développé dans ce livre.

4. *La découverte de l'idée centrale* ou de l'intention du texte pour arriver à une compréhension globale cohérente à partir du centre du texte.

5. *Le transfert dans l'horizon présent* de l'expérience de l'interprète. Cette dernière étape n'est possible qu'après les quatre précédentes (Veenhof, 87, pp. 109-111).

Les efforts des évangéliques se sont surtout concentrés sur les points 3, 4 et, en partie 5. Les nouvelles herméneutiques insistent sur l'importance des points 1, 2 et 5.

### **Les nouveaux accents de l'herméneutique**

Jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle, le mot herméneutique s'appliquait à la science de l'explication et de l'interprétation des textes (sens des mots, grammaire, but et contexte). Au 19<sup>e</sup> siècle, un changement survint, qui se prolonge encore aujourd'hui et qui a considérablement étendu le contenu de ce terme. La réflexion s'orienta vers les conditions d'une bonne compréhension. Schleiermacher, Dilthey, Gadamer, Vroom et d'autres ont posé des questions fondamentales : Comment puis-je comprendre ce qu'un autre a dit ? "Il faut d'abord que je sois impliqué dans le sujet dont il parle, il faut que j'aie une idée du contexte, de la situation dans laquelle il énonce sa proposition. D'autre part, il y a des facteurs sociologiques ou psychologiques qui peuvent m'aider à comprendre - ou bloquer ma compréhension. Particulièrement importantes sont les valeurs acceptées par les uns et les autres. Elles constituent un élément essentiel du cadre de référence à l'intérieur duquel se fait la compréhension... Nous pouvons résumer l'ensemble de ces facteurs par l'expression : 'horizon de compréhension'. Ce terme technique comprend tout ce que nous avons apporté avec nous comme bagage culturel, mental et spirituel" (Veenhof, 87, p. 107).

Le problème naît du fait que "les auteurs bibliques avaient un 'horizon de compréhension' différent du nôtre, ils vivaient dans un autre monde. Et il est nécessaire d'être conscient de cette différence, sinon nous introduisons nos propres vues dans notre lecture de la Bible, spécialement dans le domaine de la religion" (*Ibid.*). Mais d'autre part, continue Veenhof, notre horizon de compréhension joue aussi un rôle positif dans la compréhension du texte. "Nous ne le comprenons vraiment que si nous apportons notre propre expérience de vie, c'est-à-dire si nous actualisons le contenu des histoires en les mettant en relation avec notre propre situation", si nous faisons se rencontrer l'horizon de compréhension de l'auteur et le nôtre.

Pourquoi, demande Veenhof, ces préoccupations de l'herméneutique actuelle, qui affectent l'ensemble du processus de compréhension, ne sont-elles pas apparues plus tôt ? "Parce que l'horizon de compréhension de la réalité et de l'expérience humaine n'a pas subi de grands changements depuis le moment où le texte est apparu (jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle)... ou bien les changements ont été si lents que personne n'en a eu conscience. Le problème fondamental n'a été ressenti qu'après le rapide changement d'horizon de ces derniers temps" qui nous font sentir comme étranges les questions, les notions, les images du texte (*Ibid.*, pp. 108-109).

### **La nouvelle herméneutique**

L'expression "nouvelle herméneutique" est associée aux noms de G. Ebeling et E. Fuchs, elle fut popularisée par J.M. Robinson. La motivation louable à la base de leurs réflexions est le souci de faire comprendre le message biblique à l'homme d'aujourd'hui. Or, comme nos contemporains vivent dans un contexte totalement différent de celui des premiers destinataires des messages ou des

lettres trouvés dans la Bible, la simple répétition des paroles bibliques ne leur dit plus rien; en tout cas : ne leur transmet plus le message que les auteurs bibliques voulaient communiquer. "Dans une situation différente, disait W. Pannenberg, les phrases traditionnelles, même récitées littéralement, ne signifient plus ce qu'elles signifiaient à l'époque où elles ont été formulées" (*Basic Questions in Theology* I, London, 1970, p. 9), parce que le lecteur aborde le texte avec "plus de préjugés que de jugement" (H.G. Gadamer : *Wahrheit und Methode*, Tübingen, 1973, p. 261). Les protagonistes de la nouvelle herméneutique disent que le lecteur moderne apporte à sa lecture sa propre précompréhension; il comprend donc la Bible à la lumière de ce qu'il s'attend à y trouver, parce que l'interprétation va toujours du connu à l'inconnu. Il faut par conséquent reformuler le texte pour qu'il puisse lancer son défi au lecteur du 20<sup>e</sup> siècle. Ou plutôt : que ce texte interprète le lecteur et le mette en question, comme le lecteur interprète et met le texte en question. Le but est la rencontre du texte et de l'interprète, dans laquelle *tous deux* sont mis en question, où l'interprète entend les défis que lui lance le texte et y répond. "Dans une vraie compréhension, l'homme est saisi par la vérité au travers des modes d'expérience" (H.G. Gadamer : *Wahrheit und Methode*, p. XXVI). Il s'agit de voir comment une pensée ou un événement né dans un contexte culturel et religieux tout différent. On a pu cependant reprocher à certains partisans de la nouvelle herméneutique d'être moins en quête d'une compréhension correcte que d'une compréhension "profonde" et "créative" (voir A.C. Thiselton : "The New Hermeneutic" in I.H. Marshall : *N.T. Interpretation*, Exeter, 1977, p. 323).

Ces préoccupations sont légitimes et importants. A quoi sert d'avoir une Parole de Dieu infaillible si cette Parole reste simple information historique, sans effet sur moi et ne produisant aucun changement dans le monde actuel, si elle ne devient pas *Parole de Dieu pour moi* ? La compréhension de cette Parole n'est pas immédiate, ni indépendante de l'expérience préliminaire de l'interprète; il s'agit d'un processus graduel dans lequel la Parole agit sur nous pendant que nous nous efforçons d'en pénétrer le sens. C'est dans cette affirmation des "droits du texte" de nous défier, nous juger et nous parler pour nous transformer - opposée à un examen froid et objectif d'une Parole de Dieu apprivoisée et domestiquée - que réside le défi positif que la nouvelle herméneutique lance à notre interprétation de la Bible. "L'herméneutique moderne, dit G. Siegwalt, est née en réaction... contre l'historisme de la méthode historique et critique" (87, p. 305) et il plaide pour une "herméneutique du sens" (p. 308). Pour que la Parole de Dieu soit comprise et puisse atteindre son but en nous, il fait ce que Ebeling appelait un *Einverständnis*, un horizon commun où interprète et texte se retrouvent. L'Evangile ne doit pas simplement être dit et répété, il doit être *communiqué*. Dans un dialogue constant avec le texte, notre horizon doit s'élargir et notre pensée se transformer. Comprendre un texte, c'est d'abord "déployer le monde auquel le texte se réfère" (G. Siegwalt, 87, p. 310).

"Les protagonistes du mouvement de la nouvelle herméneutique demandent essentiellement à l'interprète d'entrer en dialogue avec le texte de manière à être subjectivement confronté par le langage et les événements d'un contexte historique différent" (L. Chouinard, 86, p. 121). Le but de la lecture de la Bible est cette "interaction avec le texte où il y a un dialogue constant de questions - réponses jusqu'à ce que nos propres horizons soient créativement élargis" (A.C. Thiselton : "The New Hermeneutic" in I.H. Marshall : *N.T. Interpretation*, p. 327). La nouvelle herméneutique est donc "une étude en profondeur de la fonction du langage et du mot" (R. G. Gruenler, *Evangelical Dictionary of Theology*, Baker, Grand Rapids, 1984, p. 764).

L'engouement pour les nouvelles herméneutiques dans les cercles théologiques est certainement en relation, comme l'a noté H. Blocher, avec "l'insatisfaction due à la stérilité des incessantes analyses de sources et reconstructions douteuses" (89, p. 102) que les méthodes critiques ont imposées aux théologiens.

## **Les nouvelles approches**

Tout phénomène littéraire comprend trois facteurs : l'auteur, le texte et le lecteur. Vu du point de vue de l'*auteur*, le problème se présente ainsi : celui-ci a subi un certain nombre d'influences de son milieu culturel, son éducation, ses lectures... Il fait partie d'un peuple qui a sa forme de pensée, ses conventions de langage, ses traditions, ses conceptions philosophiques et religieuses, ses symboles... Il veut communiquer à une catégorie bien définie de destinataires un message qui lui tient à cœur. Il utilise pour cela une langue dont les mots ont un sens bien défini à l'époque où il écrit, dont la syntaxe lui permet de nuancer sa pensée et dont les figures de langage sont comprises par tous ses contemporains. Ceux qui vivent dans le même milieu, qui parlent la même langue et partagent les préoccupations de l'auteur comprennent son message.

Or, il se trouve que ce message, traversant les siècles, atteint des lecteurs qui, sur tous les plans, n'ont presque rien de commun avec l'auteur. Comment parviendront-ils à le comprendre ? Les théories herméneutiques centrées sur l'auteur répondent : En essayant de se mettre dans la situation de l'auteur, c'est-à-dire en reconstituant son milieu culturel, en détectant les sources de sa pensée, en analysant sa langue, en identifiant ses destinations et les intentions qui l'ont amené à écrire. C'est, grosso modo, la démarche que nous avons suivie dans ce livre. C'est aussi, d'une certaine manière, celle des différentes méthodes critiques (historico-critique, critiques des formes, des sources, rédactionnelle...).

Les nouvelles herméneutiques partent de points de vues tout à fait différents. De toute manière, nous disent leurs protagonistes, l'auteur a vécu dans un environnement si différent du nôtre, ses préoccupations et ses intentions nous sont tellement étrangères, qu'il est illusoire d'espérer de les connaître et de s'en pénétrer. L'important, disent les uns, c'est *le texte* tel qu'il se présente à nous : prenons-le comme un tout, analysons-le en tenant compte des conventions littéraires du temps de sa composition... et jouissons de sa beauté.

- Non, disent d'autres, l'important c'est *le lecteur*, c'est nous et nos réactions devant un texte, quel qu'il soit : est-ce qu'il nous parle, nous interpelle, nous amène à changer quelque chose dans nos habitudes de pensée et de vie ? La parabole du fils prodigue était dirigée contre les pharisiens. Soit ! Mais les pharisiens sont morts... et nous sommes vivants. Comment cette parabole met-elle en question notre attitude vis-à-vis des marginaux de notre époque ?

Nous nous trouvons donc devant deux démarches différentes, l'une centrée sur le texte, l'autre sur le lecteur - qui se rejoignent dans leur souci d'actualiser la portée du message biblique. Qu'est-ce que ces nouvelles approches peuvent nous apporter pour notre interprétation de la Parole ?

### *L'important, c'est le texte*

Dans les années 40, on a vu se dessiner une réaction contre les approches traditionnelles : de l'auteur, l'intérêt s'est reporté sur le texte, son origine, son développement. Puis on s'est concentré uniquement sur le texte lui-même tel qu'il se présente à nous actuellement. C'est d'un part, la "nouvelle critique" des années 40 et 50 (C. Brooks, R.P. Warren, W.K. Wimsatt, F.R. Leavis), d'autre part, à partir de 1966, le structuralisme (Roland Barthes, Greimas, Lévi-Strauss, Crespy).

"(Un texte, selon) l'image suggérée par l'étymologie même du mot..., c'est un tissu; mais alors que précédemment la critique... mettait unanimement l'accent sur le "tissu" fini (le texte étant un "voile" derrière lequel il fallait chercher la vérité, le messager réel, bref le *sens*), la théorie actuelle du texte se détourne du texte-voile et cherche à percevoir le tissu dans sa texture, dans l'entre-lacs des codes, des formules, des signifiants, au sein duquel le sujet se place et se défait, telle une araignée qui se dissoudrait elle-même dans sa toile." (R. Barthes : art. "Texte (théorie du)", *Encyclopaedia Universalis*, Vol. 15, Paris, 1973, p. 1015).

Rappelons enfin que, si le sens d'un texte est unique, les applications sont innombrables. C'est ce que voulait dire la préface de la *Bible de Genève*, éditée en 1588 : "Ayant été très bien remarqué par saint Augustin, qu'entre autres excellences de l'Escriture sainte, celle-ci n'est à oublier, qu'un mesme message est si abondant en doctrine de vérité, qu'il peut recevoir plusieurs interprétation, toutes vrayes et bonnes, et si conformes au passage qu'on expose, qu'on ne peut faillir de les prendre et approuver toutes, et qu'on se trouve bien empesché à choisir la plus convenable..." (cité M.A. Chevalier, 84, p. 77).

A première vue, cette approche nous paraît sympathique : que nous importe après tout, quelles sources l'auteur biblique a utilisées, quelles influences il a subies, quelles étapes il a dû franchir pour parvenir à la rédaction définitive ? C'est par le texte canonique tel qu'il est là sous nos yeux que Dieu veut nous parler. C'est lui que nous devons lire et analyser avec les outils que la science moderne met à notre disposition.

Les approches littéraires de ces dernières décennies nous ont rendu service sur trois plans :

1. Elles mettent l'accent sur l'*unité du texte* d'un livre. Souvent, les évangéliques - comme les critiques traditionnels - atomisent le texte à force de concentrer leur attention sur des mots ou sur quelques versets. L'approche littéraire, par contre, essaie de trouver la fonction de chaque livre biblique considéré comme un tout.

2. Elles révèlent l'importance et la fonction des *conventions littéraires* dans les textes bibliques. Pour communiquer avec le lecteur, l'auteur doit employer un langage commun à tous deux. En utilisant des formes conventionnelles, il dit au lecteur comment il voudrait que son message soit compris. Suivant qu'il commence son texte par : "Il était une fois..." ou par "Le 3 juillet 1830, à 7h du matin...", il suscitera, dans l'esprit du lecteur, une attente très différente. Même la disposition typographique (lignes pleines ou disposition en vers) l'avertit déjà du genre de texte qu'il va lire. Ainsi l'approche littéraire d'un texte biblique permet de mieux comprendre l'intention de son auteur en identifiant qu'il a donnée à son message.

3. Elles ont attiré notre attention sur la *beauté littéraire* des textes bibliques.

4. Les nouvelles herméneutiques nous obligent à réfléchir à la distance culturelles qui nous sépare de l'époque de rédaction de ces textes et à nous poser la question : comment faire la jonction des deux horizons culturels ?

5. "La réflexion sur le langage et son fonctionnement nous rendent attentifs au fait que le langage peut avoir plusieurs fonctions. Il peut être informatif. Mais aussi expressif (lié à la personne). Ou impressif (créant un effet). Parfois la fonction impressive prime dans un texte, sans que l'impératif soit employé : il serait faux de traiter ce texte comme informatif (par exemple les accumulations dans les descriptions de fléaux, ou de bienfaits que Dieu nous envoie) : c'est une erreur de "disséquer" le détail de ces descriptions; le message du texte réside dans "l'impression" qu'il laisse, par l'accumulation des termes" (T. Huser).

Ces approches nous rendent un grand service. A force de les lire comme "Parole de Dieu", nous avons failli oublier son aspect esthétique. Comme tout ce que Dieu a créé, sa Parole reflète l'une de ses "perfections" (Rom. 1.20) : sa beauté ou, pour employer un langage plus biblique : sa magnificence, sa splendeur (1 Chr. 29.11; Ps. 96.6; 104.1; 111.2-3; 145.1, 4-6). Nous avons vu dans le chapitre consacré à l'interprétation d'un texte poétique, avec quel art consommé les auteurs bibliques utilisaient les différents procédés artistiques de leur temps pour faire de leur texte une œuvre d'art.

Or, l'un des intérêts des nouvelles herméneutiques c'est, comme le dit H. Blocher, leur "accent mis sur la qualité artistique" des textes bibliques, au point qu'on a suggéré d'englober ces nouvelles approches sous le terme de "théologie esthétique". C'est vrai, poursuit H. Blocher, "nous pouvons appeler la Bible littérature... œuvre d'art, poème... les écrivains inspirés par Dieu ont utilisé les instruments et les ressources de l'expression artistique; leurs écrits font état d'une adresse et d'une finesse merveilleuses : dans la composition, dans l'invention (spécialement en retravaillant des genres littéraires existants), dans l'utilisation intelligente de thèmes s'imbriquant les uns dans les autres, et dans l'exploitation des valences symboliques... Ils se révèlent poètes et écrivains consommés en voilant discrètement les artifices qu'ils utilisent... Si nous évitons le réductionnisme, si nous tenons compte des différences, nous pouvons reconnaître que, pour la qualité de la forme, l'Écriture se classe parmi les chefs-d'œuvre de la littérature" (H. Blocher, 89, p. 112). Habitué que nous sommes à discerner la valeur religieuse et édifiante de ces textes, nous ne reconnaissons plus leur beauté littéraire.

Mais attention : "en littérature, disait N. Fry, ce qui divertit a priorité sur ce qui instruit, ou en d'autres termes : le principe de réalité est subordonné au principe du plaisir" (*Anatomy of Criticism*, cité Lundin, 85, p. 14). Ce qui compte, ce n'est pas que ce soit vrai ou moral, ou bien, mais que ce soit *bien dit*, qu'on ait plaisir à le lire. "La signification du poème est *dans* le poème" : tel est aussi le slogan de la nouvelle herméneutique.

"L'approche narrative, dit H. Blocher, ne s'occupe que d'un aspect du phénomène biblique et passe à côté de ce qui en constitue la force originale", c'est-à-dire "sa signification référentielle", autrement dit : son témoignage à la réalité historique..." 2 Pi. 1.16 repousse vigoureusement toute assimilation du récit des évangiles à des fables habilement conçues. Le prologue de Luc explique et définit l'intention de l'auteur, son attitude d'écrivain et les fondements de la certitude, de l'infailibilité (*a-sphaleia*) du message dans sa concordance avec les faits... Le quatrième évangile insiste lourdement sur la fiabilité du témoignage du Disciple : il a vu et a témoigné (Jn. 19.35) - et, à travers toute l'Écriture, l'énorme importance de la catégorie des témoins témoigne contre l'hypothèse d'une fiction" (H. Blocher, 89, p. 118).

On retrouve la même réduction chez certains structuralistes qui "ne pensent plus que la vérité de l'Écriture dérive de l'intention de ses auteurs, et que cette intention peut être découverte par une analyse littéraire et historique patiente et studieuse. Le structuralisme, ou l'analyse structurale, cherche la vérité à un tout autre niveau. Les structuralistes prétendent que l'étude des relations entre les mots et les thèmes révèlent des codes qui reflètent les structures profondes du cerveau humain qui, potentiellement, peuvent permettre au chercheur d'explorer l'esprit humain, d'en tracer en quelque sorte la carte géographique... pour décoder ses structures profondes" (D.A. Carson, "Hermeneutics, a brief assessment of some recent trends", *Themelios*, 1/80, p. 17). Ce que dit le texte "au niveau de la surface" n'a guère d'importance. L'approche structuraliste radicale évacue donc, comme d'autres herméneutiques nouvelles, l'aspect historique et transcendant de l'Écriture pour en faire un simple instrument d'investigation du texte pour voir comment il "fonctionne" ou comment fonctionne l'esprit humain.

### *L'important, c'est le lecteur*

Une nouvelle vague a centré l'intérêt sur le lecteur : c'est lui qui crée la signification du texte, sa réponse commande l'exégèse. C'est le cas, en particulier, des théologies de la libération, des lectures féministes de la Bible et de différentes autres approches contextualistes. Stanley Fish a exprimé cette tendance dans une formule lapidaire : "la réponse du lecteur n'est pas une réponse au sens (du texte); elle est le sens" (80, p. 3). La signification d'un texte devient donc "simplement ce que n'importe quel lecteur a envie d'en faire." (A.C. Thiselton, 85, p. 107). On peut aussi ranger dans cette catégorie la "nouvelle vague" issue en France au milieu des années 80 : la "déconstruction", bien que son promoteur, le philosophe Jacques Derrida, professeur à l'École normale supérieure,

rejette les trois approches que nous avons caractérisées (théories centrées sur l'auteur, le texte ou le lecteur). Pour lui, "il n'y a rien en dehors du texte". L'écrit a priorité sur l'oral. Mais il n'existe pas de sens univoque d'un texte : c'est donc le lecteur qui lui donne sa signification. M. Edwards, J.-D. Crossan et P. Miscall ont tenté d'importer les théories de Derrida dans le domaine biblique : la Bible, comme toute œuvre littéraire, "se déconstruit" sans cesse elle-même. A nous de lui donner son sens.

Certes, et nous l'avons dit dans le chapitre consacré à l'application, tout le travail d'interprétation ne sert à rien s'il n'aboutit pas à nous changer. "Ce qui n'est pas *per Du* (= de toi à moi) est perdu". Et là aussi, nous devons avouer que les évangéliques, forts de leurs compétences historiques, géographiques, archéologiques... en sont souvent restés, dans leurs sermons et leurs études bibliques, au stade de l'information : Voilà ce que le texte signifiait pour ses premiers destinataires. Intéressant - mais sans plus ! Chacun était censé tirer lui-même l'application qui s'adressait à lui. Mais c'est généralement sous-estimer la distance qui nous sépare des premiers destinataires et surestimer la capacité des auditeurs actuels. En attirant notre attention sur la "contextualisation" des textes bibliques et leur incidence sur les problèmes d'aujourd'hui, les théologiens de la nouvelle vague nous rendent un service important par leur "intense désir d'interpréter le texte d'une manière significative pour l'homme du 20e siècle" (L. Chouinard, 86, p. 212).

Ils nous obligent aussi à "prendre en compte notre part personnelle dans l'approche d'un texte : nos questions déterminent une partie des réponses que nous tirons du texte. Trop souvent (cf. dans la lecture de Gn. 1-2), nous venons vers le texte avec des préoccupations (scientifiques, par exemple) qui ne sont pas du tout les siennes" (T. Huser).

Mais là encore : attention ! Le texte auquel nous sommes confrontés n'est pas n'importe quel texte. Il est vrai : Dieu peut nous parler par un poème de Victor Hugo ou un article de journal, mais l'action de ces textes n'est pas à comparer avec celle de sa Parole, organe privilégié de sa communication avec les hommes. Or, cette Parole est née dans un contexte historique donné et c'est à *travers* le sens qu'elle avait dans ce contexte que nous comprenons aujourd'hui le message que Dieu veut nous adresser.

"Que faut-il préférer, demande Gérard Bray, une herméneutique qui se contente d'expliquer le sens des mots et des relations grammaticales, une sorte d'encyclopédie céleste d'information ou une interprétation qui applique le texte à notre situation d'aujourd'hui ? La plupart des évangéliques opteront pour cette dernière, mais dans ce cas, comment éviterons-nous le crypto-libéralisme de la nouvelle herméneutique ? Cela ne nous avance guère d'avoir un texte inspiré si personne ne le comprend, ou si sa compréhension est sujette aux modes changeantes des opinions de spécialistes et - ou - des courants spirituels." (87, p. 79). La relation dynamique entre un texte et son application actuelle, où soient préservées à la fois l'objectivité du texte et la subjectivité de l'interprète, peut seulement être maintenue lorsque la direction de l'interprétation va *de* l'interprétation historique du texte vers le contexte subjectif de l'interprète" (I.A. Fair, 86, p. 34).

E.D. Hirsch Jr. disait déjà en 1967 : "Si la signification d'un texte ne doit pas être celle que l'auteur lui a donnée, alors aucune interprétation ne peut correspondre à la signification du texte" (67, p. 15). Ce qui n'empêche pas les applications multiples que l'on peut faire de ce texte dans des contextes nouveaux, qui lui donnent de nouvelles significations. Mais l'important est que le dialogue se fasse de l'interprétation historique vers le contexte subjectif nouveau de l'interprète, pour éviter le pur subjectivisme du lecteur qui donne sens au texte. Mais dans ce dialogue, il y a place pour des enrichissements par rapport à l'intention de l'auteur. Ainsi en est-il des textes de l'A.T. mis en relation avec les réalités nouvelles en Christ. Voir aussi les significations nouvelles que prend le récit de Lc. 9.57ss., des trois hommes voulant suivre Jésus selon le contexte dans lequel il est placé.

D'autre part, le texte biblique n'est pas seulement un miroir dans lequel nous nous regardons. Il est cela, certes; Jacques le dit dans son épître (1.23-25; cp. 1 Cor. 13.2), mais il est aussi fenêtre, un peu comme ces vitres permettant à la fois de se voir et de voir au travers d'elles ce qui se passe dehors. C'est là que nous retrouvons l'importance de la fonction référentielle de l'Écriture. Le théologien américain Carl F.H. Henry a bien vu le danger de cette nouvelle approche. Dans sa volumineuse Dogmatique intitulée *God, Revelation and Authority*, il dit : "Si le langage biblique ne doit plus être considéré comme apportant une information objectivement valable, mais qu'il est seulement le médium par lequel Dieu confronte l'homme intérieurement avec la possibilité d'une nouvelle compréhension de soi, alors la signification de l'Écriture ne réside plus dans son message cognitif mais seulement dans la réponse privée intérieure." (Vol. IV, pp. 311-312; voir aussi son chapitre : *Are We Doomed to Hermeneutical Nihilism*, pp. 296-315).

Or, le message cognitif de l'Écriture c'est son message historique - ce que Dieu a fait dans l'histoire, pour nous sauver. H. Blocher a mis le doigt sur le point crucial où l'approche évangélique diverge des lectures de la nouvelle herméneutique : "d'un point de vue théologique, le nœud de la question est la part *essentielle* que la référence historique joue dans la religion biblique...". Pour les mythes et les légendes du folklore des peuples, peu importe l'historicité ou la non-historicité des récits qu'ils rapportent : leur signification réside dans les vérités psychologiques et sociologiques qu'ils illustrent. "Mais il n'en va pas de même avec la Bible : ôtez la réalité (*facticity*) de ses références et elle est vidée de sa signification, la foi perd toute sa valeur et nous sommes les plus misérables des hommes. C'est un débat ou bien - ou bien, tout ou rien : ou c'est de l'histoire vraie, ou c'est la plus perverse des illusions; il n'y a pas de catégorie intermédiaire sous le label *story* qui peut sauver une moitié et laisser tomber l'autre... Le récit artistique que la Bible nous raconte est *d'abord histoire* : nous sommes sauvés" (H. Blocher, 89, pp. 119-122).<sup>46</sup>

D.A. Carson a résumé dans une formule frappante la critique essentielle que l'on peut formuler à l'encontre de cette nouvelle approche : "La nouvelle herméneutique poursuit 'ce qui est vrai pour moi' aux dépens de 'ce qui est vrai'" (Hermeneutics, a brief assessment of some recent trends, *Themelios* 1/80, p. 15; cp. Thiselton dans I.H. Marshall, 77, p. 326). Elle semble ignorer tout l'aspect cognitif et dogmatique du message néotestamentaire pour se concentrer sur les poèmes, paraboles, métaphores... et risque de "métaphoriser" des faits présentés par le N.T. comme événements historiques. La résurrection de Christ, par exemple, est pour E. Fuchs, comme pour R. Bultmann, seulement l'expression de la valeur positive de la croix, soulignant l'acquiescement de Jésus à la mort sur la croix. Pour lui, Paul, entraîné par sa polémique contre les Corinthiens, s'est trompé dans 1 Cor. 15.4-8 en y voyant un événement historique (*Marburger Hermeneutik*, Tübingen, 1968, pp. 123-134). E. Fuchs allait jusqu'à dire : "Nous devrions seulement accepter comme vrai ce que nous reconnaissons comme valable pour notre propre personne" ("The N.T. and the Hermeneutical Problem", p. 117). Lier l'exégète et le texte dans ce "cercle herméneutique", c'est s'engager dans un relativisme anthropocentrique et nier la possibilité de l'irruption prophétique d'une Parole de Dieu dans notre contexte humain. "La nouvelle herméneutique, disait P. Courthial, fait nécessairement passer l'autorité de l'Écriture aux herméneutes" (P. Courthial, 70, p. 19).

### **Faut-il une nouvelle herméneutique ?**

Faut-il suivre l'engouement de nos contemporains pour tout ce qui porte le label "nouveau" ou la sagesse populaire qui prétend que : "ce qui est bon n'est pas nouveau, et ce qui est nouveau est rarement bon" ?

Il faut une certaine dose de présomption pour penser qu'il a fallu attendre le milieu du 20<sup>e</sup> siècle pour trouver le moyen de comprendre la Parole que Dieu a donnée à son peuple comme révélation

---

<sup>46</sup> Cp. H. Blocher - F. Lovsky, *Bible et Histoire*, P.B.U. Lausanne, 1980; *Révélation des origines*, P.B.U., 1979, ch. 7, surtout pp. 150-167).

de sa volonté. Tous les chrétiens qui nous ont précédés se seraient-ils égarés sur de fausses pistes ? Les principes qu'ils ont élaborés patiemment et qui ont obtenu le consensus de tous ceux qui ont étudié la Bible avec sérieux seraient-ils tous à mettre à la poubelle pour adopter la nouvelle herméneutique? Mais, au fait, laquelle? Celle de la "nouvelle critique", du structuralisme, de la théologie de la libération, de la déconstruction ? En attendant la nouvelle "nouvelle vague" qui effacera tout ce qui aura été édifié sur le sable des grèves théologiques depuis la dernière "nouvelle vague". Car il n'y a pas *une* nouvelle herméneutique, mais une multiplicité d'approches presque aussi opposées entre elles qu'elles le sont à l'herméneutique traditionnelle. En réalité, elles ne s'accordent que sur deux négations : celles de la notion d'auteur et de toute référence extérieure au texte.

Tout en reconnaissant les avantages (que nous avons cités plus haut) des différentes approches littéraires d'un texte, Tremper Longman en fait une critique sévère mais lucide :

1. *Elles sont contradictoires.* Ayant dû investir toute son attention dans son domaine propre, l'exégète n'a généralement pas la possibilité de devenir expert dans un autre domaine. Il sera donc tenté de suivre plus ou moins aveuglément un penseur éminent d'une école en vogue. Ainsi, chaque nouvelle théorie littéraire de ces dernières décennies a été importée, avec quelques années de retard et sans grande réflexion méthodologique, dans le domaine chrétien. Chacune d'elles a attiré l'attention sur un point particulier : l'importance du texte plutôt que de son contexte historique (nouvelle critique), des conventions littéraires (structuralisme), de la justice sociale (marxisme, féminisme), la distance entre signifiant et signifié comme résultante de la chute (déconstruction). Cependant, aucune d'elles ne constitue *la* méthode idéale, et le caractère unilatéral de leur insistance tord généralement le sens du texte. De plus, elles polarisent indûment les exégètes et les divisent entre eux au lieu de contribuer à une interprétation convergente.

2. *Elles sont souvent obscures,* utilisant un jargon d'initié (actant, signifié, narratologie, différence (sic), aporia). En suivant la méthode de Lévi-Strauss, R. Polzin résume le message du livre de Job par la formule suivante :

$$F_x(a) : F_y(b) = F_x(b) : F_a - 1(y)$$

dont la justesse apparaîtra certainement au premier coup d'œil à tout lecteur intelligent ! Certes, toute science a son jargon. On le lui pardonne dans la mesure où ses applications sont évidentes "pour l'utilité commune". Et les scientifiques qui écrivent pour le grand public trouvent généralement le moyen de faire comprendre même des notions difficiles. Avec les nouvelles herméneutiques, on peut se demander si ses protagonistes ont fait l'effort pour se faire comprendre du commun des mortels - s'ils le désirent même. Et une fois qu'on a compris, est-ce que le jeu en valait la chandelle ? Permettent-elles vraiment une meilleure compréhension du texte ?

3. *Elles imposent des concepts occidentaux à la littérature ancienne.* Toutes ces théories ont été élaborées à partir de la littérature moderne ou des contes populaires d'Europe. Mais les textes anciens émanent d'une culture très différente de la nôtre (où par exemple, la distinction entre prose et poésie était beaucoup moins tranchée que dans notre littérature).

4. *Elles éliminent l'auteur* (depuis l'avènement de la nouvelle critique), donc les notions d'intention d'un texte. Elles enlèvent donc la base objective au texte. Or, la spécificité de la foi chrétienne est précisément de reposer tout entière sur une base historique objective.

5. *Elles nient toute référence extérieure.* Selon Saussure, le signe ne pointe pas vers une réalité existante, il n'y aucune connexion naturelle entre signifiant et signifié; elle existe seulement entre une image acoustique et un concept. La Bible, vue ainsi, ne se réfère à rien de réel en dehors d'elle;

elle est une création littéraire sans lien avec l'histoire comme une peinture ou un drame sont des créations artistiques indépendantes de la réalité (Longman, 87, pp. 47-62).

I.H. Marshall disait que "la nouvelle herméneutique indique de manière acceptable le *but* de l'interprétation, mais ne nous en montre pas le *chemin*" (Conférence FEET, 1982).

### **Vers une herméneutique globale**

Comment est-il possible qu'avec une même Bible on arrive à des positions si différentes ? Les divergences entre les interprétations de l'Écriture proviennent en fin de compte non pas tant des méthodes utilisées que de l'épistémologie des interprètes, c'est-à-dire de leur conception de l'origine de la connaissance. Pour le chrétien libérale, la connaissance nous vient de la raison et de l'expérience; pour l'existentialiste : de l'expérience et du choix personnel; pour l'adepte de la nouvelle herméneutique, d'un "événement de langage". Le structuraliste insiste sur l'importance des structures internes du texte pour parvenir à la connaissance. La littérature et l'histoire ne deviennent déchiffrables que si l'on peut classer leurs données dans une structure linguistique accessible aux seuls initiés. Quant au chrétien évangélique, il croit que toute connaissance valable sur nous-mêmes et sur notre destinée éternelle ne peut venir que de Dieu, qui s'est révélé à nous dans sa Parole.

Il est évident qu'avec des prémisses si divergentes, on lira autre chose dans la même texte. Même devant les trois mots : "Je t'aime", ma réaction sera différente suivant la personne qui m'a adressé ce message : ma femme, ma fille, une inconnue ou un plaisantin. Je ne peux donc pas faire abstraction de la question d'*auteur* ni me dispenser de m'interroger sur ses intentions. Le *texte* en lui-même a son intérêt : écrit à la main ou à la machine, sur une belle carte ou un chiffon de papier, calligraphié, dessiné ou griffonné. Cependant, tous ces détails n'ont finalement qu'une importance secondaire. Si ma petite fille de six ans me trace d'une main hésitante les mots : "Je tème", je ne verrai dans la mauvaise orthographe qu'une preuve d'authenticité : personne ne lui a soufflé ou ne l'a aidée. Mais je ne peux pas davantage faire abstraction de *mes réactions* devant ce message : je l'accepte ou je le refuse ? Il m'émeut, me trouble ou me laisse indifférent ? Il m'atteint au moment où j'avais besoin d'une parole de réconfort ou bien lorsque j'ai bien assez à faire ailleurs ? Quels souvenirs évoque-t-il en moi ? Quelle suite vais-je y donner ? Qu'est-ce qu'il va changer dans mon attitude vis-à-vis de la personne qui me l'a adressé ?

Ainsi "toute lecture implique l'interaction de l'auteur avec le lecteur au moyen d'un texte. Si une théorie se concentre sur l'un de ces trois éléments à l'exclusion des autres, elle fausse la réalité" (T. Longman, 87, p. 62). Mais il est évident que si l'on écarte l'identité de l'auteur, on ôte le facteur le plus important. Toutes les herméneutiques bibliques modernes sont des transpositions de méthodes élaborées à partir de textes profanes. Elles peuvent attirer notre attention sur l'un ou l'autre aspect que l'approche traditionnelle a négligé. Comme l'a dit François Bovon : "divers chemins d'accès sont possibles, et chacun révèle un aspect du paysage. Un texte n'a pas une seule porte ni une seule clé." (78, p. 1). Mais elles passent à côté de l'essentiel : *Dieu a parlé* (Hbr. 12.1) - parce que, pour beaucoup de leurs protagonistes, la Bible n'est qu'un livre qui parle *de Dieu* :

"Une méthode appropriée doit tenir compte des deux aspects de la Parole de Dieu : l'aspect historique et l'aspect révélation. La Bible elle-même prétend que Dieu s'est révélé lui-même dans ces événements et ces paroles (2 Tim. 3.16; 2 Pi. 1.21). L'analyse seule ne suffit pas. La Parole doit devenir une parole vivante et agissante en chacun de nous, nous amenant à une relation avec Dieu" (L. Chouinard, 86, p. 213).

Ce qu'il nous faut, ce n'est donc pas une nouvelle herméneutique, mais une herméneutique complète qui englobe l'approche traditionnelle, la sensibilité à la beauté du texte, à son unité, aux conventions littéraires qu'il utilise, et l'attention au rôle du lecteur, à ses prédispositions en abordant le texte et à ses réactions en face de lui.

# BIBLIOGRAPHIE

## 1. Ouvrages français

- Aeschlimann A. *Pour qu'on lise les paraboles*, Bergers et mages, Paris 1964
- Amsler S. *L'Ancien Testament dans l'Eglise*, Neuchâtel, 1960
- Anonyme *Simplex explications de quelques expressions*, Imprimerie K. Cadaux, Toulouse, 1843
- Anonyme *Quelques aperçus sur une science chrétienne de l'unité*, J.-P. Michaud, Neuchâtel, 1841
- Anonyme *Quelques difficultés de la Bible*, Bd de Perrot, 1927
- Barthes R. et autres *Exégèse et herméneutique*, Seuil, Paris, 1971
- Beaude P.M. *Tendance nouvelles de l'exégèse*, Le Centurion, Paris, 1979
- Blocher H. *Prolégomènes*, Fac. Etude, Vaux-sur-Seine, 1974
- Blocher H. *"L'interprétation biblique et son principe"*, Chantiers No 31, 1960, pp. 6-31
- Bonhoeffer D. *De la vie communautaire*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel/Paris, 1947
- Bouyer et autres *Qu'est-ce qu'un texte : éléments pour une herméneutique*, Paris, 1975
- Buhler F. *Retour de Christ et Millénium*, Ed. Centre de culture chrétienne, 9, rue des Charpentiers, Mulhouse, s.d.
- Buhler P. )
- Habermacher J.F. ) *Narration*, Labor et Fidès, Genève, 1987
- Buzy D. *Introduction aux paraboles évangéliques*, Paris, 1912
- Buzy D. *Les symboles de l'A.T.*, Gabalda, Paris, 1923
- Carlson G.R. *Comment étudier et enseigner la Parole de Dieu*, Editions Vida, Miami, 1982
- Cellérier J.E. *Manuel d'herméneutique biblique*, J. Kessman, Genève-Paris, 1852
- Charlier Dom C. *La lecture chrétienne de la Bible*, Ed. de Maredsous, 1957
- Chevallier M.A. *Exégèse du Nouveau Testament*, Labor et Fidès, Genève, 1984
- Chifflet Th. *Comprendre la Bible*, Cerf, Paris, 1965
- Chouraqui A. *La vie quotidienne des Hébreux aux temps bibliques*, Hachette, Paris, 1971
- Collectif *Une imitation à l'analyse structurale*, Cahiers Evangile, Cerf, Paris, 1976
- Dauner M. *A quoi comparerons-nous le règne de Dieu ?*, Horizons chrétiens, Gigan, 1983
- Duguet J.-J. *Règles pour l'intelligence de l'Ecriture*, J.-P. Michaud, Neuchâtel, 1841
- Godet F. *Etudes bibliques Ancien Testament*, Réimpression Impact, Cap de la Madeleine, Canada, s.d
- Grant R.M. *Interprétation de la Bible des origines à nos jours*, Seuil, Paris, 1967
- Hodgkin A.M. *Christ dans toutes les Ecritures*, Ed. de littérature biblique, Briane l'Alleud, 1987
- Jeremias J. *Les Paraboles de Jésus*, X. Mappus, Le Puy, 1962
- Kahlefeld H. *Paraboles et leçons de l'Evangile*, Cerf, Paris, 1969
- Kaltenbach J. *Etude personnelle de la Bible*, La Cause, Neuilly

- Kitchen K.A. *Traces d'un monde : Bible et archéologie*, P.B.U., Lausanne, 1980
- Kuen A. *Comment lire la Bible*, Ligue pour la lecture de la Bible, Lausanne, 1978
- Kuen A. *Comment étudier la Bible*, Ligue pour la lecture de la Bible, Lausanne, s.d.
- Kuen A. *66 en 1* (Introduction aux 66 livres de la Bible), Ed. Emmaüs, 1991
- Kuen A. *Les Lettres de Paul*, Ed. Emmaüs, 1982
- La Maisonneuve D. de *Paraboles rabbiniques*, Cahiers Evangile, Cerf, Paris, 1984
- Lavergne R.P. *L'expression biblique*, Vrin, Paris, 1947
- Leenhardt F.J. *Parole, écriture, sacrements : Etudes de théologie et d'exégèse*, Neuchâtel, 1968
- Lohfink G. *Enfin je comprends la Bible*, Labor et Fidès, Genève, 1987
- Lund E.- Nelson P.C. *Herméneutique : Comment interpréter la Bible*, Editions Vida, Miami, 1985
- Maillot A. *Les paraboles de Jésus aujourd'hui*, Labor et Fidès, Genève-Paris, 1973
- Mussner F. *Histoire de l'herméneutique*, Cerf, Paris, 1972
- Olshausen H. *De l'interprétation biblique d'après l'exemple des auteurs sacrés ou sens profonds des Ecritures*, J.-P. Michaud, Neuchâtel, 1841
- Pache R. *L'inspiration et l'autorité de la Bible*, Ed Emmaüs, 1967
- Packer J.I. "L'herméneutique et l'autorité de la Bible" in *Hokhma* N° 8, 1978, pp. 2-224
- Parsch P. *Apprenons à lire la Bible*, Desclée de Brouwer, 1956
- Pirot Jean *Allégories et paraboles dans la vie et l'enseignement de Jésus-Christ*, Marseille, 1943
- Resweber J.P. *Qu'est-ce qu'interpréter ? Essai sur les fondements de l'herméneutique*, Cerf, Paris, 1988
- Richard C. *Comment lire et étudier la Bible avec profit*, Vie et Liberté, Lausanne, 1916
- Rops Daniel *La vie quotidienne en Palestine au temps de Jésus*, Hachette, Paris, 1961
- Sanchez G. *Cours d'herméneutique*, Institut biblique belge, Bruxelles, 1973
- Siegwalt G. *Dogmatique pour la catholicité évangélique*, Labor et Fidès, Cerf, Paris, 1987
- Steiner A. ) *Paraboles de Jésus*, Evangile et culture, Centre romand de formation permanente, Yverdon. 1980
- Weymann V. )
- Stott J. *Comprendre la Bible*, Grâce et Vérité, Mulhouse, s.d.
- Tardieu M. (Ed.) *Les règles de l'interprétation*, Ed. Cerf, Paris, 1987
- Thils G. *Pour mieux comprendre saint Paul*, Bruges, 1942
- Trench R.I. *Les paraboles de notre Seigneur*, Lausanne, 1879
- Villard J. *La Bible parle : comment l'écouter ?* Je sème et GBU, Nyon et Lausanne, 1974
- Villard J. *Comment comprendre et interpréter les textes prophétiques* (Groupe d'étude des Assemblés, s.d.)
- Viertel W. *La Bible et son interprétation*, Centre de publications baptistes, El Paso, Texas, Box 4255, 79914 USA

White P. *Prophétie et prédication*, Lille, 1973

## 2. Ouvrages anglais

- Adeney W.F. *How to Read the Bible*, James Clarke, London, 1907
- Allis O. *Prophecy and the Church*, Presbyterian and Reformed Publishing Company, Philadelphia, 1964
- Alter R. *The Art of Biblical Narrative*, Bahl Books, New-York, 1981
- Anonyme *O.T. Quotation in the N.T., A Complete Survey*, Moody Press, Chicago, 1983
- Archer G. *Encyclopedia of Bible Difficulties*, Zondervan, Grand Rapids, 1982
- Augsburger M.S. *Principles of Biblical Interpretation in Mennonite Theology*, Herald Press, Kitchener, Ontario, Scottdale Pennsylvania, 1967
- Baird J.A. *Audience Criticism and the Historical Jesus*, Philadelphia, Westminster Press, 1969
- Balchin J.A. "Introduction to Biblical Hermeneutics" in *Themelios*, s.d.
- Barber C.J. *Dynamic Personal Bible Study*, Loizeaux, Neptune, USA, 1981
- Barr J. *Old and New in Interpretation*, SCM, London, 1982
- Barton J. *Reading the O.T.*, Westminster Press, Philadelphia, 1984
- Beckman J. ) *Translating the Word of God*, Zondervan, Grand Rapids, 1989
- Callow J. )
- Berkhof L. *Principles of Biblical Interpretation*, Baker Book House, Grand Rapids, 1983
- Blocher H. "The Analogy of Faith in the Study of Scripture" in *Cameron*, 87, pp. 17-38. Traduction française dans *Hokhma* No 36, 1987, pp. 1-36
- Blocher H. "Biblical Narrative and Historical Reference" in *Cameron Nigel M. de S., Issues in Faith and History*, Rutherford H., Edinburgh, 1989
- Bovon F. et Rouiller G. (Ed.) *Exegesis : Problems of Method and Exercises in Reading*, Pittsburgh, Pickwick Press, 1978
- Bowen B.M. *Strange Scriptures that Perplex the Western Mind*, W.E. Eerdmans Publishing Company, Grand Rapids, 1984
- Braga J. *How to Study the Bible*, Multnomah Press, Portland, 1982 (éd. française : *Comment étudier la Bible*, Vida, 1988)
- Branson M.L. *Conflict and Context. Hermeneutik in the Americas*, Eerdmans, Grand Rapids, 1986
- Bray G. "The Theology in the Church : Unity and Diversity in Christian Theology" in *Cameron*, 87, pp. 58-81
- Brown J.B. *Misread Passages of Scripture*, Hodder & Stoughton, London, 1871
- Bruce F.F. *N.T. Development of O.T. Themes*, Eerdmans, Grand Rapids, 1968
- Bruce F.F. *The Hard Sayings of Jesus*, Hodder & Stoughton, London, 1983
- Bruce F.F. "Interpretation of the Bible" In *Evangelical Dictionary of Theology*, Baker Book House, Grand Rapids, 1984, pp. 565-568
- Bullinger E.W. *Figures of Speech used in the Bible*, Baker Book House, Grand Rapids, 1968
- Bullock, C.H. *The Literature and Meaning of Scripture*, Baker, Grand Rapids, 1981
- Buss M (Ed.) *Encounter with the Text*, Fortress, Philadelphia, 1979
- Caird G.B. *The Language and Imagery of the Bible*, Philadelphia, Westminster, 1980
- Cameron Nigel M. de S. *The Challenge of Evangelical Theology*, Rutherford House Books,

- (Ed.) Edinburgh, 1987
- Carruth T. *The Implication of Proper Principles of Biblical Interpretation for Christian Unity.* in Kearley F.F. - Myers E.P. - Hadley T.D. (Ed.) *Biblical Interpretation, Principles and Practices*, Baker, Grand Rapids, 1986, pp. 50-59
- Carson D.A. *Biblical Interpretation and the Church*, Paternoster Press, Exeter, 1984
- Carson D.A. *Hermeneutics Authority and Canon*, Zondervan Publishing House, Grand Rapids, 1986
- Carson D.A. *Exegetical Fallacies*, Baker Book House, Grand Rapids, 1989
- Carson D.A. (Ed.) *Scripture and Truth*, IVP, Downers Grove, 1983
- Cate R.L. *How to Interpret the Bible*, Broadman, Nashville, 1983
- Chalmers M. "Imprecations in the Psalms" in Kaiser, Classical Evangelical Essays in O.T. Interpretation, Baker, Grand Rapids, 1972, pp. 113-132
- Chiswell B.- Smith *How to Study the Bible*, Armidale Diocesan Board of Christian Education, South Tamworth, Australia, 1979
- Chouinard L. "The History of N.T. Interpretation" in Kearley F.F. - Myers E.P. - Hadley T.D. (Ed.) *Biblical Interpretation, Principles and Practices*, Baker, Grand Rapids, 1986, pp. 195-213
- Clements, R.E. *A Century of O.T. Study*, Lutterworth Press, Guilford-London, 1976
- Clines D. *Art and Meaning : Rhetoric in Biblical Literature*, JSDT Press, Sheffield, 1982
- Clowney E.P. *Preaching and Biblical Theology*, Tyndale Press, London, 1962
- Conn H.M. (Ed.) *Inerrancy and Hermeneutics*, Baker, Grand Rapids, 1988
- Conyers A.J. *How to Read the Bible*, Inter Varsity Press, Downers Grove, Illinois, 1986
- Cottareel P. ) *Linguistics and Biblical Interpretation*, I.V.P. Downers Grove, 1988
- Turner M. )
- Culver R.-D. *How to Search the Scriptures*, Baker Book House, Grand Rapids, 1967
- Davidson R.M. *Typology in Scripture. A Study of Hermeneutical typol. structures*, Andrews University, Berrian Springs, U.S.A., 1981
- Derham A.M. *Christian's Guide to Bible Study*, Hodder & Stoughton, London, 1966
- Dodd C.H. *The Parables of the Kingdom*, London, 1935
- Doty W.G. *Letters in Primitive Christianity*, Fortress Press, Philadelphia, 1973
- Dunn J. *The Living Word*, SCM, London, 1987
- Dunnet W.M. *The Interpretation of Holy Scripture*, Nelson, Nashville-New-York, 1984
- Evans W. *How I Study my Bible*, Marshall, Morgan & Scott, s.d.
- Evans W. *How to Learn the Bible*, Marshall, Morgan & Scott, London-Edinburgh, s.d.
- Fair I.A. *Disciplines Related to Biblical Interpretations*, in Kearley F.F. - Myers E.P. - Hadley T.D. (Ed.), *Biblical Interpretation, Principles and Practices*, Baker, Grand Rapids, 1986, pp. 31-49
- Fairbairn P. *The Typology of Scriptures*, Edinburgh, 1864, 2 vol.
- Fairbairn P. *Interpretation of Prophecy*, Banner of Truth Trust, London, 1964
- Fee G. "The Genre of N.T. Literature and Biblical Hermeneutics" in Schultz-Inch, *Interpreting the Word of God*, Moody, Chicago, 1976
- Fee G. - Stuart D. *How to Read the Bible for All its Worth*, Zondervan Publishing House, Grand Rapids, 1982
- Ferguson D.S. *Biblical Hermeneutics : an introduction*, SCM Press, London, 1987

- Fish Stanley *Is there a Text in this Class ? The Authority of Interpretive Communities*, Cambridge, Harvard University Press, 1980
- Fishbane M. *Biblical Interpretation in Ancient Israel*, Clarendon Press, Oxford, 1985 (1989)
- Flatt Bill *The Function of Presuppositions and Attitudes in Biblical Interpretation*, in Kearley F.F. - Myers E.P. - Hadley T.D. (ED.), *Biblical Interpretation, Principles and Practices*, Baker, Grand Rapids, 1986, pp. 60-72
- Fleming Bruce *Contextualisation of Theology*, W. Carey Ed., Pasadena, 1980
- Fountain T.E. *Keys to Understanding and Teaching your Bible*, Th. Nelson, Nashville, 1983
- France R.T. *Jesus and the Old Testament*, Inter Varsity Press, Downers Grove, 1971
- France R.T. "Inerrancy and N.T. Exegesis" in *Themelios*, 1975, Vol. 1, No 1, pp. 12-18
- Froehlich K. (Ed.) *Biblical Interpretation in the Early Church*, Fortress Press, Philadelphia, 1985
- Funk R. *Language, Hermeneutics and the Word of God*, Scholar Press, 1966
- Geisler N. *Christ : The Key to Interpreting the Bible*, Moody Press, Chicago, 1968
- Girdlestone R. *How to Study the English Bible*, Religious Tract Company, London, 1897
- Goldingay J. *Approaches to O.T. Interpretation*, Apollos, Inter-Varsity Press, Leicester, 1990
- Grant R.A. *Short History of the Interpretation of the Bible*, Macmillan, London, 1966
- Gray G.B. *The Forms of Hebrew Poetry*, Hodder & Stoughton, London, 1915
- Habershon A.R. *The Study of the Parables*, London, 1904
- Hadley T.D. "The History of O.T. Interpretation", in Kearley F.F. - Myers E.P. - Hadley T.D. (Ed.), *Biblical Interpretation, Principles and Practices*, Baker, Grand Rapids, 1986, pp. 103-116
- Haley S.W. *An Examination of the Alleged Discrepancies of the Bible*, Gospel Advocate Company, Nashville, Tennessee, 1967
- Hall T. *Getting More from your Bible*, Victor Books, Wheaton, 1984
- Hawthorne Ed. *Current Issues in Biblical and Patristic Interpretation*, Eerdmans, Grand Rapids, 1975
- Hayes J.H. *Biblical Exegesis : a Beginners Handbook*, S. Knox, Atlanta, 1982
- Hengstenberg E.W. "Interpreting the Book of Job" in Kaiser W., *Classical Evangelical Essays in O.T. Interpretation*, Baker, Grand Rapids, 1972, pp. 113-132
- Henrichsen W. *Layman's Guide to Studying the Bible*, Zondervan Publishing House, Grand Rapids, 1985
- Henry Carl F.H. *God, Revelation and Authority*, Word Books, Waco, Texas, 1979
- Hesselgrave D.J. ) *Contextualization, Meanings, Methods and Models*, Apollos, Leicester, 1989
- Rommen E. )
- Hromas R.P. *Passport to the Bible*, Tyndale House, Wheaton, 1984
- Hartill J.E. : *Principles of Biblical Hermeneutics*, Zondervan Publishing House, Grand Rapids, 1981
- Hirsch E.D. *Validity in Interpretation*, New Haven, Yale University Press, 1960
- Hirsch Jr. E.D. *Validity in Interpretation*, New Haven, Yale University Press, 1967
- Hunter A.M. *The Parables Then and Now*, SCM Press, London, 1971
- Inch-Bullock *The Literature and Meaning of Scriptures*, Baker, Grand Rapids, 1978

- Job J.B. *Introduction to Methods of Studying God's Word*, Inter-Varsity Press, London, 1972
- Jones G.V. *The Art and Truth of the Parables*, SPCK, London, 1964
- Kaiser W. Ed. *Classical Evangelical Essays in O.T. Interpretation*, Baker, Grand Rapids, 1972
- Kaiser W.C. *Towards an Exegetical Theology of Biblical Exegesis*, Baker Book House, Grand Rapids, 1981
- Kaiser W.C. *The Use of the O.T. in the New*, Moody, Chicago, 1985
- Kearley F.F. *Principles of Biblical Interpretation*, Baker Book House, Grand Rapids, 1987
- Kearley F.F. "Diagramming and Sentence Analysis" in Kearley F.F. - Myers E.P. - Hadley T.D. (Ed.), *Biblical Interpretation, Principles and Practices*, Baker, Grand Rapids, 1986, pp. 82-90
- Kearley F.F. - ) *Biblical Interpretation, Principles and Practices*, Baker, Grand Rapids, 1986
- Myers E.P. - )
- Hadley T.D. (Ed.) )
- Keegan T.J. *Interpreting the Bible*, Paulist Press, New-York, 1985
- Kelcy R.C. "Identifying the Pericope and its Context" in Kearley F.F. - Myers E.P. - Hadley T.D. (Ed.), *Biblical Interpretation, Principles and Practices*, Baker, Grand Rapids, 1986, pp. 73-81
- Kistemaker, S.J. *The Parables of Jesus*, Baker Book House, Grand Rapids, 1980
- Kitchen K.A. *Pentateuchal Criticism and Interpretation*, Inter Varsity Press, (3 conferences held in Swanwick, December 1965)
- Kort W.A. *Story, Text and Scripture. Literary Interests in Biblical Narrative*, Pennsylvania States, University Press, 1987
- Kugel J. *The Idea of Biblical Poetry*, New Haven, Yale, University Press, 1981
- Kugel J. *Early Biblical Interpretation*, Westminster Press, Philadelphia, 1986
- Kuhatschek J. *Taking the Guesswork of Applying the Bible*, IVP, Downers Grove, 1990
- Larkin W.J. *Culture and Biblical Hermeneutics. Interpreting and Applying the Authoritative Word in a Relativistic Age*, Baker, Grand Rapids, 1988
- Lategan *Text and Reality*, Fortress Press, Philadelphia, 1985
- Lee Tan P. *Interpretation of Prophecy*, BMH Book, Inc., Winona Lake, Indiana, 1974
- Lees H.C. *Joy of Bible Study*, Longmans, Green and Co., London, 1910
- Liefeld W. *N.T. Exposition*, Zondervan, 1984
- Lincoln W.C. *Personal Bible Study*, Bethany Fellowship, Minneapolis, 1975
- Longenecker R. *Biblical Exegesis in the Apostolic Period*, Eerdmans Publishing Company, Grand Rapids, 1977
- Longman T. *Literary Approaches to Biblical Interpretation*, Zondervan Publishing House, 1987
- Lundin R. )
- Thiselton A.C. ) *The Responsibility of Hermeneutics*, Eerdmans, Grand Rapids, 1985
- Walhout C )
- Marshall I.H. (Ed.) *New Testament Interpretation*, Paternoster Press, Exeter, 1977
- Mayhue R. *How to Interpret the Bible of Yourself*, Moody Press, Chicago, 1986
- Mays J. ) *Interpreting the Prophets*, Fortress Press, Philadelphia, 1987
- Achtemeyer P.J. )
- McAfee - Brown R. *The Bible Speaks To You*, Westminster Press, Philadelphia, 1985

- McConville "Using Scripture for Theology : Unity and Diversity in O.T. Theology" in Cameron, 87, pp. 39-57
- McKim D.K. *A Guide to Contemporary Hermeneutics*, Eerdmans, Grand Rapids, 1986
- McKnight E.V. *What is Form Criticism ?* Fort Press, Philadelphia, 1985
- McKnight S. (Ed.) *Interpreting Synoptic Gospels*, Baker, 1988
- McKnight S. *Introducing N.T. Interpretation*, Baker, 1989
- McQuilkin J.R. *Understanding and Applying the Bible*, Moody Press, Chicago, 1983
- McRay J. *The Contribution of Archeology to O.T. Interpretation*, in Kearley F.F. - Myers E.P. - Hadley T.D. (Ed.), *Biblical Interpretation, Principles and Practices*, Baker, Grand Rapids, 1986, pp. 146-157
- Mickelsen A.B. *Interpreting the Bible*, W.E. Eerdmans Publishing Company, Grand Rapids, 1972
- Mickelsen A.B. ) *Understanding Scripture*, Regal Books, Ventura (CA), USA; 1982
- Mickelsen A.M. )
- Mickelsen A.B. "The Metaphorical Language of Theology : its experiential Base - Biblical and Contemporary" in Hawthorne, 75, pp. 346-354
- Miles F.J. *Understandest Thou ? Principles of Biblical Interpretation*, Marshall, Morgan & Scott, London-Edinburgh, 1946
- Miller C.M. "Interpreting Poetic Literature in the Bible" in Kearley F.F. - Myers E.P. - Hadley T.D. (Ed.), *Biblical Interpretation, Principles and Practices*, Baker, Grand Rapids, 1986, pp. 158-167
- Miller P.D. *Interpreting the Psalms*, Fortress Press, Philadelphia, 1986
- Moran R. - Barton J. *Biblical Interpretation*, Oxford University Press, Oxford, 1989
- Morris M.H. *Explore the Word*, Creation Life Publishing, San Diego, USA, 1978
- Moule C. *Essays in N.T. Introduction*, Cambridge University Press, Cambridge, 1982
- Myers C.F. "Sample Interpretation from Extra-Biblical Sources" in Kearley F.F. - Myers E.P. - Hadley T.D. (Ed.), *Biblical Interpretation, Principles and Practices*, Baker, Grand Rapids, 1986, pp. 168-180
- Myers E.P. "Interpreting Figurative Language" in Kearley F.F. - Myers E.P. - Hadley T.D. (Ed.), *Biblical Interpretation, Principles and Practices*, Baker, Grand Rapids, 1986, pp. 91-100
- Neill St. - Wright T. *The Interpretation of the N.T. 1861-1986*, Oxford University Press, Oxford-New-York, 1988
- Nielsen H.A. *The Bible - as if for the first time*, Westminster Press, Philadelphia, 1984
- Nineham D. *The Use and Abuse of the Bible*, SPCK, London, 1976
- Osborne G.R. ) *Handbook for Bible Study*, Baker Book House, Grand Rapids, 1967
- Woodward S.B. )
- Packer J.I. *God's Words*, Inter-Varsity Press, Downers Grove, 1981
- Packer J.I. "Hermeneutics and Biblical Authority" in *Themelios*, 1975, Vol. 1, No 1, pp. 3-11
- Perry L.M. ) *Biblical Revelation*, Moody Press, Chicago, 1972
- Pinnock C. )
- Pinnock C. *The Scripture Principle*, Harper-Row, London, 1984
- Poythrell Vern S. *Science and Hermeneutics*, 1988
- Pink A. *Interpretation of the Scripture*, Baker, Grand Rapids, 1972
- Prior N. "The Use of the O.T. in the New" in Kearley F.F. - Myers E.P. - Hadley T.D. (Ed.), *Biblical Interpretation, Principles and Practices*, Baker, Grand Rapids, 1986, pp. 276-286

- Ramm B. *Protestant Biblical Interpretation*, W.A. Wilde Company, Boston, 1956
- Ramm B. *Hermeneutics*, Baker Book House, Grand Rapids, 1974
- Richards L.O. *Creative Bible Study*, Baker Book House, Grand Rapids, 1979
- Rogers J.B. ) *The Authority and Interpretation of the Bible, An Historical Approach*,
- McKim D.K. ) Harper and Row, New-York, 1979
- Ryken L. *How to Read the Bible as Literature*, Zondervan Publishing House,  
Grand Rapids, 1984
- Schultz J. ) *Interpreting the Word of God*, Moody Press, Chicago, 1976
- Morris A. (Ed.) )
- Silva M. *Biblical Words & their Meaning*, Zondervan Publishing House, 1983  
*Has the Church Misread the Bible ?* Academic Books Zondervan and  
Apollos, Leicester, 1987
- Stein R.H. *Difficult Passages in the Epistles*, Baker Book House, Grand Rapids,  
1988
- Stein R.H. *Difficult Passages in the Gospels*, Baker Book House, Grand Rapids,  
1988
- Stein R.H. *Difficult Sayings in the Gospels*, Baker Book House, Grand Rapids, 1985
- Sternberg M. *The Poetics of Biblical Narrative*, Indiana University Press,  
Bloomington, 1987
- Sterrett T.N. *How to Understand your Bible*, Inter Varsity Press, Downers Grove,  
Illinois, 1974
- Stibbs A.M. *Understanding God's Word*, Inter Varsity Press, London, 1954 (réédité  
Leicester, 1976)
- Stolz F. *Interpreting the O.T.*, SCM, London, 1975
- Stuart D. *Old Testament Exegesis*, Westminster Press, Philadelphia, 1980
- Sun R. *Personal Bible Study A How-to*, Moody Press, Chicago, 1982
- Terry M.S. *Biblical Hermeneutics*, Zondervan Publishing House, Grand Rapids,  
1981
- Terry M.S. *Treatise on the Biblical Hermeneutics*, Zondervan Publishing House,  
Grand Rapids, 1981
- Thiselton A.C. "Reader-Response hermeneutics, action models, and the parables of  
Jesus" in Lundon R. - Thiselton A.C. - Walhout C., *The Responsibility of  
Hermeneutics*, Eerdmans, Paternoster, Exeter, 1985, pp. 79-113
- Thiselton A.C. *The Two Horizons*, Paternoster Press, Exeter, 1980
- Thomas J.D. "Vital Principles and Practices in Hermeneutics" in Kearley, 86, pp. 307-  
317
- Thomas W.H. *Methods of Bible Study*, Bethany Fellowship, Minneapolis, 1975
- Thompson D.L. *Bible Study that Works*, Fr. Asbury Press, Zondervan Publishing House,  
Grand Rapids, 1984
- Tucker G.M. ) *Canon, Theology and O.T Interpretation*, Fortress Press, Philadelphia,
- Peterson D.L. ) USA., 1988
- Wilson R.R. )
- Turnbull R.G. *Baker's Dictionary of Practical Theology*, Marshall, Morgan & Scott,  
London, 1968; Hermeneutics : pp. 99-147
- Virkler H.A. *Hermeneutics. Principles and Processes of Biblical Interpretation*, Baker  
Book House, Grand Rapids, 1983
- Veenhof J. "The Holy Spirit and Hermeneutics" in Cameron, 87, pp. 105-122
- Vos H.F. *Effective Bible Study*, Zondervan Publishing House, Grand Rapids, 1956

- Warren R.- Shell W.A. *Twelve Dynamic Bible Study Methods*, Victor Books, Wheaton, 1984  
 Weiss G.C. *Insights into Bible Times and Customs*, Moody Press, Chicago, 1974  
 Wilkinson D.H.D. *Systematic Scripture Study*, Church Missionary Society, London, 1905  
 Wilmot J. *Inspired Principles of Prophetic Interpretation*, Reiner Publishing, Swengel, USA, 1967
- Wilson J.F. *The Contributions of Archeology to N.T. Interpretation* in Kearley F.F. - Myers E.P. - Hadley T.D. (Ed.), *Biblical Interpretation, Principles and Practices*, Baker, Grand Rapids, 1986, pp. 264-275
- Wink W. *Transforming Bible Study*, SCM, London, 1981
- Witmer T.B. *Contextualisation of Theology : A New Sophism ?*, publié par l'auteur en 1986, UFM Intern., P.O. Box 306, Bala Cynwyd, PA 19004, USA
- Wright J.S. "The Interpretation of Ecclesiastes" in Kaiser, *Classical Evangelical Essays in O.T. Interpretation*, Baker, Grand Rapids, 1972, pp. 133-150
- Wuest K.S. *Practical Use of the Greek New Testament*, Moody Press, Chicago, 1946
- Revues** *The Bible Translator Interpretation*, Union Theological Seminary, in Virginia 23227 *Journal for the Study of the N.T.*, University Sheffield S10 3BP, England  
*Journal of the Evangelical Study of the O.T.*, Theological Society, Bethel Theological Seminary, West San Diego

### 3. Ouvrages allemands

- Betz O. *Wie verstehen wir das Alte Testament ?*, Aussaat Verlag, Wuppertal, 1981
- Bold W. *Beitrage zur hermeneutischen Diskussion*, Brockhaus, Wuppertal, 1968
- Cochlorius J. ) *Evangelische Schriftauslegung*, Brockhaus, Wuppertal, 1987
- Zimmerling P. (Ed.)
- Feghelm H. *Um die rechte Auslegung der Bibel*, Liebenzell, 1967
- Giertz Bo. *Gott spricht zu dir*, Aussaat Verlag, 1973
- Haug Martin *Wie lege ich die Bibel aus*, Furche, Berlin, 1939
- Hempelmann H. *Grundfragen der Schriftauslegung*, Rolf Brockhaus, Wuppertal, 1967
- Henderson W.G. *Göttliche Prinzipien der Schriftauslegung*, Hänssler, Stuttgart, 1987
- Kähler M. *Jesus und das A.T.*, Neukirchner Verlag, Neukirchen-Vluyn, 1965
- Lubahn E. *Mit der Bibel arbeiten - eine Verstehenshilfe*, Rolf Brockhaus, Wuppertal, 1979
- Maier G. *Wie lege ich die Schrift aus ?*, Giessen, 1978
- Maier G. *Heiliger Geist und Schriftauslegung*, Rolf Brockhaus, Wuppertal, 1983
- Michel K.H. *Sehen und Glauben*, Schriftauslegung in der Auseinandersetzung mit Kerygmatischer und historischer Kritik, Brockhaus, Wuppertal, 1982
- Schubert J. - Müller H. *Lerne deine Bibel gebrauchen und verstehen*, Augsburg, 1965
- Schütz Paul *Evangelium : Sprache und Wirklichkeit der Bibel in der Gegenwart*, Brendow-Verlag, Moers, 1984
- Schweizer Harald *Biblische Texte verstehen*, Arbeitsbuch zur Hermeneutik und Methodik der Bibelinterpretation, Stuttgart-Berlin, Mainz (Kohlhammer), 1986
- Scofield C.I. *Legen wir die Schrift richtig aus ?*, Wetzlar, 1974
- Stadelmann H. *Grundlinien eines bibeltreuen Schriftverständnisses*, Rolf Brockhaus, Wuppertal, 1985
- Wasserzug G. *Ueber Bibelstudium (Hilfe zum Dienst 3)*, Verlag Bibelschule Beatenberg, 1958